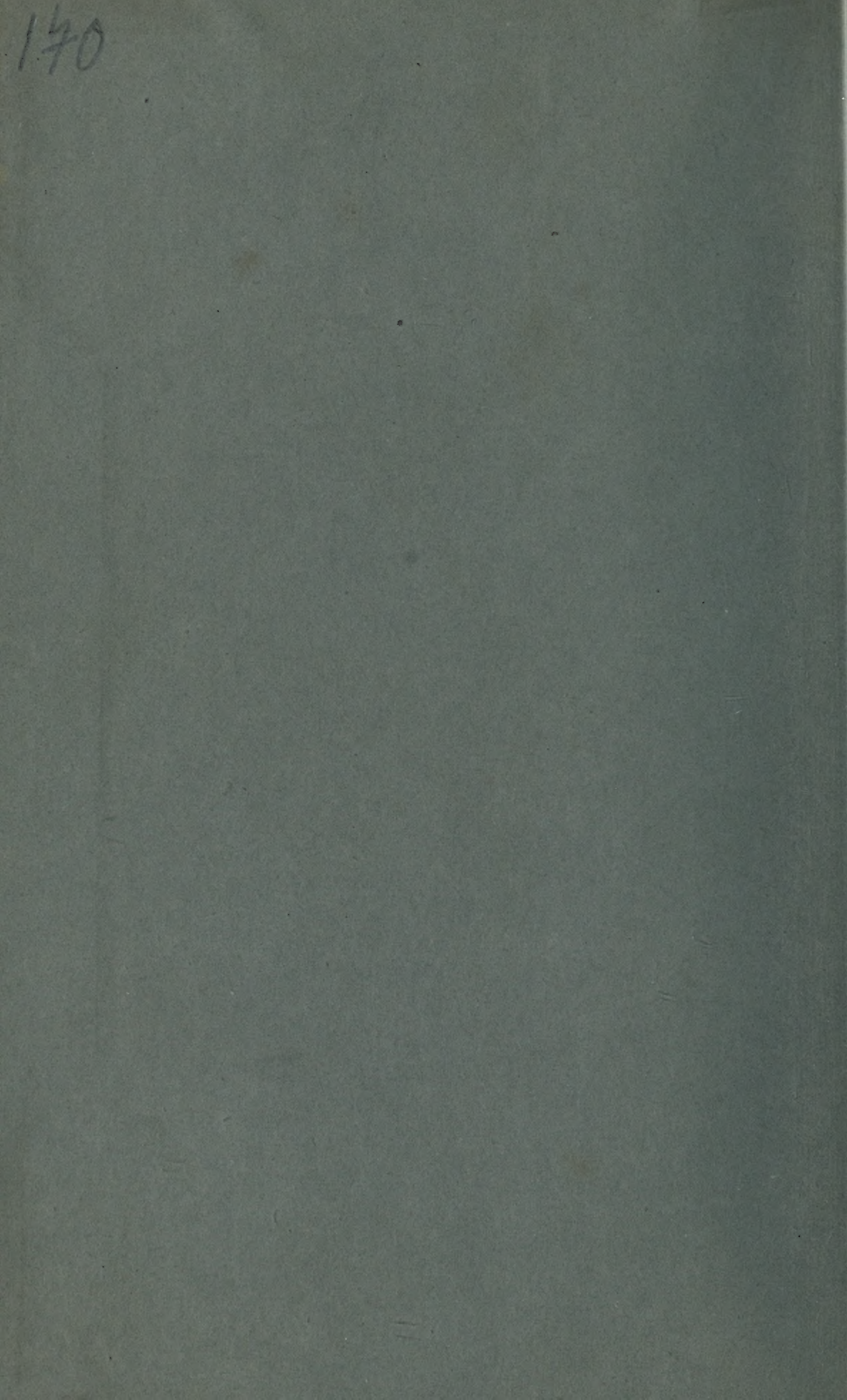

3 1761 05507092 4


140

MÉMOIRES

DU

ROI JOSEPH

—

TOME VI

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, rue Jacob, 56.

MÉMOIRES

ET CORRESPONDANCE

POLITIQUE ET MILITAIRE

DU

ROI JOSEPH

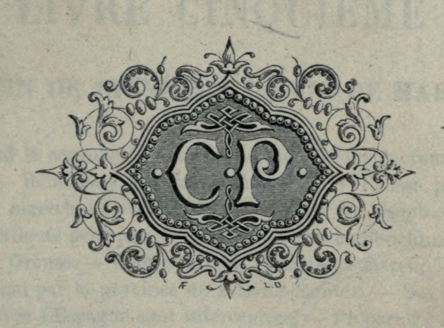
PUBLIÉS, ANNOTÉS ET MIS EN ORDRE

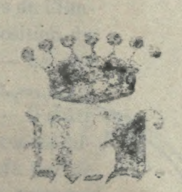
PAR A. DU CASSE

AIDE DE CAMP DE S. A. I. LE PRINCE JÉRÔME NAPOLÉON

TOME SIXIÈME

> La figure de Joseph était gracieuse, et ses manières élégantes....... Aux habitudes de sa vie, et à la manière dont il tenait sa cour, on l'eût pris pour un Roi des anciennes races; mais sa conversation méthodique et riche d'observations indiquait une habitude de la parole et une connaissance des hommes qui ne s'acquièrent qu'au sein de l'égalité.
>
> Le général Foy.





PARIS

PERROTIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR

41, RUE FONTAINE-MOLIÈRE

1854

MÉMOIRES

ET CORRESPONDANCE

POLITIQUE ET MILITAIRE

DU

ROI JOSEPH

ESPAGNE

LIVRE CINQUIÈME

DE LA FIN DE JANVIER A LA FIN DE MARS 1809.

Le roi prend le commandement de l'armée. — Instructions de l'Empereur. — Réflexions sur ces instructions. — Fausse position du roi et du maréchal Jourdan, major général de Joseph. — Le duc de Dalmatie ne peut passer le Minho à son embouchure. — Il revient sur Orense. — Combats livrés pendant sa marche. — Il entre en Portugal par la province de Tras-los-Montes. — Ses communications avec l'Espagne sont interceptées. — Préparatifs du duc de Bellune pour passer le Tage. — Le général Sébastiani repousse l'armée espagnole qui s'était approchée de Tolède. — Motifs qui déterminent le roi à faire attaquer le général Cuesta. — Le maréchal Victor passe le Tage. — Avantage remporté par ses troupes.

— L'ennemi se retire au delà de la Guadiana. — Bataille de Medellin. — Le général Sébastiani entre dans la province de la Manche. — Bataille de Ciudad-Réal. — Combat de Santa-Crux. — Marche de la division Lapisse sur Alcantara. — Suite des batailles de Medellin et de Ciudad-Réal.

L'Empereur, revenu d'Astorga à Valladolid, en partit le 17 janvier pour retourner à Paris, et confia au roi le commandement des armées en Espagne. Le major général prince de Neuchâtel lui transmit en même temps les instructions de l'Empereur, et lui communiqua celles qu'il avait adressées aux maréchaux Soult, Ney, et Bessières.

Le duc de Dalmatie, chargé de faire la conquête du Portugal, avait sous ses ordres les divisions d'infanterie des généraux Merle, Mermet, Delaborde et Heudelet; les divisions de dragons des généraux Lahoussaye et Lorge, et la division de cavalerie légère du général Franceschi, formant un total de dix-sept régiments d'infanterie et de dix régiments de troupes à cheval. Le 8e corps avait été dissous, et le général Loison, ainsi que les officiers du génie, d'état-major, commissaires des guerres, et treize officiers portugais qui faisaient partie de la première armée du Portugal aux ordres du duc d'Abrantès, avaient reçu l'ordre d'aller rejoindre le maréchal Soult. Il était ordonné à ce dernier de remettre le commandement de la Galice au duc d'Elchingen, et de marcher sur Oporto, où on présumait qu'il arriverait le 5 février, et à Lisbonne vers le 16 du même mois. Il lui était recommandé d'envoyer au roi l'itinéraire de sa marche sur Oporto, et de lui

indiquer l'époque à laquelle il espérait arriver à Lisbonne.

Le maréchal Victor avait sous ses ordres les divisions Villate et Ruffin, la division Leval du 4e corps, et douze régiments de troupes à cheval. Le roi était chargé de le diriger sur Mérida *au moment où le duc de Dalmatie serait près d'arriver à Lisbonne, dans le but de faire une diversion en sa faveur*. La division Lapisse et la brigade de cavalerie légère du général Maupetit, restées vers Zamora et Salamanque, ne devaient en partir que quand le duc de Dalmatie serait arrivé à Oporto, et se diriger, par Ciudad-Rodrigo, sur Abrantès, où ces troupes étant arrivées passeraient sous les ordres du duc de Bellune, et iraient le rejoindre à Mérida.

Immédiatement après l'entrée de l'armée française à Lisbonne, le duc de Bellune devait marcher sur Séville.

Il était ordonné au duc de Dalmatie de le faire soutenir par une et même par deux divisions d'infanterie, six régiments de cavalerie, ses obusiers et ses pièces de 12, de manière à porter en Andalousie, disait l'Empereur, 40 mille hommes.

Le duc d'Elchingen, ayant sous son commandement les divisions Marchand et Maurice Mathieu, et quatre régiments de cavalerie, était chargé d'occuper et de défendre la Galice; d'organiser et pacifier les provinces; de faire publier les proclamations et décrets de l'Empereur; de faire prêter serment de fidélité au roi; enfin de s'emparer et de confisquer toutes les marchandises anglaises.

L'Empereur avait donné le commandement de la province de Burgos au général Darmagnac, et celui des trois provinces de la rive gauche de l'Èbre au général de division Thiébault, qui résidait à Vittoria, ayant sous ses ordres le général Thouvenot, commandant la place de Saint-Sébastien et la province de Guipuscoa. Le général Boyer commandait la province d'Alava, chef-lieu Vittoria; et le général Avril, la province de Biscaye, chef-lieu Bilbao. Peu de temps après, le général Thiébault remplaça dans le commandement de la province de Burgos le général Darmagnac, qui passa à celui de la province de Galice.

Le général Dufresse commandait les provinces de Valladolid et de Valencia; le général Arnaud, celle de Zamora; le général Charlot, celle de Léon; et enfin le général Bonnet, celle de Santander, ayant sous ses ordres les 119e et 120e régiments d'infanterie.

Tous ces commandants de province, celui de Galice excepté, recevaient les ordres du duc d'Istrie et correspondaient directement avec lui. Bessières avait également sous ses ordres la division de dragons du général Kellermann; celle de Lapisse et la brigade Maupetit devaient y rester jusqu'au moment de leur départ pour Abrantès. Les troupes de la garde impériale, réunies sous le commandement de ce maréchal, ne faisaient plus partie de l'armée.

Le 3e et le 5e corps étaient devant Saragosse.

Il restait donc sous les ordres immédiats du roi, pour garder Madrid, occuper et contenir les provin-

ces de la Manche, de Tolède, d'Estramadure, d'Avila, de Ségovie, de Guadalaxara, et pour combattre les corps espagnols qui pourraient déboucher du royaume de Valence par Cuenca, ou de l'Andalousie par la Sierra-Morena : la division Valence, de trois régiments polonais ; les divisions Sébastiani et Dessolles, de chacune quatre régiments d'infanterie, plus sept régiments de cavalerie. D'après l'état de situation du 1er février (1), la totalité des troupes impériales en Espagne s'élevait à cent quatre-vingt-treize mille quatre cent quarante-six hommes, y compris le corps de la Catalogne, qui comptait quarante-un mille trois cent quatre-vingt-six combattants.

On voit que les instructions de l'Empereur comprenaient la conquête du Portugal et de l'Andalousie. D'un autre côté, on sait qu'il se flattait de la prochaine soumission de la Catalogne ; qu'il comptait sur celle de l'Aragon après la reddition de Saragosse, et qu'il se proposait de diriger ensuite un corps d'armée sur Valence et Murcie ; de sorte que, dans sa pensée, il ne s'agissait plus que de quelques marches pour se rendre maître des deux royaumes. Il répétait souvent, en effet, que tout ce qu'il y avait d'ennemis en armes, en Espagne, n'était pas en état de résister à 10 mille Français ; il espérait aussi qu'après les pertes essuyées par les Anglais, le cabinet britannique n'oserait pas transporter une nouvelle armée dans la Péninsule, ou du moins

(1) Note A.

qu'elle ne serait en état de s'y présenter que lorsque le pays serait conquis et entièrement soumis.

Pour avoir conçu d'aussi flatteuses espérances, il fallait que l'Empereur n'ait eu que des notions assez fausses sur le caractère, l'énergie et le patriotisme des habitants des deux royaumes. En outre, les mouvements combinés, prescrits par lui, pour être exécutés avec la précision qui assure le succès de ces sortes d'opérations, exigeaient des communications, en Espagne et en Portugal, plus libres ou au moins plus faciles qu'elles n'étaient réellement. Cependant, déjà avant son départ, les armées espagnoles, à peine dispersées, étaient réorganisées; les bandes armées commençaient à infester les routes; les populations s'enfuyaient à l'approche des Français, et ceux-ci n'exerçaient d'autorité que là où la présence de leurs baïonnettes imposait l'obéissance. Le Portugal, depuis l'expédition du duc d'Abrantès, n'avait pas cessé d'être en insurrection, malgré la présence de nos troupes et les rigueurs exercées sur les habitants; aussi, les moyens d'action mis à la disposition du maréchal Soult, tout formidables qu'ils fussent, étaient encore disproportionnés à la grandeur de l'entreprise.

Mais, indépendamment des difficultés que présentait cette guerre de *deux nations* contre une armée, l'Empereur en créa de nouvelles par l'organisation de cette même armée. Les maréchaux, accoutumés à n'obéir qu'à lui, se seraient trouvés humiliés de servir sous les ordres de son frère, s'ils n'avaient pas supposé que son commandement n'était que de

pure convenance ; qu'ils restaient maîtres de discuter les ordres qui leur seraient adressés, et de ne les exécuter qu'autant qu'ils le jugeraient convenable. Ils étaient confirmés dans cette opinion par l'ordre qu'ils avaient reçu de *continuer à correspondre directement avec le prince de Neuchâtel*, par les discours de l'Empereur, et par sa conduite envers son frère.

En effet, Napoléon se plaisait à répéter autour de lui que Joseph n'était pas militaire, qu'il n'entendait rien à la guerre. A son entrée en Espagne, au lieu de le tenir auprès de lui, de l'entourer d'une grande considération aux yeux des troupes dont il était destiné à devenir le chef, il l'avait relégué, ainsi qu'on l'a vu, à la suite de l'armée. Les fâcheuses impressions que ces discours et cette conduite produisirent sur l'esprit des généraux et des officiers, n'auraient pu être effacées, quand même le roi aurait été revêtu de l'autorité la plus absolue; car, chez les militaires, l'obéissance et le dévouement sont proportionnés au degré de confiance qu'ils accordent à leurs chefs. Quelle énergie le roi pouvait-il déployer dans son commandement, lorsqu'il savait que ses subordonnés se croyaient bien supérieurs à lui en talents militaires? N'était-il pas évident que quand il leur prescrirait des opérations qu'ils n'approuveraient pas, ils les exécuteraient mollement, si même ils obéissaient? N'avaient-ils pas à dire, pour se justifier auprès de l'Empereur en cas de revers : « Je désapprouvais ce projet. J'ai été obligé d'obéir! C'est la faute du roi, et non

la mienne. » Pour prononcer sur ces discussions, ce qui, au reste, n'aurait remédié à rien, l'Empereur aurait-il mis de côté toute prévention contre son frère? Cela n'était pas admissible, et l'on verra qu'effectivement cela ne fut pas. Joseph restait donc chargé d'une immense responsabilité envers l'Empereur, tandis que celle des maréchaux envers lui était complétement illusoire.

Cependant, si le roi, que quelques ouvrages ont représenté comme étant sans talents et sans énergie, ne possédait pas à fond le grand art de la guerre, il n'était pas non plus totalement étranger à la stratégie, la partie la plus importante pour un chef chargé de diriger les opérations de plusieurs corps d'armée. Sur le champ de bataille il était impassible, et avait ce courage froid qui permet de tout distinguer; il ne lui manquait qu'une chose : moins de modestie et plus de confiance en lui-même.

Le maréchal Jourdan, chef d'état-major de Joseph, placé auprès de ce prince pour le seconder, l'aider de ses conseils, était, lui aussi, dans une fausse position, se trouvant, par le fait, dans un état d'infériorité morale vis-à-vis les autres maréchaux ses collègues.

En effet, tous avaient obtenu le titre de duc et de riches dotations : le maréchal Jourdan, seul, conservait son nom et sa modique fortune. Les maréchaux devaient naturellement attribuer à leur seul mérite les honneurs et les bienfaits dont l'Empereur les comblait; ils devaient en supposer bien peu à celui de leurs collègues privé de ces faveurs. Ainsi

se trouvait anéantie l'influence qu'aurait dû avoir sur eux l'organe des volontés du roi; et cependant c'était lui que Napoléon rendait responsable des événements qui ne tournaient pas suivant ses désirs.

Aux inconvénients qui résultaient de ce défaut de confiance et d'harmonie entre le roi, son major général et les maréchaux commandant les corps d'armée, se joignit l'impuissance où était le chef de l'armée de récompenser ceux qui se distinguaient dans les combats. Les officiers et les soldats ne tardèrent pas à s'apercevoir de l'abandon dans lequel on les laissait, tandis que, sur un autre théâtre, on décernait des grades, des décorations et des dotations à la valeur de leurs camarades. Le dégoût et le découragement s'introduisirent dans les troupes, et l'Espagne devint une terre proscrite, d'où chacun cherchait à s'éloigner pour aller combattre sous les yeux de l'arbitre suprême des fortunes militaires.

Nous avons cru nécessaire de placer ici ces observations, afin de faire connaître les difficultés de tous genres du commandement en Espagne. Elles serviront à expliquer bien des événements.

Le duc de Dalmatie réunit à Santiago, dans les premiers jours de février, son corps d'armée (23 mille hommes) (1); il y resta jusqu'au 9, pour faire reposer son artillerie, attendre divers détachements, et pourvoir ses troupes de souliers. Pendant ce temps, le général Lahoussaye entra à Salvatiera, et le général Franceschi à Vigo et Tuy. Ces deux généraux

(1) Note A.

occupèrent les bords du Minho jusqu'à son embouchure. Quelques jours avant l'arrivée des Français, les habitants de Vigo s'étaient insurgés de nouveau. Les autorités avaient été remplacées et maltraitées, et le vice-consul français arrêté par la populace, traîné dans les rues, et jeté dans un cachot. A Tuy, au contraire, le commandant, vieillard octogénaire, avait refusé le secours des Portugais et fait sortir les milices qui y tenaient garnison : à l'approche du général Franceschi, il lui envoya les clefs de la place.

Le maréchal Soult s'étant assuré, par des reconnaissances sur le Minho, que les Portugais avaient rappelé sur leur rive tous les bateaux, et qu'ils les gardaient soigneusement, prit le parti de tenter le passage du fleuve près de son embouchure, en profitant des bateaux de pêcheurs qui se trouvaient à la Guardia, et au moyen desquels on pouvait transporter 300 hommes. Mais, pour faire arriver ces embarcations à l'endroit désigné comme point de passage, il fallut les transporter par terre, attendu qu'elles ne pouvaient remonter le Minho, dont l'embouchure était défendue par les forts portugais. Cette difficulté, jointe à celles des mauvais chemins et des inondations, retardèrent la marche des troupes, et reculèrent le moment de l'expédition jusqu'au 15.

Ce jour-là, à une heure du matin, 300 voltigeurs, commandés par le général Thomières, se jetèrent dans les barques. La direction de la flottille était confiée au capitaine de frégate Lallemand; elle devait descendre le Minho, en longeant la rive

droite, et ensuite le traverser vis-à-vis Campo-Saucos. Les régiments étaient disposés de manière à s'embarquer successivement au retour des bateaux, dont on espérait augmenter le nombre avec ceux qu'on trouverait sur l'autre rive. A peine arrivées au milieu du fleuve, les barques se séparèrent; trois seulement parvinrent à débarquer les trente-cinq hommes qu'elles portaient; les autres, entraînées par le courant, après de vains efforts pour remonter au point du débarquement, revinrent sur la rive droite. Au jour, le faible détachement abandonné sur l'autre rive fut obligé de mettre bas les armes.

Après cette infructueuse tentative, le maréchal Soult prit la détermination d'entrer en Portugal par la province de Tra-los-Montes. Il marcha à cet effet sur Orense; mais la population de cette partie de la Galice, excitée et soutenue par les Portugais de la frontière, et par des détachements de l'armée de la Romana, avait repris les armes. De nombreux rassemblements gardaient les montagnes, les défilés et les ponts : quelques détachements et plusieurs hommes isolés étaient tombés en leur pouvoir, et l'armée conservait à peine ses communications avec Santiago par Pontevedra. Le duc de Dalmatie, avant de songer à faire de nouvelles conquêtes, crut devoir réprimer cette insurrection.

Le 16 février, son corps d'armée marcha sur Ribadavia. Le général Lahoussaye suivait le chemin qui longe le Minho, et le général Heudelet celui plus à gauche, à travers les montagnes. Le premier

poussa devant lui, et dispersa des bandes plus ou moins nombreuses ; mais, arrivé au défilé de Morentam, il le trouva retranché, couvert d'abatis, et défendu par 5 ou 600 hommes. 300 dragons mettent aussitôt pied à terre, franchissent tous les obstacles, taillent en pièces 2 ou 300 paysans, et dispersent les autres. Le village fut incendié, par représailles des horreurs commises la veille par les habitants sur quelques dragons tombés en leurs mains.

La marche du général Heudelet fut un combat perpétuel. Sur les hauteurs, dans les défilés, dans les passages difficiles, partout se montraient des insurgés. Le tocsin sonnait de toutes parts. Arrivé à un pont entre Frangueza et Canitra, il trouva le tablier barricadé, et en arrière 15 à 18 cents hommes en position pour le défendre. Le lendemain, il les culbuta et les poursuivit jusque sur les hauteurs de Ribadavia, où ils rallièrent une bande plus nombreuse encore que la veille. Le général rassembla sa division, les attaqua de nouveau, les mit en déroute, et leur tua beaucoup de monde. Après ce combat, les troupes entrèrent dans Ribadavia en poussant les fuyards devant elles.

Les jours suivants, des colonnes envoyées dans toutes les directions pour nettoyer la contrée, eurent à livrer une foule de combats, et tuèrent beaucoup de monde à l'ennemi. On rétablit les bacs sur le Minho, et l'armée marcha sur Orense. Le général Heudelet y pénétra le 21, au moment où les insurgés se disposaient à occuper le pont. On trouva

là 200 malades du 6e corps, qui y avaient été laissés lorsque le maréchal Ney en avait retiré ses troupes. Le lendemain, les généraux Franceschi et Heudelet se dirigèrent sur Alariz et Inso, où ils dispersèrent un rassemblement nombreux, soutenu par un détachement des troupes de la Romana.

Cependant, les pertes en chevaux occasionnées par la disette des fourrages et les mauvais chemins ne permettaient plus au maréchal Soult de se faire suivre par toute son artillerie; il la divisa en artillerie d'expédition et en artillerie de réserve.

La première, aux ordres du général Bourgeat, destinée à suivre le corps d'armée, avait pour matériel 22 bouches à feu parfaitement attelées, approvisionnées de 3 mille coups de canon, et des caissons portant 500 mille cartouches, indépendamment de celles que les soldats avaient dans leurs gibernes.

L'artillerie de réserve, mise sous les ordres du colonel d'Aboville, comprenait 36 bouches à feu de tout calibre et tout le matériel du parc. Elle fut laissée à Tuy. On laissa également dans cette place 800 malades, 350 hommes en état de servir, non compris les canonniers, et tous les équipages des régiments. Le commandement de ce dépôt fut donné au général Lamartinière, avec ordre d'arrêter tous les détachements, et de réunir tous les hommes isolés qui arriveraient. On lui prescrivit d'approvisionner la place, et d'en augmenter la défense autant que possible. Le maréchal Soult se proposait d'appeler à lui ce dépôt dès qu'il serait entré à Oporto.

L'Empereur doutait si peu du succès de l'expé-

dition du Portugal, que, le 21 février, il faisait écrire au roi par le prince de Neufchâtel la lettre suivante :

« L'Empereur me charge d'écrire à Votre Majesté « pour lui faire connaître que, d'après la correspon- « dance du duc de Dalmatie, il paraît qu'il entrera « à Lisbonne vers le commencement du mois de « mars. Sa Majesté trouve qu'il est indispensable « que vous lui donniez l'ordre de marcher sur-le- « champ sur Badajos, pour surprendre cette ville, « ou au moins la cerner et la contenir. »

Était-il réellement facile au duc de Dalmatie, avec ses 23 mille hommes, de faire la conquête d'un pays comme le Portugal, dont les habitants étaient en état d'insurrection complète, enhardis par le succès récent obtenu sur le corps du duc d'Abrantès, et prêts à être soutenus par une armée anglaise? Était-il possible à ce maréchal de courir en Estramadure pour surprendre Badajos? L'Empereur ne prisait pas assez le caractère des populations de la Péninsule; il ne croyait pas assez à l'unanimité des sentiments de haine qu'on portait dans ce pays aux Français et à lui; il croyait à l'exagération des rapports de son frère : il était dans l'erreur. Soult, qu'on voyait déjà à Lisbonne, était encore sur le territoire espagnol; et cependant il n'avait eu à surmonter que des difficultés de mauvais chemins, retard facile à prévoir et à calculer; il n'avait eu à combattre que des paysans; il n'avait pas encore rencontré les Anglais, qui, suivant l'Empereur, pouvaient seuls faire obstacle, et obliger à mo-

difier ses instructions. Effectivement, le maréchal Soult ne crut pas pouvoir suspendre sa marche et demander de nouveaux ordres, ainsi que les circonstances semblaient l'exiger. Il entra en Portugal, et ses communications avec le roi furent interceptées à partir du 24 février jusqu'à son retour en Galice, ainsi qu'on le verra plus loin.

On a vu que le duc de Bellune s'était avancé sur Talavera et Almaraz.

Le roi, jugeant le moment venu de lui faire connaître ce qui le concernait dans les instructions de l'Empereur, ordonna à son major général de lui adresser cette partie spéciale. Jourdan les lui communiqua, et commença sa lettre d'envoi par ces mots : « Le roi m'ordonne de vous adresser les ins- « tructions suivantes, qui sont extraites de l'instruc- « tion générale que Sa Majesté Impériale et Royale a « laissée au roi. »

Le maréchal Victor, croyant sans doute que Joseph et son major général avaient rédigé eux-mêmes ces instructions, et non l'Empereur, répondit au roi une lettre pleine d'observations qui ne manquent peut-être pas d'une certaine justesse, mais qui décèlent que ce maréchal croyait réfuter l'opinion et les calculs du maréchal Jourdan (1).

Le duc de Bellune, ne devant commencer son mouvement sur Mérida que quand on apprendrait l'arrivée du duc de Dalmatie à Oporto, fit travailler à la construction d'un pont de bateaux et d'un pont

(1) Voir à la Correspondance la lettre du duc de Bellune au roi, en date du 3 février.

volant, et envoya des colonnes à la poursuite des bandes armées qui se montraient sur le Tiétar. C'est dans une de ces expéditions que la petite ville d'Arenas fut incendiée, en punition de la résistance que ses habitants opposèrent aux troupes françaises. On envoya au maréchal 3 compagnies de sapeurs, 1 de mineurs, 7 à 8 officiers du génie, et un petit équipage de siége, composé de 12 pièces de 24 courtes et de 6 obusiers. Enfin, on fit confectionner, pour le service de son corps d'armée, 300 mille rations de biscuit à Aranjuez, Tolède, et Talavera.

Pendant ce temps, l'armée espagnole du centre, dont le comte de Cartojal avait pris le commandement, fit quelques mouvements dans la Manche; et le duc d'Albuquerque surprit le 20e régiment de dragons à Mora, et lui enleva quelques hommes et quelques chevaux. Cet événement détermina le roi à faire marcher la division Sébastiani sur Tolède; il confia à ce général le commandement du 4e corps, en remplacement du maréchal Jourdan, qu'il tenait à garder près de lui. On mit aussi provisoirement sous ses ordres la division Milhaud et celle de Latour-Maubourg, afin de donner une seule et même impulsion à toutes ces troupes. On lui prescrivit de chasser l'ennemi de Consuegra et de Madridejos.

Le général Sébastiani, arrivé le 21 février, en partit le lendemain à la tête de sa cavalerie, et se trouva, vers midi, en présence d'un corps de 10 à 12 mille hommes, posté aux environs de Consuegra. Il attendait avec impatience son infanterie pour commencer le combat; mais le duc d'Albuquerque

ne lui donna pas le temps d'arriver; il se mit en retraite, couvrant la marche de son infanterie par 2 ou 3 mille chevaux. Le général Sébastiani se décida à engager une affaire de cavalerie; l'ennemi fut chargé et culbuté, avec perte d'environ 400 hommes, dont 200 prisonniers. Le duc d'Albuquerque se retira sur Ciudad-Réal, d'où il transmit à la junte suprême un rapport pompeux, dans lequel, tout en avouant qu'il avait battu en retraite, il annonçait que les Français avaient perdu 6 à 700 hommes et 800 chevaux (on n'avait eu qu'un homme tué et 2 blessés). C'est par des rapports de ce genre qu'on entretenait l'exaltation des esprits.

Les environs de Consuegra et de Madridejos étaient tellement épuisés, qu'il devenait absolument impossible d'y faire vivre les troupes; il fallait ou se porter en avant, ou revenir sur ses pas. D'un autre côté, on n'avait point encore appris la reddition de Saragosse, et le roi, sur la demande du duc de Montebello, se disposait à lui envoyer la division Valence; de sorte qu'on donna ordre au général Sébastiani de revenir à Aranjuez avec sa division, de faire rentrer à Tolède celle du général Valence, de laisser en avant de cette ville les dragons de Latour-Maubourg, et à Ocana ceux de Milhaud. Il lui était recommandé de faire observer les mouvements des Espagnols, de réunir ses troupes, et de marcher contre eux s'ils se portaient en avant.

On était arrivé au 15 mars, sans recevoir des nouvelles du duc de Dalmatie, ni des officiers qui lui avaient été expédiés de Madrid; mais comme ce ma-

réchal avait annoncé, par sa lettre du 24 février, qu'il serait à Chavès le 1er mars, on présumait qu'il était arrivé à Oporto, et qu'il serait près de Lisbonne du 25 au 30. Ayant perdu tout espoir de communiquer avec lui, le roi se trouvait dans l'alternative de faire exécuter, d'après cette présomption, la partie des instructions de l'Empereur qui concernait le corps du duc de Bellune, ou de priver l'armée de Portugal des avantages de la coopération de ce corps d'armée, en continuant à le tenir dans l'inaction. Le dernier de ces partis pouvait avoir de grands inconvénients si le duc de Dalmatie atteignait Lisbonne, puisqu'il s'y trouverait isolé. Le premier, au contraire, ne présentait que des avantages, puisqu'en supposant que le maréchal fût arrêté dans sa marche, la présence du 1er corps à Mérida, menaçant d'entrer en Portugal par l'Alentéjo, devait nécessairement obliger les Portugais à diviser leurs forces; mais outre ces considérations, qui, seules, auraient sans doute déterminé le roi, il y en avait une encore plus puissante de faire agir sans délai le duc de Bellune. La voici :

Cuesta, en position sur la rive gauche du Tage avec environ 20 mille hommes, dans un pays affreux, parsemé de bois et de rochers, coupé de ravins impraticables à l'artillerie et très-difficiles pour la cavalerie, recevait journellement des renforts, et faisait construire des ouvrages de campagne, qui auraient fini par rendre sa position inexpugnable. Le séjour prolongé de cette armée sur le Tage entretenait l'esprit de sédition jusqu'aux portes de

Madrid, et encourageait les bandes armées, qui devenaient tous les jours plus audacieuses.

Le duc de Bellune reçut donc pour instruction d'attaquer Cuesta et de s'avancer jusqu'à Mérida, où il devait attendre de nouveaux ordres, le roi ne voulant pas qu'il entrât en Andalousie avant d'être assuré de l'arrivée du duc de Dalmatie à Lisbonne.

Victor appela à lui la division Latour-Maubourg, restée jusqu'alors en avant de Tolède, et rassembla son corps d'armée, fort d'environ 22 mille hommes (1). Les Espagnols, au nombre de 10 mille, établis derrière la Ybor, torrent très-encaissé, gardaient les débouchés de Fresnedosa et de Mesa de Ybor; le reste de leur armée s'étendait depuis les hauteurs qui dominent Almaraz jusqu'à Jaraicejo. Le 15 mars, les divisions Leval et Lasalle passèrent le Tage à Talavera; et les divisions Villate et Ruffin se réunirent au pont de l'Arzobispo, franchirent le fleuve le lendemain, et firent leur jonction avec la colonne qui venait de Talavera. Pendant ce temps, les dragons de Latour-Maubourg, avec toute l'artillerie du corps d'armée, s'avançaient par la rive droite jusqu'à Almaraz.

Le 17, la division Leval, suivie de celle de Ruffin, marcha sur Mesa de Ybor, par Bohonal. Parvenue à ce dernier village, elle trouva un corps d'environ 6 mille hommes, qu'elle força à se retirer derrière la Ybor. Attaqué de nouveau dans cette forte position, l'ennemi dut céder à la valeur des Allemands,

(1) Voir la note A.

et alla s'établir au col de la montagne qui sépare Mesa de Ybor de Campillos de Deleytosa. A la suite d'un troisième combat, cette position, retranchée et défendue par de l'artillerie, fut emportée, et 7 bouches à feu restèrent au pouvoir de la division Leval. Ne donnant aucun relâche aux Espagnols, cette brave division les poursuivit le lendemain, de rochers en rochers, jusqu'au delà du col de Miravete, et se mit en communication avec le général Latour-Maubourg, arrivé à Almaraz.

Pendant que le général Leval obtenait de si brillants succès, le général Villate s'emparait de Fresnedosa, suivait l'ennemi de près, et l'obligeait à se retirer sur Jaraicejo. Sa division et celle de Lasalle prirent position à Deleytosa.

En rendant compte au roi des avantages que venait de remporter son corps d'armée, le duc de Bellune s'exprimait, sur le compte de la division Leval, de la manière suivante : « La division Leval a montré, « dans ces diverses occasions, une ardeur et un cou- « rage dont je ne puis trop faire l'éloge. Les officiers « et les soldats qui la composent sont dignes d'être « les alliés de la France. Le général les conduit avec « beaucoup d'habileté; il en est très-aimé, et sait « leur inspirer une grande confiance. »

Dans la journée du 19, Cuesta rassembla son armée à Truxillo, et partit le lendemain, se dirigeant sur Médellin. Son arrière-garde, commandée par le duc del Parque, resta en position sur les hauteurs de Santa-Cruz de la Sierra. L'avant-garde de l'armée française arriva ce même jour à Truxillo. La-

salle, s'étant aussitôt porté en avant, eut un engagement sérieux avec la cavalerie espagnole, dont la perte, d'après le rapport du duc de Bellune, fut de 200 hommes, tandis que celle des Français ne fut que de 10 hommes tués et 15 blessés. Le 5e régiment de chasseurs se fit particulièrement remarquer dans cette occasion; mais le maréchal ne parla point de l'événement fâcheux arrivé le lendemain au 10e régiment de la même arme. Le général Lasalle, chargé de suivre l'ennemi de près avec sa division et quelques bataillons, s'étant approché, dans la journée du 21, de Miojados, où le duc del Parque s'était arrêté, fit faire halte à ses troupes pour les rallier et les faire reposer, et plaça sur une hauteur, en avant, le 10e régiment de chasseurs, commandé par le colonel Subervic, pour observer les Espagnols, et non pas pour combattre. Toutefois, un escadron de ce régiment, ayant commis l'imprudence de trop s'avancer, fut chargé par des forces très-supérieures, et perdit 62 hommes et 1 capitaine. Après ce petit combat, le duc del Parque se mit en retraite. Toute l'armée espagnole se retira au delà de la Guadiana, par Médellin.

Le duc de Bellune était prévenu, depuis six semaines, de se tenir prêt à passer le Tage au premier ordre. Il lui avait été recommandé en même temps de faire préparer les ponts et de réunir les bateaux qu'il jugerait nécessaires, tant pour faciliter son passage que pour assurer ensuite ses communications entre les deux rives du fleuve. N'ayant adressé à ce sujet aucune observation à l'état-major général,

n'ayant formé aucune demande, ayant au contraire annoncé que tout était prêt, le roi fut fort surpris d'apprendre, par une lettre en date du 20 mars, que tous les efforts pour établir un pont de radeaux à Almaraz étaient infructueux; que le Tage étant rocailleux, les ancres dont on faisait usage pour retenir les radeaux contre le courant ne prenaient pas. « Je n'espère pas, ajoutait le maréchal, que cet « établissement indispensable puisse être fait. On y « parviendrait, qu'il ne serait pas d'une grande uti- « lité, car il est reconnu qu'il ne pourrait pas ser- « vir au passage de l'artillerie. Cet inconvénient est « grave; il offre à la pensée, pour peu qu'on veuille « réfléchir sur l'expédition dont je suis chargé, des « effets dont les suites peuvent être des plus fâ- « cheuses. »

Certainement cet inconvénient était très-grave, et aurait eu les suites les plus fâcheuses, si les Français avaient été obligés de battre en retraite à la suite d'une bataille perdue; mais on l'aurait évité, si le duc de Bellune, à son arrivée sur le Tage, avait fait reconnaître le fleuve, opéré un sondage, et fait faire des expériences pour s'assurer de la possibilité d'établir un pont de radeaux propre au passage de l'artillerie; si enfin, ayant reconnu l'insuffisance de ce moyen, il en avait rendu compte à l'état-major général, qui aurait eu le temps d'en faire préparer d'autres.

A la réception de la lettre du maréchal, le roi ordonna au général Lery, commandant en chef le génie, et au général Sénarmont, commandant en chef

l'artillerie, de se concerter et de s'aider mutellement de tous leurs moyens pour établir à Almaraz, le plus promptement possible, un pont de bateaux, puisqu'on ne pouvait réparer l'arche de 202 pieds de longueur, élevée au-dessus du Tage de 96 pieds, et détruite par l'ennemi. L'établissement du pont de bateaux demanda beaucoup de temps; mais on établit provisoirement des bacs, un pont volant, et on parvint même à amarrer un pont de radeaux; de sorte que la division Latour-Maubourg et l'artillerie du corps d'armée arrivèrent successivement à Truxillo du 23 au 25 mars.

Le duc de Bellune, ayant réuni ses forces, marcha sur Médellin. La brigade hollandaise et les dépôts restèrent à Truxillo; le 1er régiment de dragons fut placé à Miojados pour assurer les communications, et les 4e et 9e de la même arme furent détachés pour observer les débouchés de la Manche et quelques milliers d'ennemis restés dans les montagnes de Guadalupe. La division Lasalle fut dirigée sur Mérida.

L'armée espagnole, en position à quelque distance de la Guadiana, dont elle ne chercha pas à défendre le passage, se trouvait masquée par un rideau qui de l'Artigosa se prolonge dans la direction de Don-Benedito; on n'apercevait en avant du rideau que de la cavalerie, ce qui rendait douteux la présence de toute l'armée.

Le 28 mars, le duc de Bellune rappela de Mérida la division Lasalle, et, vers les onze heures du matin, il passa la Guadiana sur le pont de Médellin. La division Lasalle, suivie de deux bataillons de la di-

vision allemande, marcha, par la gauche, dans la direction de Don-Benedito; le général Latour-Maubourg, par la droite, dans celle de Mongabril, avec cinq régiments de dragons, huit bouches à feu, et deux bataillons de la division allemande. Sa droite était appuyée par un bataillon de grenadiers et dix bouches à feu. La division Villate, ayant à sa gauche le reste de la division allemande, fut placée au centre; celle Ruffin forma la réserve.

Le général Cuesta, voyant l'armée française en mouvement, fit avancer la sienne, et vint couronner, dans tout son prolongement, le rideau derrière lequel il s'était tenu à couvert. Sa gauche, formée de la division de don Juan Fenestrosa et de celle du duc del Parque, s'appuyait à l'Artigosa; son centre, formé de la division de don Francisco Frias, était en avant de Don-Benedito; et sa droite, où se trouvaient la division du marquis de Portago et les troupes nouvellement arrivées de la Manche avec le duc d'Albuquerque, se prolongeait dans la direction de la Guadania. Cette armée comptait environ 30 mille combattants.

Les Espagnols se portèrent avec beaucoup d'intrépidité au-devant de l'armée française, et l'action devint des plus vives. L'aile gauche du duc de Bellune perdait du terrain; Lasalle, manœuvrant avec précision et sang-froid, se repliait lentement et en bon ordre. A l'aile droite, l'ennemi ne montrait pas moins d'audace; mais la charge qu'il exécuta sur un bataillon de grenadiers et la batterie de 10 pièces fut repoussée. Le général Latour-Maubourg, profi-

tant de la circonstance, charge à son tour la cavalerie espagnole, la met en déroute, et sabre l'infanterie, qui se trouve sans point d'appui. Suivi du 94e régiment, il poursuit ensuite l'ennemi, et complète la défaite de son aile gauche.

La droite et le centre de l'armée espagnole continuaient leur mouvement en avant, et s'approchaient de Médellin : le moment était d'autant plus critique, que le général Ruffin ayant marché, dans la direction de Montgabril, à la rencontre d'une colonne qui s'était montrée de ce côté, il ne restait plus au centre et à la gauche que les 63e et 95e régiments, une brigade de la division allemande, et la division Lasalle ; il n'y avait pas un instant à perdre pour arrêter les Espagnols. Heureusement, le général Latour-Maubourg, qui s'était laissé entraîner à la poursuite des corps battus, revenait sur ses pas, suivi du 95e, et manœuvrait pour se rapprocher du centre de l'armée. Le duc de Bellune, profitant de son retour, fait former les 63e, 95e, et les troupes allemandes. Une fusillade des plus vives et des mieux dirigées arrête l'ennemi, sur le flanc duquel le brave général Lasalle dirige une charge hardie. Latour-Maubourg, le bataillon de grenadiers et les bataillons allemands, restés sur la droite, manœuvrent pour prendre à revers la ligne de Cuesta. Ces dispositions s'exécutant simultanément et avec le plus grand ensemble, déterminent le gain de la bataille. Les Espagnols sont culbutés, et laissent le terrain couvert de leurs morts. La fureur des soldats français avait été provoquée par les menaces que leurs ad-

versaires n'avaient cessé de proférer pendant l'action, criant à tue-tête qu'ils ne feraient point de prisonniers. Ils voulaient aussi venger la mort des 62 chasseurs faits prisonniers à Miojados et lâchement assassinés. Le nombre des Espagnols tués dans cette journée s'éleva au-dessus de 12 mille; quant aux prisonniers, dont le nombre est porté à 3 mille dans le *Moniteur*, et à 7 ou 8 mille dans certains ouvrages, il n'en fut remis que 1,850 à l'adjudant commandant Bagneris, à Talavera. L'artillerie et les drapeaux restèrent au pouvoir des vainqueurs; la perte de ces derniers fut d'environ 300 hommes tués ou blessés (1).

Joseph, à l'époque où il prescrivait au duc de Bellune de franchir le Tage, dirigeait le général Sébastiani sur Ciudad-Real, contre l'armée de Cartojal, avec ordre de rejeter ce dernier dans la Sierra-Morena. Sébastiani réunit à Consuegra et à Madridejos, le 24 mars, son corps d'armée, formé de sa division, de celle du général Valence, et des dragons du général Milhaud; en tout, 11 à 12 mille combattants. Le lendemain, il se porta sur Fuente-del-Fresno, Malagon, et Fernon-Caballero. A l'approche des troupes françaises, l'ennemi replia ses postes et se mit en retraite. La division Milhaud, qui le suivait de près, passa la Guadiana, et s'avança, le 26 mars, jusqu'à une lieue de Ciudad-Real. Cartojal, voyant que cette division n'était pas soutenue, rassembla son corps d'armée (12 mille fantassins, 3 mille chevaux et 4 pièces de canon), et marcha contre le gé-

(1) Note B.

néral Milhaud, qui se retira lentement et en bon ordre sur la rive droite de la Guadiana. L'ennemi prit position sur la rive opposée, et canonna les dragons. Pendant ce temps le général Sébastiani arriva avec son infanterie, et, le 27 au matin, les deux armées se trouvèrent en présence, séparées par la Guadiana, sur laquelle existait un pont qui n'avait pas été coupé. Décidé à attaquer sur-le-champ, Sébastiani forma ses troupes en colonnes par sections, traversa rapidement le pont sous la protection de son artillerie, et parvint sur la rive gauche, malgré le feu de l'ennemi. Étonnée de tant d'audace, l'armée espagnole opposa peu de résistance; elle fut culbutée; sa cavalerie, qui voulut protéger sa retraite, fut chargée par le général Milhaud à la tête des 12e et 16e de dragons, et mise en pleine déroute. Les Français, poursuivant leurs succès, arrivèrent le même jour à Almagro : 5 pièces de canon, 12 caissons, 3 drapeaux et 2 mille hommes, parmi lesquels 61 officiers, tombèrent en leur pouvoir; on évalua à 2 mille le nombre des morts. Notre perte fut insignifiante.

Le lendemain, les débris du corps espagnol furent atteints à Santa-Cruz, sur la route de la Sierra-Morena. La cavalerie, qui couvrait la fuite de l'infanterie, fit quelques démonstrations qui semblaient indiquer qu'elle se disposait à charger; mais le général Sébastiani ne lui en donna pas le temps : s'élançant sur elle, à la tête des lanciers polonais et des hussards hollandais, il la rejeta sur sa seconde ligne, où elle se reforma. Chargée une seconde fois par les 12e et 16e dragons, elle éprouva la déroute la

plus complète, et fut poursuivie pendant trois lieues. Plus de mille hommes, parmi lesquels 35 officiers, tombèrent au pouvoir de Sébastiani; en sorte que ces deux journées coûtèrent plus de 3 mille prisonniers aux Espagnols, qui nous abandonnèrent en outre 800 malades ou blessés trouvés dans les hôpitaux. 4 pièces de canon, 11 caissons, 60 voitures, 2 caisses de régiment, des magasins considérables de blé, d'armes et d'effets d'équipement, furent les fruits de ces brillantes actions.

L'expédition du général Sébastiani n'avait pas uniquement pour but de battre l'armée de Cartojal, mais aussi d'obliger les Espagnols à laisser un corps d'armée dans la Sierra-Morena pour couvrir Cordoue et Jaen, et les empêcher de diriger toutes leurs forces contre le 1er corps. Le général établit son quartier général à Santa-Cruz, et fit plusieurs démonstrations, dans le but de donner à l'ennemi de l'inquiétude pour l'Andalousie.

La junte de Séville cependant, loin d'être découragée par de si grands revers, décerna des récompenses à ses troupes, ordonna de nouvelles levées, et, avec les fonds et les armes que lui fournissait le cabinet de Londres, rétablit promptement ses armées.

L'Empereur ayant prescrit de ne point commencer les opérations en Andalousie que l'on ne connût l'entrée du duc de Dalmatie à Lisbonne, le roi arrêta les opérations du maréchal Victor et du général Sébastiani. Le maréchal Jourdan avait transmis au premier, copie d'un paragraphe d'une lettre du ministre de la guerre, ainsi conçu :

« L'Empereur m'ordonne, Monsieur le maréchal Jourdan, de mander à Sa Majesté que, puisque M. le duc de Bellune est à Mérida, il doit marcher sur la direction de Lisbonne, afin d'avoir des nouvelles du duc de Dalmatie. L'Empereur pense que le duc de Bellune ne doit pas s'aventurer en Andalousie sans connaître la situation des maréchaux de Dalmatie et d'Elchingen. »

Le maréchal Victor représenta, avec beaucoup de raison, qu'il ne pouvait garder ses communications avec Almaraz et marcher dans la direction de Lisbonne sans disséminer ses troupes, et les exposer à être battues en détail; et que, tout au plus, pourrait-il tenter ce qu'on désirait, quand la division Lapisse l'aurait rejoint.

Cette division, suivie de la brigade de cavalerie du général Maupetit, partie de Salamanque sur la fin du mois de mars, s'était approchée de Ciudad-Rodrigo, que les Espagnols venaient de mettre en état de défense. Après être resté quelques jours en observation devant cette place, qu'il n'était pas en état d'attaquer, le général Lapisse, d'après de nouveaux ordres, se dirigea sur Alcantara, pour se réunir au duc de Bellune. Le roi, n'ayant point de nouvelles du duc de Dalmatie, jugea qu'il y aurait du danger à faire prendre à cette division la direction d'Abrantès, ainsi que le prescrivaient les instructions de l'Empereur. Le général Lapisse, harcelé pendant sa marche par les Portugais et les Espagnols, exécuta néanmoins son mouvement sans perte. Arrivé devant Alcantara, il trouva cette place défendue par

les habitants et quelques troupes espagnoles, força le passage du pont, prit quatre pièces de canon, et emporta la ville d'assaut. Tout ce qui avait les armes à la main fut passé au fil de l'épée. Il continua ensuite sa marche, et arriva à Mérida le 19 avril.

Le roi espérait que le duc de Bellune, ayant été rejoint par cette division, pourrait faire marcher un corps de troupes dans la direction de Lisbonne, ainsi que l'Empereur l'avait expressément ordonné, lorsqu'il reçut une lettre de ce maréchal, par laquelle il lui annonçait qu'il allait abandonner les bords de la Guadiana pour venir prendre une position intermédiaire entre Truxillo et Mérida. Il donnait pour motif de sa détermination la nécessité d'envoyer des troupes dans les montagnes de Guadalupe, afin de dissiper les rassemblements qui s'y étaient formés, et qui menaçaient ses communications avec Almaraz; et la facilité qu'il aurait, placé ainsi, à observer un corps d'Espagnols et de Portugais occupant Alcantara. Il ajoutait que, de sa nouvelle position, il serait en mesure de marcher contre l'armée de Cuesta, si elle se rapprochait de la Guadiana. Cette armée ennemie avait reçu de l'artillerie et un renfort de 10 à 12 mille hommes, et se trouvait du côté de Monasterio, sur la route de Séville.

Joseph, prévoyant que ce mouvement rétrograde donnerait de l'audace à l'ennemi, était sur le point de mander au duc de Bellune de rester sur la Guadiana, lorsqu'il apprit, par le rapport d'un espion envoyé en Portugal, que le duc de Dalmatie se trouvait à Oporto dans une situation fâcheuse, et, par

le ministre de la guerre lui-même, le départ d'une armée anglaise pour Lisbonne.

Dès lors il devenait évident qu'une simple démonstration en faveur du duc de Dalmatie ne serait pas suffisante, et qu'il fallait employer des moyens plus puissants. Le roi ne pouvait cependant diriger sur Lisbonne la totalité du 1er corps, car alors il ne lui était plus possible d'empêcher les armées espagnoles de déboucher par la Sierra-Morena et l'Estramadure sur le Tage, et de provoquer un soulèvement général dans les provinces autour de Madrid. L'évacuation de cette capitale eût été un événement du plus fâcheux effet, aussi bien en Espagne qu'à l'étranger. D'ailleurs, les corps des ducs de Bellune et de Dalmatie, opérant à une grande distance l'un de l'autre, sans communication entre eux, sans communication avec l'Espagne, auraient pu être attaqués séparément, et battus l'un après l'autre par les Anglais, aidés de l'armée portugaise et de toute la population. Les secours devaient donc partir du nord, et le duc de Bellune se borner à des démonstrations. C'est d'après ces considérations que le roi approuva le parti pris par le maréchal, attendu que, de la position qu'il se proposait d'occuper, il pouvait détacher une division sur Alcantara, et pousser des partis en Portugal, dans la direction de Castel-Franco; mais ce maréchal ne crut pas pouvoir exécuter les ordres qui lui furent donnés à ce sujet, et nous verrons bientôt les obstacles qui ne permirent pas de faire marcher à temps les troupes du nord.

Le duc de Bellune fut prévenu, le 11 mai, qu'un corps portugais avait passé le Tage à Alcantara, et s'était avancé jusqu'à Brazas. Il marcha à sa rencontre. A son approche, l'ennemi se retira sur Alcantara, où il fut attaqué par la division Lapisse. Après un combat de deux heures, les Portugais furent chassés, avec perte de quelques centaines d'hommes et d'une pièce de canon, et poursuivis sur la rive droite du Tage jusqu'à Salvatiera. Le roi aurait désiré que le duc de Bellune, entré à Alcantara, y eût laissé une division, conformément aux ordres qui lui avaient été donnés depuis longtemps; mais le maréchal se hâta d'évacuer cette ville et de revenir sur ses pas, pour s'opposer, disait-il, à l'armée de Cuesta, qui s'était rapprochée de la Guadiana, et avait cherché à enlever le fort de Mérida. Cet officier général assurait que l'armée de Cuesta était forte de 25 mille hommes d'infanterie, de 7 mille chevaux, et de 22 bouches à feu; il ajoutait qu'il y avait en outre 5 mille hommes dans Badajos, et 3 mille dans Albuquerque.

Le roi, en recevant ce rapport, lui ordonna de se porter de suite sur la Guadiana, pour attaquer le général Cuesta; mais le maréchal rendit compte qu'il n'avait pas exécuté cet ordre, parce qu'il avait prévu que ce mouvement serait inutile, l'armée espagnole s'étant retirée depuis deux jours sur Monasterio, en se faisant suivre par les habitants de tout âge et de tout sexe, et après avoir détruit les fours et les moulins, et enlevé les denrées de toute espèce. Il annonçait en même temps que les Portugais s'étaient rappro-

chés d'Alcantara, et avaient détruit le pont. Ainsi, il résulta de l'inexécution des ordres du roi, que l'armée espagnole, après avoir insulté le fort de Mérida, fit sa retraite sans être attaquée; que le pont d'Alcantara, *le seul* par où l'on pût menacer le Portugal, était détruit; et que l'ennemi, en remontant le Tage par la rive droite, sans être inquiété dans sa marche, pouvait venir attaquer le pont d'Almaraz. Des ordres réitérés, adressés au maréchal Victor, firent heureusement occuper ce poste par la division Leval, qui parvint à contenir l'ennemi au delà du Tietar.

Dans la Manche, le général Sébastiani avait remporté quelques légers avantages dans des affaires d'avant-postes, et se soutenait au delà de la Guadiana, quoiqu'il eût annoncé que l'armée espagnole était de *quarante mille* hommes, ce qui ne paraissait pas probable. Toutefois, il lui fut recommandé de ne pas s'exposer à perdre une bataille, et de se retirer sur la rive droite de la Guadiana, dans le cas où l'ennemi se présenterait devant lui avec des forces trop supérieures.

Les choses restèrent en cet état dans le midi de l'Espagne jusqu'au moment du retour du duc de Dalmatie en Galice, c'est-à-dire jusqu'à la fin de mai.

CORRESPONDANCE

RELATIVE AU LIVRE CINQUIÈME

Nap. à Jos. Paris, 24 janvier 1809.

« Mon frère, je vous envoie une lettre de M. Champagny, où vous verrez des détails relatifs aux affaires d'Espagne.

Je suis arrivé ici bien portant le 23, à huit heures du matin. Tout va ici fort bien. »

Jos. à Nap. Madrid, 25 janvier 1809.

« Sire, je n'ai pas de lettres de Votre Majesté depuis son départ. Je suis assez content des dispositions des habitants de Madrid depuis mon retour ici : ce n'est encore cependant que le sentiment de gens qui espèrent une amélioration dans leur sort.

Il y a ici 10 mille familles qui ne reçoivent pas de traitement, elles l'espèrent de moi : il leur est dû une année. Les troupes ne manquent encore de rien. J'ai été aujourd'hui voir les hôpitaux; je les ai trouvés assez bien. J'ai reçu ce matin la députation de Toro et de Zamora : ces villes demandent à être déchargées de la contribution exorbitante qu'elles sont hors d'état de payer. Je prie Votre Majesté d'y renoncer, de renoncer aussi aux maisons des 10 condamnés, et surtout aux meubles. J'en ai besoin pour garnir des pavillons où je voudrais

placer les officiers, comme j'avais fait à Naples. Cette administration de M. de Fréville est un grand embarras. Que Votre Majesté me cède ses droits, et exige ce qu'elle voudra, que je lui payerai annuellement. Je tirerai parti de tout, pour l'armée et pour la nation, et rien hors des règles ordinaires.

Le maréchal Jourdan écrit en détail au prince de Neuchâtel; il n'y a rien de nouveau aujourd'hui à l'armée. J'attends l'itinéraire du duc de Dalmatie. »

« Mon frère, vous m'aviez parlé d'un envoi considérable que vous aviez fait de quina. Cette quantité ne se monte qu'à 468 arrobes (1), ou 2,450 livres brut. Ce n'est pas la dixième partie de ce que vous m'avez annoncé. Faites-moi connaître s'il n'y aurait pas eu d'autres envois. » Nap. à Jos. Paris, 25 janvier 1809.

« Sire, le général Lasalle est à Almaraz; il a jugé devoir s'y tenir, l'ennemi ayant beaucoup d'infanterie sur la rive gauche du Tage. J'attends le mouvement du duc de Dalmatie. Jos. à Nap. Madrid, 26 janvier 1809.

Je réitère à Votre Majesté mes instances pour que M. de Fréville cesse d'inquiéter ici tout le monde. Votre Majesté peut me demander ce qu'elle jugera convenable, annuellement, et me débarrasser de l'impertinence de ces petits personnages qui sont plus gênants que des armées, et qui ne cessent pas d'indisposer le peuple, qui commence à revenir un peu de ses premiers sentiments (2).

(1) Mesure d'Espagne.

(2) Dans la correspondance des deux frères, à partir de cette

J'ai formé deux régiments espagnols et un étranger, en tout 3 mille hommes. »

Nap. à Jos. Paris, 27 janvier 1809.

« Mon frère, je reçois votre lettre du 15 à onze heures du soir, et celle que me porte un aide de camp du maréchal Victor. J'attends d'apprendre les suites du combat d'Alcazar, et la nouvelle qu'il a atteint et dispersé le reste du corps de l'Infantado. L'empereur de Russie vous a écrit une lettre que vous envoie M. de Romanzoff. M. de Strogonoff a reçu ses lettres de créance. Il est arrivé à Vienne, et il va se rendre à Paris, d'où il retournera à Madrid; vous pouvez le faire annoncer dans vos journaux. J'ai ordonné la formation d'un régiment espagnol, dont j'ai donné le commandement au général Kindelau. Je le fais réunir et former à Nancy. Laissez venir les prisonniers en France; ne gardez que ceux auxquels vous croyez pouvoir vous fier. Il vaut mieux en former en France des régiments qui pourront ensuite vous être envoyés, ce qui ne doit pas empêcher la formation des régiments que je vous ai recommandés.

Ma prompte arrivée à Paris a déjà fait changer le ton de l'Autriche, et la peur a succédé à l'arro-

époque, on distingue deux nuances bien tranchées, ressortant des caractères si différents de ces deux souverains. L'un, roi, au caractère bienveillant, prêche la douceur, et ne veut régner sur ses nouveaux sujets qu'en se les attachant par sa bonté; l'autre, politique habile, que rien n'arrête, prêche l'emploi de la force, et ne croit possible d'arriver à la soumission que par la rigueur. On verra bientôt ces deux systèmes opposés devenir la cause d'une sourde mésintelligence qui ne fut pas étrangère à nos malheurs dans la Péninsule.

gance et à l'extrême confiance. La conscription se lève avec activité, et de nombreux détachements sont en marche pour l'Italie et le Rhin. Faites connaître au maréchal Victor que j'ai accordé les grâces qu'il a demandées pour le général Villate, le colonel Meunier et le chef de bataillon Reyeau, le colonel Mouton, Jamin, Rouzié, du génie, l'adjudant-commandant Aymé, les chefs d'escadron Château (Auguste), Leroy (François), Leroy-Duverger, etc., etc. Dans les 12 mille boulets qui se trouvent parmi les objets d'artillerie trouvés à Zamora, et dont l'état est ci-joint, il peut se trouver des boulets de 24, nécessaires pour les pièces qui sont à Madrid. Les quatre mortiers sont bien nécessaires aussi pour armer les fortifications de Madrid. »

Napoléon au général Dejean. Paris, 27 janvier 1809.

« Monsieur le général Dejean, les adjoints provisoires qu'on a faits en Espagne sont des morveux, et ne sont pas bons à grand'chose. Je pense qu'il ne faut pas envoyer tous les commissaires des guerres que l'on a, en Espagne ; il y en a suffisamment. Il faut garder les autres pour les armées du Rhin. »

Jos. à Nap. Madrid, 27 janvier 1809.

« Sire, le général Merlin m'écrit de Madridejos, où on nous assurait qu'il y avait un rassemblement considérable d'ennemis, qu'il n'y a trouvé que quelques cavaliers, qu'il a dispersés; il y est arrivé avec 200 hommes.

Je ne reçois pas tous les jours de nouvelles du duc de Bellune. J'ai mandé au général Merlin de se rendre à son quartier général, et de me donner de ses nouvelles.

L'état-major général demande beaucoup d'argent pour les courriers, l'artillerie, le génie. Si Votre Majesté me fait donner les 3 millions de laines de Bayonne, je ferai en sorte de ne rien laisser souffrir. Aujourd'hui, 1 million m'est plus précieux que 10 dans un autre temps. Je suis instruit de la mort des généraux Moor et Baird (1). Je n'ai pas encore la nouvelle de l'entrée du duc de Dalmatie à la Corogne. »

Joseph à M. Dennié (intendant général). 27 janvier 1809.

« J'ai donné l'ordre, Monsieur, au surintendant général de ma maison et à M. Fréville de faire envoyer tout ce dont ils pourraient disposer en linge, fournitures de lits, vins et médicaments, à l'hôpital général, qui m'a semblé en avoir besoin. Je vous prie de me rendre compte de ce que cette mesure aura procuré. Proposez-moi directement toute autre mesure supplémentaire, mon intention étant de donner à ce service tous les secours qui dépendront de moi.

Témoignez ma satisfaction à MM. les administrateurs et officiers de santé.

J'ai été charmé de voir l'empressement qu'ils ont mis à demander les secours dont ont besoin les malades confiés à leurs soins. Je ne devais pas attendre moins de la part d'hommes aussi distingués que ceux que vous m'avez présentés lors de la visite que j'ai faite avec vous à l'hôpital général. Votre affectionné, etc. (2). »

(1) Ce dernier n'était que blessé.

(2) Ainsi que le constate cette lettre, le roi était allé, le 26, visiter

« Mon frère, j'ai reçu vos lettres du 15 et du 16. Je vous prie de numéroter désormais vos lettres ; ainsi, la première que vous m'écrirez, après avoir reçu celle-ci, portera le n° 3 ; j'ordonne qu'on en fasse autant de mes lettres : par ce moyen, on sera certain qu'il ne s'en perdra point. Nap. à Jos. Paris, 28 janvier 1809.

La suppression de votre apanage est une mesure générale ; on en a fait la remarque, et je n'ai pas voulu qu'ils parussent dans les comptes ; vous ne devez avoir aucune inquiétude pour cela (1). »

« Sire, le maréchal Victor écrit du 24, d'Houroubbia, que l'ennemi était partout en fuite ; qu'il serait le 29 à Madridejos, pour balayer toute la plaine jusqu'à la Sierra-Morena. Jos. à Nap. Madrid, 28 janvier 1809.

Le maréchal Soult est entré à la Corogne le 20 ;

le grand hôpital. Partout il avait été fort bien reçu par le peuple. L'esprit des habitants de la capitale subissait, d'une manière frappante, un changement favorable depuis l'entrée de Joseph. Le beau caractère de ce prince, sa loyauté, son désir de rendre ses sujets heureux, son affabilité, la préférence marquée qu'il donnait aux Espagnols sur les Français, lui avaient concilié presque tous les cœurs à Madrid. La confiance renaissait. D'un autre côté, les malheurs de la guerre, l'embarquement inévitable de l'armée anglaise, tout prédisposait à l'acceptation d'une domination étrangère dont la douceur étonnait, et appelait l'estime. Mais Joseph, malgré ces résultats avantageux, qu'il ne devait qu'à lui seul, était entouré d'embarras sérieux. Pas de ressources financières, la détresse partout. Les confiscations ordonnées par l'Empereur avaient tari les sources où l'on aurait pu puiser pour les premiers besoins, tandis que la charge immense imposée pour faire vivre l'armée française mettait le comble aux embarras. On en était venu à un tel point, que le roi fit envoyer aux hôpitaux le propre vin de sa cave.

(1) Napoléon continua de fait, sur sa propre cassette, cet apanage de 1,500,000 francs à la reine, qui ne quitta pas Paris, quoiqu'elle dût plusieurs fois venir en Espagne.

le prince de Neuchâtel présentera à Votre Majesté les détails de cet événement. Le maréchal Jourdan envoie tous les jours les copies de leurs rapports.

L'esprit de Madrid s'améliore tous les jours; les députés arrivés de Valladolid se louent beaucoup de Votre Majesté; leur retour ici a été d'un bon effet. »

Jos. à Nap. Madrid, 29 janvier 1809.

« Sire, la ville de Madrid se montre bien; je pense pouvoir la laisser sans inconvénient sans aucune des troupes du 4e corps, dont je donnerai provisoirement le commandement, au général Sébastiani; il sera ainsi disponible aux environs de Madrid, où il se formera mieux qu'en ville, si jamais j'en avais besoin : ce ne serait point un événement nouveau.

Le général Lasalle écrit qu'il a dû se tenir sur la rive droite du Tage, l'ennemi ayant beaucoup d'infanterie. Je fais marcher sur ce point, pour que l'ennemi ne l'occupe pas et ne détruise pas le pont d'Almaraz, qui est si nécessaire.

Le maréchal Jourdan envoie au vice-connétable les rapports et les ordres qui ont été donnés.

Le duc de Bellune doit être arrivé aujourd'hui à Madridejos, d'où il pourra repartir après-demain.

Le duc de Dalmatie écrit de la Corogne, le 22, qu'il se disposait à partir pour le Ferrol. »

Jos. à Nap. Madrid, 29 janvier 1809.

« Sire, j'adresse à Votre Majesté copie de la lettre du maréchal Victor; je vais lui donner les ordres prescrits par les instructions de Votre Majesté, et l'engager à s'y conformer sans autres observations. Je ne partage pas les craintes du maréchal Victor;

je suis convaincu que tout ce que Votre Majesté a ordonné peut être très-bien rempli par les forces indiquées.

Je lui envoie l'ordre de se porter sur Tolède; le général Valence va porter un régiment sur Talavera de la Reyna, si l'ennemi s'est porté en force au pont d'Almaraz. Le général Lasalle s'est retiré sur la rive droite du Tage. Le pays sur la rive gauche, jusqu'à Truxillo, est difficile pour la cavalerie, et n'offre aucune ressource.

J'envoie une brigade du général Sébastiani à Aranjuez, Madrid étant bien tranquille, et les vivres chers et rares. Je ne tarderai pas à pouvoir me passer ici de toute la division Sébastiani.

Si Saragosse tombe, j'espère pouvoir m'absenter moi-même de Madrid, et marcher avec le corps du duc de Bellune, qui ne trouvera plus les choses si difficiles.

Le duc de Dalmatie écrit de la Corogne, le 22, qu'il se disposait à partir pour le Ferrol.

Le vice-connétable doit recevoir journellement tous les rapports du maréchal Jourdan. »

« Sire, j'ai donné l'ordre d'occuper de nouveau le pont d'Almaraz; 1,500 hommes sont partis de Tolède, et j'ai envoyé à Aranjuez une brigade qui n'était pas utile ici. Le maréchal Victor marche sur Tolède. Jos. à Nap. Madrid, 31 janvier 1809.

La ville paraît toujours dans de bonnes dispositions. Cette ville, peuplée en grande partie de familles attachées à la cour, privées de leur traite-

ment depuis un an, fait éclater des espérances que je suis hors d'état de réaliser de sitôt. »

Jos. à Nap. Madrid, 2 février 1809.

« Sire, j'envoie à Votre Majesté la lettre du maréchal Victor; il se dirige sur Tolède, de là à Almaraz; il aura un avant-poste à Truxillo. J'attends l'itinéraire du maréchal duc de Dalmatie. J'ai envoyé deux officiers auprès de lui. Le 27e de chasseurs, fort de 900 chevaux, est arrivé à Madrid. Cette ville est tranquille, et supporte bien l'état de gêne où toutes les classes se trouvent; elle espère, et je désire plus que personne que son espoir ne soit pas déçu.

J'ai envoyé à la Corogne et au Ferrol l'amiral Mazaredo. »

Jos. à Nap. Madrid, 2 février 1809.

« Sire, je n'ai pas de nouvelles de Paris depuis trois jours. La ville de Madrid va bien.

Nous attendons des nouvelles de Saragosse.

L'état des finances est déplorable. Tout Madrid vivait des bienfaits de la cour; les grands propriétaires sont éloignés, le commerce nul, et l'agriculture peu productive.

J'attends toujours des lettres du duc de Dalmatie. »

Napoléon à Berthier. Paris, 3 février 1809.

« Mon cousin, faites vous-même une note qui déterminera les besoins que peuvent avoir les 5e et 3e corps, la place de Burgos et celle de Valladolid, afin que les fonds y soient envoyés directement de Bayonne. Il ne faut pas les envoyer à Madrid pour les faire revenir ensuite à Saragosse, ce qui serait difficile.

Donnez ordre à Bayonne qu'on fasse partir 200 mille rations de biscuit à Pampelune, et écrivez pour qu'on vous envoie exactement les états de place et d'approvisionnement; si vous les avez, remettez-les-moi. Donnez ordre que les 4 mortiers et les bouches à feu qui se trouvent à Zamora soient envoyés à Madrid, pour servir à la défense du Retiro. Donnez cet ordre directement au maréchal Bessières, et prévenez-en le roi. Quant au château de Zamora, il faut y mettre quelques munitions, une petite garnison, et un commandant. Ce château servira de point d'appui, puisque 200 hommes peuvent le défendre. On établira dans le château un hôpital de convalescence pour la division Lapisse. »

Le duc de Belluno à Joseph. Tolède, 3 février 1809.

« M. le maréchal Jourdan m'annonce que le corps d'armée destiné à l'expédition en Estramadure sera composé de 3 divisions d'infanterie du 1er corps, de la division d'infanterie Leval et de 12 régiments de cavalerie, formant ensemble une force d'environ 30 mille hommes. Si je pouvais me persuader que le rassemblement de cette armée fût fait, comme M. le maréchal Jourdan le suppose, pour marcher sous mon commandement et agir contre les ennemis, d'après mes ordres, sans contradiction, je croirais le succès de l'expédition assuré; mais il s'en faut bien que ce rassemblement soit facile, et que toutes les troupes qui le composent puissent opérer par mon seul commandement, et devenir, sous ma direction et en totalité, une force agissante, qu'il me soit permis de conduire selon les règles de guerre

que je me suis prescrites. Je vais faire sentir cette vérité à Votre Majesté d'une manière incontestable, et lui prouver qu'au lieu de 30 et même de 40 mille hommes que M. le maréchal Jourdan me promet, je ne puis compter que sur les divisions Ruffin et Villate, et sur la cavalerie Latour-Maubourg et Lasalle, qui font ensemble environ 16 mille hommes, dont 4 mille chevaux, et par conséquent à peu près la moitié de ce qui m'est annoncé.

La division Leval étant destinée à occuper les postes que je ferai fortifier pour assurer ma correspondance avec Madrid, ne peut pas être comprise dans l'armée active. La division Lapisse a quatorze ou quinze marches à faire pour se rendre à Abrantès, où elle doit recevoir mes ordres; là, elle sera encore à 35 lieues d'Espagne de moi; en conséquence, trop éloignée pour que je puisse compter que mes dépêches lui parviennent, à moins que je ne les fasse escorter par un régiment, encore seraient-elles exposées. D'un autre côté, cette division peut être détournée de la destination que Votre Majesté lui assignerait sous divers prétextes d'utilité, soit par M. le duc d'Istrie, sous les ordres de qui elle sert en ce moment, soit par M. le duc de Dalmatie, lorsqu'elle serait arrivée à Abrantès. Dans l'un ou l'autre cas, qui arrivera vraisemblablement, et en remarquant ce que je viens d'expliquer concernant la division Leval, la force de 30 mille hommes que l'on me destine sera nécessairement réduite à celle de 16 mille hommes, tant infanterie que cavalerie. Cette réduction, Sire, que je regarde comme assu-

rée, s'oppose aussi bien à l'exécution des projets de Votre Majesté qu'à la volonté que j'ai de la satisfaire pleinement dans cette occasion comme dans toute autre. Si Votre Majesté veut bien la réunion des moyens qu'elle a résolu de me confier, j'ai l'honneur de lui proposer de faire adresser de sa part, à M. le duc d'Istrie, l'ordre formel d'envoyer la division Lapisse et la brigade de cavalerie du général Maupetit à Alcantara, avec l'itinéraire de la marche de ses troupes, et la défense expresse d'y faire aucun changement; alors je pourrai compter sur elles, parce que, placées près de Mérida, je pourrai facilement les appeler à moi.

J'ai calculé que le duc de Dalmatie pouvait commencer son mouvement de la Corogne sur Oporto le 6 du présent mois; qu'il y serait rendu le 15; que la division Lapisse et la brigade Maupetit, commençant leur mouvement le même jour 15, seraient à Alcantara le 25, époque à laquelle le duc de Dalmatie serait près d'entrer à Lisbonne. Ces mouvements, ainsi combinés par marches de 5 lieues environ, rempliraient l'objet que se propose Votre Majesté; et les renforts sur lesquels je compte étant à Alcantara, je serais en mesure ou de seconder les opérations de M. le duc de Dalmatie, ou, s'il n'avait pas besoin de moi, de me porter sur Séville, quoique, dans ce cas, la réunion de toutes mes forces se trouvât encore loin du complet des 30 mille hommes qui me sont promis; car les 3 divisions d'infanterie du 1er corps n'ont que 18 mille hommes environ, et la cavalerie à peu

près 5 mille, ce qui ferait un total de 23 mille combattants.

Je ne pense pas qu'il soit possible à M. le duc de Dalmatie de me faire soutenir par aucun de ses régiments. Les 4 divisions d'infanterie peuvent présenter ensemble une force de 22 ou 24 mille hommes. Les maladies, les marches et les combats la réduiront à 20 mille. Il lui en faudra presque la moitié pour garder Lisbonne et ses environs; l'autre moitié, avec la cavalerie, suffira à peine pour contenir le pays et garder les côtes. Ce serait donc en vain que je compterais sur son secours, et (je dois le dire ici avec franchise à Votre Majesté) que je n'espère pour remplir mes devoirs dans cette expédition, et pour justifier la confiance dont Votre Majesté m'honore; que je n'espère, dis-je, d'autre appui que celui que je trouverai dans les moyens dont je pourrai réellement disposer.

D'après cet exposé, je supplie Votre Majesté d'ordonner que les mesures soient tellement prises pour la réunion des 4 divisions qui doivent agir sous mes ordres, que cette réunion n'éprouve aucune contradiction. Je demande, en outre, que tous les détachements appartenant à ces 4 divisions, de même que ceux qui appartiennent aux 12 régiments de cavalerie que je dois amener, reçoivent l'ordre de me rejoindre à Talavera de la Reyna le plus promptement possible. Je demande encore que Votre Majesté fasse marcher deux compagnies de sapeurs et une de mineurs pour être rendues incessamment à Talavera, afin que je puisse les employer

sans délai aux fortifications nécessaires que je me propose de faire élever à Truxillo. Je n'ai ici que deux officiers du génie, y compris le colonel qui commande cette arme au 1er corps. L'expédition dont il s'agit exige que j'en aie au moins 8. Je prie aussi Votre Majesté de me les faire envoyer. Nos munitions de guerre et nos équipages du train de siége sont loin d'être au complet. M. le général Sénarmont adressera bientôt à M. le général d'artillerie Lariboissière l'état de ce qui nous manque; il serait peut-être nécessaire que Votre Majesté donnât encore des ordres pour que ce complément nous soit fourni.

Sa Majesté l'Empereur et Roi a eu la bonté de me promettre de renvoyer à la division Ruffin le 32e régiment d'infanterie de ligne, qui en a été détaché, dès qu'une occasion le permettrait. Celle qui se présente exigerait sous plus d'un rapport l'effet de la promesse de Sa Majesté. Je supplie Votre Majesté de la prendre en considération, et de la réaliser s'il est possible. Ce régiment est à Madrid (1). »

(1) Cette lettre du duc de Bellune donne la clef de la plupart de nos désastres en Espagne. L'Empereur, jugeant les choses à un point de vue plus élevé que ses lieutenants, prescrivait des plans quelquefois contrariés par les événements secondaires, quelquefois mal compris et mal appréciés par les maréchaux. Les uns adressaient au roi des réclamations que ce dernier n'avait pas l'autorité nécessaire pour admettre, et l'Empereur, consulté, était trop loin pour remédier à temps au mal. Les autres agissaient à leur guise, cherchant à attirer à eux le plus de forces possible, se souciant peu des opérations de leurs collègues, même des opérations générales, n'étant pas fâchés souvent de voir ces collègues faire des fautes. Tout allait au plus mal, tout le monde était mécontent; l'ennemi seul profitait de cet état de choses.

Jos. à Nap. Madrid, 4 février 1809.

« Sire, j'ai reçu les lettres de M. de Champagny, que Votre Majesté a bien voulu m'adresser. Tous les rapports s'accordent à dire que M. de Strogonoff a, pendant son séjour ici, donné de l'appui à ceux qui avaient des intérêts opposés aux nôtres. On désire qu'il ne revienne pas ici, où il devrait être embarrassé de mettre d'accord sa conduite passée avec sa conduite présente.

Voici les dernières nouvelles du duc de Bellune.

Le duc de Dalmatie ne doit pas tarder à me donner de ses nouvelles; il m'a écrit le lendemain de son entrée au Ferrol, dont les habitants ont montré beaucoup de bon sens en refusant l'entrée des forts aux Anglais.

La caisse de l'armée est aussi épuisée que celle du trésor public; l'hôtel des monnaies n'est pas monté de manière à frapper beaucoup, et à suffire à nos besoins. Le payeur général a écrit pour obtenir des envois de numéraire de France.

Je prie Votre Majesté de faire donner les ordres pour que l'on introduise en Espagne des bestiaux de France. Les provinces méridionales de l'empire en ont de trop, et la Biscaye et la Castille sont dans la plus extrême pénurie, au point que les bestiaux de labourage se détruisent tous les jours. »

Nap. à Jos. Paris, 6 février 1809.

« Mon frère, je reçois vos lettres des 24 et 25. Mon intention est que les biens des condamnés me restent. Le moyen de m'assurer des familles d'Espagne est qu'il ne soit pas en votre pouvoir de les leur rendre. Je suis fâché que le système change à

Madrid, et qu'on y devienne trop complaisant. Je ne trouve rien plus mauvais que d'y avoir laissé séjourner les prisonniers, de les avoir laissés causer avec le peuple, et d'en avoir pris 3 mille pour en former des régiments. O'ffarill a eu un grand tort en laissant dissoudre l'armée espagnole. Veut-on recommencer ce qui a été fait il y a un an à pareille époque? Les prisonniers doivent être envoyés en France; et s'il faut former des cadres de régiments, en mettant à la tête des officiers sûrs, on pourra y recevoir, non des prisonniers, mais des déserteurs et ceux qui voudront quitter l'armée des insurgés. Je fais lever en France un régiment composé de prisonniers, surtout ceux qui y sont depuis le plus de temps. Je crois qu'il est nécessaire que vous montriez un peu de sévérité, et que vous ne laissiez personne se livrer à des espérances fausses et prématurées : sans cela, ceux que vous aurez réarmés assassineront les Français, et tourneront les armes contre vous au premier sujet d'espérance. Il est fâcheux, puisque l'on avait arrêté les membres du conseil de Castille, qu'on ne les ait pas laissés venir en France. Un séjour de deux ou trois ans en France aurait fait changer d'idée à ces gens-là, et on en aurait fait des citoyens utiles. »

« Sire, j'ai reçu les lettres de Votre Majesté des 26, 27 et 28 janvier, n° 1er. J'ai reçu aussi une lettre de l'empereur de Russie en réponse à une des miennes, dont était muni le duc de Mondragone. Jos. à Nap. Madrid, 6 février 1808.

J'ai déjà écrit à Votre Majesté au sujet de M. de

Strogonoff. Comme il paraît qu'il a déjà reçu ses lettres de créance, je pense qu'il y a moins d'inconvénient à le laisser arriver ici, quelle que puisse avoir été sa conduite, que de retarder, peut-être pour longtemps encore, l'arrivée d'un ministre russe.

J'ai des nouvelles du duc de Dalmatie du 31 janvier; il ne paraît pas pouvoir être à Oporto avant le 25 février.

J'enverrai en France les prisonniers que l'on fera, afin de compléter le régiment du général Kindelau. Ceux qui sont en formation ici vont tout doucement. Les finances nous font une rude guerre. Le Ferrol et la Corogne absorbent plus que la Galice ne peut donner. Je prie de nouveau Votre Majesté de me créditer chez M. Baguenault pour les 3 millions, montant des droits de sortie sur les laines. Il n'y aura jamais de circonstance où je puisse en avoir plus besoin.

J'ai donné les ordres pour que les mortiers et les boulets de Zamora, dont on a besoin ici, y soient transportés.

Je remercie Votre Majesté des grâces qu'elle a bien voulu accorder aux divers officiers du 1er corps. »

Nap. à Jos. Paris, 7 février 1809.

« Mon frère, j'attends d'apprendre la prise de Saragosse pour parler à la reine de son départ. Je tiens à ce que vous conserviez à Belliard le gouvernement de Madrid, et à Fréville la direction des affaires relatives aux biens des condamnés que je me suis attribués. Il est plus important de détruire

ces dix familles que de chasser les Bourbons. Mon aide de camp Lacoste a été tué le 1er février à Saragosse : on était maître d'une partie de la ville.

L'art de la guerre veut qu'on ne démasque un mouvement sur Mérida que lorsque le duc de Dalmatie sera à Oporto, et il ne peut y être avant la fin du mois.

Vous ne devez laisser établir l'ennemi ni à Cuenca, ni dans la plaine de Manzanarès. Gardez la division Sébastiani à Madrid, et soignez-en bien le corps. Dans un événement important, ce sont vos meilleures troupes. Si j'avais de l'argent, je vous en enverrais volontiers ; mais mes dépenses sont immenses. Je porte ma cavalerie à plus de 100 mille hommes. La nouvelle conscription que je lève me coûte un argent immense. »

« Sire, plusieurs propriétaires de laines n'osent pas les envoyer en France ; ils demandent à être assurés qu'on ne les confisquera pas. J'ai ouvert un emprunt, et il est de ces particuliers qui donnent des laines : puis-je les assurer et être assuré moi-même qu'il n'y aura aucune équivoque à Bayonne, et que ces denrées expédiées seront laissées aux commissionnaires chargés de les vendre, ou aux maisons de commerce auxquelles elles seront adressées? Votre Majesté voudra-t-elle donner des ordres précis sur cet objet, important pour les finances si ruinées de ce pays?

Jos. à Nap. Madrid, 7 février 1809.

Tous les rapports s'accordent à dire qu'il y a eu beaucoup de troubles à Valence, à la suite desquels

les personnes sages avaient pris le dessus, et avaient fait embarquer pour les îles Bourbon tous les chefs de l'insurrection. »

Jos. à Nap. Madrid, 8 février 1809.

« Sire, j'attends les nouvelles de Saragosse; la vérification de la nouvelle révolution qui a eu lieu à Valence. J'ai des aides de camp auprès des ducs de Dalmatie et de Bellune; j'attends le moment de concilier leurs mouvements. On s'occupe de tous les préparatifs de l'expédition d'Andalousie.

J'ai écrit à Votre Majesté en faveur du maréchal Jourdan il y a quelques semaines.

Le général Franceschi, de Bastia, qui était à Naples, vient d'arriver ici; d'autres officiers généraux arrivent ici. Je crois devoir prier Votre Majesté de ne pas permettre qu'on envoie davantage d'officiers généraux, il y en a assez.

Je m'occupe beaucoup de l'administration : ce n'est pas une tâche facile; c'est bien autre chose que celle de Naples. Il n'y a ni capitaux, ni terroir environnant, assujettis aux contributions, et les dépenses sont immenses : l'ancienne cour, l'armée de terre, la marine, laissent des débris bien coûteux. »

Jos. à Nap. Madrid, 10 février 1809.

« Sire, il y a trois jours que je ne reçois aucune lettre de Votre Majesté. Le corps du maréchal Victor est en mesure, et je n'attends que l'avis de la marche du maréchal Soult pour le mettre en mouvement. On s'occupe de tous les préparatifs pour l'expédition : nous avons de la peine à trouver des attelages; cependant, on en viendra à bout.

Les nouvelles du 27 de Saragosse portent que les

premiers bâtiments de la ville étaient au pouvoir des troupes de Votre Majesté.

Madrid est tranquille ; les troupes y sont passablement pour les subsistances ; elles se conduisent bien, ainsi que les habitants. »

« Sire, la lettre ci-jointe fera connaître à Votre Majesté la pénurie de la caisse de l'armée. La monnaie ne fournit pas beaucoup à Madrid, rien n'était organisé pour cela. Les grandes émissions se faisaient en Amérique ou à Séville, et rien n'était préparé pour faire fondre des métaux mélangés, comme ceux dont on est obligé de se servir. N'ayant plus de lingots à employer, il est important que Votre Majesté lève les ordres qui s'opposent à l'importation en Espagne des espèces qui se trouvent à Bayonne, et sur lesquelles le payeur général de l'armée comptait.

Jos. à Nap. Madrid, 11 février 1809.

Le maréchal duc de Dalmatie me demande un commissaire général de police pour Lisbonne ; je lui envoie M. Lagarde, qui m'est adressé par le ministre de la police Fouché, et qui ne m'est pas utile ici. Votre Majesté n'ignore pas le mauvais effet qui résulterait d'ailleurs, si j'employais un Français dans une place civile de cette importance : la constitution le prohibe formellement.

Le maréchal Victor ne m'écrit pas depuis quelques jours ; j'ai envoyé auprès de lui un aide de camp. »

« Sire, la difficulté extrême des finances m'engage à envoyer à Votre Majesté la lettre ci-jointe, en la

Jos. à Nap. Madrid, 13 février 1809.

priant d'accéder à la demande que je lui fais de permettre que la maison Hope s'entende avec mon ministre pour la continuation de l'emprunt qui serait abandonné par Votre Majesté en faveur de mes finances, qui en ont le plus grand besoin.

Mille bruits courent dans le public; la tranquillité publique n'en est pas altérée. Je n'ai pas de nouvelles importantes à soumettre à Votre Majesté de ses armées. »

Jos. à Nap. Madrid, 14 février 1809.

« Sire, je suis toujours sans nouvelles de Votre Majesté depuis le jour de son arrivée à Paris. Il ne se passe pas d'événement d'une importance majeure dans ce moment. Le maréchal duc de Bellune attend le mouvement du duc de Dalmatie pour commencer le sien. Tous les esprits sont dans l'attente des événements de Saragosse, qui ne doit pas tarder à tomber; je n'ai aucune nouvelle de ce point.

La ville de Madrid est tranquille, quoiqu'il y ait plus de caquetage et que l'opinion de bien des gens paraît s'égarer plus que dans les premiers jours.

J'avais prévu dans les premiers instants qu'il devait en être ainsi. Toute la population, habituée à vivre des bienfaits de la cour, a cru qu'elle allait être sur-le-champ payée; que tous les maux inséparables de l'état de guerre et de révolution devaient finir, comme par enchantement, à l'arrivée du roi; aussi a-t-il été bien accueilli. Rien de cela n'est arrivé et ne pouvait arriver. Saragosse a traîné en longueur; les armées, attendant les mouvements du maréchal Soult, ont dû être quelque temps immobiles; les bri-

gandages de quelques officiers de l'état-major ont continué jusqu'à ce que je les connusse. Je viens enfin de prendre sur le fait les principaux coupables. Ce sont des extorsions dans le genre de celles qui se commettaient en Pouille il y a deux ans. Un malheureux, condamné à être fusillé, a été amené à faire son testament en faveur d'un fripon qui s'était rendu dans son cachot. Ce fripon, après avoir vu le malheureux fusillé, a fait vendre ses biens.

Un million de réaux a été soustrait par des officiers de l'ancien commandant de la place; les passeports se vendaient, ainsi que les cartes de sûreté; et tout cela va être réparé. Quelques prisonniers enrôlés dans mes régiments ont déserté, et préféré le métier de voleur à celui de soldat. Malgré toutes ces causes de désordres, l'opinion de la partie saine des habitants de Madrid est bonne. L'ordre y règne, et est encore plus raffermi. »

Nap. à Jos. Paris, 17 février 1809.

« Mon frère, j'ai reçu vos lettres. Le maréchal Ney a plus de troupes qu'il ne faut pour la Galice ; l'idée qu'il donne est une folie : ce qu'il allègue, qu'il faut 3 mille hommes pour garder la Corogne et 4 mille hommes pour le Ferrol, est impraticable. Donnez des ordres sévères pour que ces deux villes soient entièrement désarmées. Faites faire des exemples sur les mauvais sujets de la population, pour la contenir.

Faites pratiquer un retranchement ou espèce de citadelle, où la garnison française puisse se réfugier et maintenir la ville. Il faut surtout ne jamais penser à se diminuer en soutenant des garnisons. »

Berthier à Ney. Paris, 18 février 1809.

« J'ai mis sous les yeux de l'Empereur, Monsieur le duc, vos lettres des 29 et 30 janvier. Sa Majesté n'approuve pas le projet de mettre 3 mille hommes en garnison à la Corogne et au Ferrol. Voici comment l'Empereur conçoit votre position :

La Galice est une presqu'île de plus de cent lieues de côté. Si vous ne pouvez pas tout garder, vous pouvez tout surveiller; et si vous n'occupez pas les batteries pour empêcher les Anglais de communiquer avec la terre, vous devez en charger les habitants du pays. En faisant des incursions avec des colonnes mobiles, vous punirez ceux des habitants des côtes qui se seraient mal conduits. En général, il faut avoir peu de troupes en station, et beaucoup de forces mobiles. Pour remplir les intentions de l'Empereur, la première chose à faire est de choisir votre centre d'opérations, qui doit être sur la route du Ferrol à Astorga. Vous devez prendre une petite ville qui, par sa position, puisse être à l'abri d'un coup de main, en supposant, par exemple, que ce soit Lugo; vous devez concentrer là vos magasins, vos hôpitaux, ceux des convalescents, votre parc d'artillerie, vos transports militaires, de manière que les colonnes d'observation que vous aurez sur les côtes puissent rentrer pour se concentrer sur Lugo sans perdre aucun homme, aucun hôpital, ni même aucun chariot; en sorte que la province étant toute insurgée, vous n'ayez rien à perdre, et que tout ce que vous possédez se trouve concentré à votre dépôt, point d'opérations général. Vous aurez soin qu'il y ait à ce dépôt 200 mille rations de biscuit en ré-

serve et des magasins bien approvisionnés. Cela une fois convenu, vous pouvez faire occuper le Ferrol par 1 régiment d'infanterie, 2 escadrons et 4 pièces de canon, et y laisser, pour y commander, un général de brigade. À la Corogne, vous mettrez un colonel qui aura à ses ordres 1 bataillon, 1 escadron, et 2 pièces de canon. Vous placerez à Bétanzos un général de brigade, les deux autres bataillons du régiment, une centaine de chevaux, avec 2 pièces de canon, ce qui assurera la communication avec votre dépôt général. Par ces dispositions, les deux points du Ferrol et de la Corogne seront occupés. Vous ordonnerez aux commandants de ces places de se procurer un réduit où, en cas d'événement, ils puissent attendre que vous veniez à leur secours. Le Ferrol et la Corogne doivent donc se trouver occupés comme avant-garde, et il ne faudra pas laisser dans chacune de ces villes plus de 100 malades : tout ce qui serait au delà de ce nombre sera dirigé sur le dépôt général. Enfin, il faut être prêt à tout évacuer, pour se retirer sur le point central d'opération vingt-quatre heures après en avoir reçu l'ordre.

Une colonne mobile, composée d'un régiment d'infanterie, de 2 pièces de canon et de quelques centaines de chevaux, peut être chargée de surveiller Vigo et Tuy, et de combiner ses marches de manière à se présenter souvent sur les points importants de la côte pour y faire des exemples, sans se fixer nulle part. Le commandant de cette colonne mobile aura soin de ne garder aucun embarras avec lui, et de tout diriger sur le dépôt général; cette co-

lonne pourra même agir pour maintenir la tranquillité du côté de Santiago. Par ce moyen, Monsieur le maréchal, vous vous trouverez avoir cinq régiments d'infanterie réunis au point central d'opération, pour vous porter partout où il serait nécessaire, et même au secours du duc de Dalmatie si des circonstances extraordinaires, imprévues, l'exigeaient.

La première opération que vous ayez à faire, Monsieur le duc, est de choisir votre point central d'opérations pour y réunir vos magasins, parcs, hôpitaux, transports militaires, etc.;

La deuxième, de désarmer les habitants du Ferrol et de la Corogne surtout, d'en faire retirer les fusils, de faire arrêter les principaux mutins, et de prendre une trentaine d'otages que vous enverrez à Valladolid. Ensuite, vous laisserez la police aux autorités espagnoles.

La troisième est de soumettre tout ce qui peut être sous les armes du côté d'Orense.

Enfin, la quatrième est de profiter des mois de mars et d'avril, où vous n'aurez rien à craindre sur les côtes de Galice, pour soumettre les Asturies.

Les bataillons de marche destinés à votre corps d'armée garderont Benavente, Astorga et Villa-Franca, s'y reposeront et se renouvelleront à mesure de leur passage.

Voilà en général, Monsieur le duc, la manière dont vous devez disposer vos opérations. Ne comptez sur aucun renfort; croyez plutôt qu'on pourrait être dans le cas de porter ailleurs une de vos divisions. Organisez la province, faites des exemples.

Des exemples sévères, bien appliqués, font plus d'effet que des garnisons. Enfin, jusqu'à ce que le duc de Dalmatie soit arrivé à Lisbonne, et que sa communication avec Madrid soit ouverte, appuyez-le, c'est-à-dire ayez l'œil sur ce qui se passe de ce côté. »

« Sire, je vois avec peine, par votre lettre n° 2, que vous écoutez, sur les affaires de Madrid, des personnes *qui sont intéressées à vous tromper;* vous n'avez pas dans moi une entière confiance, et cependant sans elle la place n'est pas tenable. Je ne répéterai pas ce que j'ai écrit plusieurs fois sur l'état des finances. Je donne toutes mes facultés aux affaires depuis sept heures du matin jusqu'à onze heures du soir. Je n'ai pas un sou à donner à personne. Je suis à ma quatrième année de règne; je vois encore ma garde avec le premier frac que je lui ai donné il y a quatre ans. Je suis le but de toutes les plaintes; j'ai toutes les préventions à vaincre. Mon pouvoir réel ne s'étend qu'à Madrid, et à Madrid même je suis journellement contrarié par des gens qui sont fâchés que leur système ne soit plus en vogue. *On m'accuse d'être trop doux. A l'heure qu'il est, ils seraient déshonorés si j'étais plus sévère, et que je voulusse les livrer aux tribunaux.*

Jos. à Nap. Madrid, 19 février 1809.

Vous avez fait mettre le séquestre sur les biens de dix familles. Il s'étend déjà à plus du double; toutes les maisons logeables sont occupées par des garde-scellés. Deux mille domestiques des gens séquestrés sont dans les rues; tous demandent l'au-

mône; les plus hardis essayent de voler et d'assassiner mes officiers. Tout ce qui a sacrifié avec moi le royaume de Naples est encore logé par billets de logement. Sans capitaux, sans contributions, sans argent, que puis-je faire? Tout ce tableau, quel qu'il soit, n'est pas exagéré, et tel qu'il est il n'épouvantera pas mon courage; je viendrai à bout de tout cela. Le ciel m'a donné tout ce qu'il faut pour soumettre les obstacles des choses et de mes ennemis; mais ce que le ciel m'a refusé, c'est une organisation capable de supporter les insultes, les contrariétés de ceux qui devraient me servir, et surtout de résister aux mécontentements d'un homme que j'ai trop aimé pour vouloir jamais le haïr. Ainsi, Sire, si ma vie entière ne vous donne pas en moi la confiance la plus aveugle, si vous jugez avoir besoin de m'entourer de petits êtres qui me feraient rougir de moi-même, si je dois être insulté jusque dans ma capitale, si je n'ai pas le droit de nommer les gouverneurs, les commandants qui sont toujours sous mes yeux, qui me font rougir aux yeux des Espagnols et m'ôtent tous moyens de faire bien; si vous ne voulez pas me juger sur les résultats et permettre qu'on m'élève un procès sur chaque objet, dans ce cas, Sire, je n'ai pas deux partis à prendre. Je ne suis roi d'Espagne que par la force de vos armes, je pourrais le devenir par l'amour des Espagnols; mais pour cela il faut que je gouverne à ma manière. Je vous l'ai entendu dire souvent : *Chaque animal a son instinct, chacun doit le suivre. Je serai roi comme doit l'être le frère et l'ami de*

Votre Majesté, ou je retournerai à Mortefontaine, où je ne demanderai rien que le bonheur de vivre sans humiliation, et de mourir avec la tranquillité de ma conscience.

Les fausses positions ne sont longtemps conservées que par des sots. Quarante années de vie ne m'ont rien appris que ce que j'ai su à tout âge : tout est vanité; il n'y a de vrai que sa bonne conscience et l'estime de soi-même.

Un Espagnol m'a communiqué la commission qui lui a été donnée de rendre un compte exact de ma conduite tous les jours au maréchal Duroc. On se plaint de ce que j'ai fait revenir cinq conseillers de Castille, tandis que quinze étaient en liberté. Pourquoi? On avait pillé leurs maisons durant leur voyage, etc. Sire, j'ai ici autant de mal que je puis en supporter; je n'attends et ne mérite de vous que des consolations et des encouragements : s'il en est autrement, la charge devient insupportable, et je la quitte avant qu'elle m'écrase.

S'il est un homme sur la terre que vous estimiez ou aimiez plus que moi, je ne puis pas être roi d'Espagne, et mon bonheur me dit de cesser de l'être.

Je vous écris tout ce que je pense, parce que je ne veux pas vous tromper; je me tromperais moi-même.

Je n'ai pas besoin de protecteur auprès de vous ; le jour où cela serait, je n'aurais qu'à me retirer. Je serai toute ma vie votre meilleur et peut-être unique ami. Pour que je reste roi d'Espagne, il faut

que vous puissiez en penser autant de moi. Je suis revenu de bien des illusions; celle de votre amitié me reste encore un peu : si elle est nécessaire à mon bonheur, je ne dois pas m'exposer plus longtemps à la perdre en faisant un métier de dupe. »

Nap. à Jos. Paris, 20 février 1809.

« Mon frère, j'ai reçu vos différentes lettres. Rœderer a, je crois, demandé un congé au sénat pour aller près de vous. J'ai un grand désir d'apprendre que tout ce qui est entre Badajos et le Tage est culbuté, et que le pays est soumis. »

Jos. à Nap. Madrid, 20 février 1809.

« Sire, Cuesta, en se retirant devant le maréchal Victor vers Truxillo, a coupé une arche du pont d'Almaraz; le général Leval n'a pu le suivre dans sa retraite. L'ennemi s'est présenté en assez grandes forces vers Tolède pour que j'aie cru devoir y envoyer le général Sébastiani avec sa division. Je lui ai donné le commandement du 4e corps, composé de sa division, de celles des généraux Valence, Latour-Maubourg et Milhaud; dans tous les cas, je l'aime mieux à Illescas et Tolède qu'à Madrid, où nous avons beaucoup de peine à faire vivre une si forte garnison.

Le maréchal Jourdan envoie tous les rapports au prince de Neuchâtel, et écrit dans les plus grands détails.

Les services des hôpitaux, des subsistances se remontent au mieux. J'ai reçu aujourd'hui dix à douze députations. La police s'organise; la ville est tranquille. »

« Mon frère, le major général vous a envoyé vos instructions militaires (1). Je vois avec peine que vous avez renvoyé le commissaire général de police de Madrid : j'en avais envoyé un à Lisbonne. J'ai vu avec une extrême surprise la raison que vous me donnez que la constitution le prohibe. Faites-moi connaître si la constitution prohibe que le roi d'Espagne soit à la tête de 300 mille Français, que la garnison soit française ; si la constitution prohibe que le gouverneur de Madrid soit Français ; si la constitution dit que dans Saragosse on fera sauter les maisons l'une après l'autre? Il faut avouer que cette manière de voir est petite et affligeante. Ce n'est pas de l'humeur et de petites passions qu'il faut, mais des vues froides et conformes à sa position. Le régiment qui a été formé à Léon déserte avec armes et bagages (2) ; il en sera de même des autres régiments. Déjà on assassine dans les rues de Madrid; si l'on avait établi à Madrid un commissaire de police à la manière française, cela n'arriverait point. Vous ne viendrez à bout de l'Espagne qu'avec de la vigueur et de l'énergie. Cette affiche de bonté et de clémence n'aboutit à rien. On vous applaudira tant que mes armées seront victorieuses; on vous abandonnera quand elles seront vaincues. Des membres du conseil de Castille que vous avez relâchés ont rejoint les rebelles. Vous devez connaître la nation espagnole depuis le temps que vous êtes en Espagne, et depuis les événements que vous avez vus. En fait de

Nap. à Jos.
Paris,
21 février
1809.

(1) Celle du 17 janvier.

(2) Il avait été formé par ordre de l'Empereur.

police, employez les individus quels qu'ils soient, lorsqu'ils vous sont utiles, et accoutumez-vous à compter votre autorité royale pour bien peu de chose. »

Jos. à Nap. Madrid, 22 février 1809.

« Sire, la lettre n° 1 du maréchal Lannes me décide à lui envoyer des secours. Saragosse est l'objet important auquel se rattachent les espérances des uns et les craintes des autres : je pense qu'il faut tout sacrifier pour mener à fin cette opération.

L'ennemi s'est présenté sur la route de Manzanarès et Tolède ; beaucoup d'insurgés sont à Cuenca ; il est impossible de les tenir éloignés de ces points et de ceux de Talavera, si le corps du maréchal Victor s'éloigne, et qu'en même temps j'envoie au maréchal Lannes la division polonaise qu'il demande avec instance ; il m'a envoyé ici un aide de camp pour m'en faire sentir la nécessité. Si je connaissais moins le maréchal Lannes, je pourrais être moins prompt à lui envoyer des renforts ; mais du caractère dont il est, s'il demande, il a besoin. J'ai aussi réfléchi que tout le plan de l'expédition de l'Andalousie repose sur la donnée que Saragosse sera tombée, et que partie des troupes occupées à ce siége seront employées à celui de Valence. Il est donc évident que, pour suivre l'esprit des instructions de Votre Majesté, il faut que la prise de Saragosse précède l'expédition de l'Andalousie. La situation des provinces qui avoisinent Madrid, celles de Soria, Calatayud, l'état de la Galice et des Asturies, dont Votre Majesté trouvera le tableau dans la lettre

n° 2 du maréchal Ney, me prescrivent l'obligation de consulter Votre Majesté avant de me priver de la seule force imposante que j'aie, qui est le corps du maréchal Victor. Le maréchal Bessières me fait prévenir par le colonel des dragons de votre garde, qu'il m'a envoyé ici, que Ciudad-Rodrigo est fortifié; il n'est pas probable que la division Lapisse s'en empare d'emblée. Le pont d'Almaraz coupé, force le maréchal Victor à attendre qu'un autre passage soit établi avant de se mettre en mouvement. Dans cet état de choses, voici à quoi je me détermine jusqu'à ce que la prise de Saragosse ou de nouveaux ordres de Votre Majesté m'aient prescrit la marche que je dois suivre :

1° J'envoie la division polonaise au maréchal Lannes par Calatayud.

2° La division Lapisse fera son mouvement sur Placencia, où elle recevra des ordres.

3° La division Leval remplacera à Tolède la division polonaise; le corps du maréchal Victor se tiendra sur le Tage, entre Lana et Almaraz, prêt à commencer son mouvement sur Truxillo dès que le moment sera arrivé. »

« Sire, le général Sébastiani a dispersé le corps du duc de l'Infantado, composé de paysans. Le maréchal Ney désire beaucoup que l'on fasse l'expédition des Asturies; il demande des hommes, de l'argent, des subsistances. Jos. à Nap. Madrid, 25 février 1809.

J'ai envoyé le ministre de la marine au Ferrol et à la Corogne, et je l'ai autorisé à prendre toutes

les mesures nécessaires pour pourvoir à la subsistance des ouvriers de l'arsenal et à celle des troupes.

Nous avons beaucoup de malades : on fait ce qui est possible pour qu'ils ne soient pas mal. Ils ne sont pas encore comme je voudrais; j'ai été forcé de requérir 4 mille lits, que la ville a donnés de bonne grâce. »

Jos. à Nap. Madrid, 26 février 1809.

« Sire, je reçois la nouvelle de la prise de Saragosse par un courrier du duc de Mahon. Demain, arriveront les officiers envoyés par le duc de Montebello. Cette nouvelle a fait ici la plus vive sensation; elle rétablit dans leur intégrité les dispositions prescrites par les instructions de Votre Majesté, que je vais avoir la possibilité de faire exécuter à la lettre, chose qui m'était impossible si j'avais été obligé d'envoyer une division à Saragosse.

J'ai déjà écrit dans ce sens aux ducs de Bellune, d'Istrie et de Dalmatie.

Nous ne pouvions pas recevoir ici des nouvelles plus heureuses. Je vais m'occuper actuellement de l'Andalousie. J'ai lieu d'être content de M. Morla, qui me sert très-bien. »

Nap. à Jos. Paris, 27 février 1809.

« Mon frère, j'ai reçu votre lettre du 17 février, en réponse à ma lettre n° 2, dont vous croyez avoir à vous plaindre, ainsi que des conseils donnés au général en chef de mes armées en Espagne. Bien moins ai-je pu y trouver la cause et la justification d'un grand nombre de passages dans votre lettre. Je pense que si vous la relisiez de sang-froid, vous

partageriez mon opinion. Je souhaite fort que les événements ne deviennent pas tels que vous ayez un jour à reconnaître qu'il y avait dans la lettre que je vous ai écrite beaucoup de choses à prendre en considération. »

« Sire, j'ai reçu l'acte de reddition de Saragosse. Cet événement a fait une grande impression ici. Tout se prépare pour l'expédition de l'Andalousie. Nous avons ici beaucoup de malades. J'ai perdu le général Salligny; il a été emporté en six jours par une fièvre pourprée (1). »

Jos. à Nap. Madrid, 27 février 1809.

« Sire, je reçois la lettre de Votre Majesté du 20. On est occupé à établir un passage sur le Tage.

Jos. à Nap. Madrid, 1er mars 1809.

Les Asturies sont fort agitées. J'ai fait connaître à M. le maréchal Ney les intentions de Votre Majesté.

L'expédition de Valence est aussi fort pressante. Je n'ai pas donné d'ordres sur cet objet important au maréchal Lannes, présumant que je saurai à temps quel est le parti que Votre Majesté prend pour la disposition des troupes qui sont à Saragosse. »

(1) Le général Salligny était très-attaché au roi Joseph, qui l'aimait et l'estimait. Il avait épousé une nièce de la reine Julie. Employé à Naples comme commandant de la garde royale, il quitta le royaume des Deux-Siciles pour suivre Joseph, qui le nomma à Bayonne capitaine général de la garde royale. Sa mort attrista d'autant plus le roi, que ce fut pour éviter à ce prince une seconde visite aux hôpitaux, où régnaient alors des fièvres très-dangereuses, qu'il prit lui-même le germe de la maladie à laquelle il succomba. Salligny était déjà général de brigade au camp de Boulogne; fait baron par l'Empereur à la fin du règne de Joseph à Naples, il avait pris du service en Espagne pour ne pas quitter ce prince, qui le considérait comme un ami, et qui voulait même l'élever à la dignité de duc.

Nap. à Jos. Paris, 4 mars 1809.

« Mon frère, je reçois votre lettre du 22 février. Vous avez eu tort d'envoyer des renforts à Saragosse, il y avait autant de troupes qu'il en fallait; il était plus nécessaire d'y envoyer des sapeurs et des mineurs. Les généraux demandent toujours; c'est dans la nature des choses. Il n'y a aucun sur lequel on puisse compter pour cela. Il est tout simple que celui qui n'est chargé que d'une besogne ne pense qu'à cela; plus il a de monde, et plus il a de sûreté pour ce qu'il a à faire. C'est une grande faute que l'on fait quand on prend en considération leur demande, si elle n'est pas de nature à être accueillie.»

Nap. à Jos. Paris, 6 mars 1809.

« Mon frère, je reçois votre lettre du 25. Pourquoi le maréchal Ney n'enlève-t-il pas les Asturies? A quoi sert qu'il borde la côte? Si les neiges ne rendent pas le pays impraticable, il devrait déjà l'avoir soumis. »

Jos. à Nap. Madrid, 7 mars 1809.

« Sire, je reçois votre lettre du 21. Elle est une preuve du peu de confiance que vous avez en moi, puisque vous croyez si légèrement des choses évidemment fausses qui me sont reprochées. Il est une vérité plus constante que tout ceci : c'est que je ne puis faire le bien sans votre confiance absolue et exclusive pour les affaires d'Espagne. C'est vous qui m'avez donné cette couronne; si vous trouvez un homme que vous jugiez plus digne que moi de votre confiance, que cet homme soit roi : quant à moi, je ne serai jamais que ce que ma conscience me dira que je dois être, votre frère et votre meilleur

ami, votre plus sûr allié, bon et très-bon Français sur le trône espagnol, parce que je suis convaincu que ce qui peut arriver de mieux pour l'Espagne et pour la France, c'est leur étroite union, leur intime alliance, mais *non l'asservissement de l'une à l'autre.* L'Espagne asservie sera ennemie à la première occasion. L'Espagne amie et sœur le sera toujours, comme son roi sera toujours votre frère. C'est l'Espagne que je veux acquérir à la France, et la France à l'Espagne; mais pour cela, il faut bien persuader à la plus faible que la plus forte ne veut pas en faire son esclave. Cette opinion est la seule ennemie que nous ayons à combattre; les armes des Espagnols tomberaient de leurs mains, tous seraient à mes pieds, s'ils savaient ce qui est dans mon cœur; tous seraient les meilleurs amis des Français, s'ils savaient que, quoique prince français, je veux ce que je dois, et que je dois les gouverner en nation libre et indépendante; s'ils voyaient que les promesses contenues dans la constitution de Bayonne se réalisent, que l'on ne veut pas autre chose; que je pense ce que je dis tous les jours, et que tous les jours je me console des malheurs qui accablent ce pays, par l'espoir de le voir plus heureux dans quelque temps; et je sais bien que le plus grand bonheur d'un grand peuple est l'indépendance, comme le plus grand bonheur d'un homme est une bonne conscience. Je suis aujourd'hui sur le second versant de la vie, et je ne changerai pas de principes à mon âge. *Si vous ne pensez pas ainsi, ma couronne mal affermie est à votre*

disposition. Dieu m'a enlevé celle de Naples ; vous pouvez reprendre celle d'Espagne.

Je ne permettrai jamais que M. Fouché m'envoie des ordres, et s'immisce, pas plus que le prince de Neuchâtel, dans les affaires de l'administration intérieure de mes États. Le major général doit se borner à transmettre au lieutenant de l'Empereur les ordres de Votre Majesté Impériale et Royale, et n'a rien à dire au roi d'Espagne.

Le ministre de la police de France n'a rien à dire au roi d'Espagne.

Tels sont mes principes, et à ces principes je suis prêt à sacrifier la couronne d'Espagne. Je la conserverai sans tache, et je serai dans tous les états de la vie ce que j'ai été toujours.

Les accusations que l'on me fait sont fausses.

1° Il est faux que les conseillers de Castille que j'ai fait revenir à Madrid aient abandonné la ville.

2° *Le régiment espagnol, formé à Léon, l'a été lorsque j'étais au Pardo. Est-ce moi qui ai donné l'ordre au général Loison de le lever, et de lever aussi tant de contributions ?*

3° Il est faux qu'on assassine dans les rues de Madrid. On y assassinait lorsque je n'y étais pas : depuis l'établissement du gouvernement civil, on y est aussi tranquille qu'à Paris et qu'à Naples.

4° Les régiments espagnols que j'ai formés avec des prisonniers l'ont été d'après vos ordres : l'un est commandé par un colonel Galban venant de Portugal, qui m'a été adressé par vos ordres. Il est à l'Escurial ; il a 600 hommes qui existent. Un autre

est à Alcala, commandé par un Espagnol, mon aide de camp depuis que je suis en Espagne (1) ; il a 800 soldats. Un troisième est à Ségovie, commandé par mon aide de camp Clermont-Tonnerre, fort de 500 hommes.

Le Royal-Étranger est à Avila, commandé par l'ancien colonel du Royal-Corse, excellent officier; il a 1,200 hommes. Il y a encore sous les armes près de 3 mille hommes. Il n'est entré à Madrid, des prisonniers d'Uclès, que 5 mille hommes ; le reste a été envoyé en France.

Avant d'arriver à Madrid, et après en être sortis, il est vrai que beaucoup de prisonniers se sont échappés, comme il est vrai que des prisonniers partis de Saragosse se sont aussi échappés. Est-il raisonnable qu'on me fasse ce reproche?

Il est vrai qu'il déserte aussi des Espagnols enrégimentés, moins cependant depuis quelque temps; mais si la crainte du mal m'empêchait d'agir, je ne ferais jamais rien. Est-ce que les régiments hollandais, allemands, suisses, polonais, n'ont pas tous les jours des déserteurs?

Je vous prie de croire que j'ai plus de peines et d'embarras que je n'en mérite, et que je ne dois recevoir de vous que des adoucissements et des conseils paternels. Je les recevrai toujours avec reconnaissance, parce que je les croirai partis de votre cœur fraternel, et toujours je vous écrirai sans fard, de Madrid comme de Mortefontaine. »

(1) Le général Casa-Palacio.

Napoléon à Berthier. Paris, 9 mars 1809.

« Mon cousin, donnez ordre que la partie de ma garde qui est restée à Valladolid, c'est-à-dire l'infanterie, la cavalerie et l'artillerie, se dirige sur Vittoria, où elle recevra de nouveaux ordres ; de sorte qu'il n'y ait plus personne de ma garde au delà de Vittoria. Donnez le même ordre pour mes chevaux et le service de mes écuries qui seraient encore à Valladolid. »

Napoléon à Dejean. Paris, 9 mars 1809.

« Monsieur le général Dejean, je vous renvoie votre état, pour que vous y fassiez faire les changements qu'y nécessitent les deux décrets que j'ai pris cette semaine, qui ordonnent l'incorporation des régiments provisoires qui sont en Espagne dans différents corps, et que les hommes et les chevaux soient effacés des contrôles de leurs régiments primitifs. Un de ces décrets envoie aux armées du Rhin plusieurs détachements des dépôts qui sont en Espagne. J'ai pris le parti de faire revenir les hommes à pied du dépôt de Niort sur leurs dépôts respectifs. L'envoi de chevaux en Espagne est inutile. Dans les circonstances où nous nous trouvons, il y a trop de cavalerie en Espagne. Cela portera une économie dans le budget. »

Jos. à Nap. Madrid, 9 mars 1809.

« Sire, je vois par la lettre de Votre Majesté qu'elle a été induite en erreur sur plusieurs points de fait :

1° Nul individu du conseil de Castille, revenu de France, n'a rejoint les rebelles : tous les cinq sont ici, et je suis content de leur conduite.

2° Les régiments que j'ai formés, d'après les or-

dres de Votre Majesté datés de Valladolid, sont composés de 2,500 hommes qui existent; il en est peu déserté dans la proportion de toutes les autres troupes étrangères, les Français exceptés. Dix mille prisonniers ont été faits à Uclès; il n'en est arrivé à Madrid que la moitié, ainsi que de ceux faits à Saragosse, dont une grande partie s'est échappée avant d'arriver à Pampelune. Il est faux de dire que les prisonniers que j'ai incorporés dans mes régiments aient déserté; il y en a 2,500.

3° Ce n'est pas moi qui ai fait former le régiment qui a été levé par ordre du général Loison. Je suis étranger à toutes les opérations de ce général, qui a aussi levé des contributions dont j'ignore l'emploi.

J'envoie à Votre Majesté un rapport de mon ministre des finances, qui la convaincra de l'impuissance de mon trésor. Ce rapport présente deux ressources qui seraient très-précieuses pour moi aujourd'hui. Puisque Votre Majesté veut me faire rendre les droits de sortie, je ne vois pas pourquoi Votre Majesté ne le ferait pas aujourd'hui que mes besoins sont si pressants, que toutes les ressources sont bonnes. Jamais je ne puis être plus pauvre qu'aujourd'hui; véritablement si cet état se prolongeait, je ne prévois pas quel en serait le résultat. Toute amélioration est arrêtée faute de quelques fonds, et les dépenses les plus pressantes sont ajournées, au grand détriment de tout. »

« Mon frère, j'ai lu un article de la *Gazette de Madrid* qui rend compte de la prise de Saragosse. Nap. à Jos. Rambouillet,

11 mars 1809. On y fait l'éloge de ceux qui ont défendu cette ville, sans doute pour encourager ceux de Valence et de Séville. Voilà, en vérité, une singulière politique. Certainement il n'y a pas un Français qui n'ait le plus grand mépris pour ceux qui ont défendu Saragosse (1). Ceux qui se permettent de pareils écarts sont plus dangereux pour nous que les insurgés. Je crois bien qu'O'ffarill ne l'a pas fait avec mauvaise intention; mais voilà deux fois que cela lui arrive.

Dans une proclamation, il a parlé déjà de Sagonte: cela me paraît inconvenant.»

Jos. à Nap. Madrid, 11 mars 1809. « Sire, Votre Majesté verra par la lettre du duc de Dalmatie, que le maréchal Jourdan envoie à M. le prince de Neuchâtel, que les obstacles trouvés au passage du Minho ont engagé le maréchal Soult à le remonter jusqu'à Orense, où il était rendu le 24 février; il espérait être à Oporto le 1er mars. Je présume qu'il pourra être le 15 à Lisbonne. Je fais donc commencer son mouvement au duc de Bellune, la division Lapisse devant être en marche. Je n'ai pas reçu une dépêche que m'annonce le duc de Dalmatie, qu'il m'avait écrite lorsqu'il avait renoncé au passage du Minho. Il est douteux que les officiers que j'ai auprès de lui puissent arriver d'Oporto ici aussitôt que je le voudrais, d'autant plus

(1) On voit que cette lettre de Napoléon a été écrite dans un premier moment d'humeur, toujours terrible chez lui. En se plaçant au point de vue des Espagnols, il n'y a aucun mépris à avoir pour les défenseurs de Saragosse.

que Votre Majesté verra, par la lettre du duc d'Elchingen, que la Galice est en insurrection; il me demande des troupes, que je ne puis pas lui envoyer.

J'attends aujourd'hui ou demain les nouvelles dispositions que Votre Majesté aura faites d'après la connaissance qu'elle aura eue de la reddition de Saragosse et de la situation des troupes du général Saint-Cyr. »

« Mon frère, je reçois votre lettre du 2 mars. J'attends avec impatience d'apprendre que le duc de Bellune a balayé tout ce qu'il a devant lui, et qu'il marche sur l'Andalousie. Tout est ici à la guerre, et mes armées se réunissent et se forment en Allemagne. » Nap. à Jos. Rambouillet, 13 mars 1809.

« Mon cousin, donnez ordre que les trois compagnies du bataillon principal du train de la garde, qui étaient à Saragosse, partent douze heures après la réception de votre ordre, et se dirigent sur Paris. Ils remettront leurs chevaux aux autres bataillons du train, s'ils en manquent; s'ils n'en ont pas besoin, ils les ramèneront. Recommandez qu'on fasse faire à ces troupes le plus de diligence possible. Napoléon à Berthier. Rambouillet, 14 mars 1809.

Donnez ordre que les 16 caissons attelés qui se trouvent à Saragosse, chargés d'outils, et une compagnie de sapeurs, partent sans délai pour se diriger sur Bordeaux, où ils recevront de nouveaux ordres. »

« Mon cousin, écrivez au général qui commande l'artillerie de l'armée d'Espagne, et au général qui Napoléon à Berthier. Ram-

bouillet, 14 mars, 1809. commande à Saragosse, pour faire armer et fortifier le fort, et y mettre des mortiers, de manière qu'il contienne la ville, et que c'est sous la protection de ce fort qu'on doit mettre le parc d'artillerie. Quand vous m'enverrez la correspondance du maréchal Jourdan, faites-m'en faire l'analyse, afin qu'au milieu des occupations que j'ai, j'aperçoive ce qu'il y a d'important. Remettez-moi le résumé de ce que vous avez écrit à Saragosse. Réitérez l'ordre que tous les hommes à pied qui sont dans les dépôts de cavalerie d'Aranda, de Madrid, de Palencia, de Pampelune, etc., se rendent à Bayonne. Demandez au maréchal Jourdan la situation de l'armée d'Espagne au 15 mars. Je ne reçois plus de situation de cette armée, et je ne sais dans quel état elle est. Écrivez au général Kellermann de vous envoyer un état de ce qui se trouve au dépôt de Bayonne (1). »

Nap. à Jos. Paris, 16 mars 1809. « Mon frère, je reçois votre lettre du 7 mars. Je ne conçois pas comment la solde est arriérée. J'ai cependant beaucoup d'argent à Bayonne; comment le payeur général ne le fait-il pas passer? Il faut que ce payeur soit un imbécile.

(1) On a pu remarquer que l'Empereur s'est plaint à plusieurs reprises de ce qu'on ne lui envoyait pas exactement les situations des armées placées en dehors de son commandement direct. A Naples (ainsi qu'on l'a vu dans un des volumes précédents), le général Lamarque s'était expliqué vertement à ce sujet, et avait prouvé l'envoi de ces états, auxquels Napoléon attachait une immense importance. Interrogé sur ce fait par l'Empereur lui-même en 1815, Lamarque insinua que ces situations pouvaient fort bien avoir été détournées par un haut fonctionnaire de l'État, dont au reste le roi Joseph eut par la suite à se plaindre. N'en fut-il pas de même en Espagne?

Je donne des ordres. Tout est à la guerre. La Russie est avec moi contre l'Angleterre, l'Espagne (soi-disant), l'Autriche et la Turquie. »

« Sire, je reçois la lettre de Votre Majesté du 6. Tous les généraux qu'elle demande vont partir, moins les généraux Merlin et Lasalle, dont le premier est malade, et le second commande la division de cavalerie légère du maréchal Victor; à moins que Votre Majesté ne voulût que je remplace le général Lasalle par le général Kellermann, qui pourrait l'être par le général Tilly, qui n'est pas nécessaire à Ségovie.

Jos. à Nap. Madrid, 16 mars 1809.

Les ordres pour le départ des 3es escadrons sont partis.

Je n'ai pas de nouvelles du maréchal Soult.

Les finances nous font une rude guerre. »

« Monsieur Dejean, il ne faut garder aucun prisonnier espagnol à Bayonne ni à Bordeaux. Donnez ordre que tous ceux qui s'y trouvent se rendent à Saintes et à Angoulême. Prenez des mesures pour qu'aucun prisonnier espagnol ne passe par Bordeaux. »

Napoléon à Dejean. Paris, 17 mars 1809.

« Mon cousin, écrivez au maréchal Jourdan et au duc de Valmy, et aux différents officiers généraux, qu'ils doivent correspondre désormais avec le ministre de la guerre, puisque vous êtes nommé major général de l'armée d'Allemagne. Réitérez l'ordre que tout ce qui est à Santander et Bilbao, appartenant

Napoléon à Berthier. Paris, 17 mars 1809.

au 1er et au 2e régiment provisoire de Bayonne, rejoigne son corps respectif. »

Jos. à Nap. Madrid, 19 mars 1809.

« Sire, Votre Majesté me prescrivait, par sa lettre du 11 février, de conserver à M. de Fréville la direction des affaires des condamnés, en m'annonçant qu'elle voulait conserver les biens de ces dix familles, pour m'ôter la tentation de les leur rendre. Je suis bien indisposé aujourd'hui contre M. de Fréville. J'ai respecté, comme j'ai dû, les biens de ces dix condamnés, et leurs maisons; mais j'ai ordonné à l'administration des domaines, que je viens de créer, de prendre possession de tous les autres biens (hors ceux des dix condamnés). M. de Fréville s'est permis d'envoyer, de nuit, enlever les clefs des maisons séquestrées par moi; il a donné l'ordre aux intendants des émigrés de ne point obéir à mes agents. C'est aujourd'hui la fable de la ville. Je viens de faire donner l'ordre à M. de Fréville, qui me paraît fou, de remettre les clefs des maisons à l'administration des domaines. S'il s'obstine à me désobéir, je lui ferai donner l'ordre de se rendre en France, et le remplacerai par M. Treilhard, auditeur. M. de Fréville est malade sans doute; il ne reconnaît pas mon autorité, il a des correspondances directes avec Votre Majesté, et, à l'entendre, il est ici son représentant. Votre Majesté observera que je n'ai pas touché aux maisons et aux biens des dix condamnés.

Je prie Votre Majesté de faire rappeler M. de Fréville de Madrid. Son séjour ici, d'après la scène qui

vient de se passer, me serait plus nuisible que tous les efforts de l'Infantado et de Cuesta. En vérité, on ne connaît les hommes qu'à l'user, et je conviens aujourd'hui que j'ai été bien trompé sur ce M. de Fréville.

J'ai des remercîments à faire à Votre Majesté pour l'intention qu'elle manifeste de lever le séquestre qui avait été mis sur les sept millions de l'emprunt de Hollande. Jamais gouvernement n'en eut plus besoin que le mien; je suis absolument sans aucune ressource. Je ne veux pas m'appesantir sur des détails qui ne pourraient qu'affliger Votre Majesté; mais enfin il suffit que Votre Majesté sache qu'elle ne saurait assez tôt lever les obstacles qui m'empêchent de toucher les sept millions de Hollande, et les deux ou trois des laines de Bayonne. »

Jos. à Nap. Madrid, 20 mars 1809.

« Sire, Votre Majesté a raison d'avoir trouvé mauvaise la première rédaction sur la reddition de Saragosse; le lendemain, on a essayé de réparer cette première maladresse : je passe mon temps à cela. Aujourd'hui, j'ai eu des choses semblables à supporter ou à réparer, je ne désespère de rien; mais il y a tout à faire ici. Bien des fautes seront encore commises avant que tout ait pris une allure convenable, quoique la malveillance n'y soit pour rien ; mais on n'était plus habitué à rien, et tout se faisait par habitude : le lendemain succédait à la veille, sans que rien fût prévu. Je prie Votre Majesté de ne pas tarder à m'accorder la mainlevée des sept millions de l'emprunt de Hollande; j'ai les plus grands besoins

de ces fonds, au point que tout est ici en souffrance. »

Nap. à Jos. Malmaison, 21 mars 1809.

« Mon frère, je reçois votre lettre du 11 mars. Tout ce qui arrive en Galice est la faute du duc d'Elchingen, qui a établi son quartier général à la Corogne, au lieu de le placer dans une position plus centrale, à Lugo, par exemple, ou même plus près de la frontière. La Corogne et le Ferrol n'auraient dû être occupés que par des têtes de colonnes. Je suppose que dès que le maréchal duc de Bellune aura commencé son mouvement, vous l'aurez fait appuyer par tout ce que vous avez de disponible. Vous avez à Madrid la division Sébastiani, la division Dessolles et les Polonais. Il faut avoir soin que le duc de Bellune ait ses trois divisions et celle du général Leval tout entières. Ce maréchal aura besoin en Andalousie de beaucoup de cavalerie; elle lui sera d'autant plus nécessaire, que l'ennemi en aura peu à lui opposer, et que si les Anglais y ont quelque infanterie, ils ne peuvent y avoir de cavalerie. Toutes mes troupes sont en Allemagne. Le duc d'Auerstadt est à Wurtzbourg avec l'armée du Rhin; le prince de Ponte-Corvo est à Dresde; le maréchal duc de Rivoli est à Ulm avec l'armée d'observation du Rhin; le général Oudinot est avec son corps sur le Lech; les Bavarois occupent l'Inn; mon armée d'Italie est réunie sur le Tagliamento. Une fureur guerrière inconcevable s'est emparée de l'Autriche; ils ont touché les subsides de l'Angleterre, et, au milieu de ces préparatifs de guerre, les communi-

cations des deux cabinets continuent sur un pied pacifique, et l'on nous croirait les meilleurs amis du monde. La Russie prend fait et cause pour moi; mais la cour de Vienne se trouve hors de ses mesures, et, comme celle d'Aranjuez (1), elle est en-

(1) Ceci prouve la vérité de cette note, écrite de la *propre main du roi Joseph dans ses papiers :*

(Extrait du journal du roi Joseph.)

« 11 décembre 1831.

« Je lis les Mémoires de Llorente sur l'Espagne; ils prouvent assez que les conseillers de Ferdinand VII l'entraînèrent à Bayonne, mus par leurs intérêts particuliers, comme ils l'avaient depuis longtemps exaspéré contre le prince de la Paix et le gouvernement de son père, auquel il était trop impatient de succéder. L'empereur Napoléon profita de ces divisions de la famille royale, mais ne les créa pas. Il ne voulut pas faire la guerre à l'Espagne pour replacer sur le trône *Godoy ;* il eût aidé Charles IV à y remonter, s'il eût voulu retourner en Espagne sans Godoy. Napoléon fut contrarié de la catastrophe si prochaine des affaires d'Espagne ; il avait d'autres embarras à terminer. Rien n'était convenu entre lui et Joseph dans leur entrevue à Venise en 1807. Napoléon lui témoigna les craintes que lui donnaient les mouvements de l'Espagne ; ses projets n'avaient encore aucune fixité. Cevallos, l'Infantado, furent ceux qui insistèrent le plus à Bayonne à encourager Joseph à entrer en Espagne; ils étaient de bonne foi. A Madrid, à la nouvelle des désastres de Baylen, ils furent épouvantés, mais restèrent l'un et l'autre à Madrid avec le consentement de Joseph, auquel ils proposèrent de traiter pour lui avec Castanos; les événements modifièrent les paroles, les écrits et les actions de ces hommes faibles. Ceux qui suivirent Joseph furent les plus constants, mais pas moins bons Espagnols; les uns et les autres espéraient et voulaient le bien de l'Espagne. Les capitulations de Baylen et de l'armée de Portugal permirent le succès des intrigues anglaises, aidées par l'ignorance et les préjugés nationaux de la classe pauvre, la plus énergique par tout pays, parce qu'elle a moins à perdre dans les révolutions. L'institution des gouvernements militaires, lorsque Joseph était maître de l'Andalousie, a empêché son gouvernement de se nationaliser; malgré toutes ces fautes, il eût réussi, sans les désastres de l'hiver prématuré de la Russie. Les armées

traînée par une faction plus puissante qu'elle-même. Mes équipages sont partis, et cependant je n'ai pas encore le projet bien déterminé de partir. Il a fallu que je remonte mes équipages d'artillerie, mes transports militaires, une partie de ma cavalerie, pour combler le déficit que les affaires d'Espagne m'ont causé. Tout cela me jette dans des dépenses énormes. Menez un peu vivement vos affaires, car les chaleurs vont bientôt commencer. Les fortifications de Madrid doivent bientôt être en état; ainsi, au pis aller, 2 mille hommes doivent bientôt n'avoir rien à craindre à Madrid. »

Jos. à Nap. Madrid, 22 mars 1809.

« Sire, je reçois la lettre de Votre Majesté du 13. Le maréchal Victor a passé le Tage, culbuté l'ennemi des fortes positions qu'il occupait sur la gauche de ce fleuve, lui a pris sept pièces de canon; il est à sa poursuite. — Il arrivait à Truxillo le 21. Mon aide de camp Tascher l'y a laissé. L'ennemi se retire sur Badajos.

Je donne ordre à la division Lapisse de se diriger sur Larza, afin d'appuyer la droite du maréchal Victor, dans le cas surtout où l'on n'aurait pas encore de nouvelles du maréchal Soult. Cette division continue son mouvement sur Abrantès. Le général Sébastiani marche sur Ciudad-Réal, où l'ennemi se renforce.

françaises en Espagne ont suivi le sort des armées de l'Allemagne et de la Russie : c'est là que l'Espagne a été perdue. Joseph et ses partisans avaient réussi en Espagne et s'y fussent très-bien établis, au grand contentement du peuple espagnol, impatient du joug des Français et des Anglais. »

Le maréchal Jourdan écrit en détail au prince de Neuchâtel, à qui il envoie copie de tous les rapports que j'ai reçus et des ordres que j'ai donnés. »

« Monsieur le général Clarke, toute l'infanterie de ma garde, qui arrive d'Espagne, se rendra à Paris en poste. Elle consiste en trois convois : 1° mille hommes de chasseurs et de grenadiers, qui doivent être demain à Poitiers; 2° deux régiments de fusiliers, et le reste de grenadiers et chasseurs, formant 5 mille hommes, qui doivent être actuellement à Bayonne; 3° trois bataillons d'arrière-garde des chasseurs, grenadiers et fusiliers, formant 1,200 hommes, qui seront dans peu de jours à Bayonne. Ordre de Napoléon. 24 mars 1809.

Voyez le général Walther, pour qu'il envoie un officier de ma garde pour faire exécuter cet ordre, faire faire aux troupes triple étape par jour, et accélérer leur marche, de manière qu'elles soient à Paris le plus tôt possible.

Donnez ordre à la cavalerie, à l'artillerie et aux différents détachements de la garde d'activer leur marche de Bordeaux sur Paris, sans trop fatiguer les chevaux ; je m'en rapporte sur cela aux chefs de corps.

Donnez ordre aux chirurgiens de ma garde de venir en poste. »

« Mon frère, la guerre paraît imminente ; j'ai fait partir mes équipages. Un de mes courriers a été arrêté à Braunau par la police autrichienne. Je désire avoir le général Lasalle. Les généraux de cavalerie en Espagne ont besoin de peu d'habitude. Rem- Nap. à Jos. Paris, 25 mars 1809.

placez ce général comme vous voudrez, et envoyez-le-moi sans délai. »

Junot à Napoléon. Saragosse, 25 mars 1809.

« Sire, je m'empresse d'annoncer à Votre Majesté que la ville de Jaca a capitulé le 22. J'ai l'honneur de lui adresser ci-joint la capitulation, ainsi que l'état de l'artillerie qui s'est trouvée dans la place : le nombre des fusils n'est pas porté dans cet état, parce qu'ils n'étaient point encore réunis; mais il y en aura plusieurs milliers. M. l'adjudant-commandant Fabre, qui a conduit cette opération, y a mis beaucoup d'intelligence et de fermeté.

Tout l'Aragon est en ce moment très-tranquille, quoiqu'il y ait encore quelques boute-feux qui cherchent à inspirer des craintes aux habitants; mais ils sont surveillés.

Tandis que l'adjudant-commandant Fabre et la division Morlot faisaient rendre Jaca, le général Grandjean, avec sa division, se portait sur Morella, route de Valence.

Il rencontra l'ennemi, le 19, à la Pobleta, culbuta ses avant-postes, les poursuivit jusqu'à la nuit, et arriva jusqu'à Morella avec beaucoup de difficultés pour son artillerie, les chemins ayant été coupés. Le lendemain, à la pointe du jour, il fit attaquer la ville; mais l'ennemi l'avait évacuée dans la nuit, en abandonnant quatorze pièces d'artillerie, ses munitions, ses magasins et ses hôpitaux. Le général don Pedro de la Roca commandait dans Morella le régiment d'America, et avait un grand nombre de paysans. La terreur est telle parmi ces troupes,

qu'elles n'ont pas même osé tenir un instant dans Morella, qui est un poste extrêmement fort par sa position. Cette ville est située sur une montagne isolée, au milieu d'un grand bassin. Au-dessus de la ville est un château, dans lequel on ne peut arriver que par des rampes couvertes de bons murs bien crénelés. Deux batteries défendent la rampe et le château; au-dessous du réduit qui forme le premier étage, mais qui domine la ville de 50 toises, est un magasin, où l'on a trouvé 20 milliers de poudre et beaucoup de munitions de guerre. Ce château a des casemates pratiquées dans le rocher, et est lié à la ville par un mur de 10 pieds d'épaisseur, sur lequel on a tout récemment établi un parapet crénelé, et des batteries et embrasures sur tout le tour de la ville. Il paraît que l'ennemi avait regardé cette place comme un des boulevards du royaume de Valence; mais la terreur qu'inspire le siége de Saragosse ne permet pas à l'ennemi de nous attendre.

Le colonel anglais Doyle, et le marquis de Lassan, frère aîné de Palafox, qui étaient à Morella, sont entrés à Valence. J'attendrai les ordres de Votre Majesté pour faire détruire les fortifications et la citadelle de Jaca, si c'est son intention. Je crois que cela est nécessaire, surtout dans un pays comme celui-là, où l'artillerie, même légère, a beaucoup de peine à passer.

J'espère aussi que Votre Majesté apprendra sous peu de jours la reddition de Mequinenza. »

Jos. à Nap. Madrid, 25 mars 1809.

« Sire, je reçois la lettre de Votre Majesté du 16. Je n'ai pas de nouvelles du duc de Dalmatie. Le maréchal Victor est à Truxillo, ses avant-postes aux portes de Mérida.

J'attends le résultat de deux lettres précédentes pour obtenir la mainlevée des 7 millions de l'emprunt de Hollande, et des trois des droits de sortie des laines de Bayonne. »

Le ministre de la guerre au maréchal Jourdan. Paris, 26 mars 1809.

« Monsieur le maréchal, je réponds aux diverses lettres que le prince de Neuchâtel a reçues de Votre Excellence, qu'il m'a remises, et dont j'ai fait part à Sa Majesté l'Empereur.

La Romana, après avoir été battu par le maréchal duc de Dalmatie, paraît, avec les débris de son corps, s'être porté sur les confins de la Galice et de Zamora.

La division Lapisse aurait dû marcher pour le culbuter. La Romana n'a, il est vrai, que 5 mille hommes; mais si on lui laisse le temps, il aura bientôt recruté de nouvelles forces qui inquiéteront le nord.

Par suite de cet incident, les communications du duc d'Elchingen sont interrompues. Ce maréchal a porté trop de troupes sur la côte; il est peu probable que les instructions du major général lui soient parvenues.

Maintenant, avant tout et par-dessus tout, il faut rouvrir les communications avec le maréchal duc d'Elchingen, et s'attacher à maintenir la tranquillité du nord.

Le général Kellermann va être renforcé de trois bataillons tirés du 116e et autant du 117e, qui se portent de Bayonne sur Burgos, commandés par le général Morlot.

L'Empereur n'a donné aucune destination aux troupes qui ont pris Saragosse.

Le plan de marcher sur Séville par Mérida ne doit être exécuté qu'au préalable le maréchal duc de Bellune rouvre ses communications avec le duc de Dalmatie : et tel doit être l'objet de la première instruction qu'il recevra ; car il est essentiel de ne point s'avancer légèrement à l'extrémité de la Péninsule, ou vers Gibraltar, en courant le risque de s'affaiblir sur tous les points.

Il est convenable que l'expédition se fasse avec prudence et dans toutes les règles de l'art militaire, ce qui exige nécessairement le rétablissement préalable de la communication avec le maréchal duc de Dalmatie. (*Plusieurs corrections de la main de l'Empereur, illisibles*).

Je vous le répète, Monsieur le maréchal, le premier besoin de l'armée est de détruire les restes du corps de la Romana, de l'empêcher de soulever le nord, et d'y être le maître. Peut-être le maréchal duc d'Elchingen a-t-il déjà commencé ou même achevé cette opération.

Dans aucun cas, le 5e corps ne marchera ni sur le midi, ni sur Madrid.

L'importance du rétablissement des communications avec le duc d'Elchingen est telle, que, dans le cas où il serait nécessaire d'y employer des troupes,

même de Madrid, il faudrait se déterminer à le faire.

Le général Kellermann a sous ses ordres une cavalerie qui est d'une grande utilité dans les plaines de Castille.... (*Plusieurs corrections de la main de l'Empereur, illisibles*).

Je vous envoie, Monsieur le maréchal, les dépêches qu'on a reçues du général Saint-Cyr. Ce général a battu, à la fin de février, Reding, qui a été blessé. Il paraît que l'insurrection est forte en Catalogne. La nouvelle de la prise de Saragosse, dissimulée par les insurgés, n'a pu encore y produire l'effet qu'on doit en attendre.

Le 12 mars, le général Saint-Cyr était à Valls, près de Taragone. Barcelone s'approvisionnait.

Le général Reille va cerner Girone. La prise de cette place et celle de Jaca sont bien importantes.

Il paraît que les Anglais ont voulu occuper Cadix avec 4 régiments; et, d'après les nouvelles de Cadix même, sous date du 15 février, venues par Londres, les Espagnols s'y étaient opposés.

Je prie Votre Excellence de faire part de la présente à Sa Majesté Catholique, en y joignant l'hommage de mon profond respect.

P. S. Les dépêches du général Saint-Cyr étaient envoyées par mer, et ont été détruites, parce que son aide de camp a été sur le point d'être pris; on les remplace ci-joint par le compte rendu par cet aide de camp. Je l'ai paraphé.

P. S. J'apprends à l'instant que les 116e et 117e régiments d'infanterie ont été appelés de

Bayonne par Son Excellence le duc de Montebello, pour se porter sur Jaca. Je prendrai les ordres de l'Empereur à ce sujet. Je n'ai pas cru devoir différer d'envoyer la présente à Votre Excellence. »

« Sire, Votre Majesté sera instruite, par le général Kellermann et par le maréchal Jourdan, des nouvelles vraies ou fausses de Villa-Franca et de Bragance ; je n'en ai pas encore de directes du maréchal Soult. Jos. à Nap. Madrid, 26 mars 1809.

Le maréchal Victor avait ses avant-postes à Mérida le 22. Le général Sébastiani était à Madridejos le 25 ; il pense que l'armée ennemie, qui se retire devant lui, est forte de 18 mille hommes d'infanterie et de 4 mille de cavalerie; il espère l'atteindre et la culbuter au delà de la Sierra-Morena.

J'ai reçu la lettre de Votre Majesté du 16. J'ai donné au payeur l'ordre de payer la solde, et de faire désormais venir les fonds de Bayonne. »

« Mon frère, je ne sais ce que vous voulez dire des correspondances de M. Fréville. Vous me supposez beaucoup trop occupé de tout cela. Je me suis réservé les biens de douze familles proscrites, et je ne prétends pas à autre chose. J'ai lu aujourd'hui cinq numéros d'un *Courrier espagnol*, rédigé en français ; je ne sais pas à quoi peut servir cette gazette. Si c'est pour agir sur l'armée, n'aurait-il pas été convenable que j'en connusse le rédacteur, et qu'il eût ma confiance? Si c'est pour influer sur la France et sur l'Europe, il serait bien naturel Nap. à Jos. Paris, 27 mars 1809.

qu'on me laissât ce soin, au moins pour ce qui regarde la France. On se permet, dans ce journal, des discussions littéraires sur Paris, et l'on s'y établit, à l'égard de la France, le don Quichotte des Espagnols. Que cela s'écrive en espagnol et pour les Espagnols, cela n'est que ridicule; mais cela est très-inconvenant en français. La France, engagée en Espagne dans une guerre aussi cruelle, doit espérer au moins *l'avantage de régénérer ce pays, et de le rendre à des idées plus libérales.* On ne peut donc considérer que comme des malveillants ceux qui, dans ce moment, publient en français que l'Espagne était bien administrée sous Charles III, et font l'éloge pompeux d'un Jovellanos, que l'Europe ne connaît pas, et qui est notre ennemi si acharné qu'il ne pardonne à personne. Il faut supprimer cette gazette, ou la faire rédiger en espagnol. J'ai ordonné qu'on en arrêtât partout les exemplaires. Le ministre de la guerre vous écrit sur les opérations militaires, qui me paraissent bien faibles. Il est urgent de rétablir, à quelque prix que ce soit, les communications avec le duc d'Elchingen et avec le duc de Dalmatie. Il me semble que voilà un mois qu'on n'a pas reçu de lettres du duc d'Elchingen, et qu'on laisse la Romana s'établir entre la Galice et les Castilles. Si cela continuait, les affaires d'Espagne empireraient d'une manière affligeante. Il faut beaucoup de soin et d'activité dans la conduite de ces opérations. Le prince de Neuchâtel part. L'on assure de tous côtés que les Autrichiens attaqueront les Bavarois dans peu de jours. »

« Monsieur le général Clarke, il paraît à Madrid un *Courrier d'Espagne* rédigé en français par des intrigants, et qui peut être du plus mauvais effet. Écrivez au maréchal Jourdan pour qu'il n'y ait aucun journal français en Espagne, et qu'on ait à supprimer celui-là. Mon intention est de ne souffrir, partout où sont mes troupes, aucun journal français, à moins qu'il ne soit publié par mes ordres. D'ailleurs, les Français ne reçoivent-ils pas les gazettes de France? Quant aux Espagnols, on doit leur parler dans leur langue. Il faut que votre lettre à ce sujet soit un ordre positif. » Ordre de Napoléon. 27 mars 1809.

« Monsieur le général Clarke, écrivez au général Kellermann, qui commande à Valladolid, que je vois avec peine que les hôpitaux de Biscaye et de la Vieille-Castille manquent du nécessaire; que c'est à lui à leur faire fournir des matelas, couvertures, draps et autres objets dont ils ont besoin, en tenant la main à ce que les réquisitions qu'il fera au pays soient exécutées. Ordre de Napoléon. 28 mars 1809.

Donnez le même ordre au commandant de Pampelune, de Saint-Sébastien, de Burgos, de Vittoria, de Bilbao, de Santander, et stimulez là-dessus leur zèle. »

« Sire, deux officiers arrivés aujourd'hui du quartier général de M. la Romana annoncent qu'il était dans une position presque désespérée; qu'il parlait de se rendre, mais qu'il craignait de ne pas obtenir son pardon. Jos. à Nap. Madrid, 28 mars 1809.

Le pont près d'Almaraz est aujourd'hui bien con-

solidé; l'équipage de siége pourra y passer. Le général Sénarmont en arrive.

Le maréchal Victor doit être à Mérida ; l'armée ennemie était en pleine retraite.

Le général Sébastiani était à Madridejos. Je le crois aujourd'hui à Ciudad-Réal.

Je n'ai pas de nouvelles du maréchal Soult, mais tout me fait présager une heureuse issue à toutes les opérations militaires. Je le désire plus que jamais, pour pouvoir renvoyer à Votre Majesté 50 mille hommes ; ce qui me sera possible après la soumission de Séville et Cadix.

Si Votre Majesté veut que je lui envoie deux officiers supérieurs sûrs pour mettre à la tête des régiments espagnols qui se forment en France, j'en ai deux à la disposition de Votre Majesté.

Les postes de la Biscaye, abandonnés par les troupes qui ont dû rejoindre leurs corps, donnent quelques inquiétudes aux voyageurs. J'ai ordonné des colonnes mobiles. »

Ordre de Napoléon. 31 mars 1809.

« Monsieur le général Clarke, donnez ordre au duc de Valmy d'avoir une colonne sur les confins de l'Aragon, du côté de....., pour maintenir la communication avec Jaca. Vous lui ferez connaître que j'ordonne que l'adjudant-commandant Lomet réunisse sa colonne mobile dans ce fort ; qu'il soit approvisionné ; qu'il y soit mis une compagnie d'artillerie de ligne et deux officiers du génie, et qu'il soit mis en état de maintenir la communication ouverte entre Saragosse et la France.

Vous donnerez ordre au général commandant en Aragon, de placer à Jaca un millier d'hommes, sous le commandement de l'adjudant-commandant Lomet, pour contenir la vallée, avec une compagnie d'artillerie, deux officiers du génie, un officier supérieur d'artillerie, et un commissaire des guerres; d'approvisionner la place pour six mois, et de pourvoir non-seulement au maintien de la tranquillité dans la vallée, mais à ce que la communication soit directe et libre entre Pau et Saragosse. Recommandez au commandant de l'Aragon d'établir par là une correspondance qui serait beaucoup plus briève. »

« Sire, je reçois la lettre de Votre Majesté du 21. J'ai déjà plusieurs fois écrit au maréchal Ney de ne pas concentrer ses forces sur le bord de la mer, et d'occuper l'intérieur du pays. On m'annonce aujourd'hui que l'insurrection fait des progrès. Jos. à Nap. Madrid, 31 mars 1809.

Je n'ai pas de nouvelles du duc de Dalmatie. Le maréchal Victor est en mouvement de Truxillo, d'où les deux généraux de division que Votre Majesté a demandés arrivent aujourd'hui; ils partent demain.

Le général Sébastiani et les Polonais marchent sur Ciudad-Réal, pour repousser l'ennemi et l'attaquer en queue, s'il tente de se réunir à Cuesta.

J'ai même dû faire partir le 12e léger pour protéger le pont d'Almaraz, abandonné par le maréchal Victor, qui a tout emmené avec lui. Je ne puis rien détacher au delà de Madrid; et si le maréchal Ney

ne donne pas la main au général Kellermann, je serai obligé de donner l'ordre à la division Suchet de se porter sur Valladolid et Villa-Franca.

Je reçois la nouvelle de la reddition de Jaca. J'attends avec impatience des nouvelles du duc de Dalmatie, et la nouvelle de la mainlevée sur les 7 millions de l'emprunt de Hollande. »

Jos. à Nap. Madrid, 31 mars 1809.

« Sire, Votre Majesté verra, par la copie ci-jointe, les deux brillantes affaires des corps commandés par le général Sébastiani. Le maréchal Soult n'était pas encore fort avancé dans le Portugal le 10. Depuis cette époque, il pourrait être près de Lisbonne.

Si une division de l'armée d'Aragon se trouvait entre Madrid et Valence, il serait possible de faire une nouvelle expédition sur Séville par la Sierra-Morena, indépendante de celle de Victor, en réunissant la division Dessolles aux troupes que commande le général Sébastiani.

J'ai écrit au général Kellermann de marcher sur les débris de la Romana avec toutes les troupes qu'il pourra retenir à leur passage, et avec sa division.

Je ne cesse d'écrire et de presser le maréchal Ney. »

LIVRE SIXIÈME

DU COMMENCEMENT DE MARS A LA FIN DE JUIN 1809.

Départ de la garde impériale. — Réponse du prince de Neuchâtel aux représentations du duc d'Elchingen. — Retour de la Romana en Galice. — Il s'empare de Villa-Franca (18 mars). — Insurrection générale dans la Galice et les Asturies. — Courses des bandes armées dans les provinces du nord. — Arrivée du 5e corps à Valladolid (3 mai). — Le général Kellermann rétablit les communications avec le 6e corps (27 avril). — Son arrivée à Lugo (29 avril). — Il y rallie la division Maurice Mathieu. — Opérations du maréchal Ney en Galice. — Expédition des Asturies. — Attaque de Lugo. — Évacuation de Santiago. — Occupation momentanée de Santander par les Espagnols. — Le corps de Morillo est détruit. — Causes qui firent échouer l'expédition des Asturies. — Relation de l'expédition de Portugal. — Le duc de Dalmatie quitte Orense le 4 mars. — Il rejette la Romana sur sa gauche. — Prise de Chavès (le 13). — Soult prend le titre de gouverneur général du Portugal. — Sa marche sur Braga (le 16). — Affaire de Braga (le 20). — Soulèvement de tout le Portugal. — Marche sur Oporto. — Prise de cette ville (29 mars). — Mouvements autour d'Oporto. — Marche du général Franceschi sur Coïmbre, des généraux Loison et de Laborde sur Penafiel, du général Heudelet sur Tuy (avril). — Expédition du général Loison vers Bragança (10 mai). — Affaire du capitaine d'Argenton. — Conduite du duc de Dalmatie. — Retraite d'Oporto, commencée le 12 mai. — Réflexions sur cette retraite. — Expédition du duc de Dalmatie contre la Romana. — Évacuation de la Galice. — Joseph s'occupe de la partie administrative de ses États.

L'Empereur, en retournant à Paris, avait confié au duc d'Istrie le commandement des provinces du nord, et de la garde impériale réunie à Valladolid. Bien que ce magnifique corps de troupes ne fît plus partie de l'armée d'Espagne, sa présence contenait

les populations et rendait l'ennemi plus circonspect, car il voyait dans cette troupe d'élite une puissante réserve. Grâce à son séjour dans la Castille, les autres forces se trouvaient disponibles, et on pouvait avec elles assurer les communications et poursuivre les bandes armées; mais, dans les premiers jours de mars, la garde et le duc d'Istrie rentrèrent en France. Le commandement des provinces du nord fut remis au général Kellermann, à qui il ne resta des troupes actives que sa division de dragons, forte de 2 mille hommes.

Le duc d'Elchingen occupait la Galice avec environ 16 mille hommes (1). Dès le mois de février, il représenta à l'Empereur qu'il n'avait pas de forces suffisantes pour garder les places du Ferrol et de la Corogne, contenir la population de la Galice et des Asturies, et surveiller une étendue de plus de cent lieues de côtes. On repoussa ses justes représentations. Le prince de Neuchâtel lui écrivit : « Ne comptez sur aucun renfort; croyez plutôt qu'on pourrait être dans le cas de porter ailleurs une de vos divisions. » Le prince lui recommandait en même temps de ne laisser que peu de troupes dans les places, et de faire parcourir le pays par des colonnes mobiles, pour désarmer les habitants (2). Toutefois, le duc d'Elchingen jugea convenable de tenir de fortes garnisons dans les places, et s'inquiéta peu de ses communications, qui furent bientôt entièrement interceptées.

(1) Voir la note A.
(2) Voir à la Correspondance.

A peine la garde impériale eut-elle quitté Valladolid, que le général la Romana, battu aux environs de Monterey par le duc de Dalmatie, revint sur les frontières de la Galice, et s'empara, le 18 mars, de Villa-Franca, sur la grande route de la Corogne, entre Astorga et Lugo. Son retour occasionna un embrasement général jusque dans les Asturies. Tous les paysans prirent les armes. On ne fut informé à Madrid de ces événements que le 30 mars, lorsque l'insurrection avait fait déjà de grands progrès. On apprit en même temps que le brave général Bonnet, journellement aux prises avec les insurgés des Asturies, devenus plus audacieux par le voisinage de la Romana, avait été obligé d'abandonner les bords de la Deba (1), et de se rapprocher de Santander. D'un autre côté, la garnison de Ciudad-Rodrigo menaçait Salamanque, et envoyait des partis dans les provinces de Ségovie et d'Avila, pour exciter les populations à se soulever. Des bandes armées, qui prenaient déjà le caractère de guérillas, parcouraient les provinces d'Aranda de Burgos, celles de la Biscaye et de la Navarre. Les courriers ne pouvaient plus voyager qu'avec de grosses escortes, qui ne les préservaient pas toujours d'être tués ou enlevés ; les postes placés de distance en distance sur les communications se retranchaient dans les couvents, dans les églises ou dans les maisons isolées, ce qui ne les empêchait quelquefois pas de succomber. Malheur au Français qui tombait entre les mains des bandits !

(1) Petite rivière qui se jette à la mer, non loin de Sanvicente.

il était impitoyablement assassiné. La multiplicité de ces tristes événements, l'impossibilité de les prévenir, prouvaient que, s'il y avait en Espagne plus de troupes qu'il n'en fallait pour battre les armées des insurgés lorsqu'elles commettaient l'imprudence de se présenter en ligne, on n'avait pas, à beaucoup près, les forces suffisantes pour contenir les habitants des provinces conquises.

On aurait sans doute prévenu quelques événements fâcheux, et on se serait trouvé en mesure de marcher contre la Romana, si, comme le roi le demanda une première fois après la reddition de Saragosse, et une seconde fois après le départ de la garde impériale, Napoléon eut dirigé le 5e corps sur Valladolid; mais les lettres de Joseph, à cet égard, restèrent sans réponse. Voyant qu'il n'était plus possible de prévenir une insurrection générale dans le nord, et de rétablir les communications avec le duc d'Elchingen sans le secours de ce 5e corps, le roi se décida, à tout hasard d'être obéi ou non, à donner l'ordre au duc de Trévise de se rendre de suite à Valladolid.

Le maréchal, d'après des instructions envoyées de Paris, s'était porté devant Méquinenza, qu'il avait fait sommer inutilement, et avait livré sur la Sègre quelques combats aux miquelets de la Catalogne. C'est là qu'il reçut presque en même temps une lettre du ministre de la guerre, lui prescrivant, au nom de l'Empereur, de ramener son corps d'armée à Logrono, pour former la réserve du nord de l'Espagne, et être prêt à rentrer en France si les cir-

constances l'exigeaient; et une lettre du maréchal Jourdan, lui enjoignant, au nom du roi, de se rendre promptement à Valladolid. Le duc de Trévise répondit que, pour concilier autant que possible les deux ordres qu'il recevait, il allait se rendre à Burgos. Mais comme à Burgos il se serait trouvé trop éloigné du centre des opérations, Joseph insista sur l'exécution de son ordre. Heureusement le maréchal fut autorisé quelques jours après, par le ministre de la guerre, à se conformer aux intentions du roi; en sorte qu'il arriva à Valladolid le 3 mai. Joseph mit sous ses ordres le général Kellermann, et lui donna le commandement de toutes les provinces du nord.

On n'avait pas attendu l'arrivée de ce corps d'armée pour essayer de rétablir les communications avec le duc d'Elchingen. Prévoyant que le maréchal Mortier pourrait avoir des ordres contraires à celui qu'on lui adressait, le roi invita le général Junot à diriger sur Valladolid deux régiments d'infanterie, s'il pouvait le faire sans compromettre la sûreté de l'Aragon. Cet officier général s'empressa de se conformer au désir du roi, insistant néanmoins fortement pour qu'on lui renvoyât ces troupes le plus promptement possible. On fit passer en même temps à Valladolid, de Ségovie et de Buytrago, un bataillon de Hesse-Darmstadt et un bataillon polonais, formant ensemble plus de 1,200 hommes. Ces bataillons furent remplacés, dans les postes qu'ils abandonnaient, par des détachements de la garnison de Madrid. Il fut prescrit au général Kellermann de réunir aux troupes qu'on lui donnait tout ce qu'il pourrait

retirer de Burgos et des autres villes de la Vieille-Castille, et de former un corps expéditionnaire pour rétablir les communications avec le duc d'Elchingen. Cela fait, il devait ensuite se concerter avec le maréchal Ney, marcher contre l'armée de la Romana, et la détruire.

La réunion des troupes demanda beaucoup de temps; et ce ne fut que le 27 avril que le général Kellermann put partir d'Astorga, à la tête de 7 à 8 mille hommes. Le 29, il arriva à Villa-Franca, et le 2 mai, à Lugo, où se trouvait la division Maurice Mathieu, du 6e corps, fort heureux de se voir soutenu dans ce moment, où il s'y attendait si peu. Pendant sa marche, Kellermann n'avait eu affaire qu'à quelques bandes postées à l'entrée et à la sortie des défilés, mais n'opposant aucune résistance sérieuse. La Romana s'était retiré dans les Asturies, dont les habitants avaient abandonné leurs demeures, emmenant leurs troupeaux et emportant leurs effets.

On apprit à Villa-Franca que le bataillon du 6e régiment d'infanterie légère du 6e corps, qui y tenait garnison, s'était rendu prisonnier, après une défense de quatre heures; on sut également qu'après le départ de l'armée espagnole, des paysans avaient voulu assassiner les malades français laissés dans cette ville, et qu'ils ne durent la vie et le peu de secours qu'on leur donna qu'aux soins de don Joachin Gracia, second dignitaire du chapitre (1).

(1) Le nom de ce vénérable ecclésiastique mérite de n'être pas oublié.

Le duc d'Elchingen n'ayant pu se rendre à Lugo, y envoya son chef d'état-major pour concerter avec le général Kellermann une opération contre la Romana, ainsi que le roi l'avait ordonné. Il fut convenu que le duc d'Elchingen, avec 12 bataillons, se porterait sur Oviédo par Cangas de Tineo, tandis que le général Kellermann s'y porterait par Léon.

Ney profita du rétablissement de ses communications pour rendre compte au roi de ses opérations depuis son entrée en Galice. Nous allons donner l'analyse de son rapport.

Le maréchal avait d'abord fait occuper Tuy, Vigo et Orense; mais bientôt, convaincu du danger de trop disséminer ses troupes, il évacua ces trois villes, et porta une brigade d'infanterie et une brigade de dragons sur Mondonedo, pour observer le cours de l'Eo (1) et s'opposer aux incursions des Asturiens.

Après l'entrée du 2e corps en Portugal, tout le pays situé entre l'Ulla et le Minho prit les armes, et les insurgés se portèrent sur Santiago. Une brigade, conduite par le général Marchand, les dispersa, et leur tua 15 cents hommes. Les ports de Villa-Garcia et de Corril, d'où les Anglais faisaient passer des secours, furent brûlés.

Pénétré de l'importance de n'être jamais sans nouvelles du 2e corps, Ney fit ensuite marcher sur Tuy quatre bataillons commandés par le général Maucune. Cette colonne eut une affaire très-vive près de Pontévedra, tua 700 hommes à l'ennemi, lui prit

(1) Petite rivière qui se jette dans la mer à Ribadeo.

6 pièces de canon, et arriva à Tuy au moment où cette place venait d'être débloquée par les troupes du duc de Dalmatie, envoyées d'Oporto. Le général Maucune ayant rempli sa mission, revint sur ses pas, et fut obligé de s'ouvrir un passage de vive force.

La Romana, pendant ce temps-là, s'était porté de nouveau sur Villa-Franca ; toute la population s'était soulevée; le comte de Martinengo ayant établi à Montforte un centre de gouvernement, lançait des proclamations et ordonnait des levées, soutenu par les Anglais, qui débarquaient des armes et des munitions dans tous les ports de la Galice et des Asturies.

Le 10 avril, le général Maurice Mathieu fut attaqué à Mondonedo par 6 mille insurgés asturiens, organisés en troupes réglées, et commandés par le général Forster. Le lendemain, l'ennemi fut battu et poursuivi jusque sur la Navia.

Le maréchal Ney, voulant éloigner la Romana et disperser l'espèce de gouvernement organisé par le comte de Martinengo, réunit à Lugo les troupes dont il pouvait disposer. Le général Maurice Mathieu chassa l'avant-garde de la Romana de Fuente-Grada et de Meyra; et, le 20 avril, il se dirigea sur Montforte, tandis que deux bataillons marchaient sur Puerto-Marin. Les Espagnols, culbutés sur tous les points, perdirent 15 cents hommes. Les deux petites villes furent en partie détruites, et plusieurs villages saccagés.

Nous négligeons de parler d'une foule d'autres

combats moins importants, nous bornant à dire que le duc d'Elchingen annonçait avoir tué à l'ennemi plus de 6 mille hommes et pris 22 bouches à feu.

Le roi, en approuvant le projet d'expédition dans les Asturies, décida qu'il ne resterait pas de troupes dans cette province, afin de ne pas les disséminer davantage. Le 15 mai, il fit adresser des instructions par le maréchal Jourdan au maréchal Ney, et les communiqua au duc de Trévise (1).

Quatre régiments d'infanterie, un régiment de dragons, le 3e hussards, et 8 pièces de montagne portées à dos de mulet, formèrent le corps expéditionnaire. On pourvut les troupes de biscuit pour sept jours, et on les mit sous les ordres du général Maurice Mathieu. Les généraux Lorcet, Labassée, Marcognet et Bardet, commandaient les brigades. Cette division partit de Lugo le 13 mai; traversa, le 15, par des chemins affreux, une chaîne de montagnes escarpées; campa, le 16, à Cangas de Tineo, et le lendemain à Salas. L'avant-garde s'avança jusqu'à Cornellana, où le duc d'Elchingen se proposait de passer le Narcea, torrent qui n'était pas guéable, et sur lequel il n'y avait point de pont.

Le 18 mai, au matin, l'infanterie de l'avant-garde passa le Narcea au moyen de quelques barques dont on s'était emparé. On coupa une digue, afin de faire écouler les eaux du torrent et le rendre guéable pour la cavalerie. A peine arrivée sur le bord opposé, l'avant-garde, commandée par le gé-

(1) Voir à la Correspondance.

néral Lorcet, se trouva en face d'un corps ennemi accourant pour s'opposer au passage. Ce corps fut culbuté et poursuivi jusqu'à Grado, où l'on arriva assez à temps pour délivrer plusieurs prisonniers français, et s'emparer d'un magasin d'effets militaires. Les Espagnols se retirèrent sur Penaflor, et se disposèrent à défendre le pont du Nerlon; mais le général Lorcet les suivait de si près, qu'il ne leur en donna pas le temps : il les attaqua, leur prit deux pièces de canon, et leur tua 2 à 300 hommes. Profitant de la terreur de l'ennemi, le maréchal Ney fit marcher sur le pont de Calegos un bataillon de voltigeurs et 50 hussards, qui s'en emparèrent à la suite d'un combat assez vif, ainsi que d'une pièce de canon. Pendant que l'avant-garde poussait l'ennemi, l'épée dans les reins, de position en position, jusqu'aux portes d'Oviédo, les autres brigades continuaient à passer le Narcea, et prenaient successivement position à Penaflor. Dans cette journée, la perte des Français fut peu considérable. M. Durdant, aide de camp du général Lorcet, fut tué, et le chef de bataillon Villard, commandant les voltigeurs, officier de la plus grande bravoure, fut blessé *pour la cinquante-cinquième fois* (1).

La Romana, apprenant la défaite de ses troupes, prit la fuite, et alla s'embarquer à Gijon, avec les membres de la junte. Des paysans restés dans Oviédo tirèrent malheureusement quelques coups de fusil sur les Français, qui s'en approchèrent le 19 au matin.

(1) Ce fait extraordinaire est relaté dans les Mémoires du maréchal Jourdan.

Cet acte de folie causa la ruine de cette riche et intéressante cité, qui fut pillée par les deux partis. Le 20 mai, le général Maurice Mathieu marcha sur Gijon, avec l'avant-garde et la brigade Labassée. A peu de distance de la ville, il rencontra 400 hommes qui, après avoir tiré quelques coups de canon, prirent la fuite et furent sabrés. On trouva dans Gijon 2 pièces de canon, beaucoup de munitions, et on s'empara d'un brick anglais, chargé d'effets militaires. Un autre brick de la même nation avait été incendié. Le général Marcognet, qui s'était porté en même temps sur Aviles, y trouva un millier d'hommes qui, ayant voulu défendre la ville, furent passés au fil de l'épée.

Le général Kellermann devait coopérer à l'expédition ; il avait été obligé de renvoyer d'abord en Aragon le 116e et le 117e régiment; le maréchal Mortier mit à sa disposition la division Girard, du 5e corps, qui laissa une brigade de sa division à Léon, sous les ordres du général Chauvet, et se fit suivre par celle du général Dumoutier. Kellermann commença son mouvement le 18, ainsi qu'il en était convenu avec le maréchal Ney. Arrivé, le 19, à Villa-Simpliz, il trouva le pont sur la Becmesa détruit. Voyant qu'il faudrait beaucoup de temps pour le réparer, il prit le parti de faire gravir par son avant-garde, commandée par l'adjudant-commandant Barthelémy, une montagne et des rochers qui, jusqu'alors, avaient paru impraticables. Parvenue à Villa-Nueva, cette avant-garde aperçut 2 ou 3 mille insurgés qui se retiraient sur une hauteur

plus en arrière. Elle se mit à leur poursuite, les atteignit, et leur tua une centaine d'hommes. L'ennemi, rallié sur les montagnes de Pajarès, fut attaqué de nouveau et culbuté, avec perte de 3 ou 400 hommes. Pendant ce temps, le pont de Villa-Simpliz était réparé, et la division venait prendre position à Villa-Nueva. Le jour suivant, Kellermann arriva à la Pola de Lena, où il trouva une partie des troupes du maréchal Ney; il laissa à Mières la brigade du général Dumoutier, et il se rendit à Oviédo avec ses autres troupes.

L'entrée des Français dans les Asturies dégagea le général Bonnet, qui s'avança jusqu'à Cangas de Onis, et agit de concert avec le général Kellermann.

Pour se conformer aux instructions du roi, le maréchal Ney aurait dû faire poursuivre dans toutes les directions les divisions dispersées de l'armée de la Romana; mais, pressé de retourner en Galice, il chargea de ce soin le général Kellermann, et partit, le 22, d'Oviédo avec la totalité des troupes du 6e corps, pour se diriger sur Castropol en longeant la mer. En arrivant, le 26, dans cette petite ville, il apprit que Lugo avait failli tomber au pouvoir de l'ennemi. Trois bataillons et deux escadrons formaient la garnison de Lugo, sous les ordres du général Fournier, qui avait 4 pièces de campagne. Cet officier général, informé le 19 qu'un corps de l'armée de la Romana, commandé par le général Mahy, fort de 20 mille hommes, moitié de troupes de ligne et moitié de paysans, s'avançait de Mondonedo sur la place qui lui était confiée, se porta à sa

rencontre, et soutint un combat des plus vifs, à la suite duquel il fut obligé de se replier. Pendant deux jours il répondit, par de vigoureuses sorties, aux sommations et aux menaces qui lui furent faites. Le 22 au matin, il s'aperçut que l'ennemi s'était retiré dans la direction de Mondonedo. Cette retraite avait été déterminée par l'approche d'une division de l'armée du duc de Dalmatie, rentrée en Galice, ainsi qu'on le verra plus haut, après l'évacuation d'Oporto. Ney, qui reçut à Castropol, le 26, le rapport du général Fournier, eût pu marcher contre le général Mahy, et chercher à le combattre; mais il préféra revenir promptement à la Corogne. En y arrivant, il apprit que le général espagnol Carera, avec 8 mille hommes de troupes de ligne et 8 mille paysans, s'était présenté le 23 devant Santiago. Le général Maucune, qui s'y trouvait avec quatre bataillons, le 15e régiment de chasseurs et 6 pièces de canon, n'hésita pas à attaquer l'ennemi. Après un engagement long et meurtrier, le général Maucune se retira en arrière de la Tambre. Cette affaire et celle devant Lugo nous coûtèrent 2 à 300 hommes tués, et 5 à 600 blessés. Parmi ces derniers se trouvait le général Maucune.

Le corps espagnol qui avait marché sur Lugo étant revenu dans les Asturies, et les troupes du 6e corps étant sorties de cette province, les généraux Kellermann et Bonnet, malgré les divers avantages qu'ils remportèrent, ne furent plus en état de remplir l'objet que le roi s'était proposé. D'ailleurs, les événements du Portugal, dont enfin on était

informé, rendaient indispensable la réunion du 5e corps à Valladolid, pour former une réserve capable de parer à toutes les éventualités. Le maréchal Mortier fut donc autorisé à rappeler à lui la division Girard : le général Kellermann reçut l'ordre de revenir à Léon, et le général Bonnet de reprendre sa position sur la Deba.

Ce dernier, informé de la marche de Ballesteros et du Marquiseto sur Santander, se mit à leur poursuite. Arrivé à Torrelavega le 11 juin, il y trouva, à son grand étonnement, le général Noirot avec la garnison de Santander, et apprit que l'ennemi y était entré la veille. Malgré l'heure avancée et la fatigue des troupes, le général Bonnet se porta rapidement en avant, culbuta tous les postes, et à minuit deux bataillons du 120e régiment pénétrèrent dans la ville ; mais, après deux heures de combat, il les rappela. Néanmoins, Ballesteros, effrayé de cette attaque, s'embarqua pendant la nuit avec plusieurs officiers supérieurs; le Marquiseto se cacha, et au point du jour, les troupes espagnoles, abandonnées de leurs chefs, opposèrent une faible résistance, qui n'empêcha pas toute l'artillerie et 3 mille prisonniers, parmi lesquels 150 officiers, de tomber au pouvoir du général Bonnet. On délivra, en même temps, 600 prisonniers français que Ballesteros traînait à sa suite. Les Espagnols qui parvinrent à s'échapper furent vigoureusement poursuivis les jours suivants, et le corps de Ballesteros, qu'on évaluait à 8 mille hommes, fut détruit ou dispersé.

L'occupation momentanée de Santander par l'en-

nemi avait jeté l'épouvante sur toute la ligne jusqu'à Bayonne, à tel point que le général Hédouville, commandant la 11e division militaire, témoigna des craintes pour le territoire français. Cet événement n'eut d'autres suites fâcheuses que la perte de quelques administrateurs, qui, croyant se sauver par mer, furent pris par les Anglais, et celle des caisses des 119e et 120e régiments, et des caisses publiques. La désorganisation occasionnée par la présence de l'ennemi fut même très-promptement réparée.

L'expédition des Asturies échoua, parce qu'elle fut entreprise deux mois trop tard. Si le 5e corps fût arrivé à Valladolid dans les premiers jours de mars, comme l'avait demandé le roi, les communications avec la Corogne n'auraient pas été interceptées, on aurait pu faire agir le 5e et le 6e corps contre celui de la Romana; et si, comme on avait lieu de l'espérer, ce corps avait été détruit, on aurait pu ouvrir les communications avec le duc de Dalmatie, ce qui, sans doute, ne l'eût pas mis en état de se maintenir en Portugal, mais ce qui aurait rendu sa retraite moins désastreuse.

Revenons maintenant aux opérations du maréchal Soult. Arrivé à Orense sur la fin de février, comme on l'a vu plus haut, cet officier général en partit le 4 mars, et arriva le lendemain à Monterey sans obstacles; son avant-garde, suivie de la division Heudelet, se mit à la poursuite du général la Romana, qui se retirait sur Sanabria. La division du général Delaborde, qui marchait immédiatement

après, fut attaquée au delà de Verin par 2 à 3 mille Portugais, descendus des montagnes avec 2 pièces de canon, pour protéger la retraite des Espagnols. Ces nouveaux ennemis furent dispersés par le 17e régiment, commandé par le général Foy, et perdirent leurs canons. Le lendemain, 5 mars, le général Franceschi atteignit l'arrière-garde espagnole près d'Abedès, et la mit en déroute, avec perte de 1,200 tués, 400 prisonniers, et un drapeau. La Romana continuant à fuir dans le plus grand désordre, le maréchal Soult n'entendit plus parler de lui. C'est alors que le général espagnol se rapprocha des Asturies par Villa-Franca, dont il parvint à s'emparer.

Les généraux portugais Sylveira et Bernardin Frère, chargés de la défense du pays, avaient ordre de harceler l'armée française, de couper ses communications, de retarder sa marche par tous les moyens possibles, mais de ne point engager d'affaire générale. Ils devaient se retirer successivement sur Oporto, où toutes les forces du Portugal se trouvaient réunies pour livrer bataille. Ce plan était habilement conçu; mais comment faire entendre raison à une multitude sans discipline? Quand le général Sylveira, informé de l'approche de l'armée française, voulut s'éloigner de Chavès, le peuple et ses troupes se révoltèrent. Pour éviter de devenir victime de leur force, il fut contraint de laisser une garnison dans la place, dont on avait à la hâte réparé les fortifications; il fut contraint d'accepter la lutte qu'il était si important d'éviter.

Le duc de Dalmatie marcha, le 10, sur Chavès. La brigade de dragons du général Marisi sabra un corps de milices portugaises, et prit un canon.

Le général Caulaincourt fit charger, par le 19e de dragons, un autre corps qui voulait défendre le village d'Outeira, et poursuivre les fuyards jusqu'aux portes de Chavès. Sylveira se retira dans la direction de Villa-Réal avec environ 8 mille hommes. Ce même jour, les Français formèrent l'investissement de Chavès. Après un simulacre de résistance, la populace, intimidée par la menace de n'obtenir aucun quartier, permit au commandant d'ouvrir les portes le 13. On trouva dans la place 50 pièces de canon, la plupart sans affûts et manquant des objets les plus essentiels, et six milliers de poudre. La garnison consistait en quatre compagnies de troupes de ligne, quelques détachements de milice, et des paysans de la contrée. Les paysans et les miliciens furent renvoyés chez eux, après avoir juré de ne plus porter les armes contre les troupes impériales, serment qu'ils oublièrent bientôt. Les soldats de ligne, qui demandèrent à servir, furent retenus au corps d'armée, et placés sous le commandement des officiers portugais qui suivaient le quartier général.

C'est après la prise de cette ville que le maréchal Soult prit, sans autorisation aucune, le titre de *gouverneur général du Portugal.* Le 16, il marcha dans la direction de Braga, laissant Sylveira sur la gauche. Ne pouvant emmener ses malades, au nombre de 700, il les plaça dans la citadelle de Chavès,

avec 100 hommes de garnison. Arrivé à Vandanova, son corps d'armée eut à soutenir une affaire sérieuse : 2 à 3 mille Portugais, descendus des montagnes pour attaquer la gauche de la division Mermet, se trouvèrent aux prises, avec le général Jardon et le 31e de ligne, dans un défilé épouvantable, dont l'artillerie avait peine à se dégager. Tandis que le centre de la colonne était engagé d'une façon assez désavantageuse, le brave général Franceschi, à la tête de l'avant-garde, enlevait une position retranchée, défendue par 4 mille hommes et 8 bouches à feu, mettait l'ennemi en fuite et lui prenait ses pièces.

A la suite de ce nouveau succès, le maréchal Soult se crut certain d'arriver à Braga, sans autres difficultés que celles des mauvais chemins; mais il ne tarda pas à reconnaître qu'il avait pour ennemi la nation entière. Les villages étaient abandonnés, les sommets des montagnes couronnés par des rassemblements immenses, les défilés gardés, et souvent les communications entre les divisions interceptées. L'avant-garde, en arrivant, le 17, à deux lieues de Braga, trouva l'armée du général Frère, forte de 15 à 18 mille hommes, avec 12 pièces de canon, sur les hauteurs, à droite et à gauche de la route. Les généraux Franceschi et Delaborde s'emparent aussitôt d'une position avantageuse très-rapprochée de celle de l'ennemi, et parviennent à s'y maintenir pendant cette journée et le lendemain, donnant ainsi le temps aux autres divisions d'arriver.

Le général portugais se disposait, suivant ses instructions, à se replier sur Oporto ; mais là, comme à Chavès, la multitude inintelligente voulut qu'on livrât bataille. Voyant que, malgré leurs instances, le général mettait en mouvement les troupes régulières, les paysans se jetèrent sur lui et le massacrèrent, ainsi que plusieurs officiers supérieurs. Ils obligèrent ensuite le baron Dében , officier hanovrien, à prendre le commandement. Cette insurrection acheva de désorganiser l'armée. Chacun se méfiait de son voisin ; aussi le courage individuel et l'amour de la patrie devinrent plus funestes qu'utiles.

Le nouveau général ennemi, pour éviter le sort de son prédécesseur, fit, dans la journée du 18, quelques tentatives sur l'avant-garde française, et lui enleva quelques postes sur sa gauche; mais l'armée se trouvant réunie le 19, les postes perdus la veille furent repris. Le 20 au matin, le maréchal Soult fit ses dispositions, et donna le signal de l'attaque. Les Portugais, dont les rangs s'étaient beaucoup éclaircis pendant la nuit, ne tinrent nulle part, et laissèrent, d'après le rapport du maréchal, 5 mille morts sur le champ de bataille, 400 prisonniers et toute leur artillerie entre ses mains. On les poursuivit jusqu'au delà de Braga. La perte du 2ᵉ corps ne fut que de 40 tués et 160 blessés.

Cette affaire, aux portes de Braga, n'eut d'autres résultats que la possession de la ville. La haine des Portugais devint plus implacable, et le désir de la vengeance les rendit féroces ; tous les Français qui tombaient en leurs mains étaient mutilés et massacrés

avec un affreux raffinement de barbarie. Toute la population des provinces d'Entre Duero et Minho et de Tras-los-Montès avait pris les armes, et un immense rassemblement de troupes de ligne, de milice et de paysans se formait en avant d'Oporto, dans une position retranchée, où l'on attendait en outre, sous peu, une armée anglaise. Ces nouvelles ne tardèrent pas à être connues du maréchal, qui apprit en même temps, par des lettres interceptées, que le dépôt laissé à Tuy était bloqué par un corps nombreux.

Le maréchal Soult était un homme trop supérieur, un officier général d'un trop grand mérite, ayant trop l'habitude des grandes opérations de la guerre, pour ne pas reconnaître qu'avec les 20 mille braves soldats sous ses ordres, il lui était à peu près impossible de soumettre la nation portugaise; il pouvait avoir des succès, sans doute; mais comment n'aurait-il pas songé que ces masses nombreuses d'insurgés ne tarderaient pas à être soutenues par une armée anglaise, et que dès lors ses avantages, en supposant qu'il en obtînt encore, ne pouvaient plus avoir de résultats? Il est donc probable qu'il reconnut l'impossibilité d'arriver à la soumission par la force des armes seulement. Peut-être, s'il eût eu ses coudées franches, se serait-il replié sur le Minho; c'est ce qu'il avait de mieux à faire. Peut-être, sachant combien l'Empereur tenait à ce qu'on exécutât les instructions qu'il donnait, se décida-t-il à s'y conformer en partie (1).

(1) Il est en effet peu probable, malgré le titre de *gouverneur du Portugal*, pris après l'affaire de Chavès par le duc de Dalmatie, que

Quoi qu'il en soit, après être resté quelques jours à Braga pour faire confectionner des cartouches et réparer son artillerie, il mit de nouveau ses troupes en mouvement. La division Heudelet resta à Braga pour couvrir les derrières, et garder 7 à 800 malades. Les divisions Franceschi et Mermet se portèrent sur Guimaraens, et les divisions Delaborde, Merle et Laboussaye, sur Barca-da-Trofa. Tous les ponts de l'Ave étaient barricadés, couverts de retranchements, et défendus par de l'artillerie; tous les gués avaient été rendus impraticables. Malgré ces obstacles, les divisions françaises franchirent la rivière sur plusieurs points dans la journée du 26 mars, dispersèrent l'ennemi, et lui prirent ses canons. C'est dans une de ces attaques que le général Jardon fut tué. Le brigadier général Vallongo, commandant les Portugais, chargé de défendre le passage, fut massacré, coupé en morceaux, et enterré dans un fossé par ses propres troupes, sous prétexte qu'il n'avait pas pris d'assez bonnes dispositions.

Le 27, le 2e corps continua son mouvement, et trouva, en avant d'Oporto, l'armée portugaise, commandée en chef par son évêque, ayant sous ses ordres les généraux Percla et de Lima. La droite de l'ennemi était appuyée à la route qui conduit d'Oporto à Amarante, le long du Duero; et la gauche

le maréchal ait, dès cette époque, arrêté ses pensées sur les projets ambitieux qui lui vinrent bien certainement un peu plus tard, pendant son séjour à Oporto; projets qui peuvent même seuls expliquer son séjour prolongé dans cette ville.

au fort de Cayo, près l'embouchure du fleuve. Cette position retranchée, garnie de 200 bouches à feu, paraissait inexpugnable; elle était défendue par 45 mille hommes, et, au dire des prisonniers et des déserteurs, par 70 mille.

Dès que les deux armées furent en présence, les Portugais engagèrent le feu sur toute la ligne; leurs boulets, lancés par des pièces de marine du plus gros calibre, arrivèrent jusque dans les bivouacs français. L'approche du danger augmentant la méfiance des paysans, ils massacrèrent plusieurs chefs dont la fidélité leur était suspecte, et se livrèrent à toutes sortes d'excès ; le désordre et l'insubordination n'eurent plus de bornes.

Le maréchal Soult, qui avait déjà tenté inutilement d'entrer en négociation avec l'évêque, écrivit, le 28, aux chefs et aux magistrats du peuple, et aux généraux commandant les troupes portugaises devant Oporto :

« Messieurs, les mêmes sentiments généreux que « j'ai manifestés dans mes proclamations me portent « à vous écrire, afin que, par cette dernière dé- « marche, vous soyez prévenus des dangers qui « vous menacent. Vous voulez vous défendre contre « une armée nombreuse et aguerrie, accoutumée à « vaincre, devant une des premières villes de com- « merce de l'Europe. Ainsi, vous exposez cette ville « à être prise d'assaut, et par conséquent à toutes « les horreurs de la guerre. Avez-vous bien réfléchi « sur cette situation? Elle est désespérée.

« Au nom de Sa Majesté l'Empereur, j'offre en-

« core la paix, et, avec elle, protection pour les « propriétés, pour la religion et ses ministres, enfin « pour tout ce qui peut vous intéresser. Si vous re- « fusez, vous courez à votre perte, vous serez vain- « cus, et les flots de sang qui seront versés retom- « beront sur vos têtes!

« J'attends, Messieurs, votre réponse pour agir. »

On parlementa tout le jour, mais sans résultat, et le feu ne discontinua pas. Le général Foy fut fait prisonnier. S'étant laissé aborder par des soldats portugais qui vinrent à lui en disant qu'ils désertaient, il fut enveloppé par eux, et forcé de les suivre.

Le 29 mars, le duc de Dalmatie vit qu'il ne pourrait rien obtenir par la persuasion, et se décida à culbuter l'ennemi. Le 2e corps fut partagé en trois colonnes : celle de droite fut confiée au général Merle, celle du centre aux généraux Mermet et Lahoussaye, et celle de gauche aux généraux Delaborde et Franceschi. Les trois colonnes devaient agir simultanément.

Les Portugais, beaucoup plus nombreux, occupaient, ainsi que nous l'avons déjà dit, une position formidable; mais les éléments de désordre qui existaient dans leurs rangs compensaient bien au delà, pour des soldats comme ceux dont disposait le maréchal, l'infériorité numérique.

Au signal donné par Soult, les trois colonnes s'ébranlent à la fois, arrivent l'arme au bras jusqu'au pied des retranchements, les franchissent rapidement, et poursuivent l'ennemi dans toutes les di-

rections, tuant tout ce qui oppose de la résistance. 20 drapeaux et 197 bouches à feu tombent en leur pouvoir.

Le général Delaborde entre dans Oporto de vive force, traverse la ville et se porte rapidement sur le Duero, afin de se rendre maître du pont de bateaux. Il le trouve encombré par plus de 2,000 individus. Ces malheureux sont foulés aux pieds de la cavalerie portugaise qui cherche à fuir, et atteints par la mitraille que les batteries ennemies vomissent sur les Français. Le pont, ne pouvant résister au poids dont il est surchargé, cède, et cette multitude est engloutie dans les flots. Le général Delaborde le fait réparer sous le feu de l'ennemi, le traverse avec sa division, et s'empare du camp retranché de la rive gauche.

A la droite, un corps ennemi nombreux, poursuivi par le général Merle, et acculé au Duero, vers son embouchure, au lieu de mettre bas les armes, se jette dans le fleuve, et y trouve la mort.

Tout était terminé au dehors, que 200 soldats de l'évêque se défendaient encore avec fureur dans l'évêché; attaqués par des soldats français de tous les régiments, qui se réunissent d'eux-mêmes, ils périssent tous.

La perte de l'ennemi fut immense : le nombre des morts s'éleva, d'après le rapport du maréchal Soult, à plus de 18 mille, non compris ceux engloutis dans le Duero. Beaucoup de blessés, réfugiés dans les bois et dans les maisons abandonnées, y périrent, faute de secours. Le nombre des prisonniers

ne fut que de 250. Les Français s'emparèrent de plus de 300 milliers de poudre, d'une grande quantité de munitions confectionnées, et de tentes dressées pour plus de 50 mille hommes. Ils trouvèrent, dans le port, 30 bâtiments anglais chargés de vin, dont ils ne purent tirer parti, parce que personne ne se présenta pour l'acheter lorsqu'on le mit en vente. La perte de l'armée ne fut, d'après le rapport du général en chef, que de 80 morts et 350 blessés.

Le général Foy, dépouillé, et menacé à tout instant d'être tué, fut délivré ainsi qu'une vingtaine de soldats prisonniers, et une centaine de familles françaises et portugaises entassées dans les cachots. Dans les derniers jours qui précédèrent la bataille d'Oporto, la populace commit les actions les plus atroces. Elle traîna par les pieds, dans les rues, Louis d'Oliveira, général estimé; massacra plusieurs autres personnes; creva les yeux, arracha la langue et les parties de la génération à des prisonniers français, et assassina des prêtres qui voulurent arrêter le cours de tous ces crimes. Elle commit ces horreurs sous les yeux de l'évêque, qui s'était emparé de toute l'autorité, et avait fait de tous les ecclésiastiques des canonniers, ou des chefs pour les paysans et les milices.

Les atrocités commises par les Portugais étaient bien propres à exciter la fureur des soldats français: il n'est donc pas extraordinaire que la ville d'Oporto ait été, dans les premiers moments, en proie à toutes les horreurs dont il est difficile de garantir une ville prise d'assaut. Cependant, le maréchal

Soult s'empressa de rétablir l'ordre. Aussitôt que le pont fut reconstruit, le général Franceschi, avec sa cavalerie légère et quelques compagnies de voltigeurs, se dirigea sur Coïmbre. En approchant de la Vouga, il trouva les villages déserts, et les habitants, en armes, réunis dans les bois et sur les montagnes. En outre, un corps nombreux de paysans et de miliciens, commandé par des officiers anglais, gardait les passages de la rivière. Harcelé continuellement par l'ennemi, il livra plusieurs combats dans lesquels l'avantage lui resta toujours; ce qui n'empêcha pas que ses communications avec Oporto ne fussent souvent compromises, quelquefois interceptées, malgré la précaution prise de placer le 31e régiment en échelons pour les garder.

Le général Caulaincourt, avec sa brigade de dragons et le 17e régiment d'infanterie légère, se porta sur Penafiel pour éclairer les bords de la Tamega; mais le général Sylveira étant arrivé à Amarante, et ayant fait prendre les armes aux paysans de cette contrée, le duc de Dalmatie envoya à Penafiel la brigade du général Foy avec du canon, et donna au général Loison le commandement de toutes les troupes réunies sur ce point. Cet officier général, après avoir poussé quelques reconnaissances sur la Tamega, et soutenu un combat contre Sylveira qui s'était approché de Penafiel, jugea à propos de se replier le 12 avril, et de prendre position à Baltar, en arrière de la Souza. Ce fut à cette époque qu'on apprit que le général Sylveira avait enlevé la faible garnison et les malades laissés à Chavès.

Pendant que ces opérations avaient lieu, le général Heudelet, avec sa division et celle du général Lorge, retournait vers le Minho pour dégager le dépôt resté à Tuy. Partout il trouva les paysans en armes. A Ponte-Lima, quelques bataillons de milices, qui voulurent défendre la ville et le pont, furent dispersés, et perdirent leur artillerie. Le 10 avril, il arriva devant Valença, dernière ville du Portugal, sur la rive gauche du Minho, en face de Tuy, située sur l'autre rive. Si la place de Valença eût été en état de défense, on ne conçoit pas trop comment le général Heudelet aurait pu remplir sa mission; mais heureusement la garnison et les paysans des environs étaient allés se réunir, sur la rive droite, aux Espagnols qui assiégeaient Tuy; et le commandant de Valença, n'ayant ni troupes ni approvisionnements, ouvrit ses portes. Le général Heudelet fit aussitôt comprendre par un signal, au général Lamartinière, qu'il allait être secouru. Ce dernier, abandonné à lui-même pendant quarante jours, avait rassemblé quelques approvisionnements et mis la place en état de défense. 4,500 hommes s'étaient petit à petit trouvés réunis dans le dépôt par l'arrivée successive de plusieurs détachements et d'un bataillon de marche, restés en arrière. N'ayant pas les moyens de nourrir une aussi grande quantité de monde, il envoya un chef de bataillon à Viga, sur la côte, avec 1,300 hommes, lui prescrivant de s'approvisionner, et de faire des dispositions de défense. Le commandant ne tarda pas à être bloqué du côté de terre par diverses bandes de paysans

espagnols aux ordres de Morillo, et, du côté de la mer, par deux frégates anglaises.

Après avoir consommé ses provisions, il se rendit prisonnier de guerre le 28 mars. La garnison fut embarquée sur les bâtiments anglais. L'ennemi s'empara de la caisse du payeur principal, renfermant environ 250,000 francs.

Le général Lamartinière, bloqué également par des bandes espagnoles et portugaises, repoussa toutes les attaques ; et le 28 avril, deux jours avant l'arrivée du général Heudelet, il fit une vigoureuse sortie, dans laquelle il tua beaucoup de monde à ses adversaires, et leur prit 7 pièces de canon. Toutefois, il se trouvait dans une fâcheuse situation, lorsqu'il aperçut le drapeau tricolore flottant sur Valença. De 3,400 hommes dont le dépôt se composait, à peine en restait-il 1,500 en état de faire le service. Les hôpitaux manquaient de médicaments ; les fièvres y régnaient, et enlevaient tous les jours du monde ; on n'avait plus de vin, et les deux tiers des chevaux du parc étaient mangés.

Aussitôt que les communications entre Tuy et Valença furent établies, le dépôt général passa sur la rive gauche du Minho, et le général Heudelet le ramena à Oporto.

Immédiatement après la retraite du général Loison sur Baltar, le duc de Dalmatie dirigea sur ce point la division Lahoussaye et la brigade d'infanterie du général Arnaud, avec 10 pièces de canon. Toutes ces forces furent mises sous le commandement supérieur du général Delaborde, qui entra,

le 15, dans Penafiel, évacué la veille par Sylveira.

Le général Delaborde employa les jours suivants à faire des reconnaissances; et le 18, il marcha à l'ennemi, le culbuta et le poursuivit jusque dans Amarante, dont il ne put le chasser entièrement que le lendemain 19.

Le pont par lequel on communiquait de la ville au faubourg de la rive gauche de la Tamega était couvert par un ouvrage de campagne assez fort et retranché. Une barricade en terre palissadée, derrière laquelle on avait pratiqué une mine, était le principal obstacle. Dix pièces défendaient son approche, et 8 mille hommes faisaient un feu continuel des retranchements et des maisons crénelées de la rive gauche. Le général Delaborde, jugeant trop dangereux de tenter le passage de vive force, fit attaquer la tête de pont à la sape volante; on s'en empara le 20. Malgré ce premier avantage, on ne se crut pas en état de franchir le pont lui-même, et on s'arrêta au projet d'en construire un sur chevalet, à trois cents toises au-dessous d'Amarante; mais il fut reconnu qu'un établissement de cette nature n'était praticable ni sur ce point ni sur aucun autre.

Tandis qu'on tâtonnait ainsi, le capitaine du génie Bouchard, envoyé par le colonel Garbé, commandant en chef le génie, arriva d'Amarante. Ayant fait la reconnaissance des ouvrages de l'ennemi, cet officier pensa que le passage du pont était praticable. Son plan pour cette dangereuse opération fut communiqué au général Delaborde, et par celui-ci aux autres généraux. Il rencontra beaucoup d'oppo-

sition, et fut envoyé au maréchal pour être soumis à son approbation. Soult envoya le colonel Hulot, son premier aide de camp, afin d'examiner le projet sur les lieux, et de donner l'ordre de l'exécuter s'il le jugeait possible. C'est ce qui arriva. Tout fut disposé pour son exécution. Quatre barils de poudre, enveloppés dans des capotes grises, furent roulés au pied de la barricade par des sapeurs, qui, couchés à plat ventre, les faisaient avancer devant eux en les poussant avec leur tête. L'ennemi, dont on attirait l'attention sur d'autres points par le feu des tirailleurs, ne s'aperçut point de cette opération; en même temps les troupes, précédées d'un bataillon de grenadiers commandé par le colonel Saint-Clair, étaient prêtes à se précipiter sur le pont et à le franchir, aussitôt que la barricade serait renversée.

Vers les 4 heures du matin, le feu fut mis au saucisson; l'explosion eut lieu; le retranchement fut renversé, et fort heureusement la corde au moyen de laquelle l'ennemi devait mettre le feu à la mine fut coupée. Aussitôt les grenadiers se précipitent au pas de course, mettent en fuite les Portugais, qui ont à peine le temps de tirer cinq à six coups de canon mal dirigés, s'emparent de leur artillerie et de cinq drapeaux. Le général Loison poursuivit l'ennemi jusque sur les hauteurs de Villa-Réal et de Mezanfrio, tandis que le général Foy descendait la Tamega par la rive gauche, pour couper la retraite à 4 mille hommes en position à Canavérès. Ce corps ne l'attendit pas, se débarrassa de ses pièces, de ses munitions en jetant tout à l'eau, et disparut.

La division Heudelet, qui avait reçu l'ordre de se rendre à Amarante, y étant arrivée, le maréchal Soult rappela à Oporto la division Delaborde, et porta la division Mermet en seconde ligne de celle du général Franceschi vers le sud. Il donna le commandement des troupes réunies sur la Tamega au général Loison, et lui ordonna d'achever de détruire le corps de Sylveira; de chasser l'ennemi de la rive droite du Duero; d'envoyer, s'il y avait possibilité, des reconnaissances jusqu'à Bragança, pour savoir si aucun corps français ne s'était présenté sur cette partie de la frontière; et enfin de faire tout ce qui serait en son pouvoir pour obtenir la soumission de la province de Tras-los-Montès.

Le général Loison partit d'Amarante le 8 mai pour son expédition, et arriva le même jour à Mezanfrio. Le lendemain, il marcha sur Porva-da-Ragoa, où il trouva l'ennemi occupant en force une tête de pont garnie d'artillerie. Il remarqua sur la rive gauche du Duero beaucoup de mouvements de troupes et de très-fréquents passages sur la rive droite. Le 10, il attaqua Porva-da-Ragoa sans succès. Les Portugais recevant continuellement des renforts et faisant même des dispositions d'attaque, le général se replia sur Amarante, où il arriva le 11. Pendant sa retraite, il eut à combattre les paysans descendus des montagnes pour lui barrer le passage. L'ennemi le suivit de près, et ne tarda pas à se présenter devant la ville avec des forces très-supérieures.

Tandis que ceci avait lieu au nord d'Oporto, le maréchal Soult apprenait non-seulement l'arrivée de

sir Arthur Wellesley à Coïmbre avec une armée anglaise, mais même la présence des avant-postes ennemis sur la Vouga, où se trouvait le général Franceschi. On lui rendit compte qu'on apercevait quantité de bâtiments et d'embarcations dans le port d'Oveiro et à l'embouchure de l'Ovar. Dès lors il prit la résolution d'évacuer Oporto, de réunir son armée sur la rive gauche de la Tamega, espérant faire de cette rivière et du Duero une double ligne de défense. Il voulait ensuite se porter dans la province de Tras-los-Montès, occuper Bragança, se mettre en communication avec l'Espagne, et attendre que les événements lui permissent de reprendre l'offensive. Le général Lorge, resté à Braga avec une brigade de dragons, reçut l'ordre de se rendre à Amarante, et de se faire suivre par le bataillon qui était à Viana; le général Dulauloy, de diriger sur le même point la plus forte partie de l'artillerie, et de noyer les poudres qu'on ne pourrait emporter.

Aux soins qu'exigeait la position fâcheuse du maréchal, se joignirent bientôt les inquiétudes que fit naître la déclaration d'un officier général.

Dans la nuit du 8 au 9 mai, ce dernier apprit au maréchal que l'adjudant-major d'Argenton, du 18e de dragons, son ancien aide de camp, venait de lui faire part d'un complot qui se tramait de concert avec les généraux ennemis, et dont le but était en apparence de détrôner Napoléon et de pacifier l'Europe. D'Argenton arrêté répéta :

« Qu'il était allé à Lisbonne et à Coïmbre, où il avait parlé aux généraux anglais Wellesley et Be-

resford; qu'il avait compté les régiments ennemis; que la colonne qui attaquerait sous deux jours sur la Vouga était de 30 mille hommes, dont 3 mille de cavalerie; qu'on voulait contraindre le 2e corps à déclarer que la guerre contre l'Espagne et le Portugal était injuste, et à s'unir avec l'armée anglaise pour marcher de concert vers la France, en forçant les autres corps d'armée de faire les mêmes déclarations; qu'on espérait atteindre ainsi les Pyrénées, au débouché desquelles on trouverait une autre armée de 60 mille Anglais; qu'une fois ces résultats obtenus, un vaisseau anglais irait chercher le général Moreau pour le mettre à la tête des troupes et du gouvernement, tandis qu'on enverrait des officiers en Italie et en Allemagne pour inviter les armées françaises à prendre le même parti, les Anglais s'offrant à faire tous les frais, et ayant déjà ouvert un crédit de 600 mille francs; qu'enfin, si le maréchal résistait aux offres brillantes qu'on lui ferait, on s'assurerait de sa personne, et que l'on donnerait son commandement à un autre.

Il ajouta que le maréchal se faisait illusion sur le mécontentement de toute l'armée française, et sur ce qui se passait en Espagne, en Italie, en Allemagne, et en France.

D'Argenton fut conduit en prison, et des ordres furent donnés pour instruire son procès.

On trouva dans ses papiers trois passe-ports anglais, signés par l'amiral Berckley, et datés de Lisbonne le 27 avril. Il y en avait un au nom de d'Argenton, et les deux autres sous des noms supposés.

A la suite de la découverte de cet absurde complot, les deux frères Lafitte, l'un colonel, l'autre capitaine au 18e dragons, et le colonel Donadieu, furent arrêtés, par ordre du ministre de la guerre, à leur retour en Espagne, et conduits à Paris. D'Argenton s'évada pendant la retraite, fut repris plus tard, et fusillé.

Le maréchal ayant communiqué aux généraux qui se trouvaient à Oporto les déclarations de d'Argenton, en reçut l'assurance que les troupes étaient animées du meilleur esprit, ce qui sans doute fut pour lui un motif de tranquillité; mais il existait parmi les généraux d'autres causes de mécontentement (1).

Le duc de Dalmatie, maître d'Oporto, était parvenu non-seulement à rétablir l'ordre, mais même à se concilier l'estime des habitants, en faisant observer une exacte discipline par ses troupes. La classe aisée était fatiguée de la guerre : il profita de sa lassitude pour la travailler, dans un but d'intérêt et d'ambition personnelle; lui insinua que la protection de l'Empereur serait acquise à la ville et à la province d'Entre Duero et Minho, si l'on sollicitait de Napoléon l'accomplissement de l'article du traité de Fontainebleau, en vertu duquel il avait été stipulé que cette ville et cette province formeraient un

(1) Bien que toute cette affaire ridicule soit racontée tout au long dans le onzième volume de M. Thiers, qui en a puisé les détails aux mêmes sources que nous, dans les Mémoires inédits du maréchal Jourdan, nous avons cru devoir la rapporter ici le plus succinctement possible.

État indépendant. De là à supplier l'Empereur d'ériger cette partie du Portugal en royaume, et de donner cette couronne à lui, qui avait si bien mérité des habitants, il n'y avait plus qu'un pas. Plusieurs villes consentirent en effet à présenter des adresses dans ce sens. Une circulaire du chef d'état-major du maréchal engagea les généraux à favoriser cette démarche. Ces derniers crurent voir dans cette conduite de Soult un acte de trahison, et s'en expliquèrent assez hautement pour jeter la défiance dans les esprits. Le titre de gouverneur général du Portugal pris, après l'entrée à Chavès, par le maréchal, avait laissé à penser; et bientôt on en vint à lui donner en plaisantant, dans l'armée, le surnom de *Nicolas Ier*. Tout cela était ridicule, mais jetait un jour fâcheux sur la conduite du chef, semait la division, relâchait la discipline; et cependant l'union était plus nécessaire que jamais, car les Anglais marchaient, et le pays était loin d'être pacifié (1).

Sir John Caradock commandait les troupes anglaises en Portugal depuis la retraite de la Corogne; il avait successivement reçu des renforts d'Angleterre : néanmoins, se voyant menacé par le duc de

(1) La conduite du maréchal Soult, en cette circonstance, est au moins singulière; et c'est vraisemblablement à ces folles espérances de royauté qu'on doit attribuer son séjour à Oporto, lorsqu'il eut, le 22 avril, la certitude que les Anglais marchaient à lui. Cela est d'autant plus à présumer, que plus tard lui-même communiqua à Joseph, à Madrid, une lettre de l'Empereur dans laquelle Napoléon lui disait qu'il s'était rendu coupable du crime de lèse-majesté, mais qu'il lui pardonnait. Joseph l'engagea à brûler cette lettre.

Ce fait est tout au long dans les Mémoires de Jourdan.

Bellune, arrivé sur la Guadiana, il n'avait pas osé se porter à la rencontre du duc de Dalmatie lors de sa marche sur Oporto. Il avait laissé aux troupes nationales et aux habitants le soin de retarder la marche du maréchal, placé ses troupes à Leiria et Abrantès, et un corps portugais à Thomar, pour couvrir Lisbonne, en attendant les secours plus considérables qui lui étaient annoncés. Le général Wilson, de son côté, se tenait vers Almeida avec une légion formée par lui, observant cette partie de la frontière et les mouvements de la division Lapisse.

Sir Wellesley débarqua à Lisbonne le 22 avril, avec 10 à 12 mille hommes, ce qui porta l'armée anglaise à 30 mille combattants. Il réunit au commandement en chef des troupes britanniques celui de l'armée nationale, qui passa sous les ordres du général Beresford, et qui reçut une nouvelle organisation. Sir Wellesley ayant achevé ses dispositions, laissa à Abrantès le général Mackensie, avec une division anglaise et un corps portugais, pour observer le maréchal Victor et tâcher de détruire le pont d'Alcantara, ce qui fut exécuté, ainsi que nous l'avons vu ; il se dirigea ensuite sur Coïmbre, pour attaquer le maréchal Soult.

Ainsi, du 29 mars, jour de la prise d'Oporto, jusqu'au 22 avril, jour du débarquement de sir Arthur Wellesley, les Anglais n'avaient pas eu plus de 16 à 18 mille hommes dans les environs de la capitale. Si donc, au lieu de jeter ses divisions dans toutes les directions, pour combattre des bandes peu redoutables en ligne, le maréchal s'était porté sur

Lisbonne, ainsi que le lui prescrivaient ses instructions, en faisant connaître son mouvement à Madrid, il est plus que probable qu'il se fût emparé de cette ville importante, et que, soutenu par une forte diversion du duc de Bellune sur sa gauche, il eût rejeté encore une fois les Anglais de la Péninsule.

D'ailleurs, de deux choses l'une : ou, à son arrivée à Oporto, il jugea la conquête du Portugal impossible à cause du soulèvement général du pays, et alors il fallait se retirer, surtout ses communications avec l'Espagne étant interceptées, et ne pas attendre le jour du désastre; ou il croyait l'occupation de Lisbonne possible, et alors il devait marcher sur cette place.

Au lieu de cela, il resta inutilement quarante grands jours à Oporto. Une telle conduite ne peut s'expliquer que par les motifs politiques que nous avons donnés plus haut.

Toujours est-il que ce séjour prolongé du maréchal à Oporto, tandis que ses belles troupes livraient combats sur combats à des bandes d'insurgés et versaient inutilement leur sang précieux, fut la cause des tristes événements dont nous allons commencer le récit.

Dès que sir Arthur Wellesley eut mis le pied en Portugal, il donna ordre à Beresford et à Wilson de se porter sur Laméga, de rallier Sylveira, de passer le Duero et de s'emparer d'Amarante, afin de couper la retraite des Français sur Chavès. La jonction de ces divers corps, dont le général Beresford prit le commandement, s'opéra le 10 mai, jour où, comme

nous l'avons vu, le général Loison fut repoussé devant Povoa-da-Ragoa, et poursuivi jusqu'à Amarante. Dès la veille, l'armée anglaise était arrivée sur la Vouga. Une de ses colonnes avait suivi la grande route de Coïmbre à Oporto, et une autre, celle plus à gauche, qui conduit à Aveiro.

Sir Wellesley (1) résolut d'envelopper la division de cavalerie du général Franceschi, en position à Albergaria-Nova, avec le 31e d'infanterie légère, aux ordres du général Thomière. Il prescrivit à cet effet au général Hill, commandant la colonne de gauche, de s'embarquer pendant la nuit à Aveiro, et d'aller débarquer à Ovar, sur les derrières de la division française, tandis qu'elle serait attaquée en tête par la colonne de droite. Effectivement, le 10 au matin, l'ennemi se présenta sur le front et sur la droite du général Franceschi, et il y eut un engagement très-vif. Le maréchal Soult assure, dans son rapport, que le général Franceschi fit charger, sous le feu de 8 pièces qui tiraient à mitraille, la première ligne de cavalerie anglaise, la mit en déroute, lui tua du monde et lui fit des prisonniers. Sir Wellesley dit au contraire, dans le sien, que la supériorité de la cavalerie anglaise ne fut pas équivoque pendant toute la journée; qu'elle fit quelques prisonniers et prit de l'artillerie. Quand on admettrait l'exactitude du rapport de ce dernier relativement au résultat du combat, on pourrait, eu égard à la différence des forces en présence, contester la

(1) Note C.

supériorité de la cavalerie anglaise, car la division Franceschi avait 1,000 chevaux; les Anglais, pour l'envelopper, devaient bien en avoir le double ou le triple. Quoi qu'il en soit, cette action fut des plus honorables pour le brave Franceschi. Il se tira habilement d'une situation qui, pour bien d'autres, eût été périlleuse; il vint prendre position dans la nuit à Oliveira de Amasis, et se replia sur la division Mermet, à laquelle il se réunit.

Le 11, les Anglais se présentèrent en forces très-supérieures devant les deux divisions françaises, et il y eut un nouveau combat dont les deux partis se sont attribué l'avantage, mais qui, au reste, fut sans résultat remarquable. Les Français se replièrent sur le faubourg de Villa-Nova, et franchirent le Duero pendant la nuit. Le pont fut détruit immédiatement après leur passage.

Dès que les généraux Franceschi et Mermet furent arrivés à Oporto, le duc de Dalmatie se disposa à exécuter le projet de retraite sur la province de Tras-los-Montès par Amarante, dont nous avons parlé plus haut. Il espérait rencontrer d'autant moins de difficultés que, n'ayant pas reçu de nouvelles du général Loison depuis le 7, il le croyait encore sur le Duero. Étant donc sans inquiétude de ce côté, et ayant donné l'ordre d'amener tous les bateaux de la rive gauche sur la rive droite, il crut pouvoir rester à Oporto sans danger pendant la journée du 12, sans doute afin d'achever l'évacuation des malades et du matériel, et donner le temps de rallier tous les détachements.

Le 12 au matin, le 2e corps occupait les positions suivantes :

Le général Loison, commandant la division Heudelet, une brigade de la division Merle et une brigade de dragons de la division Lahoussaye, formant un total de moins de 6 mille hommes. Ce général, que le maréchal Soult supposait être à Mézanfrio et Povoa-da-Ragoa, se trouvait par le fait à Amarante, pressé vivement par le général Beresford, et se disposait à se replier sur Guimaraens.

Le général Lorge, avec une brigade de dragons et un bataillon, se portait de Braga sur Amarante.

Le général Caulaincourt était à Penafiel et aux environs avec sa brigade de dragons et le 86e régiment, et recevait l'ordre de laisser un régiment de dragons pour garder le pont de la Souza, et de se rendre à Amarante.

Le général Mermet campait en dehors du faubourg d'Oporto, sur la route d'Amarante. Il lui était recommandé de faire observer le cours du Duero par de fréquents partis. Il avait, dans la journée, porté une de ses brigades à Vallonga, et l'autre à Baltar.

Le général Franceschi, destiné à faire l'arrière-garde, se tenait en dehors d'Oporto, faisant observer la côte.

Enfin, une brigade de la division Merle et une brigade de la division Delaborde occupaient Oporto. Le général gouverneur de la ville était chargé de placer des postes pour observer le Duero et garder les bateaux réunis sur la rive droite. Les troupes de

la garnison se tenaient prêtes à prendre les armes au premier signal.

Sir Wellesley ayant à craindre, s'il ne se hâtait pas de passer le Duero, que, par une marche rapide, le maréchal Soult ne portât toutes ses forces contre le général Beresford et ne lui fit essuyer un échec, conçut un projet d'une hardiesse incroyable, que le succès a justifié, mais que le maréchal Soult, avec un peu plus de vigilance, aurait fait très-facilement échouer. Dès le 11 au soir, il envoya le général Murray à Avintas (quatre milles au-dessus d'Oporto) avec un bataillon, un escadron et deux pièces de canon, pour rassembler des bateaux et les faire descendre jusqu'au bac situé au-dessus d'un couvent près de Villa-Nova. Il lui prescrivit en même temps de passer le Duero à Avintas, si cela était possible. Un certain nombre de bateaux étant, en effet, arrivés pendant la nuit au point indiqué, un bataillon s'embarqua sous le commandement du général Paget, et prit poste sur la rive droite dans un enclos dit *le Prado*, et dans le parc de la maison de l'évêque. Le rassemblement des bateaux et le débarquement des premières troupes n'ayant pas été aperçu, les 48e et 66e régiments, un bataillon portugais, et successivement d'autres forces, débarquèrent.

Cependant vers les six heures du matin, le bruit du débarquement des Anglais se répandit. Le général Quesnel reçut l'ordre de vérifier par lui-même ce qui se passait sur le Duero : on assure qu'il rendit compte qu'aucun passage n'avait eu lieu, qu'on

ne voyait même pas d'ennemis sur l'autre rive; et que le maréchal, rassuré par ce rapport, s'occupa d'objets administratifs. On assure également qu'un général, à qui on rendit compte de la présence de l'ennemi sur la rive droite, ajouta si peu de foi à ce rapport, qu'il ne se donna pas la peine d'envoyer des reconnaissances pour s'assurer de la vérité.

Mais vers les dix heures le général Foy, étant monté sur une hauteur en face du couvent, voit un mouvement de bateaux remplis de soldats; il accourt à la caserne, fait prendre les armes au 17e régiment, et se porte à la rencontre de l'ennemi. A la tête du faubourg, entre la route de Vallongo et le Duero, on bat la générale, les troupes se forment, et marchent sur le point où on annonce la présence des Anglais. Par ce mouvement sur la gauche, le quai se trouve dégarni; le général anglais Sherbrock s'en aperçoit : il s'embarque à Villa-Nova à la tête de la brigade des gardes et du 29e régiment, et entre dans Oporto. En même temps le général Murray, qui a passé à Avintas, attaque la gauche des Français; ceux-ci parviennent à l'empêcher de s'emparer de la route d'Amarante, et battent en retraite dans cette direction. Le combat cesse à peu de distance d'Oporto. Le général Franceschi, qui fait l'arrière-garde, s'arrête à Vallongo; les autres divisions sont échelonnées jusqu'au pont de Souza; le quartier général est établi à Baltar.

Pendant le combat, les troupes des deux partis se mêlèrent plusieurs fois. Le général Foy, blessé, fut pris et délivré; il en fut de même du général Dela-

borde. La perte des Français ne fut que de 300 hommes, d'après le rapport du maréchal Soult; le général anglais la porte à 700 tués ou blessés. Ils perdirent 5 pièces de canon et 8 caissons dont les chevaux avaient été tués; ils laissèrent dans les hôpitaux 1,100 malades hors d'état d'être transportés.

La surprise de l'armée française à Oporto, en plein jour, est un événement si bizarre, que si on cherchait à le rattacher à la découverte du complot dont nous avons parlé dans le chapitre précédent, on pourrait en tirer des conséquences fâcheuses. La négligence des officiers chargés de faire observer le Duero est impardonnable; la conduite du maréchal fut plus qu'extraordinaire.

On a beaucoup vanté l'opération de sir Wellesley; on a dit qu'elle était belle, hardie et savante : on eût mieux fait de dire qu'elle a été heureuse, et qu'elle n'eût été que téméraire si le duc de Dalmatie avait été plus occupé de ses troupes et moins de ses projets ambitieux. Si l'on s'était seulement aperçu du rassemblement des bateaux, il eût été facile de les foudroyer pendant le passage, et de jeter dans le Duero tout ce qui aurait eu l'audace de débarquer.

Le maréchal reçut enfin à Baltar des nouvelles du général Loison ; il apprit sa retraite sur Amarante; il sut que, n'étant pas en état de tenir tête au général Beresford, il s'était retiré pendant la nuit sur Guimaraens. Dans cette situation, il n'y avait plus à songer à se porter sur Amarante; on y eût été prévenu par toute l'armée portugaise, retranchée der-

rière la Tamega, barrière difficile à franchir, et les Anglais auraient eu le temps d'arriver sur les derrières du 2e corps, qui se fût ainsi trouvé dans une position désespérée. Il n'était plus temps de chercher à regagner la route de Braga; il ne restait donc d'autre parti à prendre que de marcher sur Guimaraens; mais comme le chemin était impraticable pour les voitures, on se trouva dans la dure nécessité de faire le sacrifice de l'artillerie : elle fut, en effet, détruite le lendemain matin, ainsi que tous les équipages. N'ayant pas le temps de distribuer régulièrement les fonds de la caisse du payeur, on laissa l'argent aux troupes; mais comme dans ce moment chacun songeait plus à sa sûreté personnelle qu'à l'argent, il n'en fut enlevé qu'une très-petite partie; le caisson qui contenait le reste, placé près de ceux de l'artillerie, sauta en même temps que les autres. Les troupes, allégées de tout ce qui pouvait gêner leur marche, arrivèrent le 13 à Guimaraens, où le général Loison, ainsi que le général Lorge, qui venaient de Braga, se trouvaient déjà; de sorte que toute l'armée fut réunie. On avait été obligé de laisser 120 malades à Vianna, et 300 à Braga.

Le maréchal, profitant de l'avantage de pouvoir faire suivre à son armée les chemins les plus difficiles, au lieu de prendre la route de Braga, traversa la montagne, et vint reprendre, le 14, la route de Braga à Chavès, près de Povoa-da-Ragona. Il suivit, le lendemain, cette route jusqu'à Salamonde, où il apprit que le pont de Ruivaens était coupé, et gardé par 1,200 hommes et du canon. Prévoyant que, s'il

continuait à se diriger sur Chavès, il ne tarderait pas à rencontrer toute l'armée de Beresford qui marchait dans cette direction, et qu'il serait bientôt atteint par le général Wellesley, arrivé ce jour même à Braga, il se décida à se porter sur Montalègre.

A peine avait-il pris cette détermination, qu'il fut informé que, depuis le matin, un rassemblement de paysans travaillait à détruire le pont de Puente-Novo, par où il devait passer pour se rendre à Montalègre. Il n'y avait pas un instant à perdre pour s'emparer de ce passage. Cette opération fut confiée au major Dulong, du 31e d'infanterie légère, qui reçut l'ordre de partir à minuit avec 100 braves à son choix, de se porter à Puente-Novo, de s'en emparer, et d'enlever le poste qui le gardait. L'entreprise réussit complétement. Dulong arriva au pont sans voir d'ennemis. Le temps était affreux, et les Portugais se croyaient tellement à l'abri de toute surprise, qu'ils s'étaient réfugiés dans une baraque à peu de distance du pont, sans y placer une sentinelle. Le major aperçoit deux poutres qu'on a laissées sur les deux arches ; il passe dessus, suivi de ses soldats : le poste ennemi est égorgé, on travaille de suite au rétablissement du pont, et le 16, à huit heures du matin, il est praticable.

Les troupes commencent à défiler; mais bientôt elles rencontrent un autre obstacle. La tête de la colonne arrivée au pont de Misarella, près de Villa-de-Ponte, le trouve retranché. Des paysans cherchaient à le détruire, tandis que d'autres, postés sur les hauteurs, faisaient un feu des plus vifs sur les

troupes, obligées de défiler au fond de la vallée, par un chemin où à peine deux hommes pouvaient passer de front. Malgré ces obstacles, ces difficultés, le pont fut emporté, et les Portugais mis en déroute; mais, en même temps, l'arrière-garde fut attaquée par l'avant-garde de l'armée anglaise; il y eut quelque désordre, ce qui occasionna la perte du peu d'équipages qu'on avait sauvés sur des mulets.

L'armée continua sa marche de Montalègre, qu'elle traversa le lendemain sur Orense, par Alariz. Les habitants d'Orense ne s'étant pas enfuis, les Français trouvèrent dans cette ville des ressources dont ils avaient grand besoin.

Sir Wellesley entra à Montalègre le 18, et fit ses dispositions pour retourner vers le Tage. Le général Beresford, arrivé le même jour à Chavès, envoya, le 20, une reconnaissance sur Orense, et s'assura ainsi que l'armée française lui avait échappé.

Cette retraite fut très-pénible : la pluie continuelle et la longueur des marches, par des sentiers affreux, à travers des rochers et de hautes montagnes, harassèrent l'infanterie, presque sans chaussure. Les malheureux qui restaient en arrière étaient assassinés par les paysans; tous les villages étant abandonnés, les troupes ne vivaient que de maïs grillé. La cavalerie ne trouvait ni fourrages ni pâturages sur des sommets arides. Tant de fatigues, tant de privations occasionnèrent des pertes cruelles. Cependant on fut encore fort heureux que

Beresford, au lieu de courir d'Amarante à Chavès, ne se soit pas porté rapidement, par Basta, entre Salamonde et Ruivaens, à l'embranchement des chemins de Chavès et de Montalègre. Il aurait pu y arriver aussitôt que le duc de Dalmatie, lui disputer le passage, et donner ainsi le temps à sir Wellesley d'arriver à Braga. L'armée française sans artillerie, et n'ayant de cartouches que celles que portaient les soldats, avariées en grande partie par la pluie, serait sortie difficilement de cette position.

Le duc de Dalmatie n'ayant pas eu à beaucoup près des forces suffisantes pour faire seul la conquête du Portugal, on ne peut sans doute le blâmer d'avoir échoué. Sa retraite fut celle d'un homme de cœur, sachant sacrifier ses *impedimenta* pour sauver ses troupes. Mais son séjour à Oporto, au lieu de marcher sur Lisbonne, ainsi que cela lui était prescrit ; mais ce séjour prolongé jusqu'au 12 mai, lorsque vers la fin d'avril il apprit d'une manière certaine le débarquement des Anglais et leur marche vers le Duero ; mais la surprise de la ville, le passage de l'ennemi pour ainsi dire sous ses yeux, le matin du 12, sont des faits injustifiables.

Le duc de Dalmatie, arrivé le 19 mai à Orense, y séjourna le 20, et se porta ensuite sur Lugo, où il arriva le 23. On ne fut informé à Madrid de son retour que *le* 14 *juin.* Après avoir rendu compte de son expédition en Portugal, il prévint le roi qu'il allait se concerter avec le duc d'Elchingen pour détruire le corps de la Romana ; il demanda en même temps qu'on dirigeât sur Zamora un parc d'artillerie,

des fonds, des subsistances et des effets d'équipement pour son corps d'armée; *il resta ensuite près d'un mois sans donner de ses nouvelles* (1). Enfin, le 5 juillet, le roi reçut le duplicata d'un long rapport daté de la Puebla de Sanabria, du 25 juin, par lequel le maréchal rendait compte de ses courses contre la Romana. Cette opération n'ayant eu que des résultats insignifiants, nous ne nous y arrêterons pas. Il convint avec le maréchal Ney, à Lugo, d'un ensemble d'opérations qu'il n'exécuta pas, sans dire pour quel motif (2), et se porta, le 1er juillet, à Zamora, où il réunit son corps d'armée. Le roi apprit en même temps que le duc d'Elchingen avait évacué la Galice, et s'était retiré sur Lugo. Il est certain qu'on ne pouvait pas continuer à occuper cette province, lorsqu'une armée anglaise et une armée portugaise menaçaient le centre de l'Espagne; mais le maréchal n'étant pas pressé par des forces supérieures d'en sortir inopinément, il semble qu'il aurait dû attendre les ordres du roi.

Qu'on nous permette maintenant de remonter de quelques semaines, et de laisser un instant le récit des opérations militaires, pour jeter un coup d'œil sur la partie administrative du gouvernement de Joseph.

Ce prince, occupé non-seulement de la direction générale de la guerre, autant que les instructions venant de Paris lui en laissaient la faculté, travaillait

(1) Voir à la Correspondance.

(2) M. Thiers, dans son onzième volume, parle de ce fait, sur lequel nous ne nous appesantirons pas.

encore perpétuellement à Madrid, comme il l'avait fait à Naples, à améliorer tous les services, à élaborer les projets qu'il croyait propres à assurer, par la suite, le bonheur de ses sujets.

Vers le commencement d'avril, après les victoires de Medellin et de Ciudud-Real, voyant que l'état général des provinces s'améliorait, il crut devoir faire réimprimer et publier la constitution de Bayonne, afin de bien faire comprendre aux Espagnols que son plus cher désir était de régner sur eux en père plus qu'en souverain.

Le 3 mai, il présida pour la première fois son conseil d'État, et en fit l'ouverture par un discours qui produisit le plus grand effet. La séance fut employée tout entière à la discussion d'un projet de loi sur la dette publique. Joseph reçut, ensuite, les membres de ce conseil dans la salle du trône.

Quelques jours après, M. Rœderer, que le prince attendait avec impatience, arriva à Madrid pour y faire une courte apparition.

On ne tarda pas à apprendre l'ouverture des hostilités avec l'Autriche, et les premiers succès de Napoléon; mais le roi acquit alors aussi la malheureuse conviction que son frère voyait d'un mauvais œil sa conduite en Espagne. Cette conduite, honorable pour Joseph, qui ne voulait agir que dans l'intérêt de la nation espagnole, et pour la soustraire à la dépendance de la France, était diamétralement opposée à celle que Napoléon aurait voulu lui voir tenir. Il devenait facile de prévoir les obstacles qui n'allaient pas tarder à naître sous ses pas.

Ne voulant pas servir d'instrument aux projets de l'Empereur sur la Péninsule, Joseph aurait dû peut-être abandonner son royaume : il préféra suivre une marche intermédiaire, espérant, d'une part, par des concessions, obtenir, pour le bonheur des Espagnols, beaucoup d'un frère qui, dans le fond, l'estimait et l'aimait (1); d'une autre, par sa bienveillance et sa justice vis-à-vis de ses peuples, arriver à la soumission des provinces plus vite et plus sûrement que par la force des armes. L'ambition, qui n'avait pas accès dans son cœur, faisait place à deux sentiments, la bonté pour une nation généreuse, et l'amour fraternel.

Dans les premiers jours de juin, le manque total de nouvelles du duc de Dalmatie commença à jeter Madrid dans de vives inquiétudes ; le 15 du même mois, ces inquiétudes devinrent plus vives encore lorsque le général Bigarré, aide de camp de Joseph, depuis trois mois auprès de Soult, arriva, et rendit compte des événements d'Oporto et de la retraite du maréchal. Les armées des juntes se réorganisaient, se renforçaient partout; on s'attendait à la marche des Anglo-Portugais sur la capitale de l'Espagne ; l'horizon politique et militaire, un ins-

(1) On lit dans le premier volume de l'ouvrage du docteur O'Meara, page 232 :

« Napoléon m'a parlé de son frère Joseph, qu'il a représenté comme un très-excellent homme : « Ses vertus et ses talents, a-t-il observé, « sont propres à la vie privée ; la nature l'y avait destiné : il est « trop bon pour être un grand homme. Il n'a pas d'ambition ; il me « ressemble beaucoup de personne, mais il est mieux que moi. Il est « extrêmement instruit. » J'ai toujours remarqué que Napoléon parlait de son frère Joseph avec une vive affection. »

tant éclairci, devenait plus sombre. Le sort de Madrid pouvait dépendre d'une bataille. Joseph s'y prépara avec calme. Voulant juger par lui-même des forces dont il disposait réellement pour combattre l'ennemi, il partit le 22 juin pour Tolède.

La fin du mois fut signalée par un fait qui n'est pas sans importance. La junte de Séville autorisa *les corsaires de terre* devenus malheureusement célèbres depuis, sous le nom de *guérillas*. Le général Sébastiani reçut cette déclaration. On lui demanda de traiter ces corsaires de terre comme on traite ceux de mer, dans le cas où il viendrait à en tomber entre ses mains. Le général répondit qu'il ferait pendre tous ceux qui seraient faits prisonniers.

Tout annonçait donc, au commencement de juillet, une reprise d'hostilités plus sérieuse encore que par le passé. Une grande bataille devenait inévitable. On verra bientôt que le mois n'était pas écoulé, qu'elle avait eu lieu dans les plaines de Talavera, et que, sans l'orgueilleux entêtement du duc de Dalmatie, sans le mépris des ordres les plus sages, la fortune de la France donnait à Joseph l'occasion de terminer presque d'un seul coup, et pour longtemps, la guerre dans cette partie de ses États.

CORRESPONDANCE

RELATIVE AU LIVRE SIXIÈME

Jos. à Nap. Madrid, 1[er] avril 1809.

« Sire, Votre Majesté me demande si les travaux du génie sont achevés à Madrid; il y a longtemps que les fonds sont consommés, mais les travaux ne le sont pas encore. J'ai autorisé un payement de 20 mille fr. que le payeur a eu beaucoup de peine à faire, et on vient de reprendre les travaux; le général Lery espère recevoir bientôt des fonds. Les maréchaux ne reçoivent pas leur traitement mensuel; ils en ont besoin, tout est cher ici. »

Nap. à Jos. Paris, 2 avril 1809.

« Mon frère, les affaires d'Espagne vont mal. Comment est-il possible que vous restiez tant de temps sans avoir des nouvelles du duc d'Elchingen, et que, malgré les mouvements de la Romana entre la Galice et la Castille, combinés avec l'insurrection des Asturies, vous fassiez marcher la division Lapisse sur le midi, au lieu de l'employer dans le nord? Je ne comprends rien à tout cela, et je ne puis que prévoir des malheurs. Le nord va de nouveau s'insurger, et les pertes que je ferai pour apaiser tous ces soulèvements partiels équivaudront

à une grosse affaire perdue. Vous vous leurrez de la soumission de la Romana et de fausses nouvelles. Pendant ce temps les débris de la Romana se réorganisent, et voilà un mois qu'on le laisse tranquillement se reformer. Dans les affaires d'Espagne, *le nord passe avant tout*. Le rétablissement des communications avec le duc d'Elchingen est donc la première de toutes les opérations (1). »

« Sire, le corps du maréchal Victor vient de remporter une victoire complète sur le corps du général Cuesta le 28, le même jour que le général Sébastiani battait l'ennemi à Santa-Cruz. J'envoie à Votre Majesté les rapports du maréchal Victor. **Jos. à Nap. Madrid, 2 avril 1809.**

La division Lapisse a trouvé Ciudad-Rodrigo en état de défense; je lui ai ordonné de rejoindre, à Merida et Badajos, le maréchal Victor, qui, avec ce renfort, est en état d'entrer à Séville.

J'envoie des gens bien intentionnés et bien vus par la junte de Séville, afin de terminer la guerre par la soumission volontaire de l'Andalousie. Il faut s'emparer de Cadix et des escadres, avant que le désespoir les ait jetés entre les mains des Anglais.

J'ai beaucoup à me louer de M. Morla.

Point de nouvelles du maréchal Soult depuis le 10 mars.

Le maréchal Ney doit être en mouvement contre

(1) Joseph avait si bien compris cette vérité, qu'il avait prescrit la formation d'un corps de 8 mille hommes, sous les ordres de Kellermann, pour rétablir les communications avec le duc d'Elchingen, et enjoint au duc de Trévise de se porter sur Valladolid dans le même but.

les débris de la Romana et les Asturies. Je n'en ai pas de nouvelles directes et positives.

Je presse le duc d'Abrantès pour qu'il marche sur Valence, dans l'espoir de terminer les affaires du midi de l'Espagne avant les chaleurs.

Je prie Votre Majesté de ne pas oublier les avancements demandés par le maréchal Victor et le général Sébastiani, et de se rappeler aussi des avancements qui ont été demandés pour les officiers qui se sont distingués à Uclès, que Votre Majesté m'annonce vouloir accorder, grâces dont je préviens le maréchal Victor.

Depuis les mouvements de l'Autriche, j'ai un désir bien plus vif encore de terminer ici, pour pouvoir envoyer à Votre Majesté 50 mille hommes.

Je me rappelle que Votre Majesté ne voulut pas m'affaiblir à Naples lors de la dernière guerre; je me rappelle aussi qu'il y a eu des circonstances où 10 mille braves de plus eussent décidé plus tôt de grands événements. »

Jos. à Nap. Madrid, 3 avril 1809.

« Sire, je reçois la lettre de Votre Majesté du 25. Je presse les affaires tant qu'il est possible. Je désirerais pouvoir bientôt renvoyer à Votre Majesté une partie de ses troupes.

Le général Merlin est parti pour remplacer le général Lasalle. Dès qu'il sera arrivé ici, je lui donnerai l'ordre de rejoindre sur-le-champ Votre Majesté. »

Ordre de Napoléon.

« Monsieur le général Clarke, donnez ordre au général Suchet de se rendre à Saragosse, et de

prendre le commandement du 3e corps. Le duc d'Abrantès reviendra aussitôt qu'il sera remplacé par le général Suchet. » 5 avril 1809.

« Monsieur le général Clarke, écrivez au duc d'Abrantès, qu'avant de quitter l'Aragon, il s'occupe de régler trois points importants : Ordre de Napoléon. 5 avril 1809.

1° D'arrêter avec le commandant du génie le plan d'une forteresse à Tudela, et d'un réduit sur les hauteurs, avec des flèches détachées qui maintiennent la communication avec la rivière. Ces ouvrages seront d'abord faits en terre, mais de manière à pouvoir être revêtus successivement, et à devenir une bonne forteresse;

2° De mettre en état de siége le fort de Saragosse, et y faire placer dix mortiers pour commander la ville;

3° De faire évacuer toute l'artillerie sur la France.

Il est nécessaire qu'il y ait à Saragosse un colonel du génie, formant direction, et chargé de la conservation des fortifications de Jaca, et des détails de celles de Tudela et de la citadelle de Burgos.

Il faut qu'il y ait également à Burgos un autre directeur chargé du détail des fortifications de Burgos, de Miranda, et de tout ce qui est relatif au Passage et à Saint-Sébastien.

Donnez des ordres pour qu'on travaille sans délai aux ouvrages que j'ai arrêtés pour Miranda, tout en continuant avec la plus grande activité les ouvrages de Burgos.

Ayez soin de suivre de temps en temps la cor-

respondance relative aux fortifications de Tudela, de Miranda, de Burgos, et du fort de Jaca. Il faut que Jaca rétablisse promptement et maintienne sa communication avec la France, par Pau. »

Jos. à Nap. Madrid, 6 avril 1809.

« Sire, je reçois la lettre de Votre Majesté du 29. Elle a parfaitement raison d'avoir trouvé mauvais plusieurs numéros du journal français qui s'imprimait ici. Je l'ai supprimé. Ce n'était pas par malveillance, mais par sotte et puérile vanité, que l'on faisait l'éloge de Jovellanos et de Charles III. Votre Majesté sait mieux que personne combien il est difficile d'empêcher les bévues de beaucoup d'hommes, et surtout des gens qui veulent se faire imprimer vifs ou morts. Mais enfin ce journal français, que j'avais déjà apprécié avant Votre Majesté, ne me donnera plus d'inquiétude; il est supprimé.

J'ai écrit souvent au duc d'Elchingen dans l'esprit des instructions de Votre Majesté. J'ai donné ordre au général Kellermann de communiquer avec lui par tous les moyens possibles.

La division Suchet pourrait se porter à Valladolid, d'où elle serait dirigée contre la Romana. J'ai déjà écrit dans ce sens à Votre Majesté.

Les corps d'armée qui sont sous mes yeux vont très-bien. Le maréchal Victor et le général Sébastiani ont tout détruit devant eux. Le duc d'Abrantès ne me rend compte de rien; il a mis l'Aragon en état de siége; il prétend que je ne devais pas y envoyer d'intendant, ayant l'ordre de gouverner militairement. Il promulgue des décrets tous les jours.

Par celui du 28, Votre Majesté verra qu'il se réserve le droit d'imposer des contributions, qui seront levées par M. Michaux, ordonnateur que M. le duc d'Istrie a renvoyé de Valladolid, comme peu digne de beaucoup de confiance.

L'intendant que j'avais envoyé à Saragosse demande à s'en retourner, n'ayant rien à y faire. Le général Junot est mécontent; il ne peut pas faire le bien de ce pays, qui ne tardera pas à se soulever, si on ne traite les habitants comme des Ilotes. Le décret du 26 mars, article 2, porte une peine différente pour les habitants du royaume d'Espagne, y est-il dit, et pour les militaires : les premiers seront pendus, les seconds seront fusillés. Il n'y a rien qui exaspère plus les gens du pays : pourquoi deux peines pour le même crime ? Le général Junot se forme une garde de jeunes Aragonais. Je ne conçois rien à tout cela ; un mot de Votre Majesté en fera plus que tout ce que je pourrais lui écrire.

Votre Majesté doit être convaincue du désir que j'ai de ne pas lui être tant à charge ; je serais heureux si je pouvais lui renvoyer des troupes et de l'argent. »

Joseph à M. Dennié, intendant général. Madrid, 8 avril 1809.

« Monsieur, je reçois votre lettre et le rapport annexé, relatif aux laines et aux marchandises anglaises. . . . .

Je pense, Monsieur, que les marchandises de fabriques anglaises doivent être séquestrées ;

Que les denrées coloniales espagnoles doivent être laissées à leurs propriétaires.

Les laines qui n'étaient pas en dépôt lors du décret de l'Empereur doivent être laissées à leurs possesseurs.

Ces dispositions me paraissent fondées en justice, et conformes au décret de l'Empereur; faites-les exécuter avec votre zèle et votre impartialité habituelle. »

Jos. à Nap. Madrid, 9 avril 1809.

« Sire, la division Lapisse est au moment d'arriver au 1er corps ; elle lui sera bien utile; il était trop tard pour donner contre-ordre. Le général Kellermann ne partage pas les craintes qu'ont manifestées plusieurs officiers de Villa-Franca et Astorga ; il espère pouvoir battre la Romana avec les troupes qu'il réunit. Le maréchal Jourdan envoie tous les rapports et les copies de lettres au ministre de la guerre. *Les nouvelles du duc de Dalmatie décideront le mouvement du 1er corps. Le maréchal Victor ne négligera rien pour savoir ce qui se passe en Portugal.* »

Nap. à Jos. Paris, 10 avril 1809.

« Mon frère, je reçois votre lettre du 2, avec la nouvelle de la victoire du maréchal Victor. J'avais reçu, deux jours avant, la nouvelle du succès du général Sébastiani. Le ministre de la guerre vous envoie des nouvelles de ce qui se passe en Catalogne. Il paraît que le défaut de subsistances a fait penser au général Saint-Cyr qu'il devait se rapprocher de Barcelone. Le roi de Suède a été culbuté. Le duc de Sudermanie m'a écrit pour me demander la paix ; il est régent du royaume. L'Autriche pousse ses mouvements. Je suis fondé à penser qu'elle atta-

quera le 15. Demain ou après, je pars pour l'armée. Ne vous engagez point imprudemment, et par-dessus tout empêchez la Romana de soulever le nord. La division Lapisse paraît être placée pour faire cette opération. Je manque de généraux de cavalerie. Le général Lasalle a eu ordre de revenir : je ne sais pourquoi on ne l'a pas fait partir. Il y a en Espagne quatre fois plus de généraux de cavalerie qu'il ne faut, et l'Espagne est le pays où il y en a le moins besoin, puisqu'il n'y a pas de manœuvres de cavalerie à faire. Je ne sais pas comment le général Junot pourrait marcher sur Valence, à moins d'y envoyer le 5e corps; mais je le fais venir dans la Biscaye, pour le diriger ou sur le nord ou sur la France, selon les événements. Les Asturies et la Galice finiront par vous jouer un mauvais tour, si vous les négligez. »

Nap. à Jos. Paris, 12 avril 1809.

« Mon frère, il paraît que les Anglais n'ont pas pu entrer à Cadix, et que depuis le 15 mars ils ont réoccupé Lisbonne avec 10 ou 12 mille hommes. Il est donc bien important de savoir ce qui s'est passé ou se passera de ce côté. »

Jos. à Nap. Madrid, 12 avril 1809.

« Sire, j'ai reçu la lettre de Votre Majesté du 2. J'ai cru ne devoir pas laisser l'armée de Cuesta sur le Tage, aux portes de Madrid. Arrivée à Merida, l'armée du maréchal Victor avait besoin d'être renforcée par la division Lapisse, pour être prête à tout événement. Tous les rapports s'accordent à dire que les Anglais ont opéré un débarquement à Sainte-Marie de Cadix. Il m'importe d'avoir des nouvelles

de Lisbonne; il faut pour cela être maître de l'Estramadure.

J'ai renforcé le général Kellermann; je le crois bientôt en état de battre la Romana.

Je cherche à mettre un peu d'ordre dans les provinces; j'ai pensé que pour cela il faut que je fixe les traitements extraordinaires que les officiers généraux qui y commandent doivent y recevoir. Je désire que Votre Majesté trouve bon que cet avantage soit fait à ses officiers, afin que je puisse avec plus de raison exiger une grande sévérité et une grande pureté.

Je prie Votre Majesté d'autoriser le passage à mon service de M. Guy, chef de bataillon du 4e de ligne, aujourd'hui aide de camp du général Bisson. »

Jos. à Nap. Madrid, 15 avril 1809.

« Sire, ma femme m'écrit que Votre Majesté trouve bon que je me serve de l'emprunt de Hollande; j'ai fait écrire pour en presser le recouvrement. Je prie Votre Majesté de donner ses ordres pour que ses intentions soient remplies, par la mainlevée du séquestre que le trésor de l'empire y avait mis. J'ai le plus grand besoin de cette ressource; j'écris au roi de Hollande, et j'envoie un de mes officiers pour cet effet en Hollande.

Je n'ai pas encore de nouvelles du duc de Dalmatie. »

Jos. à Nap. Madrid, 18 avril 1809.

« Sire, l'estafette portant les dépêches de Paris du 7, a été enlevée par un parti de 50 cavaliers à Guadarama. Je n'ai pas encore de nouvelles du duc de Dalmatie.

Je prie Votre Majesté de trouver bon que je conserve dans ma garde un officier et 6 soldats du train de la garde de Votre Majesté qui s'y trouvent, et qui vont me servir de noyau pour former une compagnie, les deux que j'avais formées étant restées à Naples.

En général, tous les Français faits prisonniers avec Dupont, que Votre Majesté m'avait autorisé à admettre dans ma garde, ont fait une mauvaise réussite. Dernièrement j'ai dû en chasser plusieurs, qui s'étaient battus avec des soldats de la garnison.

J'attends l'avis de la mainlevée accordée par Votre Majesté sur l'emprunt de Hollande. »

Jos. à Nap. Madrid, 19 avril 1809.

« Sire, le maréchal Jourdan vient de me communiquer une lettre du ministre de la guerre du 9 avril; elle contient des reproches assez vifs et, je crois, peu mérités, en ce qu'on se plaint qu'il n'y a pas en Espagne une impulsion centrale, instantanée, qui dirige tous les mouvements de l'armée. Le ministre de la guerre doit sentir que cette *impulsion centrale et instantanée* ne peut exister dans l'état actuel des choses que pour l'exécution des ordres qui arrivent de Paris en Espagne, à mesure de leur arrivée, puisque des ordres sont des ordres, et que je dois y obéir, d'autant plus qu'il arrive tous les jours que les divers généraux reçoivent des ordres pareils, et que je ne puis pas prendre sur moi de rien y changer, sans courir le risque de voir mes ordres inexécutés, en contradiction avec ceux qui arrivent de Paris.

Si, au lieu de cette méthode, le ministre de la guerre prenait celle de ne correspondre, pour les mouvements de troupes, qu'avec le maréchal Jourdan, nous serions sûrs au quartier général, et toute l'armée saurait aussi que l'action est imprimée du quartier général d'Espagne ; qu'ainsi elle est une, et doit être réalisée sur-le-champ. Si mieux encore le ministre de la guerre, au lieu de transmettre des ordres qui doivent être exécutés, se contentait de nous faire connaître les intentions de Votre Majesté en masse, et nous donnait des instructions et des directions générales, qui dussent être modifiées selon les changements survenus dans les affaires d'Espagne depuis que ces instructions ont été tracées à Paris ; si Votre Majesté, me donnant ses conseils, me laissait la faculté de les suivre ou non, selon les événements, et qu'elle me témoignât la confiance dont j'ai besoin pour moi-même et pour les autres ; alors il pourrait y avoir une direction centrale et instantanée, une impulsion qui partirait du quartier général des armées d'Espagne, et qui naîtrait, autant que possible, des directions générales de Paris, subordonnées aux événements survenus et aux détails du moment ; *alors je pourrais, avec plus de justice, être responsable des mesures que j'aurais ordonnées.*

Je conçois que le ministre de la guerre dise : « L'Empereur veut rétablir les communications avec « les corps Soult et Ney avant de faire l'expédition « d'Andalousie. » Voici l'ordre, le reste doit être conseil ; et si je n'en avais pas reçu l'ordre, je n'aurais peut-être pas fait partir *de Salamanque la di-*

vision Lapisse. Aujourd'hui qu'elle est à Alcantara, c'est elle probablement qui nous mettra en communication la première avec le duc de Dalmatie.

J'ai fait donner l'ordre au général Kellermann de marcher avec 10 mille hommes sur la Romana; mais, pour réussir, il faut qu'il le trouve où il est. Le maréchal Mortier doit se porter sur Valladolid pour soutenir Kellermann : c'est l'affaire de peu de jours pour faire réussir Kellermann sans le compromettre, après quoi le maréchal Mortier pourra recevoir d'autres ordres, se rapprocher de Burgos, et même de Logrono. Si, au lieu de cela, le maréchal Mortier ne quitte pas Burgos, vous sentez les inconvénients hypothétiques qui peuvent en résulter. »

« Sire, je reçois la lettre de Votre Majesté du 12. Je n'ai pas encore de nouvelles précises du maréchal Soult; on répand qu'il a dû entrer à Oporto la torche à la main, les habitants ayant opposé une grande résistance.

Jos. à Nap. Madrid, 22 avril 1809.

Le général Sébastiani mande qu'une armée ennemie s'avançait contre lui; j'attends d'autres détails demain.

Le maréchal Victor doit, à cette heure, avoir été rejoint par la division du général Lapisse. J'attends des nouvelles du maréchal Soult par le maréchal Victor; il ne néglige rien, j'espère, pour cela. Le général Lasalle part aujourd'hui d'ici (1). »

(1) Ainsi le 22 avril, jour du débarquement de sir Arthur Wellesley à Lisbonne, on n'avait encore aucune nouvelle de Soult à Madrid; et, le 29 mars, le maréchal était entré à Oporto. Il est difficile d'ad-

Jos. à Nap. Madrid, 24 avril 1809.

« Sire, la division Lapisse a fait, le 18, sa jonction avec le maréchal Victor; elle a battu un corps de 4 mille hommes à Alcantara, lui a fait 600 prisonniers et pris 6 pièces de canon. Point de nouvelles des maréchaux Soult et Ney.

Le général Kellermann est en marche. »

Victor à Jourdan. Merida, 25 avril 1809.

« Monsieur le maréchal, quelques déserteurs, arrivés depuis peu, rapportent que l'armée de Cuesta est forte aujourd'hui d'environ 22 mille hommes d'infanterie, de 6 à 7 mille chevaux, et que la junte de Séville a fait remplacer les 22 pièces de canon qu'elle a perdues à Medellin. Cette armée est sur la route de Séville, depuis Monasterio, où est le quartier général, jusqu'à Los-Santos de Meynona. Je la fais observer par ma cavalerie et un peu d'infanterie. La garnison de Badajos a été augmentée de 3 à 4 mille hommes. D'un autre côté, la junte de Séville, de concert avec quelques émissaires anglais et portugais, organise un corps de troupes réglées à Alcantara et des rassemblements d'insurgés sur nos derrières. Dans cet état de choses, je vais me placer de manière à observer toutes ces réunions d'ennemis, et à les combattre toutes les fois que j'en trouverai l'occasion : je concilie cette mesure d'urgence avec la nécessité de faire vivre les troupes. Un corps de 4 mille hommes, tant infanterie que cavalerie, sera dirigé dans peu de jours

mettre que pendant ces vingt-quatre jours le duc de Dalmatie n'a pu trouver moyen de faire connaître à Joseph le résultat de ses opérations.

vers Logrosan, pour dissiper les rassemblements qui s'y forment, et pour voir venir les ennemis que l'on détacherait des environs de Ciudad-Réal dans l'intention de nous inquiéter, de concert avec l'armée de Cuesta. Je pourrai voir arriver, où je serai placé avec le gros de mes troupes, et l'armée de Cuesta et le corps d'Alcantara. Enfin, je vais me mettre en mesure de les faire repentir de leur entreprise, si toutefois ils la tentent. Mon avant-garde sera à Merida. Les trois divisions françaises occuperont Montanches, Torremocha et Salvatiera. La cavalerie sera établie autour de moi. Je me lierai avec Truxillo, qui est approvisionné et armé, et avec Miajadas, pour avoir des nouvelles du corps que j'envoie à Logrosan. J'aurai soin d'instruire Sa Majesté de tout ce qui pourra intéresser son service.

P. S. J'ai eu l'honneur d'écrire deux fois au roi, pour lui annoncer l'arrivée de la division Lapisse. »

« Sire, le maréchal Jourdan est fort affligé de ne point se trouver porté sur le tableau des maréchaux de l'empire; il est humilié au point que je ne pense pas qu'il puisse continuer son service dans l'état équivoque où il se trouve placé. Il expédie un de ses aides de camp à Votre Majesté, pour la supplier de décider sur son sort. *Je ne pense pas qu'il soit possible de servir avec plus de zèle et de succès que le fait le maréchal Jourdan : à Naples comme en Espagne, il m'a rendu les plus grands services dans les places que Votre Majesté lui a confiées.* Il

Jos. à Nap. Madrid, 26 avril 1809.

est vrai que lors de mon voyage à Bayonne, et dernièrement encore à Chamartin, j'ai dit et écrit à Votre Majesté que je pensais que le maréchal Jourdan pourrait passer définitivement au service d'Espagne pour rester avec moi, mais qu'il ne s'y résoudrait jamais qu'autant que Votre Majesté lui témoignerait sa satisfaction en le traitant comme les autres maréchaux, qui tous ont été nommés ducs. Votre Majesté me fit espérer cette grâce pour lui; de plus, elle pensa qu'il conserverait son titre de maréchal comme le maréchal Pérignon, Lefebvre, même en se fixant définitivement en Espagne.

Il n'en est pas ainsi aujourd'hui. Je n'ai reçu aucune décision de Votre Majesté; le maréchal n'a fait aucune démarche, je n'en ai fait aucune en son nom, et il est rayé du tableau des maréchaux. Il ne peut concevoir la cause d'une semblable omission. Je prie Votre Majesté d'accueillir sa demande, et de le traiter aussi favorablement qu'il le mérite, *personne n'ayant plus de titres que lui à la bienveillance de Votre Majesté.* »

Jos. à Nap. Madrid, 28 avril 1809. « Sire, le général Kellermann écrit d'Astorga qu'il avait des rapports qui lui feraient craindre que l'artillerie du maréchal Soult, laissée à Tuy sous la garde du 70e régiment, n'eût été enlevée par l'ennemi, qui aurait fait 1,500 prisonniers. Le maréchal Soult aurait pris Oporto d'assaut.

Le maréchal Mortier est arrivé à Burgos; je lui donne l'ordre de se porter à Valladolid, d'où je le dirigerai sur la frontière du Portugal, pour se

mettre en communication avec le maréchal Soult par Orense. S'il était vrai qu'il y eût beaucoup d'Anglais débarqués, que l'artillerie du maréchal Soult eût été enlevée, s'il avait perdu du monde par la guerre et les maladies, il serait bien utile qu'il se sentît appuyé pour passer le Duero, ou pour attendre de nouveaux événements dans la position où il se trouve, ou même pour se concentrer davantage. Lui seul peut prendre le parti que la circonstance où il se trouvera lui dictera; dans tous les cas, le maréchal Mortier a l'ordre de ne pas s'avancer au delà d'Orense, son corps devant être disponible pour le nord de l'Espagne, et même pour la France.

Si l'événement du maréchal Soult est vrai, il ne sera pas possible de nous passer du maréchal Mortier sans exposer le pays. J'exécuterai, au reste, les ordres de Votre Majesté. »

« Sire, je reçois les lettres ci-incluses du maréchal Ney; il doit être aujourd'hui en communication avec le général Kellermann. Jos. à Nap. Madrid, 30 avril 1809.

Les propriétaires et commerçants espagnols ont reçu l'avis que l'entrée des laines en France était prohibée; voici le moment de la tonte. Cette ressource, la seule qui reste au pays, va manquer, si Votre Majesté ne fait pas contremander une disposition aussi impolitique et aussi injuste; il ne reste plus qu'à brûler les laines en Espagne. Cet ordre aura été donné, par mesure de police, dans le temps que l'on confisqua les laines de Burgos; mais il ne

peut pas entrer dans les vues de Votre Majesté qu'il y ait aucune application aujourd'hui. »

Jos. à Nap. Aranjuez, 14 mai 1809.

« Sire, je me suis rapproché du général Sébastiani, qui paraît menacé par les troupes de la Sierra-Morena. J'ai appris avec bien du plaisir les nouveaux et prodigieux succès de Votre Majesté en Allemagne. Je prie Votre Majesté d'agréer ma tendre amitié. »

Jourdan à Ney. Madrid, 15 mai 1809.

« Monsieur le maréchal, le roi a été instruit, par M. le maréchal duc de Trévise et par M. le général Kellermann, des dispositions qui ont été arrêtées entre vous et M. le général Kellermann pour l'expédition des Asturies. Sa Majesté les a approuvées, et en a recommandé l'exécution à M. le duc de Trévise en ce qui le concerne.

Le roi pense, Monsieur le maréchal, que le principal but de l'expédition doit être la destruction du corps de la Romana. Il est de la plus haute importance de le poursuivre vigoureusement, et de le forcer à mettre bas les armes. Après la destruction de la Romana, il faudrait faire parcourir la province par des colonnes mobiles, qui désarmeront les habitants : il sera aussi nécessaire de faire prêter serment de fidélité aux autorités et au clergé, et de prendre, à Oviédo et dans les autres principales villes, des otages choisis parmi les moines, les prêtres et les habitants qui ont le plus d'influence sur le peuple, en déclarant que ces otages seront responsables de la tranquillité de la province. On les conduira à Valladolid, où ils seront gardés soigneusement et bien traités.

Sa Majesté, croyant qu'il serait dangereux de disséminer davantage l'armée, désire qu'après ces diverses opérations on ne laisse point de troupes, à poste fixe, dans les Asturies. Cette province fera partie de votre commandement; vous tâcherez d'y maintenir la tranquillité par des colonnes mobiles. »

« Monsieur le maréchal, j'ai l'honneur de prévenir Votre Excellence qu'ayant été instruit, le 11 de ce mois, de la marche d'un corps portugais sur Brozas par Alcantara, je me suis mis en marche le même jour, pour reconnaître et attaquer ce nouvel ennemi. Arrivé à quelques lieues de lui, j'ai su qu'il avait le projet de faire une diversion en faveur de l'armée de Cuesta, qui, de son côté, devait nous attaquer sur la Guadiana, et que ces deux mouvements étaient concertés. A notre approche de Brozas, les Portugais se sont retirés à Alcantara, où je les ai fait attaquer par la division Lapisse; ils s'y sont défendus pendant environ deux heures, et se sont ensuite retirés en grande hâte, avec perte de quelques centaines d'hommes et d'une pièce de canon. Le général Lapisse les a fait poursuivre jusqu'au delà de Salvatiera.

Victor à Jourdan. Torremocha, 21 mai 1809.

L'objet de notre marche sur Alcantara étant rempli, puisque je connaissais le nouvel ennemi qui nous menaçait, de même que la situation de M. le duc de Dalmatie, j'ai dû revenir promptement vers la Guadiana, pour recevoir l'armée de Cuesta, s'il lui avait pris fantaisie de nous suivre. »

Ney à Joseph. Oviédo, 21 mai 1809.

« Sire, j'ai eu l'honneur de rendre compte à Votre Majesté que l'expédition des Asturies avait été concertée avec le général Kellermann aussitôt son arrivée à Lugo ; cette opération importante est terminée, et le succès en a été complet.

Je partis le 13 de Lugo avec le 25e régiment d'infanterie légère, les 27e, 39e et 59e de ligne, le 3e de hussards, le 25e de dragons, 8 pièces d'artillerie de montagne portées à dos de mulets, 200 mille cartouches de réserve, et sept jours de biscuit. Cette division, commandée par le général Maurice Mathieu, était divisée en quatre brigades aux ordres des généraux Lorcet, Labassée, Marcognet et Bardet. Les troupes prirent position, le même jour, dans le val de Pedroso.

Le 14, on campa à Navia de Suarna. On échangea quelques coups de fusil en y entrant, et nous y fîmes 25 prisonniers. J'appris que l'armée dite de Galice, forte de 3 mille hommes de troupes de ligne et d'une multitude de paysans armés, était campée à Fuensagrada et Pequin ; j'aurais pu, dès le 15, l'attaquer à revers, et le succès n'était pas douteux ; mais je préférai profiter de l'ignorance où l'ennemi était de mes desseins pour gagner quelques marches, tomber tout à coup au milieu de ses forces, et en rendre ainsi la réunion impossible. Il supposait qu'arrivé à Navia de Suarna, je changerais de direction à droite, pour regagner la direction de Villa-Franca par le val de Negra, et me diriger ensuite sur Orense. Des lettres que j'avais laissé intercepter à dessein lui avaient fait adopter cette opinion.

Le 15, je pris position à Tormaleo. On dispersa dans cette marche un convoi de 300 mulets, portant à l'armée ennemie de la farine, des fusils, des munitions. Les paysans qui restaient dans les villages nous prenaient pour des fous, d'oser engager une armée dans les Asturies par un pareil chemin; la route ou plutôt le sentier était en effet impraticable.

Le 16, je pris position à Cangas de Tineo. On y trouva des recrues destinées pour Fuensagrada; je les renvoyai dans leur village avec des proclamations. On détruisit des fusils et des munitions.

Le 17, j'arrivai à Salas, et portai l'avant-garde à Cornellana où je devais passer la Narcea: il n'existe point de pont sur ce torrent, que la fonte des neiges rend très-large et très-rapide; on y trouva heureusement des petites barques qui pouvaient porter vingt hommes à la fois; mais il n'existait point de gué pour la cavalerie. Je me déterminai alors à faire ouvrir une digue, pour procurer aux eaux un autre écoulement. Les troupes se livrèrent à ce travail pénible avec tant d'ardeur, qu'en trois heures la rivière baissa d'un pied, et la cavalerie et les bagages purent passer à gué; des nageurs, placés de distance en distance, recueillirent six hommes que le courant entraînait; quatre chevaux furent noyés.

Ce n'est que le 17 que la Romana, dont le quartier général était à Oviédo, apprit avec certitude que je marchais à lui; la garnison de cette ville était de 3 mille hommes, composée du régiment de la Princesse et de milices. Il se hâta d'envoyer 1,200 hommes avec 2 pièces de canon au pont

de Penaflor, et porta le reste de ses troupes à Gallegos, pour défendre également le pont sur la Nova. Ces deux détachements étaient munis d'outils et de poudre pour faire, au besoin, sauter les ponts. Tranquille après ces dispositions, la Romana resta à Oviédo, et envoya aux généraux Mahy et Mandizabal l'ordre de rétrograder par Salime et la Pola de Alande, pour nous couper la retraite.

Le 18, à six heures du matin, l'avant-garde avait passé la Narcea et se dirigeait sur Grado; à huit heures, toute la cavalerie et un bataillon du 25[e] léger marchèrent pour la soutenir; l'ennemi, qu'elle avait trouvé à Grado, fut culbuté avec une extrême rapidité jusque près de Penaflor. Toutes les hauteurs étaient couvertes de paysans, et le feu devint extrêmement vif de tous côtés. J'ordonnai au général Lorcet d'enlever le pont à la baïonnette. Cet ordre fut exécuté avec la plus grande audace; les deux pièces de canon furent prises, et on passa au fil de l'épée tout ce qu'on put atteindre d'ennemis. La cavalerie était en bataille dans une petite plaine, et maintenait mes communications; mais il fallut y renoncer, parce que je voulais profiter de la terreur de l'ennemi pour enlever le pont de Gallegos. En conséquence, je laissai le bataillon du 25[e] pour garder le pont et les hauteurs de Penaflor, tandis que le bataillon des voltigeurs d'avant-garde et 50 hussards marchèrent sur Gallegos. Ce dernier pont fut assez bien défendu par le régiment de la Princesse; mais néanmoins il fut enlevé, ainsi qu'une pièce de douze. On poursuivit l'ennemi à une petite distance,

et on revint se barricader sur le pont, pour y attendre la réunion des brigades.

Cependant, le passage de la Narcea avait continué pendant tout le jour et toute la nuit. Le 19, à six heures du matin, la division était en marche, sans avoir perdu un seul homme dans ce passage si dangereux. Les fuyards ennemis, auxquels s'étaient réunis plusieurs milliers de paysans, faisaient le coup de fusil sur toute la profondeur de ma colonne, depuis Gallegos jusqu'à Cornellana; il fallait une compagnie pour porter les ordres d'une brigade à l'autre, quoiqu'elles fussent flanquées.

La Romana, apprenant la défaite de ses troupes, s'enfuit d'Oviédo. Les magasins et les plus riches maisons de la ville furent pillés par les paysans et la populace. Ce pillage eut des suites funestes : ces malheureux, ivres d'eau-de-vie, entreprirent de défendre la ville, et firent feu dans toutes les rues; mais avec un tel désordre que nos soldats, fatigués de tuer, se contentèrent à la fin de les désarmer, et de les chasser de la ville.

Le 19, à neuf heures du soir, la 3e et la 4e brigade étaient dans Oviédo; l'avant-garde et la 1re brigade prenaient position à l'embranchement de la route de Gijon et d'Avilès, ainsi qu'à Coyes et Lugonès sur la Nova.

La Romana s'est embarqué à Gijon le 19, à cinq heures du matin, avec les membres de la junte, sur une corvette espagnole. Retenu en vue par les vents contraires, il a pu apercevoir l'entrée des Français.

Le 20, les troupes entrèrent à Gijon. On a trouvé

dans cette ville et à Oviédo plus de 250 milliers de poudre, autant de plomb, beaucoup d'artillerie, de fusils et d'équipements militaires, tout cela fourni par les Anglais. Deux brigantins de la même nation, chargés de divers effets, ont été incendiés par l'ennemi au moment de son départ. Nos soldats sont parvenus à en sauver un.

Aujourd'hui une petite colonne d'infanterie que j'avais envoyée sur la Pola de Lena a fait sa jonction avec la tête des troupes du général Kellermann, qui arrive ici ce soir. Cette colonne a trouvé l'ennemi, et l'a culbuté. Demain, je pars d'ici pour marcher contre l'armée insurgée dite de Galice; je sais que les chefs sont extrêmement embarrassés; j'espère disperser leurs troupes et retourner dans mon ancienne position, pour me porter ensuite sur Vigo, et tâcher d'avoir des nouvelles du duc de Dalmatie.

Le général Kellermann pourra aisément garder les Asturies avec 6 ou 7 mille hommes. Autant qu'on peut juger dans ce premier moment de la disposition des esprits, le peuple paraît las de la guerre. La Romana et les autres chefs sont détestés ; je ne crois pas qu'ils osent reparaître.

Sans pouvoir maintenant nommer à Votre Majesté tous les officiers et soldats qui ont mérité des récompenses par leur dévouement, je crois devoir vous faire connaître ceux qui se sont particulièrement distingués sous mes yeux.

Le général Maurice Mathieu a montré autant d'activité que de zèle à surmonter tous les obstacles ; il

est rempli de capacité, couvert de blessures, et l'un des plus anciens généraux de division. Je vous supplie, Sire, de lui faire accorder le grand-aigle de la Légion.

Je demande la décoration de légionnaire pour M. Gorse, jeune officier d'artillerie très-intéressant, qui s'est jeté à la nage tout habillé pour sauver un maréchal des logis qu'il a ramené à bord, après avoir failli périr lui-même.

Je demande également la décoration d'officier pour M. Massenari, capitaine de carabiniers au 25[e] léger, qui a sauvé la vie à quatre hommes qui auraient péri sans son dévouement.

Le colonel d'artillerie Digeon n'a cessé de me donner des preuves d'activité, d'aptitude et de courage. Je désirerais qu'il pût être nommé général de brigade.

Mais l'officier sur lequel j'appelle surtout l'attention de Votre Majesté, c'est M. le chef de bataillon Villard, du 59[e], qui commandait le bataillon de voltigeurs d'avant-garde : cet officier, l'un des plus braves soldats de l'Empereur, a enlevé sa troupe avec une audace rare, et a reçu, sur le pont de Penaflor, sa cinquante-cinquième blessure. Je désire beaucoup qu'il obtienne de l'avancement.

Il est très-difficile d'apprécier la perte de l'ennemi ; elle doit avoir été énorme, car toute la route, depuis la Narcea jusqu'à Oviédo, est jonchée de cadavres. Le soldat, très-irrité, ne fait presque pas de prisonniers.

Notre perte ne mérite pas d'être citée. Nous avons

retrouvé beaucoup de soldats du 6e léger et de plusieurs régiments du 2e corps.

J'ai l'honneur de mettre sous les yeux de Votre Majesté le rapport détaillé que j'ai reçu du général Maurice Mathieu.

Je supplie Votre Majesté de faire envoyer copie de ce rapport au ministre de la guerre. »

Rapport du général Maurice Mathieu à Ney. Oviédo, 21 mai 1809.

« Monsieur le maréchal, conformément aux ordres de Votre Excellence, les troupes destinées à l'expédition des Asturies, et composées des brigades Lorcet, Labassée, Marcognet et Bardet, sont parties de Lugo le 13 de ce mois, et ont pris position le même jour au-dessus de Val-de-Pedroso.

Le 14, elles sont arrivées à Navia de Suarna. Le 15, elles ont été établies, l'avant-garde à Llanelo, la brigade Marcognet à Fondo de Villa, la brigade Bardet à Fresno. Cette journée a été très-pénible, à cause des montagnes escarpées et des chemins affreux qu'il a fallu parcourir.

Le 16, la division s'est rendue à Cangas de Tineo; l'avant-garde a été placée au couvent de Corias. Les troupes ont fait, ce jour-là, sept lieues de pays, équivalant à près de sept postes de France, et ont franchi des montagnes quasi inaccessibles.

Le 18, à une heure du matin, j'ai fait porter un parti sur Cornellana, pour s'emparer des barques sur la rivière de la Narcea. Cette mesure, exécutée d'après les ordres de Votre Excellence, a eu le succès le plus heureux; l'avant-garde a passé, et a trouvé sur les hauteurs, à un quart de lieue en

avant de Cornellana, un corps ennemi qui venait pour détruire les barques et nous ôter tout moyen de passage. Ce corps a été culbuté, et on lui a tué beaucoup de monde. Les hussards du 3e l'ont poursuivi jusqu'à Grado, où ils sont arrivés assez à temps pour délivrer plusieurs Français prisonniers de guerre, et s'emparer d'un magasin d'effets militaires et de liquides.

L'ennemi occupait à Penaflor le pont sur le Nalon, avec environ 1000 hommes et 2 pièces de canon. Votre Excellence avait ordonné qu'on s'emparât rapidement de ce pont.

Le général Lorcet y a marché avec son avant-garde, et l'a enlevé ; on y a pris les 2 pièces de canon et tué environ 300 hommes. Cette position de Penaflor est très-forte, et pouvait être facilement défendue.

Nous avons eu 2 hommes tués et 18 blessés, dont la plus grande partie très-légèrement. M. Villard, chef de bataillon, commandant le bataillon de voltigeurs d'avant-garde, a été blessé, je crois, pour la cinquante-cinquième fois. C'est un officier des plus distingués, le brave des braves, digne de la plus grande vénération.

On a poursuivi l'ennemi jusqu'au delà de la Puente-Gallegos, sur la Nova. M. Durdant, aide de camp du général Lorcet, a été tué dans cette poursuite. C'était un officier très-estimé. MM. Marion, capitaine-adjoint, Lajoie et Croutelle, capitaines, Morelle, sous-lieutenant, Husson, sergent, tous quatre du 25e régiment d'infanterie légère ; Dupuis, ca-

pitaine, Laroche et Victor, sous-lieutenants au 27e de ligne, se sont particulièrement distingués.

Pendant que l'avant-garde culbutait l'ennemi sur tous les points, et s'emparait des positions les plus importantes, les différentes brigades passaient la rivière la Narcea, et venaient prendre position à Penaflor. Ce passage s'est fait avec la plus grande célérité. Les généraux Lorcet, Labassée, Marcognet et Bardet ont fait des efforts surnaturels, ainsi que leurs troupes, pour se trouver en présence de l'ennemi.

Le 19, les troupes se sont portées sur Oviédo, d'où le marquis de la Romana et les membres de la junte s'étaient échappés la veille. Quelques centaines de paysans, qui, le matin, avaient pillé la ville, et qui s'étaient enivrés, ont tiré quelques coups de fusil, et ont été sabrés.

Une pièce de canon en bronze, que l'ennemi portait sur Puente-Gallegos, a été prise à une lieue d'Oviédo.

Après avoir pris possession d'Oviédo, j'ai porté, d'après vos ordres, l'avant-garde du général Lorcet sur la route de Gijon à Valdernon, la brigade Labassée à Prulia; et les brigades Marcognet et Bardet sont restées à Oviédo, où elles sont arrivées à dix heures du soir.

Sur la route de Gijon on a trouvé quelques pelotons ennemis, qui ont été sabrés.

Le 20, j'ai, d'après les ordres de Votre Excellence, dirigé sur Aviles la brigade Marcognet, et je me suis porté sur Gijon avec l'avant-garde du général Lorcet et la brigade Labassée.

La brigade du général Bardet est restée en réserve à Oviédo, poussant des reconnaissances sur Pola de Lena (route de Léon), afin d'avoir des nouvelles du général Kellermann.

A peu de distance de Gijon, 400 hommes qui s'y trouvaient encore ont tiré sur nous trois coups de canon; mais ayant fait marcher des troupes sur la route de Villa-Viciosa et sur celle de Candus, pour leur couper la retraite, ils se sont enfuis précipitamment vers Villa-Viciosa. On a sabré ou pris quelques-uns de leurs traînards, et nous sommes entrés à Gijon, où l'on a trouvé 12 pièces de canon et beaucoup de munitions; un brick anglais, chargé d'effets militaires pour les insurgés. Un autre brick, aussi anglais, avait été brûlé, et était encore en feu.

Le général Marcognet, arrivé devant Aviles, y a trouvé environ 1000 Asturiens, pour la plupart en uniforme : ils ont voulu défendre la ville; mais ils ont presque tous été tués. Le colonel qui les commandait, ancien militaire retiré à Aviles, a été blessé et fait prisonnier; on prétend qu'il a été forcé par les insurgés de les commander.

La compagnie du 25e régiment de dragons, commandée par le capitaine Clavel, a fait un grand carnage des ennemis.

La Romana s'est embarqué, il y a deux jours, à Gijon, abandonnant son armée et le pays sur lequel il a attiré tous les maux de la guerre.

La rapidité de vos marches a tellement déconcerté les ennemis, qu'ils n'ont pas su où donner de

la tête. Votre Excellence avait très-bien calculé sur l'importance de passer la Narcea et de s'emparer du pont de Penaflor. Deux heures plus tard, l'ennemi détruisait les barques de Cornellana, coupait le pont sur le Nalon, et nous ôtait tout moyen de passage, ce qui lui donnait le temps de se reconnaître et de rassembler ses nombreuses troupes, aujourd'hui sans chef, coupées et dispersées de toutes parts.

Ainsi, cette principauté, l'épouvantail du nord de l'Espagne, orgueilleuse d'avoir résisté aux Maures, a été conquise dans un instant par vos savantes combinaisons, et a vu l'armée française, tombée sur elle comme la foudre, ne laisser à son gouvernement anarchique et à ses chefs militaires qu'une fuite honteuse et précipitée.

Votre Excellence a tout vu, tout dirigé; elle a été témoin du zèle, du dévouement, de la valeur des troupes, des généraux et des officiers d'état-major, qui, depuis notre départ de la Galice, n'ont pas eu un instant de repos. Je prends la liberté de les recommander très-instamment à votre bienveillance.

La compagnie de voltigeurs du 59e, et les 20 dragons envoyés en reconnaissance sur Pola de Lena, aux ordres de M. Springling, capitaine-adjoint, a rencontré 500 hommes qui, battus par le général Kellermann, se retiraient sur Oviédo. Il les a attaqués, dispersés, et en a tué une cinquantaine. »

Mortier « J'ai eu l'honneur d'informer hier Votre Excel-

lence que nous occupons Oviédo, et qu'il était à présumer que la Romana, qui s'était retiré sur Gijon, serait pris ou forcé de se rembarquer : voici les détails que le général Kellermann me donne par sa lettre, datée de la Pola de Lena le 20 de ce mois.

à Jourdan. Valladolid, 24 mai 1809.

Le 19, la division du général Kellermann arriva de bonne heure à Villa-Semplice, où elle trouva le pont occupé, et le passage presque impraticable par l'une ou l'autre rive de la Becmesa. On se mit en devoir d'abattre des arbres pour tâcher de rétablir promptement le pont; mais comme, malgré tout le zèle et l'activité qu'on put y mettre, cette réparation ne pouvait se faire en moins de 24 heures, le général Kellermann ordonna à l'adjudant-commandant Barthélemy, son chef d'état-major, de passer avec trois bataillons de l'avant-garde, du mieux qu'il pourrait, à travers les rochers; et il fit en même temps passer par la gauche deux autres bataillons de l'avant-garde, qui eurent à franchir une montagne à peu près semblable à celle qui couronnait le fort de Bard. Le reste de l'infanterie et le 11e régiment de dragons suivirent le même chemin.

L'adjudant-commandant Barthélemy rencontra l'ennemi à Villa-Nova, où il réunit ces cinq bataillons. Les insurgés, au nombre d'environ 2,500 hommes, commandés par le général Marglano, voyant qu'on faisait mine de les tourner, abandonnèrent leur position sans tirer un coup de fusil; ils furent poursuivis jusque sur les hauteurs en arrière d'Arbas, extrême sommité de la montagne, où ils avaient établi quelques retranchements assez mal cons-

truits. L'adjudant-commandant Barthélemy les fit attaquer et tourner sans perdre de temps, et tout fut enlevé sur-le-champ; ils prirent la fuite, laissant 100 hommes tués et beaucoup de blessés.

Arrivé sur les hauteurs de Pajarès, l'ennemi voulut encore tenir; mais il fut promptement culbuté, et nos troupes entrèrent en même temps que lui à Pajarès, en le poursuivant l'épée dans les reins. Dans cette journée, où l'avant-garde seule a donné, les insurgés ont eu 20 officiers et 3 à 400 hommes tués ou blessés. Notre perte n'est que de 8 hommes tués et 50 blessés; mais peu le sont grièvement.

Le général Kellermann se loue beaucoup du zèle, de l'intelligence et de la résolution de M. Barthélemy; il fait aussi l'éloge du major Lantin, du chef de bataillon Milliot du 12e d'infanterie légère, de la compagnie du 32e régiment d'infanterie légère qui s'est particulièrement distinguée, et du sergent Dousset, du 12e d'infanterie légère, qui a enlevé un drapeau et tué celui qui le portait; il cite aussi avec distinction le colonel d'artillerie Doence, qui, par son infatigable activité, est parvenu à faire passer l'artillerie par des chemins difficiles.

Le 20, le général Kellermann descendit de Pajarès, et arriva sans obstacle à la Pola, où il trouva un poste de M. le maréchal Ney, qui, la veille, avait pris possession d'Oviédo, après un petit engagement contre 1,000 hommes d'infanterie et 2 pièces de canon; il se rendit lui-même à Oviédo avec une partie de ses troupes.

Une des brigades de la première division du 5e

corps était à Miérès ; l'autre avait reçu l'ordre de rester à Léon.

Je viens de recevoir l'avis que les 116e et 117e régiments d'infanterie étaient en marche pour se rendre à Saragosse.

Des avis particuliers m'annoncent que la Romana s'est embarqué à Gijon ; que l'évêque d'Oviédo avait été à la rencontre de M. le duc d'Elchingen, pour lui faire sa soumission. J'attends des détails sur ces événements, pour les transmettre à Votre Excellence.»

Jos. à Nap. Tolède, 24 mai 1809.

«Sire, je suis arrivé ici aujourd'hui ; j'ai reçu des nouvelles indirectes du maréchal Soult ; il est sur la rive droite du Duero ; 4 mille hommes de son corps occupent Oporto, qui est bombardé par les Anglais. Lord Wellesley et 20 mille Anglais sont sur la rive gauche du Duero, disposés à défendre le pays. J'ai quatre officiers et six exprès espagnols en route, pour avoir des nouvelles précises du maréchal Soult. On s'occupe des préparatifs du siége de Ciudad-Rodrigo et de l'expédition des Asturies.

J'ai su les succès de Votre Majesté jusqu'au 4e bulletin. »

Victor à Joseph. Torremocha, 24 mai 1809.

« Sire, j'ai prévenu M. le maréchal Jourdan de l'impossibilité où je me trouve de faire vivre plus longtemps les troupes que je commande dans le pays qu'elles occupent maintenant. Depuis, l'administration s'est donné toutes les peines imaginables pour réunir le peu de ressources qui y restaient ; mais le résultat de ses efforts est loin de répondre à nos besoins. Le soldat est réduit à la demi-ration de

pain ; il ne reçoit que très-peu et souvent point de viande. Cette disette peut être fatale ; déjà ses effets se montrent d'une manière effrayante : les soldats, exténués, entrent tous les jours par centaines à l'hôpital. Il n'y a pas un instant à perdre, Sire, pour nous délivrer de ce fléau. Votre Majesté concevra facilement que notre long séjour dans une petite partie de l'Estramadure a dû la ruiner, et qu'en le prolongeant nous courons les plus grands risques. Je ne cache pas à Votre Majesté que mon embarras est extrême, et que je ne vois pas de moyen pour le faire cesser, que celui de chasser les ennemis qui sont devant moi. Si Votre Majesté ne croit pas devoir en faire usage, je la prie de me faire connaître sa volonté le plus tôt possible. J'ai l'honneur de lui répéter qu'il n'y a pas un moment à perdre pour sauver le 1er corps de la mauvaise situation où il est. »

Jos. à Nap. Madrid, 26 mai 1809.

« Sire, le maréchal Ney était parti d'Oviédo pour Gijon, où s'était réfugié sans combattre le marquis de la Romana, dans l'espérance de s'y embarquer. Le général Kellermann était arrivé le 21 à Oviédo.

Je reviens de Tolède ; je m'occupe de faire soutenir le maréchal Soult, du siége de Ciudad-Rodrigo, et de l'Andalousie. »

Victor à Jourdan. Torremocha, 29 mai 1809.

« Monsieur le maréchal, je sentais la nécessité de me tenir à Alcantara et de menacer le Portugal d'une diversion favorable à M. le duc de Dalmatie, lorsque je me suis rendu dans cette ville. J'y serais resté, et j'aurais dirigé une partie du 1er corps en Portugal, assez loin pour inquiéter les Anglais et pour déga-

ger M. le duc de Dalmatie ; mais il m'a été impossible de suivre ce projet, dont l'exécution pouvait avoir d'heureuses suites, par la raison que le pays, depuis Brozas jusqu'à quinze lieues au delà d'Alcantara, n'offre aucune espèce de nourriture pour le soldat. Les habitants, en abandonnant leurs villes et leurs villages, ont emporté avec eux blé, farine, orge, meubles, enfin tout ce qu'ils possédaient ; et les recherches que nous avons faites pour nous procurer des subsistances, pendant les trois jours que nous avons été à Alcantara et aux environs, ont été infructueuses. Nous avons donc été obligés de nous en éloigner par cette raison, et parce que, d'un autre côté, on m'avait annoncé que Cuesta venait de passer la Guadiana. Il l'avait en effet passée avec 10 mille hommes, qu'il employait à attaquer le fortin de Mérida. Ils l'ont canonné pendant quatre jours avec beaucoup de vivacité, mais sans succès, et se sont retirés dès qu'ils ont eu connaissance de notre retour.

L'ordre que vous me donnez, de la part du roi, de me reporter sur Alcantara, Monsieur le maréchal, devrait être promptement exécuté ; je sens qu'il en résulterait un grand avantage : mais comment surmonterais-je aujourd'hui les difficultés qui m'ont arrêté, et que je viens d'expliquer ? Je n'en connais pas les moyens. Nos soldats sont ici à la demi-ration, que l'on a beaucoup de peine à leur procurer. Là et plus loin, l'on ne pourra rien trouver pour les nourrir. Si j'avais du biscuit pour les alimenter pendant sept à huit jours, je ne serais plus embarrassé ; mais n'ayant pas de farine pour faire du pain, nous ne

pourrons pas en avoir pour faire du biscuit. Quel est donc le parti que je dois prendre? Ma situation est vraiment pénible, et j'ai besoin des conseils de Sa Majesté pour régler la conduite que je dois tenir. D'un autre côté, je vois : 1° qu'en m'éloignant de la Guadiana, le fort de Mérida tombera nécessairement au pouvoir des ennemis, ce qui serait une grande perte pour nous : elle nous sera très-nuisible lorsqu'il sera question de marcher en Andalousie ; 2° que Cuesta, apprenant que je suis retourné à Alcantara, se dirigera vraisemblablement sur Truxillo, où il peut être rendu en deux marches, tandis que j'en serais à quatre ; que nos malades, au nombre de 2 mille, qui sont dans cette ville, seraient très-exposés ; qu'enfin, obligé de revenir sur mes pas pour chasser Cuesta, il se retirerait sans combattre, et rendrait ainsi toutes mes courses inutiles. Le moral du soldat a d'ailleurs besoin d'être ménagé, et il n'accorde ordinairement sa confiance qu'à ceux qui le conduisent à des entreprises dont il voit l'utilité. Ces courses dont je viens de parler, le malaise et la disette absolue où il serait réduit, ne le refroidiraient-ils pas? Exposez, je vous prie, tous ces motifs à Sa Majesté, et que je suis forcé d'attendre ici de nouveaux ordres de sa part.

De toute la province d'Estramadure, il n'y a peut-être que la partie de Placencia et de Coria qui puisse fournir aux besoins du 1[er] corps pendant quelques jours; tout le reste, du moins sur la rive gauche du Tage, est entièrement épuisé et presque désert. »

« Je vous envoie copie, Monsieur, de la lettre du maréchal duc de Bellune sur l'administration de son corps. Ce tableau si déplorable est nouveau pour moi : je suis fâché que vous m'ayez laissé ignorer cet état; j'ai dit la même chose au maréchal, qui m'en écrit pour la première fois. Cependant les pays qu'il occupe sont riches et peuplés; rien n'a été distrait pour le trésor public des ressources de ces provinces. Dites-moi ce que vous pensez de cet état de choses, et proposez-moi les . . . . . (1) que vous jugerez convenables. »

Joseph à M. Dennié, Madrid, 29 mai 1809.

« Je n'ai pas encore reçu, Monsieur, le rapport que je vous ai demandé à Aranjuez : je désire que vous m'adressiez aussi copie de tous les décrets de l'Empereur, des instructions que vous avez données en conséquence sur l'objet des confiscations à exercer sur les marchandises anglaises, sur les propriétés ennemies, sur les séquestres à mettre sur les laines, cotons, afin que je puisse me former une idée claire et précise de l'état de la question, et prendre une détermination générale qui fixe d'une manière uniforme la marche qui devra être suivie par les différents corps d'armée et dans les diverses provinces de l'Espagne, en ôtant par-là aux admi-

Joseph à M. Dennié (2), intendant général. Madrid, 29 mai 1809.

(1) Le mot manque dans l'original ; c'est probablement le mot *mesures*.

(2) Le baron Dennié est un des hommes qui ont laissé les plus beaux souvenirs dans l'administration des armées françaises. Apprécié d'une façon toute particulière par le roi Joseph et par l'Empereur lui-même, il fut longtemps à la tête de la partie administrative de nos grandes forces militaires sous l'empire.

nistrations et aux généraux l'embarras des interprétations.

L'esprit de la mesure à prendre doit être :

1° De respecter les mesures prises par l'Empereur, et non de les modifier;

2° Concilier la sévérité qui doit être exercée contre les propriétés anglaises avec le respect qui est dû aux propriétés françaises et aux propriétés espagnoles;

3° Regarder comme acquises au profit du gouvernement français toutes propriétés anglaises, toutes marchandises appartenant aux dix grandes maisons espagnoles dont les propriétés ont été confisquées par l'Empereur ;

4° Regarder comme acquises au gouvernement espagnol toutes les autres propriétés espagnoles non comprises dans l'article ci-dessus.

Je désire que vous m'envoyiez le plus tôt possible vos idées là-dessus. »

Jos. à Nap. Madrid, 30 mai 1809.

« Sire, l'entrée de Votre Majesté à Vienne a fait ici une grande sensation. La soumission des Asturies va me permettre de faire concourir les troupes qui y étaient employées aux succès des dispositions de Votre Majesté, dont l'exécution a été retardée par les obstacles qu'a éprouvés le corps du maréchal Soult.

Je suis assez content des dispositions des habitants de la Manche; je dois beaucoup au bon esprit, à la droiture du général Sébastiani. Il a acquis ces provinces importantes par sa bonne et vigoureuse

administration après les avoir conquises; les troupes qu'il commande se conduisent bien; aussi le pays qu'elles occupent est repeuplé, et elles ne manquent de rien.

Je prie Votre Majesté d'agréer mes félicitations sur ses succès de tous les jours, qui tous les jours ont ici une action croissante. »

« J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 29. Je l'ai mise sur-le-champ sous les yeux du roi. Sa Majesté m'ordonne de vous dire qu'il est de la plus grande importance que vous exécutiez votre mouvement sur Alcantara. On ne peut espérer de dégager M. le duc de Dalmatie qu'en jetant des troupes en Portugal, de manière à menacer Lisbonne et les derrières de l'armée anglaise, que Sa Majesté suppose toujours être sur la rive gauche du Duero. En conséquence, le roi m'a chargé de donner ordre à M. l'intendant général de l'armée de diriger sur le 1er corps 300 mille rations de biscuit, de lui prescrire de donner les ordres et de faire les dispositions nécessaires pour faire évacuer sur Tolède et Madrid tous les malades susceptibles d'être évacués qui se trouvent aux hôpitaux de Truxillo. Nous avons du biscuit en assez grande quantité pour vous envoyer 300 mille rations; les hôpitaux de Tolède et de Madrid peuvent également recevoir les malades qui sont à Truxillo; mais j'ignore encore s'il sera possible à M. l'intendant général de se procurer les moyens de transport nécessaires. Néanmoins je n'ai pas voulu retarder davantage le départ

Jourdan à Victor. Madrid, 1er juin 1809.

de votre officier. Je vous en expédierai un autre lorsque M. l'intendant général de l'armée aura répondu à mes lettres, et que je connaîtrai positivement tout ce qu'il peut faire. S. M. me charge d'avoir l'honneur de vous dire que, s'il est possible de mettre le château de Mérida en état de résister dix ou douze jours, elle pense qu'il n'y aurait aucun inconvénient à continuer de l'occuper pendant que vous exécuterez votre mouvement sur Alcantara; mais s'il était susceptible d'être emporté avant qu'il vous fût possible de le secourir, alors il vaudrait mieux l'évacuer. Cependant Sa Majesté verrait avec peine que vous fussiez obligé à prendre ce parti : elle pense que si vous employez le temps qui s'écoulera jusqu'au moment où vous recevrez le biscuit, à faire mettre ce château en état de défense, et à l'armer avec plus de pièces et d'un calibre plus fort que celles qui y sont, l'ennemi ne sera plus en état de rien entreprendre. Quant à Truxillo, Sa Majesté ne pense pas que l'ennemi ose s'avancer jusque-là tandis que vous serez à Alcantara, puisqu'il vous serait possible de vous porter sur ses derrières, et de l'envelopper entre votre armée et Truxillo, et la division du général Leval, qui se porterait sur Truxillo.

J'ai l'honneur de vous répéter qu'aussitôt que j'aurai reçu des réponses positives de M. l'intendant général de l'armée, je vous expédierai un officier pour vous faire connaître tout ce qui aura été déterminé. »

« Sire, le travail sur les séquestres et confiscations, que Votre Majesté m'a demandé par la lettre qu'elle a daigné m'écrire le 29 du mois dernier, exigeait des recherches de pièces, et une analyse claire des instructions que j'ai données aux ordonnateurs, et des opérations qui s'en sont suivies. J'ai tâché d'atteindre au développement que désirait Votre Majesté. M. Dennié à Joseph. Madrid, 1er juin 1809.

Bien que ce travail ait été rapide, je ne pense pas y avoir fait des omissions, du moins des omissions essentielles. Je supplie Votre Majesté de le lire avec indulgence, et d'être bien persuadée de l'empressement que je mettrai à exécuter et à faire exécuter ses ordres. »

« Monsieur, je suis informé que le commissaire ordonnateur Michaux a fait expédier de Saragosse, avant son départ, des laines qui sont arrêtées à Pampelune. Le général d'Agoust écrit que c'est par les ordres supérieurs de l'administration : est-ce vous, Monsieur, qui avez donné cet ordre? Si cela est, en vertu de quelle loi, ordre, décret, dépouille-t-on Saragosse? Que je le sache, au moins. J'ai approuvé l'ordre donné par le général d'Agoust pour que ces laines soient arrêtées à Pampelune, jusqu'à ce que, éclairé sur leur but, j'aie décidé ce qu'il en doit être fait. Joseph à M. Dennié. Madrid, 8 juin 1809.

Donnez ordre aux commissaires des guerres de se conformer à ces dispositions. Nulles autres laines que celles exportées à Bayonne par décret de l'Empereur ne doivent sortir du royaume par des ré-

quisitions des commissaires des guerres et de tout agent. »

Victor à Joseph. Torremocha, 8 juin 1809.

« Sire, je n'ai pas encore fait le mouvement projeté sur la Guadiana, parce que j'ai appréhendé qu'il ne fût inutile. J'ai appris, il y a deux jours, que les ennemis s'étaient retirés sur Monasterio, en se faisant suivre des habitants de tout âge et de tout sexe, après avoir détruit les fours et les moulins, après avoir emporté les comestibles de toute espèce; il paraît que, désespérant de nous tenir tête en armes, ils se sont décidés à nous ôter tout moyen de vivre, et à se séparer de nous par un désert, à mesure que nous avancerons sur eux. Si tel est leur projet, son exécution nous nuira beaucoup. J'ai envoyé de fortes reconnaissances de cavalerie sur les lieux, pour m'assurer de la vérité de ces rapports; j'attends leur retour pour décider mon mouvement, ou le suspendre. Dans ce dernier cas, l'embarras de faire vivre le 1er corps sera extrême, car, d'après le recensement qui a été fait de toutes les ressources qui peuvent servir à sa nourriture dans le pays qu'il occupe, elles suffiront à peine à l'entretien encore cinq à six jours. Nous sommes par conséquent menacés d'une disette absolue, que l'on ne peut prévenir qu'en faisant changer de position au 1er corps. Je n'en vois aucune qui lui convienne entre le Tage et la Guadiana, puisque tout ce pays est ruiné. Il n'y en a pas non plus sur la rive droite du Tage, à l'exception des provinces de Placencia et de Coria. J'ai l'honneur de supplier Votre Majesté de nous

sauver de la détresse qui nous menace, et de me faire adresser ses instructions à cet égard.

Nous trouverions sans doute à nous établir convenablement en avant de la Guadiana, du côté de Zafra et de Llerena ; mais je ne puis y aller sans y être autorisé par Votre Majesté.

S'il est vrai que M. le maréchal Mortier marche sur Placencia, ma position à Zafra ou à Llerena n'offrirait aucun inconvénient, attendu que les forces ennemies qui peuvent venir sur moi par Alcantara seraient contenues par M. le maréchal Mortier. Je n'aurais à craindre que les partis envoyés derrière moi de Badajos ; mais je saurai les éloigner.

Ce que je viens d'avoir l'honneur d'observer à Votre Majesté sur notre existence entre la Guadiana et le Tage est très-sérieux, Sire ; cette position du 1er corps est faite pour fixer l'attention de Votre Majesté d'une manière toute particulière. Je suis dans l'impossibilité de l'améliorer, à moins de me porter en avant, et de combattre les ennemis partout où je les rencontrerai ; mais j'ai besoin pour cela de l'autorisation de Votre Majesté. Il est de mon devoir, et c'est un devoir bien pénible, de prévenir Votre Majesté que si, d'ici à six ou sept jours, je ne reçois pas des instructions de sa part assez positives pour sauver le 1er corps d'armée de la dissolution dont il est menacé, je serai forcé de l'employer en désespéré pour le garantir de cette ruine, et nos armes d'une telle honte. Je supplie Votre Majesté de me donner ses ordres le plus promptement possible.

P. S. Je reçois à l'instant un rapport qui m'annonce que 10 mille Portugais sont en arrière et près d'Alçantara, sur la rive droite du Tage ; que le pont d'Alcantara est détruit, et que ces Portugais se disposent à attaquer et à s'emparer du pont d'Almaraz. J'en préviens le général Leval. La marche de M. le maréchal Mortier sur Placencia devient pressante. »

Jos. à Nap. Madrid, 10 juin 1809.

« Sire, le 10e bulletin me fait attendre avec bien de l'impatience les bulletins qui le suivront.

Je n'ai pas encore de nouvelles directes du maréchal duc de Dalmatie, quelque chose que j'aie fait pour cela. Le ministre de la guerre de Votre Majesté me mande, par sa lettre du 1er, que le duc de Dalmatie avait dû opérer sa retraite d'Oporto, et que l'armée anglaise avait passé le Duero en sa présence le 12 mai (1).

Cette nouvelle m'a déterminé à suspendre la marche du duc de Bellune, et à le rapprocher d'Almaraz; il ne pouvait plus vivre au delà de Mérida : ce pays était épuisé. Le maréchal Mortier reçoit l'ordre de se rapprocher du maréchal Soult, en se portant sur Salamanque; le maréchal Ney a ordre de se réunir à Lugo. Mon but est de mettre le maréchal Soult en état de battre les Anglais s'ils acceptent la bataille, et de préparer l'expédition du Portugal s'ils s'y concentrent.

(1) Ainsi donc le duc de Dalmatie trouvait moyen de communiquer avec le ministre de la guerre à *Paris*, et ne pouvait en faire autant avec le roi Joseph à *Madrid* ?

Il est possible que d'ici là je puisse recevoir des nouvelles et des ordres de Votre Majesté. »

« Monsieur le général Clarke, vous enverrez un officier d'état-major en Espagne, avec l'ordre que les corps du duc d'Elchingen, du duc de Trévise et du duc de Dalmatie ne forment qu'une armée, qui sera sous le commandement du duc de Dalmatie. Ces trois corps ne doivent manœuvrer qu'ensemble, marcher sur les Anglais, les poursuivre sans relâche, les battre, et les jeter dans la mer. Ordre de Napoléon. 12 juin 1809.

Mettant toute considération de côté, je donne le commandement au duc de Dalmatie, comme au plus ancien. Ces trois corps doivent former 50 à 60 mille hommes.

Si cette réunion a lieu promptement, les Anglais doivent être détruits et les affaires d'Espagne terminées; mais il faut se réunir, et ne pas marcher par petits paquets. Cela est le principe général pour tous les pays, mais surtout pour un pays où l'on ne peut avoir de communication. Je ne puis désigner le lieu de réunion, puisque je ne connais pas les événements qui se sont passés.

Expédiez le présent ordre au roi, au duc de Dalmatie et aux autres maréchaux par quatre voies différentes (1). »

(1) Cet ordre malheureux était envoyé d'Allemagne par l'Empereur, au moment même où la conduite du maréchal Soult à Oporto, son manquement à la convention faite avec le duc d'Elchingen à Lugo, en rendaient l'exécution impossible. Comment espérer que les deux maréchaux Ney et Mortier obéiraient à celui de leurs collègues qui venait de compromettre, par son obstination à rester à Oporto,

Le ministre de la guerre au maréchal Jourdan. Paris, 12 juin 1809.

« Monsieur le maréchal, j'ai eu l'honneur d'écrire à Votre Excellence le 4 de ce mois, en réponse à votre lettre du 26 mai, qui me faisait connaître les ordres donnés par Sa Majesté Catholique aux commandants des 1er, 5e et 6e corps, et je vous ai prévenu que j'en rendais compte à l'Empereur. Dans cet intervalle, Sa Majesté a reçu le rapport envoyé par le duc de Trévise sur le Portugal, et l'Empereur, qui ne connaissait point les mesures prises postérieurement, me mande, sous la date du 5 juin, qu'il lui paraît évident que le rapport fait au duc de Trévise lui est envoyé par les Anglais pour ralentir la marche des troupes, et pour empêcher qu'on ne porte des secours au duc de Dalmatie (1). A cette occasion, Sa Majesté témoigne encore son mécontentement sur l'état où se trouvent les affaires d'Espagne. J'en ai déjà écrit, d'après ses ordres, à Sa Majesté Catholique; mais, dans la dernière dépêche, l'Empereur me charge d'écrire dans le même sens à Votre Excellence. Il est étonné et mécontent de l'inactivité où restent ses forces, pendant que l'ennemi fait ses efforts pour écraser le duc de Dalmatie. Sa Majesté Impériale a cependant toujours insisté sur la nécessité de rouvrir la communication avec le nord à quelque prix que ce soit, et trouve que depuis longtemps le duc de Bellune au-

le sort de la Péninsule? On verra plus loin combien cette mesure, sur laquelle Napoléon comptait, fut fâcheuse pour les affaires d'Espagne.

(1) Ce rapport, fait au duc de Trévise par un homme qui disait arriver du Portugal, portait que le duc de Dalmatie était entré à Lisbonne après avoir battu l'armée anglaise.

rait dû faire des mouvements de ce côté (1). L'Empereur voit avec peine qu'on reste toujours dans l'inaction sur ce point, et qu'on laisse l'ennemi manœuvrer à son aise contre le duc de Dalmatie, parce que, si ce dernier essuie des échecs, la perte de l'Espagne pourrait s'ensuivre (2). Je transmets fidèlement à Votre Excellence les expressions mêmes de l'Empereur, qui vous feront juger de toute l'étendue de sa sollicitude. *Sans doute, à l'époque où Sa Majesté s'exprimait de cette manière, elle ne connaissait pas les dispositions arrêtées par Sa Majesté Catholique, et les ordres envoyés aux différents corps d'armée, dont Votre Excellence m'a fait part dans ses lettres du* 26 *mai et* 1[er] *juin;* mais je n'en dois pas moins suivre ceux que l'Empereur m'adresse pour vous faire connaître toutes ses idées sur l'état des choses, et vous mettre par là d'autant mieux en état de répondre à ses intentions.

(1) Si le duc de Bellune se fût porté vers le nord, il aurait fallu évacuer Madrid et abandonner le matériel qui s'y trouvait, ce qui aurait sans doute aussi mécontenté l'Empereur. Les communications avec le nord ne pouvaient être rétablies que par le 5e corps; ce n'est pas la faute du maréchal Jourdan si le corps arriva deux mois trop tard.

(2) Il est bon de remarquer qu'on parle du mouvement qu'on aurait dû faire dans le nord, de l'importance de couvrir les communications avec le nord; mais que, ni dans cette lettre, ni dans les précédentes, ni dans les suivantes, on n'a jamais dit qu'il aurait fallu faire entrer de nouvelles troupes en Portugal. Quant à l'inaction du 1er corps, ce n'était pas la faute du maréchal Jourdan si les ordres du roi n'étaient pas exécutés. Tout cela prouve une fois de plus combien il était fâcheux que Napoléon ne voulût accorder qu'une autorité restreinte à son frère, et espérât, du fond de l'Allemagne, diriger les affaires de la Péninsule.

P. S., écrit de la main du ministre.

La situation de l'Aragon demande toute votre attention. Je désire beaucoup qu'on renvoie au général Suchet les 116e et 117e régiments, dont il ne peut réellement se passer. M. le maréchal Augereau vient d'être nommé commandant en chef du 7e corps, et doit partir incessamment pour s'y rendre. J'espère que, par son activité, il contribuera à dégager les généraux Suchet et Sébastiani.

Tout à vous. »

Le général Bonnet à Jourdan. Santander, 12 juin 1809.

« Monsieur le maréchal, par mon rapport du 2 je rendais compte à Votre Excellence des opérations de ma division depuis le 22. La marche d'un parti sur Saint-Vincent m'engagea à détacher, sous les ordres du colonel Gauthier, deux bataillons du 120e régiment, pour exterminer les partisans qui menaçaient mes derrières à Santander, sur l'avis que je reçus de la présence du corps de Ballesteros dans les environs de Potès. J'en écrivis au général Kellermann, en le prévenant que, tout malade que j'étais, je me mettrais à sa poursuite. Le 7, je rappelai tous mes cantonnements d'Insietto, pour me porter sur Potès par l'Ermida, Aliesse, tandis que les troupes de Lianès marchaient sur Saint-Vincent. Le 9, je passai la Deba pour arriver, par différents points, sur Torrelavega, où le Marquisito et Ballesteros s'étaient réunis. Le 10, je vins prendre position à Cabezon, afin de couper la communication de Portès. Le 11, je me portai sur Torrelavega, d'où l'ennemi était parti le matin : quel fut mon étonnement

en voyant les troupes de Santander, et apprenant que l'ennemi s'était jeté dans cette place! Malgré la fatigue du soldat, je lui donnai l'espérance d'atteindre l'ennemi. Notre marche fut rapide. Tous les postes, depuis le pont d'Ariès jusqu'à Santander, furent attaqués à la baïonnette. A minuit, deux bataillons du 120e régiment rentrèrent dans Santander, où ils trouvèrent de la résistance. Après deux heures de carnage, j'ordonnai au colonel Gauthier de sortir de la ville pour prendre position.

Mes dispositions faites, j'attendais le jour, dans l'espoir de combattre. L'ennemi avait perdu Ballesteros, qui s'était enfui, avec plusieurs officiers supérieurs, à l'aide d'une embarcation. Le Marquisito se cacha un instant. Une colonne d'environ 3 mille hommes a mis bas les armes. Vers quatre heures, le Marquisito a reparu, et entrepris de se faire un passage. Son rassemblement fut dispersé, la majeure partie tuée ou noyée; lui-même n'a pu se sauver qu'en courant risque de se noyer.

Cette journée coûte 5 mille hommes à l'ennemi, dont environ 3 mille prisonniers, parmi lesquels 150 officiers. Toute l'artillerie est en mon pouvoir.

Sur la communication que je fis d'envoyer sur Santona à la poursuite de ce qui s'était échappé, le général Noirot me pressa vivement de lui donner le commandement de cette expédition; après quelques observations, je cédai à ses instances, et je lui donnai l'ordre de marcher. Ce mouvement ne s'est pas exécuté aussi promptement qu'il aurait dû l'être, et j'ai dû en charger le colonel Crétin, puisque le gé-

néral Noirot m'a dit qu'il ne pouvait marcher avec deux bataillons. Je mets sous les yeux de Votre Excellence la copie de ma lettre. Je n'écris ni ne parle aussi bien que le général Noirot; mais le nombre d'ennemis ne m'effraye pas.

L'entrée de l'ennemi dans Santander cause une grande perte aux 119e et 120e régiments, qui y avaient leur caisse et leur administration.

Je vais suivre l'ennemi, et nettoyer le pays de tous les fuyards que cette affaire a dispersés.

J'ai délivré 600 Français prisonniers; je vais les organiser et les diriger sur Burgos. Santander a besoin d'un commandant de place, d'un commissaire des guerres, de médecins, chirurgiens et pharmaciens. »

Joseph à M. Dennié, Madrid, 14 juin 1809.

« J'ai reçu votre lettre, Monsieur. J'ai donné ordre aux ministres de la guerre et des finances de venir au secours de l'hôpital général; il a reçu un million depuis trois jours; il en recevra un demain. Le vin sera distribué aux troupes le 16. »

Jos. à Nap. Madrid, 16 juin 1809.

« Sire, le maréchal Soult m'envoie copie du rapport qu'il a adressé directement à Votre Majesté. Il a fait sa jonction avec le maréchal Ney. Il va prendre position vers Zamora. Le maréchal Mortier restera à Valladolid, le maréchal Ney dans la Galice, le maréchal Victor à Almaraz et Placencia. Le pays au delà du Tage est entièrement ruiné, il ne saurait plus y vivre. D'après ces dispositions, nous serons en mesure de combattre avec avantage l'ennemi, s'il débouche en plaine. On est occupé à rétablir l'artillerie du maréchal Soult, et à lui fournir tout ce dont

son armée manque. L'aide de camp que j'avais auprès de lui m'assure qu'il n'y a pas moins de 25 à 30 mille Anglais en Portugal. J'attends les instructions de Votre Majesté. Je pousse tant que je puis le 7e corps de Catalogne, qui est bien en arrière, ce qui a donné de l'audace à Blake. Le général Suchet a été rejoint par ses deux régiments depuis le 10. Si les affaires ne se rétablissent pas vite en Aragon, je compte y envoyer le corps du duc de Trévise par Calatayud, en longeant le Duero. »

Le général Bonnet à Jourdan Torrelavega, 16 juin 1809.

« Monsieur le maréchal, depuis le rapport sur les marches, et mon entrée à Santander dans la nuit du 10 au 11, et les résultats de cette journée, j'ai fait fouiller les vallées de la Riopas et nettoyer la côte jusqu'au Castro, en faisant donner avis au général Avril. Je fais visiter la Cabuerniga et occuper Reynosa ; il ne reste plus que le pont d'Espinosa, où l'on m'assure qu'il y a réunion de partie des débris de Ballesteros. Je fais marcher dessus pour en finir. Beaucoup de paysans et soldats sont retournés chez eux sans armes, et je crois qu'ils n'y reviendront plus. Je vous prie, Monsieur le maréchal, d'ordonner que Potès et Reynosa soient occupés par les troupes de Léon et de Burgos. J'écris au général Thiébault en même temps, pour le prévenir de ce qui se passe sur Espinosa et Villarcajo.

L'entrée de l'ennemi à Santander a fait un grand mal ; la marine et la terre en souffrent beaucoup ; leur perte est forte. Les 119e et 120e perdent plus de 300 mille francs. Ces régiments sont ruinés ; plus

de chaussures, rien enfin. Comment habiller 600 hommes repris sur l'ennemi, et qu'il maltraitait depuis si longtemps? Je suis au nombre des perdants.

J'attends les ordres de Votre Excellence, et l'assurance qu'elle aura mis sous les yeux de Sa Majesté le tableau que je fais. Les 119e et 120e ont très-bien servi, et les marches qu'ils ont faites étaient pénibles. »

Clarke à Joseph. Paris, 18 juin 1809.

« Sire, je viens de recevoir une lettre de l'Empereur, datée de Schœnbrunn le 12 juin. Sa Majesté ordonne que les corps d'armée des ducs de Dalmatie, d'Elchingen et de Trévise ne forment qu'une armée, qui sera sous le commandement du duc de Dalmatie. Votre Majesté donnera à cet égard l'ordre le plus précis et le plus formel. Ces trois corps ne doivent manœuvrer qu'ensemble, marcher sur les Anglais, les poursuivre sans relâche, les battre et les jeter dans la mer. Mettant toute considération de côté, l'Empereur donne le commandement au duc de Dalmatie, comme au plus ancien. Les circonstances sont graves, et les événements ont rendu cette mesure indispensable. L'Empereur calcule que ces trois corps doivent former 50 à 60 mille hommes. Sa Majesté pense que si cette réunion a lieu promptement, les Anglais doivent être détruits, et les affaires d'Espagne terminées. Il appartient à Votre Majesté de presser cette réunion si nécessaire, par tous les moyens que lui donne sa qualité de général en chef. L'Empereur insiste pour qu'on ne marche pas morcelé, et par petites fractions de corps. Elle

fait observer d'ailleurs que cela est de principe général pour tous les pays, mais surtout où l'on ne peut avoir de communication.

L'Empereur ne désigne point de lieu de réunion, Sire, parce que Sa Majesté ne connaît pas assez les événements qui se sont passés, et qu'elle en est à une trop grande distance. C'est à Votre Majesté à fixer ce lieu de réunion, surtout si le duc de Dalmatie, auquel j'expédie un officier par ordre de l'Empereur, ne peut le fixer lui-même, au moment où ces ordres parviendront en Espagne.

Quelques précautions devront être prises relativement à Santander et aux Asturies; j'invite Votre Majesté à les prescrire, et à faire en sorte qu'elles soient suffisantes, pour éviter de grands inconvénients pendant que les 2e, 5e et 6e corps agiront réunis sous les ordres de S. Exc. le duc de Dalmatie. »

« Monsieur le général Clarke, je reçois votre lettre, avec la correspondance d'Espagne. Il faut écrire au roi que le nord passe avant tout; que si Saragosse est enlevé et s'il perd l'Aragon, il se trouvera dans la plus fâcheuse position. — Comment de Madrid ne fait-on rien ? Il faut écrire au général Senarmont que toutes les demandes que fait l'artillerie sont ridicules; que je vois par son état qu'il a 6 mille chevaux, et qu'il peut d'ailleurs les recruter avec quelques mulets du pays. »

Napoléon à Clarke. Schœnbrunn, 21 juin 1809.

« Sire, je me rends à Tolède avec ma garde et deux régiments français, le maréchal Victor ayant

Jos. à Nap. Illescas, 23 juin 1809.

négligé d'envoyer la division Leval, suivant l'ordre que je lui en avais donné, pour soutenir le général Sébastiani, qui a devant lui des forces triples des siennes. Je viens d'envoyer un de mes aides de camp au duc de Bellune, en lui témoignant ma surprise de l'inexécution de mes ordres, et en les lui renouvelant. Si l'ennemi ne se retire pas dans la Sierra-Morena, je ne doute pas qu'il ne se repente de son mouvement sur le général Sébastiani.

Je ne puis assez me louer de ce dernier; les habitants de la Manche sont tranquilles, fournissent volontiers l'armée et Madrid. Les Anglais et Cuesta battus, l'Espagne ne peut être soumise que par des hommes d'honneur et affectionnés comme Sébastiani. Votre Majesté se rappellera qu'à la seconde année de mon entrée à Naples, ce pays ne fut tranquillisé que par des hommes désintéressés, tels que *Reynier, Partouneaux*, *Maurice Mathieu;* il en sera de même ici, si Votre Majesté m'autorise à faire passer à l'armée d'Allemagne ou en France tout ce qui me paraîtra ne pas convenir ici; car enfin Votre Majesté ne se doute pas que depuis plus d'un mois je fais poursuivre dans les montagnes, sur les frontières de la Castille et de l'Estramadure, *par des détachements*, *des troupeaux de* 7 *à* 8 *mille mérinos conduits par des soldats du* 1[er] *corps d'armée, devenus bergers pour le compte de quelques généraux, qui les dérobent ainsi à leurs drapeaux, et les mérinos à leurs propriétaires* (1).

(1) Nous pourrions citer un des officiers généraux dont veut parler

Il y a longtemps que je n'ai pas de nouvelles de Votre Majesté. »

« J'ai reçu la lettre que Votre Excellence m'a fait l'honneur de m'écrire le 12 courant, par ordre de l'Empereur, sur les opérations de l'armée d'Espagne. Votre Excellence sait que mes fonctions se bornent à transmettre aux commandants des corps d'armée les ordres du roi, et à rendre compte à Votre Excellence de tous les événements. Je crois avoir rempli ces devoirs avec exactitude. Si j'avais pensé qu'il entrait dans les intentions de Sa Majesté Impériale de me charger de fonctions plus étendues, je l'aurais suppliée de m'en dispenser, d'abord parce que la direction des affaires en Espagne est beaucoup au-dessus de mes forces, et ensuite parce que, pour réussir à la guerre, il faut *qu'un chef ait sous ses ordres des militaires d'un grade inférieur qui obéissent, et non des camarades qui se croient plus de mérite que lui.*

Jourdan au ministre de la guerre. Madridejos, 26 juin 1809.

Cependant, j'avoue que souvent le roi a daigné me demander mon avis; et toujours je le lui ai donné tel que ma conscience me l'a dicté, mais avec la réserve que m'inspire mon peu de confiance dans mes talents pour des choses d'une si grande importance.

Maintenant, je prie Votre Excellence de me permettre de faire la récapitulation des événements, et des ordres que le roi a donnés à diverses époques.

ici le roi Joseph, qui fit venir 6 mille de ces mérinos à sa propre campagne.

Lorsque l'Empereur quitta son armée d'Espagne, le duc de Dalmatie avait ordre de marcher en Portugal. La division Lapisse, qui était vers Salamanque, devait se porter sur Ciudad-Rodrigo et Abrantès, quand *le maréchal partirait d'Oporto pour se rendre à Lisbonne.* Le duc de Bellune devait en même temps se porter sur Mérida.

Pendant que le duc de Dalmatie se préparait à exécuter son mouvement, une armée espagnole s'était réunie à Cuenca, et s'était rapprochée du Tage. Le roi ordonna au duc de Bellune de marcher sur cette armée; elle fut battue à Uclès. Le maréchal Victor se porta jusqu'à Manzanarès, et les débris de cette armée se réfugièrent dans la Sierra-Morena.

Cependant, l'armée battue à Almaraz par le duc de Dantzick avait été réorganisée sous le commandement du général Cuesta, et revenait sur le Tage au moment où le général Lasalle et le général Leval y arrivaient; et, malgré la présence des généraux français, le général ennemi parvint à détruire entièrement le pont d'Almaraz. Déjà, à cette époque, on ne recevait plus de nouvelles du duc de Dalmatie; mais cela ne paraissait pas surprenant. On s'attendait à ce que ses communications seraient interceptées par les insurgés; mais on ne présumait pas qu'il pût rencontrer des obstacles assez puissants pour retarder sa marche.

Le roi jugea donc convenable de faire marcher le duc de Bellune sur Almaraz, et d'envoyer le 4[e] corps à Aranjuez et Tolède, pour observer ce qui sortirait de la Sierra-Morena.

Le duc de Bellune fit ses préparatifs pour passer le Tage; ils furent longs, parce qu'on avait peu de moyens pour construire des ponts. Cependant, les difficultés furent surmontées; le duc de Bellune passa le Tage et se porta sur Medellin, où il battit l'armée de Cuesta, tandis que le général Sébastiani battait Vénégas à Ciudad-Réal.

On était toujours sans nouvelles du duc de Dalmatie. On n'avait aucune connaissance du débarquement des Anglais en Portugal. On espérait donc toujours que ce maréchal arriverait à Lisbonne, après avoir dispersé l'armée portugaise

Ce fut à cette époque que le roi se décida à donner ordre à la division Lapisse de se porter sur Ciudad-Rodrigo. Cette division trouva la place bien armée, et susceptible de soutenir un siége. Alors le roi pensa qu'il serait imprudent d'engager cette division en Portugal en laissant derrière elle Ciudad-Rodrigo; et Sa Majesté lui donna l'ordre de se diriger sur le 1er corps par Alcantara. Le duc de Bellune annonçait en avoir le plus grand besoin pour combattre l'armée espagnole, qui s'était réorganisée et avait reçu des renforts considérables.

Ce maréchal reçut l'ordre de porter des troupes sur la frontière du Portugal, *pour faire une diversion en faveur du duc de Dalmatie et savoir de ses nouvelles. Je n'ai pas su que cet ordre ait été exécuté.*

Pendant ce temps, la Romana, qui avait été battu vers Orense par le duc de Dalmatie, s'était jeté sur les communications du duc d'Elchingen, qui ne chercha pas à les rouvrir.

Le roi, qui n'avait dans la Vieille-Castille que de faibles garnisons, toujours inquiétées par les insurgés des Asturies, par les troupes de la Romana et par les rassemblements de Ciudad-Rodrigo, avait donné ordre au 5e corps de se rendre à Valladolid. *Le duc de Trévise, qui jusque-là avait reçu directement les ordres de l'Empereur, croyait devoir rester à Burgos :* cette difficulté retarda l'époque de son arrivée sur le point où sa présence devenait tous les jours plus nécessaire.

Cependant, le roi avait ordonné au général Kellermann de retirer des garnisons le plus de troupes possible, et d'en former un corps pour pénétrer en Galice. Il lui fut même envoyé deux bataillons de Madrid. Lorsque ce général eut réuni ses troupes, il marcha sur Lugo, et y arriva sans obstacle. Il concerta une expédition sur les Asturies avec le duc d'Elchingen, et se porta sur Léon.

Pendant ce temps, le duc de Trévise arriva à Valladolid ; l'expédition des Asturies eut lieu. Elle n'eut pas tout le succès qu'on espérait, *parce qu'il n'y eut pas, dans les opérations, l'ensemble nécessaire.*

Alors le roi, *qui avait appris que le duc de Dalmatie était à Oporto, et qu'il avait devant lui une armée anglaise,* ordonna au duc de Bellune de se porter sur Alcantara, et de pousser de là une division sur Castel-Branco. Ce maréchal *répondit qu'il lui était impossible d'exécuter cet ordre, parce que son armée ne pouvait pas vivre dans cette contrée.* Pendant ce temps, l'ennemi fit sauter le pont d'Al-

cantara, ce qui rendait *impossible* tout mouvement sur la rive droite du Tage.

Alors le roi ordonna au duc de Bellune d'attaquer l'armée de Cuesta, qui s'était avancée sur la Guadiana. Ce maréchal *répondit, plusieurs jours après, que Cuesta s'était retiré sur Elma*, emmenant avec lui les habitants, les bestiaux, détruisant les moulins; enfin, qu'il avait fait un désert entre son armée et celle de l'Empereur. Le maréchal ajoutait qu'il ne pouvait plus vivre entre le Tage et la Guadiana, et que le 1er corps était menacé d'une dissolution complète, si, *sous cinq jours*, il ne recevait pas l'ordre d'entrer en Andalousie, ou de revenir sur la rive droite du Tage.

Le roi apprenait en même temps les événements du Portugal. Sa Majesté pensa que, dans cette circonstance, il serait imprudent d'entreprendre l'expédition d'Andalousie; elle autorisa le maréchal Victor à revenir sur la rive droite du Tage, entre Almaraz et Talavera. Le général Sébastiani, qui était à Manzanarez, reçut l'ordre de se replier sur Madridejos, attendu que, depuis la retraite du 1er corps, sa position en avant de la Guadiana était trop dangereuse.

Le duc de Dalmatie, à son arrivée à Lugo, manda au roi qu'il s'était concerté avec le duc d'Elchingen pour disperser les rassemblements qui existaient dans la Galice et sur les frontières du Portugal, et qu'après cela il se rapprocherait de Zamora (1).

(1) On sait qu'après avoir, *de concert* avec le duc d'Elchingen, adopté ce plan d'opération, après avoir reçu de Ney tous les secours

Depuis lors, Sa Majesté n'a reçu de nouvelles ni du duc de Dalmatie ni du duc d'Elchingen ; et le duc de Trévise mande que les communications avec ces maréchaux sont interceptées. Le duc de Trévise a reçu l'ordre de faire marcher des troupes pour communiquer avec Lugo.

Le duc de Bellune étant repassé sur la rive droite du Tage, l'ennemi s'est porté en force sur le général Sébastiani. Le roi, qui avait prévu ce mouvement, avait ordonné au duc de Bellune d'envoyer au 4e corps la division de cavalerie légère du général Merlin, et la division Leval ; mais la marche de ces troupes ayant éprouvé des retards, le roi est parti de Madrid avec environ 6 mille hommes, et Sa Majesté est arrivée hier à Madridejos. L'ennemi s'est mis en retraite, et tous les renseignements portent que l'armée de Vénégas est forte de plus de 30 mille hommes ; qu'elle avait déjà un gros corps sur la rive droite de la Guadiana, et qu'elle était au moment d'attaquer le général Sébastiani.

que réclamaient le matériel et le personnel de son corps d'armée désorganisé par la retraite d'Oporto, le maréchal Soult se porta directement sur Zamora, paraissant se soucier fort peu des *choses convenues*. On sait que le duc d'Elchingen, furieux de ce manque de procédé, qui touchait à l'ingratitude, se trouvant quelques jours après placé par l'Empereur, qui ignorait ces faits, sous *les ordres* du duc de Dalmatie, n'obéit que de très-mauvaise grâce, ainsi qu'on devait s'y attendre, et que cette circonstance fâcheuse augmenta encore la désunion qui régnait parmi tous les maréchaux. Les deux corps d'armée de Soult et de Ney avaient même en quelque sorte épousé la querelle de leurs chefs. Cette fois encore, comment justifier le maréchal Soult ? On a accusé M. Thiers de partialité à l'égard du duc de Dalmatie : nous croyons, au contraire, en voyant les pièces officielles de ce grand procès historique, qu'il ne lui a été que favorable.

Maintenant que j'ai récapitulé ce qui a été fait, je vais mettre sous les yeux de Votre Excellence ce que le roi m'a dit qu'il se proposait de faire.

Le plan arrêté par l'Empereur avant son départ d'Espagne n'ayant pu être exécuté, le roi a demandé de nouveaux ordres à Sa Majesté Impériale.

Le duc de Dalmatie *demande* 50 *mille hommes* pour faire l'expédition du Portugal. Le roi croit qu'il ne peut disposer d'un si grand nombre de troupes pour cette expédition, sans compromettre l'Espagne (1).

Sa Majesté pense que la saison ne permet pas d'entreprendre la conquête de l'Andalousie. Elle croit qu'avant de faire pénétrer dans cette province le 1[er] et le 4[e] corps, qui seraient nécessaires pour cette expédition, il faut que l'armée de Catalogne, ou celle d'Aragon, s'avance sur Valence, et qu'il y ait un corps de réserve à Madrid.

En attendant que l'Empereur ait transmis ses ordres, le roi a le projet de rester sur la défensive de la manière suivante :

Le général Sébastiani restera à Madridejos, et marchera contre l'ennemi, s'il s'avance en deçà de la Guadiana.

Le corps du duc de Bellune va être établi entre Talavera et Tolède. Le pays au delà de Talavera est tellement épuisé, qu'on ne pourrait y faire vivre une division. D'ailleurs, on verrait avec plaisir

(1) On verra avec quel acharnement le duc de Dalmatie poursuivit, avant et après la bataille de Talavera, son projet d'expédition en Portugal.

que Cuesta voulût passer le Tage, et offrir l'occasion de lui livrer bataille. S'il quitte l'Estramadure pour se porter dans la Manche, le duc de Bellune pourra se réunir au général Sébastiani ; il pourra également se porter, au besoin, contre une armée qui chercherait à déboucher du Portugal par Placencia.

Dans le nord, le duc de Trévise a ordre de faire poursuivre les partis qui se sont échappés des Asturies, et d'observer Ciudad-Rodrigo. Le roi attend le résultat de l'opération concertée entre le duc de Dalmatie et le duc d'Elchingen contre les insurgés de la Galice et des frontières du Portugal. En attendant, on réunit à Zamora un équipage d'artillerie de campagne pour le 2e corps, et l'administration y fait passer les secours dont ce corps a besoin. Dans le cas où les Anglais quitteraient le Portugal pour pénétrer en Galice ou dans la Vieille-Castille, les ducs de Dalmatie, d'Elchingen et de Trévise se réuniront pour les combattre.

Le général Suchet, qui vient de battre l'armée de Blake, dissipera les insurrections qui se sont manifestées en Aragon.

Je demande pardon à Votre Excellence de la longueur de ma lettre ; mais le roi, à qui j'ai soumis la vôtre du 12, m'a ordonné de vous transmettre la récapitulation de ce qui a été fait, et l'aperçu de ce que Sa Majesté se propose de faire, et je n'ai pas su le faire plus brièvement (1). »

(1) Cette réponse du maréchal Jourdan est d'autant plus importante qu'elle donne un résumé de toutes les opérations, et indique

« Sire, j'ai vu hier tout le corps d'armée du général Sébastiani. Votre Majesté en serait satisfaite : il est impossible de voir des troupes mieux disciplinées, mieux tenues et mieux portantes. Cette province de la Manche est affectionnée aujourd'hui à mon gouvernement par la bonne conduite des troupes de Votre Majesté, et par tout ce que le général Sébastiani y a fait de bien. Jos. à Nap. Madridejos 26 juin 1809.

Les reconnaissances ne sont pas encore rentrées, mais il est probable que l'ennemi se retirera. Je débarrasserai la plaine de lui ; je le jetterai dans la Sierra-Morena. Les chaleurs ne font que commencer; nous avons peu de malades. »

« Sire, le ministre de la guerre écrit au maréchal Jourdan d'une manière à nous donner des regrets, si on pouvait en avoir lorsque l'on a fait tout ce qui était prescrit. Dans la crainte que Votre Majesté ne reçoive pas, par le ministre de la guerre, le rapport du maréchal, j'en transmets directement une copie à Votre Majesté. Jos. à Nap. Villarubia, 28 juin 1809.

L'ennemi fuit en toute hâte; dès qu'il aura repassé la Sierra-Morena, ou qu'il sera dispersé, je me rendrai en toute hâte à Madrid. En attendant, j'ai donné ordre au maréchal duc de Trévise de tenir les communications ouvertes avec les ducs de Dalmatie et d'Elchingen, de m'instruire tous les jours de leur position, des mouvements des Anglais, et d'agir

ce que le roi se proposait de faire, en attendant les nouvelles instructions demandées à l'Empereur. C'est une page d'histoire écrite avec la plus entière impartialité.

avant même d'en avoir reçu l'ordre de moi. Dans l'hypothèse où le duc de Dalmatie, menacé par les Anglais, demanderait sa coopération, je lui mande que la destruction de l'armée anglaise *est le point seul important;* le reste est accessoire, et s'arrangera après avoir battu cette armée.

Les peuples de la Manche sont beaucoup mieux que ceux de la Castille; ils ne demandent que la paix, et l'affermissement de l'ordre actuel. »

M. l'intendant général à Joseph. Madrid, 29 juin 1809.

« Sire, je dois m'empresser, pour répondre à la lettre que Votre Majesté a daigné m'écrire, et qui vient de m'être remise, de supplier Votre Majesté de vouloir bien remarquer qu'en même temps que j'ai écrit à M. le marquis d'Almenara pour lui faire connaître que les députés des *Gremios* attribuaient au défaut de fonds l'insuffisance des magasins de distributions, j'ai au même moment écrit à M. le ministre O'Ffarill, en priant Leurs Excellences de se concerter entre elles pour procurer à l'administration des *Gremios* les moyens de soutenir les services des subsistances, et principalement celui des fourrages. Ma double précaution avait pour but d'accélérer les mesures à prendre dans l'intérêt des troupes et dans celui, tout aussi réel, des habitants des campagnes, dont les récoltes, actuellement sur pied, auraient fort à souffrir si l'on se trouvait dans la fâcheuse nécessité de répandre les chevaux dans les champs, pour les empêcher de mourir de faim.

Sire, avant la réception de votre lettre, j'avais demandé à M. l'inspecteur en chef aux revues de

l'armée de faire faire, sans retard, une revue de tous les corps, détachements et employés d'administration, ainsi que de tous les officiers d'état-major, existant dans la place de Madrid ou au Retiro. Cette revue va se faire, et j'aurai l'honneur d'en mettre le résultat sous les yeux de Votre Majesté.

Je fais faire aussi le relevé des quantités auxquelles s'élèvent les consommations journalières qui concernent l'armée, d'après les bons visés par MM. Ducros et Lemorre, chargés de cette partie de service : je remettrai ce relevé à Votre Majesté. Toutefois, Sire, loin que la consommation journalière arrive à 20 mille rations, le terme moyen de la consommation de chaque jour, du 11 au 20 du présent mois de juin, n'a été que de 11,777 rations de pain, 10,884 de viande, 3,658 d'orge, 3,703 de paille.

Ceci est exact, Sire, et résulte de l'enregistrement des bons, sur lesquels les commissaires des guerres ont apposé leurs visa et leurs cachets; et il est à remarquer que bien certainement un quart au moins des 3,658 rations d'orge n'a point été acquitté en nature, mais par des contre-bons qui se rachètent à vil prix, et font le bénéfice de quelques sous-ordres de l'administration des *Gremios*.

Sire, déjà j'ai fourni à M. le général Belliard, le 27 mai dernier, les états nominatifs de toutes les personnes de l'administration de l'armée qui ont droit au logement dans Madrid. Je fais faire un nouvel état de tous les officiers de santé et employés sans aucune exception, et j'aurai l'honneur de le

soumettre à Votre Majesté; mais en attendant je vous présente, Sire, un état numérique de tout le personnel de l'administration présent à Madrid. Votre Majesté y verra qu'il ne s'élève pas à 500 individus ; et il est bien difficile d'en réduire le nombre, en considérant que c'est à Madrid qu'arrivent tous les employés venant de France pour recevoir des destinations.

Je vais, Sire, en exécution de vos ordres, être incessamment en état de vous constater exactement le nombre des consommations, et celui, par états nominatifs, des personnes de l'administration de l'armée qui ont droit au logement dans Madrid. »

Joseph à M. Dennié. Madrid, 29 juin 1809.

« Monsieur, lorsqu'il arrivera, comme hier, que vous ayez des plaintes fondées sur l'administration des vivres de l'armée, vous voudrez bien, avant tout, me les communiquer, afin que je puisse donner les ordres compétents au ministre de la guerre, qui est chargé de la surveillance de ce service. Le ministre des finances est aussi étranger à ce service qu'à toutes les autres branches de l'administration publique, qui se trouvent sous la direction d'un ministre directement chargé des objets compris dans son département.

Il y a des abus énormes dans les distributions, qu'il est temps de faire cesser : il faut que toutes les parties prenantes qui n'ont pas de droits cessent de prendre ce qui est nécessaire à ceux qui y ont droit.

Envoyez-moi un état exact nominatif de tous les

individus qui se présentent avec des bons visés par des commissaires des services.

Il est étrange, Monsieur, que vous permettiez que 250 chevaux du 27e manquent dans une place où l'on délivre jusqu'à 20 mille rations; ce sont ceux qui autorisent la distribution des rations qui ne sont pas dues à des gens de toutes les espèces, qui sont cause de ce que 250 ..... qui véritablement servent, et ont droit .....

Veuillez, Monsieur, donner ordre à tous les commissaires de guerre de s'abstenir de viser les bons qui ne sont pas dus.

Envoyez-moi aussi l'état exact de tous les employés qui ont droit à des logis. »

LIVRE SEPTIÈME

DE JUILLET A OCTOBRE 1809

Le duc de Bellune revient sur la rive droite du Tage. — Retraite du général Sébastiani sur Madridejos. — L'armée de Cuesta est poursuivie jusqu'à la Sierra-Morena (commencement de juillet). — Les 2e, 5e et 6e corps passent sous le commandement du duc de Dalmatie. — Propositions et demandes de ce maréchal. — Réponse du maréchal Jourdan. — Situation et emplacement des armées respectives au 20 juillet. — Réunion de l'armée anglaise à l'armée espagnole. — Dispositions pour arrêter le mouvement offensif de l'ennemi. — Rassemblement de l'armée française près Tolède (le 23 juillet). — Combat d'Alcabon. — Retraite de Cuesta. — Les Français passent l'Alberche (27 juillet). — Combat de Casalejos. — Attaque du duc de Bellune sur la gauche des Anglais. — Bataille de Talavera (28 juillet). — Marche d'une partie de l'armée contre Vénégas (29 juillet). — Retraite de l'armée anglo-espagnole (3 août). — Opérations du duc de Dalmatie. — Combat du pont de l'Arzobispo (6 août)- — Retour du duc d'Elchingen à Salamanque (12 août). — Combat du col de Banos. — Opérations contre Vénégas. — Inquiétudes à Madrid. — Combat entre le Xarama et le Tage (7 août). — Bataille d'Almonacide (11 août). — Rentrée du roi dans sa capitale (15 août). — Réflexions sur cette campagne de vingt jours.

L'évacuation du Portugal, et la présence d'une armée anglaise qui pouvait se porter sur Almaraz par Placencia, ne permettaient plus au maréchal Victor de rester sur la rive gauche du Tage. Il reçut l'ordre de passer sur la rive droite, et d'établir ses troupes de manière à pouvoir observer le Tage et le Tiétar.

Le duc de Bellune, après avoir fait détruire les

ponts de Medellin et de Mérida sur la Guadiana, opéra sa retraite avec beaucoup d'ordre. Arrivé à Almaraz, il fit lever le pont de bateaux, et renvoya son équipage de siége à Madrid. L'impossibilité de faire vivre le 1er corps dans un pays entièrement épuisé mit bientôt le roi dans la nécessité de l'autoriser à se replier sur l'Alberche, faisant occuper Talavera par une avant-garde. Dans cette position, il pouvait se porter au-devant de l'armée espagnole, si, comme on le disait, elle commettait l'imprudence de passer le Tage. Mais Cuesta le fit suivre mollement, se borna à jeter une avant-garde dans Almaraz, et étendit ses troupes sur la rive gauche jusqu'au pont de l'Arzobispo.

Le 1er corps étant sur l'Alberche, le 4e ne pouvait rester au pied de la Sierra-Morena sans courir le danger d'être enveloppé par les Espagnols, qui pouvaient facilement menacer ses derrières en traversant la montagne, séparation naturelle entre les deux provinces d'Estramadure et de la Manche. Le général Sébastiani reçut donc l'ordre de venir prendre position à Madridejos. Ce mouvement rétrograde donna de la confiance au général Vénégas; il suivit avec ses 30 mille hommes les 12 mille du 4e corps, passa la Guadiana, et parut disposé à engager une affaire générale. Le roi, ayant prévu ce qui arrivait, avait ordonné au maréchal Victor de faire passer au 4e corps la division Leval et la division de cavalerie légère du général Merlin (1), afin de renforcer

(1) Merlin avait remplacé Lasalle dans le commandement de sa division, depuis le départ de ce dernier pour l'Allemagne.

le général Sébastiani, assez sérieusement menacé. L'exécution de cet ordre éprouva des retards : Joseph partit de Madrid le 22 juin, avec sa garde et une brigade de la division Dessolles, formant un total d'environ 6 mille hommes, et rejoignit le général Sébastiani à Madridejos. Le général espagnol, informé de l'arrivée de ce renfort, se mit en retraite. On le poursuivit jusqu'à la Sierra-Morena sans pouvoir l'atteindre. Les divisions Leval et Merlin étant enfin arrivées au 4e corps, le roi alla visiter celui du duc de Bellune, et rentra dans Madrid avec les troupes qui l'avaient suivi. Le général Sébastiani vint reprendre sa position de Madridejos, et reçut pour instruction de ne pas permettre à l'ennemi de franchir la Guadiana.

C'est pendant cette course dans la Manche que le maréchal Jourdan reçut du ministre de la guerre une lettre de reproches peu mérités, lettre qu'on trouvera, avec sa réponse, à la Correspondance.

Peu de jours après la réception de cette lettre, le maréchal Jourdan en reçut une seconde, en date du 17 juin, qui contenait les mêmes reproches, dans des termes encore plus amers. Il y fut d'autant plus sensible que, si véritablement les affaires avaient été mal conduites, c'est le roi, général en chef de l'armée, qui aurait mérité le blâme, et non pas lui, sans autorité sur les commandants des corps d'armée, qui ne lui rendaient point compte de leurs opérations ; lui, dont les fonctions se bornaient à transmettre les ordres du général en chef. A la vérité, il était probable que le roi le consultait ; mais

savait-on si ses conseils avaient été suivis? D'ailleurs le maréchal adressait tous les jours au ministre la copie des ordres qu'il donnait au nom du roi, et copie de la correspondance des commandements des corps d'armée. Il avait soin d'expliquer les motifs des déterminations prises par le roi. Pourquoi n'avait-on pas blâmé plus tôt ces déterminations, et indiqué ce qu'il convenait de faire? Mais les événements prouvaient qu'on s'était trompé en envoyant 22 mille hommes seulement en Portugal pour soumettre ce pays. Était-il possible d'ailleurs de prévoir l'incroyable séjour du duc de Dalmatie à Oporto, et son silence obstiné? Tout aurait probablement changé de face, si on avait dirigé le 5e corps sur Valladolid, lorsque le roi l'avait demandé. Au lieu d'en convenir, on trouva plus simple d'accuser d'incapacité l'état-major général, qui n'avait pas toujours le pouvoir de faire exécuter ses ordres.

En répondant à la lettre du ministre, le maréchal Jourdan demanda instamment la permission de rentrer en France pour rétablir sa santé, sur laquelle le climat exerçait une influence funeste. Il espérait que, puisque l'Empereur paraissait si peu content de lui, il s'empresserait de lui accorder sa demande; cependant il fut obligé de la réitérer pendant plusieurs mois avant de l'obtenir.

La récapitulation générale de toutes les opérations de l'armée d'Espagne parut faire impression sur l'esprit du ministre. Il manda au maréchal, le 17 juillet, qu'après avoir lu sa lettre du 24 juin avec beaucoup d'intérêt, il l'avait adressée à l'Empereur,

en appelant l'attention de Sa Majesté Impériale sur cette pièce importante ; qu'il la croyait propre à donner de justes idées de la marche des affaires en Espagne, et l'explication de ce qui avait contrarié l'exécution des ordres de Napoléon. Répondant ensuite, par un *post-scriptum* de sa main, à la demande de rentrer en France, que faisait le maréchal, il lui disait qu'il l'avait soumise à l'Empereur, et ajoutait : *S'il l'accorde, je regretterai vivement la franchise, l'exactitude et le talent de votre correspondance. Je crains bien que Votre Excellence ne puisse être suppléée par personne, dans les circonstances graves où nous nous trouvons.*

Ce fut à cette époque que le roi reçut de l'Empereur l'ordre en vertu duquel les 2e, 5e et 6e corps ne devaient plus former qu'une armée, sous le commandement du duc de Dalmatie. Ces trois corps avaient pour instruction de ne manœuvrer qu'ensemble, de marcher sur les Anglais, de les poursuivre et de les jeter à la mer. La réunion de ces trois corps d'armée était dans les projets du roi (1).

Mais avant tout il fallait mettre le 2e corps en état d'entrer en campagne ; pourvoir à la sûreté des provinces du nord, qui allaient se trouver dégarnies lorsque le duc de Dalmatie entrerait en opérations, et déterminer par où commenceraient ces opérations. Ces questions importantes furent traitées par correspondance entre le roi et le duc de Dalmatie. Nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs l'ex-

(1) Voir, à la correspondance de juin, la lettre du maréchal Jourdan au ministre de la guerre.

trait d'une lettre de ce dernier, du 13 juillet, où sont résumées ses propositions et ses demandes.

Le maréchal, après quelques réflexions sur la position des troupes françaises en Espagne, et sur ce qu'il était probable que l'ennemi entreprendrait, proposait (ce qui avait déjà été arrêté par le roi) de commencer les opérations par le siége de Ciudad-Rodrigo, afin de donner ce point d'appui à l'armée française, si elle était obligée d'aller chercher les Anglais en Portugal, et afin d'en priver ces derniers, s'ils entraient en Espagne ; il ajoutait ensuite :

« Ainsi j'ai l'honneur de proposer à Votre Majesté :

« 1° De donner des ordres impératifs pour que l'équipage de siége qu'elle a déjà fait préparer soit en entier réuni à Salamanque avant la fin de ce mois, quelque moyen qu'il faille employer, en serait-il même de vexatoires ;

« 2° De donner des ordres pour qu'un corps d'observation, aussi fort que possible, pris dans les troupes qui sont en Aragon et en Catalogne, soit réuni dans le royaume de Léon, et qu'il y ait un bon chef pour le commander ;

« 3° De faire préparer un autre corps d'observation pour manœuvrer sur les deux rives du Tage, et occuper Placencia, ou au moins être à portée de cette ville ;

« 4° De laisser à ma libre disposition les trois corps d'armée que Sa Majesté l'Empereur a daigné mettre sous mon commandement, afin qu'aussitôt que l'équipage de siége sera près d'arriver à Salamanque, où j'opérerai ma réunion, je puisse, le lendemain, marcher sur Ciudad-Rodrigo, investir

la place, ouvrir la tranchée, et offrir la bataille à toute armée ennemie qui voudra m'arrêter ;

« 5° Que tous les bataillons et détachements quelconques appartenant aux 2e, 5e et 6e corps d'armée, qui sont répandus dans les provinces de l'intérieur de l'Espagne, soient remplacés, et aient ordre de rejoindre leurs régiments, quelque service que d'ailleurs ils remplissent ;

« 6° Que Votre Majesté dispose du surplus des troupes actuellement sur le Tage, qui n'entreront pas dans la composition du corps d'observation, pour former une forte réserve destinée à couvrir Madrid, en même temps qu'elle aurait pour objet de protéger, au besoin, celui des deux corps d'observation qui demanderait secours. Cette réserve pourrait être placée vers Salvatiera, entre Salamanque et Avila, occupant ces deux villes, et en outre aurait des ordres de maintenir libres mes communications sur les derrières, et de se porter promptement à ma rencontre, si, dans le cas d'une nécessité absolue, je l'appelais. A ce sujet, j'observerai qu'il faut s'attendre que, du moment où je porterai mon corps d'observation sur la frontière du Portugal, pour couvrir le siége de Ciudad-Rodrigo, tout ce que les Anglais, les Portugais et les Espagnols, même l'armée de Cuesta, pourront réunir de forces, se dirigera sur moi, pour secourir la place et m'obliger à soutenir un combat inégal. Ainsi, il convient que, de notre côté, nous ayons des forces suffisantes toutes prêtes à leur opposer, et que nous pressions les opérations ;

« 7° Que Votre Majesté juge à propos de donner des ordres pour qu'il soit promptement travaillé à augmenter la défense du fort de Zamora, et à fortifier quelques autres postes sur le Duero, particulièrement à Toro, à Tordesillas et à Puente-Duero, où sont les ponts ; devrait-on se borner à construire des ouvrages en terre, et profiter de quelques maisons ou couvents, pour préserver des partis les détachements qui défendront ces passages. Une somme de 200 mille francs, bien employée, suffirait pour toutes ces dépenses ;

« 8° Enfin que, par extraordinaire, il soit mis à ma disposition 500 mille francs, même un million, s'il y a possibilité, pour pourvoir aux dépenses d'urgence d'artillerie, du génie, de l'administration des vivres, des hôpitaux, et autres imprévues ou secrètes qu'on sera dans le cas de faire, et dont l'emploi sera justifié après l'opération.

« Quant aux subsistances, il serait nécessaire d'avoir à Salamanque deux millions de rations complètes, afin que lorsque Ciudad-Rodrigo sera pris, on versât dans la place ce qui ne serait pas consommé, pour en former l'approvisionnement. Il est probable que je trouverai sur les lieux, ou sur les deux rives du Duero, suffisamment de pain ; mais la viande et le vin, qu'on devrait se procurer par achat, seraient plus difficiles à trouver ; et j'éprouverai, pour les hôpitaux et les ambulances, des embarras non moins grands, si l'administration générale ne vient à mon secours.

« Toutes les propositions que j'ai l'honneur de

faire à Votre Majesté me paraissent nécessaires pour assurer le succès de la campagne, et même pour que le début en soit éclatant, ainsi que, de jour en jour, les circonstances en font sentir la nécessité. Je pense donc qu'il n'y a pas un instant à perdre pour les mettre à exécution, et, je le répète, quelque violents ou vexatoires que puissent être les moyens qu'on emploiera.

« La demande des 500 mille francs, ou un million s'il y a possibilité, n'est pas moins urgente que les autres; et il faut, à tout prix, obtenir cette somme, Votre Majesté serait-elle obligée, pour se la procurer, de faire des sacrifices onéreux, ou de mettre les grands qui ont l'honneur d'approcher sa personne, ainsi que les généraux et officiers supérieurs français qui sont en Espagne, dans le cas de se cotiser pour la former. En mon particulier j'offre, avec bien du plaisir, ce que je puis avoir ; et, en attendant, j'en ferai usage : mais malheureusement c'est trop peu. Votre Majesté sait que l'argent est le nerf de la guerre, et que, par l'emploi qu'on en fait à propos, on se ménage souvent des succès; ou au moins il en coûterait beaucoup plus d'hommes, et une perte de temps qu'on ne saurait remplacer. Votre Majesté est aussi sans doute persuadée que, lorsque Sa Majesté l'Empereur sera instruite de l'urgence des besoins, il est infaillible qu'elle enverra les fonds nécessaires pour y pourvoir. »

Le roi eût été trop heureux de pouvoir satisfaire à toutes les demandes du duc de Dalmatie; mais l'Empereur ne faisait de fonds que pour la solde ;

et aux demandes pour les autres services il répondait laconiquement : « *Le pays doit y pourvoir.* » Quant aux moyens violents et vexatoires que le maréchal proposait d'employer, ils ont toujours fait fuir les ressources, au lieu d'en procurer, et il convenait peu au roi d'Espagne d'y avoir recours : toutefois on ne négligeait pas d'employer les voies de réquisitions, soutenues par la force armée.

Il ne pouvait pas davantage faire concourir à l'expédition du duc de Dalmatie tous les corps d'armée, ainsi que ce maréchal semblait le désirer, à moins d'abandonner les provinces conquises et les communications avec la France, et de s'exposer à voir toutes les populations se soulever et prendre les armes ; à moins encore d'évacuer Madrid, et de renoncer à l'influence politique que lui donnait le siége de son gouvernement dans la capitale. Ce système, examiné uniquement sous le point de vue militaire, pouvait être soutenu, quoiqu'il fût possible de démontrer qu'il aurait entraîné de graves inconvénients ; mais Joseph prétendait que si l'Empereur voulait l'adopter, il devait le rappeler en France, et donner le commandement en chef à un maréchal, qui, n'étant plus arrêté par des considérations politiques, ne verrait dans l'Espagne qu'un champ de bataille. Quoi qu'il en soit, voici la réponse que le maréchal Jourdan fit au duc de Dalmatie, par ordre du roi :

« Monsieur le maréchal, le roi a reçu votre lettre du 13 courant. Sa Majesté m'ordonne de faire la réponse suivante aux propositions que vous lui soumettez :

« Le roi pense, comme vous, qu'il est important de s'emparer d'abord de Ciudad-Rodrigo. Cette place servira de place d'armes aux troupes qui seront dans le cas d'entrer en Portugal, en même temps qu'elle liera les communications des troupes qui seront sur le Tage avec celles qui seront sur le Duero, et couvrira les communications de Madrid à Valladolid.

« 1° Sa Majesté a donc donné l'ordre, depuis longtemps, de réunir un équipage de siége de 48 bouches à feu. Partie de cet équipage est à Ségovie et à Madrid, et pourra être dirigée sur Ciudad-Rodrigo, aussitôt que la partie qui doit venir de Pampelune sera arrivée à Burgos. Je vais réitérer les ordres les plus précis, aux généraux commandant l'artillerie et le génie, d'en presser la réunion, et de vous adresser les états du personnel et du matériel. Je vais écrire derechef, à tous les commandants des provinces, de faire fournir les mulets de réquisition nécessaires pour son transport. Le roi ne peut employer d'autres moyens. La ville de Madrid et ses environs n'offrent aucun moyen de transport. Déjà on éprouve de grandes difficultés pour faire arriver les denrées nécessaires à la consommation de la garnison et de sa nombreuse population. Si on enlevait le peu de mulets qui sont employés à ce service, la ville serait exposée à la famine; il n'existe ni chevaux, ni mulets de luxe, et le roi, pour atteler six pièces d'artillerie de sa garde, a été obligé de les faire prendre dans ses écuries.

« 2° Sa Majesté partage entièrement votre opinion

sur la nécessité d'un corps d'observation pour défendre Santander et couvrir les communications avec la France; mais elle ne peut pas retirer des troupes de l'Aragon, où il en est même moins que cela serait nécessaire, surtout tant que le 7e corps sera dans les environs de Girone. Elle ne peut pas non plus en retirer de la Catalogne. Le 7e corps n'est certainement pas trop fort pour soumettre cette province, où l'exaspération des esprits est à son comble, et dont la population est armée en entier. Le roi s'est donc vu forcé de former un corps d'observation aux dépens des trois corps d'armée qui sont sous votre commandement, en vous ordonnant de mettre 6 mille hommes à la disposition du général Kellermann. Ces 6 mille hommes, réunis à la 2e division de dragons, à celle du général Bonnet, et aux garnisons de Léon, Astorga, Benavente et Burgos, formeront un corps d'à peu près 12 mille hommes; et vous sentirez sans doute qu'il n'est pas au-dessus des besoins, lorsque vous réfléchirez que, si vous étiez obligé de pénétrer en Portugal, la Romana pourrait agir sur les communications de la France avec les débris de son armée, qu'il peut facilement réorganiser et recruter en Galice et dans les Asturies. Le roi calcule qu'il vous restera environ 45 mille hommes.

« 3° Le corps d'observation que vous demandez pour manœuvrer sur les deux rives du Tage est tout formé. C'est le 1er corps; il observe l'armée de Cuesta; et si elle se portait sur Placencia et tentait d'agir contre vous, le 1er corps la suivrait, et

la ferait sans doute repentir d'avoir abandonné l'Estramadure et la principale communication avec l'Andalousie.

« 4° Vous devez avoir vu, par mes précédentes, que les trois corps d'armée qui ont été mis sous vos ordres sont entièrement à votre disposition, excepté toutefois les 6 mille hommes qu'il est indispensable de laisser au général Kellermann.

« 5° Tous les bataillons de marche, détachements d'hommes isolés, qui sont dans la Vieille-Castille, ont reçu l'ordre de rejoindre leurs régiments; mais à l'égard de ceux qui sont dans les provinces de Biscaye, Alava et Guipuscoa, on ne peut les en retirer dans ce moment, puisqu'il n'y a pas d'autres troupes.

« 6° Le roi ne peut rien retirer de dessus le Tage pour former une réserve, et encore moins porter cette réserve entre Avila et Salamanque. Le 4e corps est à Madridejos, en observation devant l'armée de Vénégas, qui est sur la rive gauche de la Guadiana; il n'a pas plus de 17 mille combattants, y compris la division allemande qui est à Tolède. L'armée qui lui est opposée est de 25 mille hommes au moins : elle peut être à tout instant renforcée par les rassemblements de Valence et de Cuenca, et ceux de toute la partie de la côte de la Méditerranée. Le roi ne peut donc pas affaiblir le 4e corps sans exposer Madrid à une invasion.

« Le 1er corps, fort d'environ 24 mille hommes, est à Talavera de la Reyna; il observe l'armée de Cuesta, qui est partie sur la rive gauche du Tage, et partie

à Almaraz. Il observe également Placencia, et par conséquent tout ce qui, venant du Portugal, chercherait à se porter sur Almaraz pour se réunir à Cuesta. Si Sa Majesté affaiblissait ce corps d'armée, elle s'exposerait à voir arriver l'ennemi aux portes de la capitale; mais, comme je l'ai dit à l'article 3, si Cuesta cherchait à agir contre vous, le 1er corps suivrait son mouvement.

«La garnison de Madrid se compose de la division Dessolles, forte de 7 mille hommes. Elle fournit des détachements à Ségovie, Buytrago et Guadalaxara, ainsi que sur les points intermédiaires de ces places; elle en fournit pour éloigner les brigands et protéger l'arrivage des subsistances. Le roi ne peut donc rien envoyer dans le nord, à moins de transporter le siége de son gouvernement dans une autre ville, et que, se bornant à la défense du Retiro, il ne s'inquiète pas que l'ennemi entre dans Madrid; mais vous sentez les conséquences politiques d'un tel événement. D'ailleurs, il serait impossible d'évacuer les établissements militaires qui s'y trouvent, et que ne pourrait contenir le Retiro. Il me reste à vous faire une dernière observation : c'est que la ville de Madrid est la seule qui, par ses droits d'entrée, produise quelque ressource pécuniaire au roi.

« 7° Je vais transmettre au général Léry votre opinion sur l'augmentation de défense du fort de Zamora et les ouvrages à élever sur d'autres points. Le roi partage votre opinion à cet égard; reste à

savoir si le génie aura les moyens de faire exécuter ces travaux.

« 8° Le roi sent combien il serait important de mettre à votre disposition la somme d'un million ; mais Sa Majesté n'en a pas le moyen. Le trésor de France ne fait de fonds que pour la solde. Le roi ne reçoit absolument aucune contribution des provinces ; leur produit est même insuffisant pour assurer le service des troupes qui les occupent. Il n'entre dans le trésor royal qu'une portion du produit des droits d'entrée de Madrid, qui est employé au service des subsistances de la garnison, et à celui des hôpitaux, et se trouve très-insuffisant. L'administration civile n'est pas payée, et le roi vit, depuis quatre mois, *du produit de son argenterie, qu'il a ordonné de faire fondre*. Quant aux personnes qui entourent Sa Majesté, elles seraient très-disposées à suivre l'exemple que vous offrez de donner ; mais elles se ressentent beaucoup de l'état de pénurie où se trouve l'Espagne, et leurs facultés ne leur permettent pas de suivre leur bonne volonté. Sa Majesté met à votre disposition tous les fonds que vous pourrez retirer des provinces de la Vieille-Castille et de celles que vous occuperez par la suite, pourvu toutefois que le service des subsistances soit assuré.

« A l'égard des subsistances, j'ai eu l'honneur de vous mander que le roi avait donné ordre qu'on mît à votre disposition six cent et quelques mille rations de biscuit, et que vous pouvez retirer

des provinces de la Vieille-Castille toutes les ressources qu'elles offrent encore. Sa Majesté a chargé ses ministres de donner à cet effet les ordres les plus précis aux intendants. »

Pendant que le roi faisait tout ce qui dépendait de lui pour mettre le duc de Dalmatie en état d'aller chercher les Anglais, ceux-ci entraient en Espagne.

Avant d'entamer le récit des événements importants qui vont suivre, il est nécessaire de mettre sous les yeux des lecteurs la force et l'emplacement, au 20 juillet, des divers corps d'armée, ainsi que la force et l'emplacement des armées ennemies.

Le 4e corps, campé aux environs de Madridejos et de Consuegra, dans la Manche, observait l'armée de Vénégas. Ce corps, ayant 3 mille hommes détachés pour la garde de Tolède, n'avait plus que 17 mille combattants. L'armée de Vénégas en comptait 30 mille.

Le 1er corps, en position sur la rive gauche de l'Alberche, occupait Talavera par une avant-garde; sa force était de 22 mille hommes. L'armée de Cuesta, qui comptait 40 mille combattants, dont 7 mille de cavalerie, venait de passer le Tage sur un pont jeté à Almaraz et sur celui de l'Arzobispo, et se rassemblait à Oropesa.

Sir Wellesley, revenu vers le Tage après la retraite du maréchal Soult, avait réuni à Placencia son armée, forte de 28 mille hommes. Le 20, il opérait sa jonction avec Cuesta. Un corps de 6 mille Espagnols et Portugais, commandé par le général Wilson, marchait par les montagnes sur Escalona.

L'armée de Beresford se tenait sur les frontières du Portugal, vers Almeida. Le duc del Parque, qui venait de remplacer la Romana, n'avait laissé dans la Galice et les Asturies qu'une division, aux ordres de May, et s'était porté sur Ciudad-Rodrigo : un détachement de ses troupes occupait les cols par lesquels il faut passer pour se rendre de Salamanque à Placencia.

Les trois corps d'armée aux ordres du duc de Dalmatie présentaient un total de 55 mille hommes, réduit à 50 mille, parce qu'un détachement avait été mis à la disposition du général Kellermann, qui avait repris les fonctions de gouverneur de la Vieille-Castille. L'un de ces trois corps, le 2e, était à Salamanque et Zamora; le 5e, à Valladolid et environs; et le 6e, à Benavente, Astorga et Léon.

On voit, par l'emplacement de ces trois corps, que le duc de Dalmatie, chargé de rejeter les Anglais hors du continent, n'était même pas en mesure de les empêcher de s'emparer de Madrid. Le temps qu'il avait perdu, la difficulté des communications, la pénurie des moyens de transport, l'impossibilité de lui procurer tous les objets qu'il demandait pour commencer ses opérations, toutes ces causes avaient occasionné des retards qui mettaient le roi dans une situation critique. Sa capitale était menacée par trois armées ayant plus de 100 mille combattants, auxquelles il n'avait à opposer que le 1er et le 4e corps et sa garde, c'est-à-dire environ 45 mille hommes. Loin d'être intimidé des dangers qui l'entouraient, son caractère en prit une plus

grande énergie. Il avait prévu ce qui arrivait. Dès le 13 juillet, il avait ordonné au duc de Trévise de se rendre à Villa-Castin, et d'y tenir son corps réuni, jusqu'au moment où le duc de Dalmatie se croirait en état d'aller chercher l'armée anglaise. De cette position, le 5e corps pouvait, si les Anglais prenaient l'initiative, se porter rapidement sur la Tormès et le Duero, ou sur Madrid, suivant que les circonstances l'exigeraient. Malheureusement, le roi crut devoir céder aux instances réitérées du duc de Dalmatie. Le 5e corps rétrograda sur Valladolid. S'il eût été à Villa-Castin le 20 juillet, il aurait pu arriver le 24 à Naval-Carnero, et le succès de la bataille de Talavera n'eût pas été douteux.

Depuis quelques jours, des rapports incertains, et même contradictoires, annonçaient la marche de l'armée anglaise, tantôt dans la direction de Salamanque, tantôt dans celle de Talavera. Enfin, le 22, le roi fut informé par le duc de Bellune que sir Wellesley avait fait sa jonction avec Cuesta; que l'armée combinée s'avançait sur Talavera, et que le général Wilson était à Escalona. Le danger était imminent; on voyait clairement que les généraux de l'armée anglo-espagnole avaient le projet de forcer les Français de s'éloigner du Tage, afin de donner à Vénégas la facilité de passer le fleuve et de se réunir à eux, pour ensuite marcher sur Madrid. Il s'agissait donc d'empêcher cette réunion, ou du moins de la retarder le plus longtemps possible, en attendant le secours du duc de Dalmatie, et de déterminer dans quelle direction devait mar-

cher ce maréchal. En lui donnant l'ordre de se porter sur Madrid, on n'avait pas lieu d'espérer de le voir entrer dans la Nouvelle-Castille avant *huit à dix jours*, et son mouvement ne pouvait avoir aucune influence sur les événements avant sa jonction avec le roi. Ce prince pouvait-il espérer de conserver sa capitale jusqu'à une époque si éloignée, devant des forces si supérieures? Cela n'était pas possible. Au lieu qu'en donnant à ce maréchal Placencia pour point de direction, il pouvait y arriver en *quatre ou cinq jours*. Le premier avis de sa marche devait arrêter celle du général anglais, et le déterminer à se séparer des Espagnols, pour aller s'opposer à l'armée qui menacerait ses communications avec le Portugal. Le duc de Dalmatie ayant 50 mille hommes, était en état de battre les Anglais; et le roi, débarrassé de ceux-ci, avait autant de troupes qu'il en fallait pour détruire les deux armées espagnoles.

C'est d'après ces motifs qu'il fit ordonner au duc de Dalmatie de réunir promptement ses trois corps d'armée, et de se porter le plus rapidement possible sur Placencia. Tandis que le maréchal Jourdan expédiait cet ordre, le général Foy arriva à Madrid, et assura que le maréchal Soult, ayant eu avis du mouvement de sir Wellesley, avait ordonné la réunion des trois corps d'armée à Salamanque, et que probablement il serait déjà en marche sur Placencia lorsqu'il recevrait la dépêche, attendu qu'il avait toujours pensé qu'il devrait prendre cette direction, si les Anglais manœuvraient comme ils devaient le

faire. D'après ces assurances, le roi espéra que ses ordres seraient exécutés avec toute la célérité qu'exigeaient les circonstances, et que les trois corps d'armée arriveraient à Placencia le 30, au plus tard (1).

Le général Sébastiani reçut l'ordre de se replier sur Tolède, et le roi partit de Madrid, dans la nuit du 22 au 23, avec sa garde, une brigade de la division Dessolles, deux escadrons du 27e régiment de chasseurs à cheval, formant une réserve de 5 mille hommes, et quatorze bouches à feu. Le commandement de ces troupes fut donné au général Dessolles. Joseph avait l'intention d'aller joindre le 1er corps sur l'Alberche, et d'y appeler le 4e. Le général Belliard, gouverneur de Madrid, fut chargé d'y maintenir le bon ordre, et, en cas de besoin, de se renfermer dans le Retiro avec environ 4 mille hommes, qui restaient sous ses ordres. Les ponts d'Aranjuez furent coupés, et un régiment de dragons resta sur la rive droite du Tage pour observer les mouvements que Vénégas pourrait faire de ce côté, et en prévenir l'état-major général et le gouverneur de Madrid.

Cependant, le roi fut informé le 23 au soir, à Naval-Carnero, que l'avant-garde du 1er corps avait été forcée d'abandonner Talavera, et que le duc de Bellune, ayant la certitude d'être attaqué le lendemain, se retirerait pendant la nuit, et irait, dans deux marches, prendre position sur la rive

(1) De Salamanque à Placencia, il n'y a que vingt-cinq lieues environ.

gauche du Guadarama, à son confluent avec le Tage, près Tolède, afin d'opérer sa jonction avec le général Sébastiani. Le but du roi étant de se réunir à ces deux corps d'armée, il marcha, le lendemain, dans la même direction, et il établit, le 25, son quartier général à Bargas. Ce même jour, le maréchal Victor arrivait sur le Guadarama, et le général Sébastiani entrait dans Tolède; de sorte que toutes les troupes dont on pouvait disposer se trouvaient rassemblées, et ne formaient plus qu'une armée, dont le roi prit le commandement. La division de cavalerie légère du général Merlin passa du 4e corps au 1er, pour former l'avant-garde, conjointement avec celle du général Latour-Maubourg. L'adjudant-commandant Moquery fut chargé de la défense de Tolède avec 3 mille Polonais et 6 pièces de canon. Cette ville, située sur la rive droite du Tage, était facile à protéger du côté de la rive gauche. Il était de la dernière importance d'empêcher Vénégas de s'en emparer, et de l'obliger à se jeter sur Aranjuez. On l'éloignait ainsi du point où les opérations allaient avoir lieu, et on mettait des obstacles et des retards à sa jonction avec l'armée de Cuesta.

Sir Wellesley avait eu l'intention d'attaquer le duc de Bellune le 23; mais, sur la demande du général Cuesta, l'attaque fut remise au lendemain. S'apercevant à la pointe du jour que le maréchal s'était retiré, le général espagnol s'avança jusqu'à Santa-Olalla, et fit occuper Alcabon par son avant-garde, et Torrijo par ses avant-postes. Il manda à

la junte suprême que les Français étaient en fuite, et qu'il désespérait de pouvoir les atteindre. Toutefois, apprenant, le 25, que ces mêmes Français, qu'il désespérait d'atteindre, se rassemblaient en avant de Tolède, il jugea convenable de ne pas se porter plus en avant, et il invita sir Wellesley à venir le joindre. Ce dernier, prétextant la pénurie des subsistances et le manque de moyens de transport, se borna à faire avancer jusqu'à Cazalega deux divisions d'infanterie et une brigade de cavalerie, sous les ordres du général Sherbroock.

L'occasion de livrer bataille aux Espagnols séparés des Anglais était trop belle pour ne pas chercher à en profiter. Le 26, l'armée française marcha sur Torrijo, le 1er corps en tête de colonne. L'avant-garde, commandée par le général Latour-Maubourg, chassa les avant-postes ennemis sur Alcabon, où se trouvait le général Zayas avec 4 mille hommes d'infanterie, 2 mille chevaux, et 8 pièces de canon. Ce général commença sa retraite; mais le général Latour-Maubourg, qui le suivait de près, parvint à engager une affaire de cavalerie, dans laquelle les dragons espagnols de Villa-Viciosa furent sabrés par le 2e hussards et un escadron du 5e régiment de chasseurs. Cette défaite de l'avant-garde jeta la terreur dans l'armée : elle se replia précipitamment et en désordre de Santa-Ololla, pour aller rejoindre les Anglo-Portugais. En la suivant vivement, on l'eût mise en pleine déroute, et sir Wellesley n'aurait eu d'autre parti à prendre que de rentrer promptement en Portugal; mais le

maréchal Victor prétendit que la cavalerie avait besoin de faire rafraîchir ses chevaux : et lorsque le roi, qui, au premier coup de canon, s'était porté en avant, arriva près d'Alcabon, il la vit rétrogradant sur ce village pour y prendre du fourrage, tandis que la cavalerie ennemie se retirait tranquillement. Le duc d'Albuquerque, que Cuesta avait envoyé avec 3 mille chevaux au secours de Zayas, s'attribue, dans une lettre adressée au gouvernement de Séville, la gloire d'avoir arrêté la poursuite des Français, ajoutant que, s'il n'avait pas reçu l'ordre de se retirer, il les aurait attaqués, étant presque certain de la victoire. Ce n'est là qu'un trait de jactance ridicule. L'armée française, après avoir fait une halte de quelques heures à Alcabon, se remit en mouvement, et vint camper à Santa-Ololla. L'occasion de battre et de disperser l'armée espagnole étant manquée, il fallut subir plus tard les conséquences de cette faute.

Le 27, l'armée française se porta de Santa-Ololla sur l'Alberche, tandis que Cuesta et le général Sherbroock se repliaient sur Talavera. Le général Wilson, dont les avant-postes s'étaient portés jusqu'à Naval-Carnero, dans l'espoir d'exciter une insurrection à Madrid, où il avait des intelligences, revint en toute hâte sur ses pas. Vers deux heures après midi, le 1er corps commença à déboucher sur le plateau qui domine l'Alberche. On découvrit l'ennemi, alors en mouvement; mais le terrain, très-boisé, ne permettait pas de distinguer s'il se retirait, ou s'il prenait position. L'arrière-garde, comman-

dée par le général Makensie, et composée d'une division d'infanterie, d'une brigade de cavalerie et de 4 bouches à feu, occupait Casa-Solinas. Le roi Joseph, comptant pouvoir inquiéter son adversaire et le troubler dans ses dispositions, donna l'ordre au maréchal Victor de franchir l'Alberche et d'attaquer immédiatement. En effet, après une heure de combat, le général Makensie fut obligé de se replier précipitamment.

Pendant cet engagement, les dragons de Latour-Maubourg et la cavalerie légère du général Merlin passaient également l'Alberche, et se déployaient entre la grande route de Talavera et celle de Casa-Solinas. Le 4e corps et la réserve suivaient ce mouvement, le flanc gauche couvert par la division Milhaud. A l'entrée de la nuit, les troupes formées dans cet ordre s'arrêtèrent à portée de canon des Espagnols, dérobés aux regards par les haies et les arbres. La cavalerie légère, chargée d'aller les reconnaître, ayant été accueillie par une décharge qui causa quelque désordre dans les rangs et détermina sa retraite, sir Wellesley et Cuesta firent de cet engagement une attaque combinée, repoussée avec perte. Sur la droite, le duc de Bellune, continuait à poursuivre les Anglais. Au débouché de la forêt, il se trouva en face d'une colline où leur gauche était appuyée, et qui paraissait être la clef de leur position : le maréchal chercha à s'en emparer immédiatement, sans même prendre les ordres du roi. La division Ruffin se mit en mouvement à neuf heures du soir. Le 9e régiment d'infan-

terie légère franchit un large et profond ravin, gravit une pente escarpée, et parvint jusqu'au sommet de la colline ; mais n'ayant pas été soutenu par le 24e, qui, dans l'obscurité, avait pris une fausse direction, ni par le 96e, retardé au passage du ravin, il fut repoussé, et eut 300 hommes hors de combat. Les généraux anglais et espagnols prétendirent, dans leurs rapports, que cette attaque avait été renouvelée pendant la nuit : c'est une erreur. Leurs troupes firent en effet, sur les deux heures du matin, un feu très-vif sur toute la ligne pendant quelques minutes; mais cet incident fut le résultat de quelque fausse alerte, car l'armée française ne bougea pas de ses bivouacs.

Le duc de Bellune rendit compte au roi du résultat de son attaque, et le prévint qu'il la renouvellerait au point du jour. Peut-être aurait-on dû lui donner l'ordre d'attendre qu'on eût bien reconnu la position de l'ennemi, et fait les dispositions nécessaires pour une affaire générale; mais ce maréchal, étant resté longtemps aux environs de Talavera, devait connaître parfaitement son terrain, et il paraissait si sûr du succès, que le roi le laissa libre d'agir comme il le désirait.

Le 28 au matin, le général Ruffin se prépara au combat. Les trois régiments de sa division furent formés de la manière suivante : le 9e d'infanterie légère à droite, le 24e de ligne au centre, et le 96e à gauche; chaque bataillon en colonne serrée par division. Ces braves régiments gravirent la colline avec une rare intrépidité. Le 24e, parvenu au som-

met le premier, fut au moment de prendre 4 bouches à feu ; mais l'ennemi, n'étant pas menacé sur les autres points de sa ligne, fit renforcer ce point, et le régiment français fut repoussé. Les généraux Ruffin et Barrois ramenèrent leurs troupes en bon ordre. Cette action, quoique de coute durée, fut très-meurtrière.

A la suite de cette attaque infructueuse, le roi se rendit sur le terrain occupé par le 1er corps, d'où l'on découvrait plus facilement la position de l'ennemi. Cette position avait à peu près une lieue d'étendue. Au centre, entre les deux armées alliées, se trouvait une élévation sur laquelle on avait construit une redoute. Le front des Espagnols était couvert par des bosquets d'oliviers, des haies, des vignes, et des fossés. La grande route qui conduit de l'Alberche à Talavera était défendue par une batterie de gros calibre placée en avant d'une église occupée, ainsi que la ville, par de l'infanterie espagnole. L'armée française avait donc de grandes difficultés à vaincre pour aborder l'ennemi, tandis que celui-ci avait toute liberté de manœuvre, occupant un terrain découvert, et sans obstacles matériels à l'intérieur de sa position.

Après avoir fait la reconnaissance de l'ennemi, le roi demanda au maréchal Jourdan s'il était d'avis de livrer bataille. Ce maréchal répondit qu'une aussi forte position, défendue par une armée bien supérieure en nombre, lui paraissait inattaquable de front ; que sir Wellesley ayant d'abord négligé d'occuper le vallon et la montagne situés sur sa gau-

che, on aurait pu chercher à tourner les Anglais, si, au lieu d'attirer de ce côté leur attention par deux attaques, on eût fait, au contraire, de sérieuses démonstrations sur leur droite; que pendant la nuit, et dans le plus profond silence, il eût été possible de réunir toute l'armée sur la droite, de la placer en colonne à l'entrée du vallon, pour le franchir à la pointe du jour, et se former ensuite sur la gauche en bataille; que, selon toute apparence, on se serait rendu maître de la colline, sur laquelle l'armée eût pivoté; qu'on aurait ainsi forcé l'ennemi à faire un changement de front, mouvement dont on aurait pu profiter en poussant l'attaque avec vigueur; que, toutefois, on n'aurait pu se flatter du succès d'une manœuvre aussi audacieuse qu'autant qu'on aurait dérobé à sir Wellesley le passage du vallon, ce qui maintenant était impossible, puisque le général anglais, averti par les attaques précédentes des dangers que courait sa gauche, la mettait en sûreté par un gros corps de cavalerie facile à apercevoir à la sortie du vallon, et par une division d'infanterie espagnole en train de gravir la montagne; que d'ailleurs, quand il serait encore temps de diriger l'attaque ainsi qu'il venait de l'exposer, il hésiterait d'en donner le conseil au roi, attendu qu'en cas de malheur, on ne pourrait se retirer que sur Avila par des chemins impraticables aux voitures, en sacrifiant l'artillerie et les équipages de l'armée, et livrant aux ennemis Madrid et tout le matériel qui s'y trouvait réuni. Le maréchal termina par dire qu'il était d'avis de

rester en observation devant l'armée anglo-espagnole, soit dans la position qu'on occupait, soit en retournant sur l'Alberche, jusqu'au moment où les Anglais seraient forcés, par la marche du duc de Dalmatie, de se séparer des Espagnols.

Le maréchal Victor, consulté à son tour, répondit que si le roi voulait faire attaquer la droite et le centre des ennemis par le 4e corps, il s'engageait avec ses trois divisions à enlever la hauteur contre laquelle il avait échoué deux fois; ajoutant que, s'il ne réussissait pas, *il faudrait renoncer à faire la guerre*. Le roi, placé entre deux avis si opposés, était un peu embarrassé : d'un côté, le succès lui paraissait fort douteux; de l'autre, il sentait que s'il adoptait l'avis du maréchal Jourdan, le duc de Bellune ne manquerait pas d'écrire à l'Empereur qu'on lui avait fait perdre l'occasion d'une brillante victoire sur les Anglais. Toutefois, il est probable qu'il aurait suivi le conseil de la prudence, si, au même moment, il n'eût pas reçu une lettre du duc de Dalmatie, annonçant que son armée *ne serait réunie à Placencia que du* 3 *au* 5 *août*. Cette circonstance dérangeait tous les calculs. On savait que l'ennemi avait mené du canon devant Tolède, et que l'avant-garde de Vénégas s'approchait d'Aranjuez. Il fallait donc, sous deux jours, faire un détachement pour secourir la ville attaquée et sauver la capitale. Le roi, avant de diviser ses forces, crut devoir hasarder une affaire générale.

Cette détermination prise, le maréchal Victor, au lieu de faire sa disposition d'attaque de la colline

par ses trois divisions, comme il s'y était engagé, ordonna au général Ruffin de se porter en colonne à l'extrémité de la droite, et de pénétrer dans le vallon en longeant le pied de la montagne, sur laquelle il jeta le 9e régiment d'infanterie légère, pour l'opposer à la division espagnole qui venait d'y arriver. Il prescrivit à la division Villate de se placer également en colonne à l'entrée du vallon, au pied de la colline. La division de Merlin et les dragons de Latour-Maubourg se formèrent en arrière de l'infanterie du 1er corps, pour la soutenir au besoin, et pour être à portée de traverser le vallon en passant entre les divisions Ruffin et Villate, si celle de Lapisse enlevait la colline.

Sébastiani reçut ordre d'établir la division française de son corps d'armée sur deux lignes à la gauche de celle de Lapisse, et la division allemande, à la gauche de la division française, mais un peu en arrière, ayant en seconde ligne la brigade polonaise. Le général Milhaud, posté à l'extrême gauche, sur un terrain plus ouvert, était chargé d'observer Talavera et la droite des Espagnols. La réserve resta en troisième ligne du 4e corps.

Il était deux heures après midi lorsque ces premières dispositions furent achevées. La division Lapisse devait commencer l'attaque; mais la division Leval, destinée à former un échelon en arrière, sur la gauche, pour maintenir les Espagnols, s'étant trop avancée, se trouva engagée avec la gauche des Anglais et la droite de Cuesta. A peine déployée, elle fut vivement attaquée par des forces supérieu-

res. Cependant, après un combat de trois quarts d'heure, l'ennemi fut repoussé avec perte.

Le roi, s'apercevant que la division Leval était engagée mal à propos, fit dire au général Sébastiani de la faire replier. Il eût été en effet trop dangereux de se priver de la seule infanterie qu'on avait à opposer à l'armée espagnole en cas de besoin, et de l'exposer à être enveloppée par cette armée, pendant qu'elle aurait été aux prises avec la droite des Anglais. Cet ordre fut exécuté; la ligne du 4e corps se trouva formée ainsi que le roi l'avait prescrit; mais les deux partis venaient de perdre bien des hommes dans une action sans résultat; et l'artillerie du général Leval, qu'on avait imprudemment engagée au milieu des bois, des vignes et des fossés, ayant eu la plupart de ses chevaux tués, ne put être retirée; événement fâcheux, dont les Anglais ont tiré parti pour s'attribuer la victoire, et qu'on eut le tort impardonnable de cacher au roi.

Le maréchal Victor avait achevé ses dispositions. Le général Lapisse, marchant à la tête de sa division, franchit le ravin, gravit la pente escarpée de la colline, et commençait à s'y établir, lorsqu'il fut blessé mortellement. Un moment d'hésitation se manifesta parmi ses troupes, qui, n'étant pas soutenues comme elles auraient dû l'être par les autres divisions du 1er corps, ne purent résister à l'attaque des renforts que sir Wellesley dirigea contre elles. Elles battirent en retraite, et furent ralliées par le maréchal Victor, qui les ramena jusqu'au pied de la position.

En même temps le général anglais, craignant d'être tourné par les deux divisions qui commençaient à se montrer dans le vallon, lança contre elles un corps de cavalerie. Cette charge fut arrêtée par le feu de l'infanterie française. Cependant, le 23e régiment de dragons anglais, passant entre les divisions Villate et Ruffin, se porta contre la brigade de Stroltz, composée des 10e et 26e régiments de chasseurs à cheval. Ce général, ayant manœuvré de manière à laisser passer l'ennemi, le chargea en queue, tandis que le général Merlin, avec les lanciers polonais et les chevau-légers westphaliens, le prenait en tête. Les dragons anglais, entourés de toutes parts, furent tous tués ou pris. De son côté, la division française du 4e corps attaquait, avec succès, le centre de la position des Anglais; mais sa droite se trouvant découverte par la retraite de la division Lapisse, elle fut prise en flanc. Pour s'opposer à ce danger, le général Rey, à la tête du 28e de ligne de la première brigade, charge l'ennemi, ayant le 32e en seconde ligne, l'arrête, et repousse trois attaques successives. Le général Belair, à la tête du 75e et du 58e, culbute la brigade des gardes, et débouche dans la plaine. Une charge de cavalerie arrêta ce retour offensif. Le général Sébastiani, s'apercevant que l'armée espagnole ne fait aucun mouvement, rappelle à lui la division allemande, et la place en seconde ligne de la division française. Au moment où il allait agir, il reçoit l'ordre du roi de suspendre son attaque et de conserver sa position, toute tentative de

ce côté ne pouvant avoir de résultat avantageux, depuis la retraite de la division Lapisse. Les Anglais, satisfaits de n'avoir pas été débusqués, n'entreprirent rien de plus; et le combat cessa sur toute la ligne, quoique les deux armées ne fussent qu'à demi-portée de canon.

Le roi voulait tenter un dernier effort; il avait donné ordre *à la réserve de se porter sur la droite* (1), lorsqu'on lui fit remarquer que la journée était trop avancée, et qu'en supposant un succès, on n'aurait pas le temps d'en profiter. L'ordre fut révoqué, et Joseph se retira au milieu de sa garde, où il établit son bivouac, bien déterminé à livrer une seconde bataille le lendemain, ou du moins à ne prendre un parti contraire qu'après avoir reconnu, au jour, les dispositions des Anglais. Les choses en étaient là, lorsque, vers les dix heures du soir, des officiers, arrivant du 1er corps, annoncèrent que le duc de Bellune était tourné par sa droite, et ne pouvait plus rester dans sa position; d'autres, au contraire, assuraient que ce maréchal était d'avis que l'ennemi ne pourrait résister à une nouvelle attaque. Pour s'assurer de la vérité du fait, le roi écrivit sur-le-champ au duc de Bellune; mais il n'avait point encore reçu de réponse, lorsque, à la pointe du jour, le général Sébastiani, suivi de son corps d'armée, arriva près de son bivouac, annonçant qu'il s'était mis en retraite, *parce*

(1) Nous soulignons à dessein ces mots, parce que l'on verra, dans une lettre de l'Empereur, les reproches adressés à Joseph pour n'avoir pas fait donner la réserve.

que le 1er corps se repliait sur Casa-Legos, en longeant les montagnes.

Dès lors, il n'y avait plus à délibérer; il fallait suivre le mouvement. La division de dragons du général Milhaud fit l'arrière-garde; les troupes marchèrent lentement et en bon ordre; l'ennemi ne bougea pas. Le 4e corps et la réserve arrivèrent à l'Alberche par la grande route de Talavera à Madrid, en même temps que le 1er corps y arrivait par celle de Casa-Salinas. Le roi, informé que quelques blessés étaient restés en arrière, ordonna au général Latour-Maubourg de se reporter en avant avec sa division, et de les ramener, ce qui fut exécuté sans opposition de la part de l'ennemi.

Cette retraite, *opérée sans nécessité*, *sans ordre du chef de l'armée et contre sa volonté,* fut le sujet d'une vive contestation entre le maréchal Victor et le général Sébastiani, chacun d'eux prétendant ne s'être retiré que parce que l'autre avait quitté sa position (1).

Les deux partis firent des pertes considérables : celle des Français fut de 944 tués, de 6,294 blessés,

(1) Nous avons abrégé autant que possible la relation de la bataille de Talavera, relation puisée dans les Mémoires du maréchal Jourdan, parce qu'on trouve aux notes un récit complet de cette campagne de quelques jours, écrite tout entière par le général Desprez. Cette note est d'une très-grande importance historique; on verra que le général Desprez, témoin et acteur dans ce grand drame, où il joua un rôle qui le mit à même de bien apprécier les faits, confirme ce que dit le maréchal Jourdan, *que Victor opéra sa retraite sans ordre,* dans la nuit du 28 au 29; ce dont ce dernier se défend, ainsi que l'indique sa lettre justificative à Joseph. (Voir Thiers, notes du onzième volume.)

et de 156 prisonniers ou égarés. Parmi les blessés se trouvaient huit colonels, et le général de brigade Rey; parmi les tués, le brave général Lapisse et le baron de Barbeck, colonel du régiment de Baden. Sir Wellesley, dans son rapport, inséré dans le *Times* du 15 août 1809, porte la sienne à 781 tués, à 3,903 blessés, et à 653 prisonniers. Parmi les morts se trouvaient les généraux Makensie et Langworth, et le major de brigade Becket. Le général Cuesta manda à la junte de Séville que la perte des Espagnols consistait en 1,200 tués ou blessés.

En supposant les rapports des généraux ennemis bien exacts, ce dont il est permis de douter, surtout à l'égard du général espagnol, qui n'entre dans aucun détail, il en résulterait que la perte de l'armée impériale n'excéda que de 847 hommes celle de l'armée combinée. Il est vrai que sir Wellesley prétendit que le nombre des pièces prises par ses troupes, ou abandonnées dans les bois, fut de 17; tandis que le général Senarmont, commandant l'artillerie française, n'avoua d'abord que 2 pièces abandonnées; et que plus tard, pressé par les instances de l'Empereur, qui avait connaissance du rapport du général anglais, et qui menaçait de faire faire une enquête, il convint que le nombre de celles restées au pouvoir de l'ennemi était de 8. Quant aux prétendus drapeaux ou étendards que sir Wellesley se fit gloire d'avoir pris ou détruits, ce n'était autre chose que des fanions placés à la droite et à la gauche de chaque bataillon pour diriger l'alignement dans les manœuvres, et dont

s'étaient débarrassés ceux qui les portaient, pour faire usage de leurs armes. A cette époque, les troupes impériales avaient des *aigles*, et point de drapeaux ni d'étendards. Il n'en est pas moins vrai que l'ennemi, ayant conservé sa position, a pu s'attribuer l'avantage de la journée; mais les Anglais et les Espagnols étaient d'autant moins fondés à proclamer dans toute l'Europe, comme une victoire signalée, cette affaire liée à un grand plan d'opérations, que peu de jours après ils furent obligés de prendre la fuite, abandonnant leurs blessés à la merci de l'armée qu'ils prétendaient avoir vaincue.

Le 29, à neuf heures du matin, toute l'armée était en position sur un plateau sur la rive gauche de l'Alberche, prête à combattre si l'armée combinée se présentait; mais quelques éclaireurs seulement se montrèrent sur la rive droite, et rien n'annonçait qu'elle fût disposée à s'éloigner de la forte position qui l'avait préservée d'une défaite. Dès lors, le roi prit le parti de laisser le 1er corps en observation devant cette armée, et de se rapprocher de Tolède avec le 4e et la réserve, pour secourir cette ville vivement pressée par le général Lasey, et pour s'opposer à Vénégas, qui poussait des partis jusqu'à Valdemoro. Ce même jour, il vint camper à Santa-Ololla, et le lendemain à Barjas. La division polonaise entra dans Tolède.

Le 1er août, le roi fut informé que le duc de Bellune ayant appris le retour du général Wilson à Escalona, s'était replié sur Maqueda, quoique l'armée combinée fût restée dans sa position. On lui

rendit compte en même temps qu'il ne restait devant Tolède qu'un faible détachement, et que Vénégas réunissait son armée à Aranjuez, annonçant l'intention de marcher sur Madrid. On pouvait aisément faire échouer son projet, en allant l'attaquer; mais le roi jugea qu'il n'était pas encore temps de s'engager avec cette armée, et que, se bornant à l'observer, il fallait se tenir en mesure de rejoindre le maréchal Victor pour livrer bataille à l'armée anglo-espagnole, si elle se décidait à suivre le mouvement rétrograde de ce maréchal. En conséquence, le 4e corps et la réserve vinrent camper à Illescas, et le général Milhaud jeta quelques escadrons sur Valdemoro. De ce point, on pouvait ou se réunir au duc de Bellune, ou se porter sur Vénégas, s'il marchait sur la capitale. Victor, à qui le corps de Wilson donnait de vives inquiétudes, ne se croyant pas en sûreté à Maqueda, se retira, le soir, sur Santa-Cruz, et manifesta l'intention de rétrograder jusqu'à Mostolès; mais le roi lui prescrivit d'envoyer une division sur Escalona. Le général Villate y arriva le 5, et n'y trouva plus l'ennemi, et il apprit, des habitants, que l'armée combinée était en retraite.

Dès le 30 juillet, sir Wellesley avait eu avis de la marche du maréchal Soult. Croyant qu'il n'avait que 10 à 12 mille hommes avec lui, il se flatta qu'à la nouvelle de la bataille de Talavera, le duc de Dalmatie n'oserait continuer son mouvement. Il se borna donc à inviter le général Cuesta à détacher une de ses divisions au Puerto de Banôs; mais le

général espagnol s'y refusa. Les Anglo-Espagnols ne prirent aucune détermination jusqu'au 2 août, jour où ils apprirent l'entrée de Soult à Placencia, et la retraite du marquis de la Reyna, qui s'y trouvait, avec environ 600 hommes, et qui se replia sur la rive gauche du Tage, par Almaraz, après avoir détruit le pont de bateaux. Alors seulement ils commencèrent à s'apercevoir combien leur position était critique. Toutefois, sir Wellesley et Cuesta convinrent que l'armée anglaise se porterait à la rencontre du duc de Dalmatie, et que les Espagnols resteraient à Talavera. En conséquence de cet arrangement, le premier vint camper, le 3, à Oropesa. Le second fut tellement effrayé du départ de son allié, qu'il alla le rejoindre le lendemain 4 août, malgré la promesse de rester à Talavera, pour s'opposer au maréchal Victor.

Quoique sir Wellesley, qui avait reçu de nouveaux rapports sur la force de l'armée du duc de Dalmatie, fût persuadé qu'elle n'était que de 30 mille hommes, il n'osa pas courir la chance d'une bataille, dans la position fâcheuse où il se trouvait. Le 4, il passa le Tage sur le pont de l'Arzobispo, laissant aux Espagnols le soin de couvrir sa retraite. Ceux-ci suivirent le mouvement le lendemain 5, et les deux armées se trouvèrent ensemble dans d'horribles défilés. Si à ce moment le duc de Bellune, au lieu de s'être replié sans nécessité jusqu'à Santa-Cruz, eût été à portée d'apprécier les mouvements des Anglo-Espagnols, il aurait pu les forcer au combat le plus désavantageux pour eux ; mais il

n'entra à Talavera que le 7 : il y trouva les blessés de l'armée anglaise, qui lui avaient été recommandés par sir Wellesley. Sa cavalerie fit, le même jour, sa jonction avec celle du maréchal Soult à Oropesa. Le roi, apprenant cet événement, se décida à prendre l'offensive contre Vénégas : mais, avant de nous occuper des opérations de cette partie de l'armée, il est nécessaire de faire connaître celles du duc de Dalmatie.

L'ordre de se porter sur Placencia, qui lui avait été adressé *le* 22 *juillet*, lui était parvenu *le* 24 ; ce ne fut cependant que *le* 27 que le 5e corps, aux ordres du duc de Trévise, se mit en marche, des environs de Salamanque ; le 2e corps n'en partit que *le* 30, et fut suivi, *le* 1er *août*, par le 6e, aux ordres du maréchal Ney (1). Le 29 juillet, l'avant-garde du duc de Trévise rencontra les postes espagnols à la Calzada, les poursuivit jusqu'à Béjar, et dispersa 2 ou 3 mille hommes qui gardaient le col de Banos. En pressant sa marche, ce corps aurait pu arriver, le lendemain 30, à Placencia ; mais il n'y entra que le 1er août, et n'en repartit que le 3, pour se porter sur Naval-Monal. Les deux autres y arrivèrent successivement dans les journées des 2, 3 et 4, et suivirent le mouvement du 5e corps. Ainsi, quoique la distance de Salamanque à Placencia ne soit que d'environ *vingt-cinq lieues*, ce ne fut que le 5 août, douze grands jours après l'ordre reçu, que les trois corps d'armée se trouvèrent en colonne entre cette dernière ville et Naval-Monal !

(1) Ces dates ont une grande importance.

Pourquoi le duc de Dalmatie n'avait-il donc pas commencé son mouvement le 25 juillet au lieu du 27 ? Pourquoi ne l'avait-il pas exécuté avec plus de promptitude ? Douze jours pour faire vingt à trente lieues, dans des circonstances aussi critiques ?... L'armée anglaise, qui s'était imprudemment avancée, sans se douter que 50 mille hommes marchaient sur sa ligne de communication, était coupée, si Soult avait agi avec la moindre vigueur. Cette déplorable lenteur du maréchal la sauva d'une ruine complète (1).

Le 6, l'avant-garde du duc de Trévise rencontra sur la rive droite du Tage quelques troupes espagnoles, qui se retirèrent sur l'autre rive par le pont de l'Arzobispo. La journée du lendemain fut employée par le maréchal Soult à faire ses dispositions et à reconnaître l'ennemi. Les Anglais, déjà sortis des défilés, avaient atteint la grande route de Badajoz, et occupaient les hauteurs qui dominent le Tage, vers Almaraz. Le quartier général de sir Wellesley se trouvait à Deleytosa. L'armée espagnole, qui n'avait pas encore pu dégager son artillerie et ses équipages, était restée vis-à-vis le pont de l'Arzobispo. Ce pont était barricadé et défendu par plusieurs batteries, et de l'infanterie placée dans deux tours qui sont au milieu.

(1) Le maréchal Soult, général d'un trop grand mérite pour ne pas sentir l'importance de sa marche, eut, pour retarder son mouvement, d'autres raisons que celles qu'il allégua (des réparations nécessaires à son artillerie.) Il a dû puiser ces raisons dans un ordre d'idées tout autre que des obstacles de cette nature, puisque les trois corps sous ses ordres formaient 50 mille hommes environ.

Le 8, pendant que l'artillerie française tirait avec la plus grande vivacité sur les batteries espagnoles et sur le pont, la brigade de dragons du général Caulaincourt, protégée par le feu de deux compagnies de voltigeurs, passait plus haut le Tage, à un gué ; le 34e régiment d'infanterie et deux bataillons du 40e suivaient cette brigade ; le reste de la cavalerie du 5e corps, et celle du 2e, marchaient immédiatement après. En même temps le 1er bataillon du 40e, précédé des compagnies de sapeurs, renversait les barricades du pont, et ouvrait le passage aux 64e et 88e, qui le passèrent rapidement. Les batteries ennemies, prises à revers, furent enlevées ; l'infanterie, chargée par le 18e de dragons, mise en déroute ; la division de cavalerie du duc d'Albuquerque, que Cuesta fit avancer pour protéger la retraite, chargée à son tour par le général Caulaincourt, fut culbutée, et perdit ses canons. A partir de ce moment, l'ennemi prit la fuite dans le plus grand désordre, et se dispersa, laissant au pouvoir des vainqueurs 30 bouches à feu, 45 caissons, 600 prisonniers, plus de 400 chevaux, et quantité d'équipages. Le duc de Dalmatie annonça que la perte de sa cavalerie était de 28 tués et de 80 blessés, et celle de l'infanterie insignifiante, n'ayant eu que des tirailleurs engagés. D'après son rapport, les Espagnols eurent un grand nombre d'hommes hors de combat. Cette brillante affaire fit beaucoup d'honneur au maréchal Mortier, qui la dirigea.

Il eût été à désirer sans doute de pouvoir profiter de l'avantage remporté sur les Espagnols pour mar-

cher contre les Anglais; mais les ponts d'Almaraz étaient brûlés, et on n'avait pas les moyens nécessaires pour en établir de nouveaux; en sorte que l'armée entière eût été obligée de passer le Tage sur celui de l'Arzobispo, et de s'engager dans d'affreux défilés, d'où les Anglais n'avaient pu sortir qu'après trois ou quatre jours de pénibles travaux, et avec le secours de tous les habitants. Sir Wellesley aurait attendu les Français sur les hauteurs de Deleytosa, ou il eût continué sa retraite. Dans le premier cas, le maréchal Soult aurait été contraint de l'attaquer sans artillerie, et ayant le Tage à dos, dans une position qui, défendue par une bonne infanterie, était réputée inexpugnable; dans le second cas, les Anglais auraient gagné deux ou trois marches sur leurs adversaires, avant que ceux-ci eussent franchi les défilés et atteint la grande route de l'Estramadure. Indépendamment de ces difficultés, qui suffiraient pour justifier le roi de ne pas avoir engagé l'armée dans une opération dangereuse ou inutile, suivant le parti qu'aurait pris le général anglais, il y en avait une autre qui rendait impossible toute tentative de cette nature. La contrée, déjà épuisée lorsque le duc de Bellune l'avait occupée, n'offrait plus aucune ressource, depuis le séjour que venaient d'y faire les Anglo-Espagnols. A cette époque, toute opération en Estramadure, sur la rive gauche du Tage, eût amené la désorganisation complète de l'armée (1). Joseph jugea

(1) La correspondance de sir Wellesley et celle de son frère, envoyé britannique près de la junte de Séville, montrent dans quelle détresse

donc à propos de faire reposer les troupes pendant les jours des plus fortes chaleurs, et d'attendre que la récolte fût faite avant d'entreprendre, soit l'expédition du Portugal, soit celle d'Andalousie. D'ailleurs, il croyait nécessaire de demander à l'Empereur de nouvelles instructions à ce sujet.

Quelques jours après la déroute des Espagnols, les Anglais commencèrent leur retraite sur Badajos, et le général Cuesta rassembla son armée entre Jaraicejo et le Tage. Le roi ordonna au duc de Dalmatie de laisser le 5ᵉ corps aux environs d'Oropesa, de se rendre avec le 2ᵉ à Placencia, et de diriger le 6ᵉ sur Salamanque, pour en chasser les troupes du duc del Parque, qui venaient d'y entrer.

Le maréchal Ney, parti de Placencia le 12, rencontra, le même jour, la division du général Wilson au col de Banôs, l'attaqua et la dispersa. Le lendemain, il continua sa marche; et son avant-garde entra le 14 à Salamanque, d'où l'ennemi s'était retiré. Le jour suivant, tout son corps d'armée y fut réuni. Ainsi, le duc d'Elchingen fit en *quatre jours* le trajet de *Placencia à Salamanque,* malgré le combat qu'il eut à livrer. Nous le répéterons donc encore : si le duc de Dalmatie eût marché avec la même célérité, l'armée anglaise eût été détruite.

Revenons maintenant aux opérations de la partie de l'armée à la tête de laquelle se trouvait le roi. On a vu qu'elle était le 5 à Illescas, prête à se réunir au duc de Bellune, ou à marcher contre l'armée qui

les armées combinées se trouvèrent, malgré les convois que le gouvernement espagnol ne cessait de leur faire passer.

menaçait Madrid. Joseph, apprenant l'arrivée du duc de Dalmatie dans la vallée du Tage, jugea qu'il n'avait plus à s'occuper de l'armée combinée, et qu'il fallait prendre l'offensive contre Vénégas. A cet effet, il se porta le 6 à Valdemoro. Le lendemain, le général Sébastiani marcha dans la direction d'Aranjuez, chassa l'avant-garde ennemie placée entre le Xarama et le Tage, et la rejeta sur la rive gauche du fleuve. Pendant que les deux partis se fusillaient et se canonnaient d'une rive à l'autre, on reconnut que tous les ponts étaient coupés, et qu'en essayant de les réparer sous le feu de l'ennemi, on s'exposerait à perdre beaucoup de monde (1). Pour éviter cet inconvénient, le roi marcha sur Tolède, où l'on était resté maître du pont. Dans la nuit du 8 au 9, le 4e corps entra dans cette ville. Le général Milhaud resta, avec ses dragons, en face du gué d'Anover; et le roi, ayant près de lui la réserve, établit son quartier général à Bargas.

Le général Sébastiani, après avoir donné quelques heures de repos à ses troupes, déboucha de Tolède au point du jour, et culbuta la division du général Zeraia, qui couronnait les hauteurs qui dominent la ville et le pont. L'ennemi, poursuivi vivement, se retira sur Ajofrin. Le 4e corps prit position, la droite à Burguillas et la gauche à Nambroca. Le général Merlin enleva dans ce dernier village un

(1) Le général Vénégas, suivant l'usage des généraux espagnols, ne manqua pas d'adresser à la junte de Séville un rapport pompeux, où cette reconnaissance était présentée comme une grande bataille, dont il s'attribua la victoire.

parti de cavalerie, et apprit des prisonniers que l'armée espagnole se rassemblait à Almonacid. En même temps le général Milhaud forçait le passage du gué d'Anover, sabrait deux bataillons et trois escadrons, et allait rejoindre le général Sébastiani. Ce même jour 10 août, le roi porta son quartier général à Tolède. La brigade du général Godinot et le 27e régiment de chasseurs de la réserve en partirent le lendemain 11, pour rejoindre le 4e corps.

Le général Vénégas, informé de la marche des Français vers Tolède, s'était en effet dirigé sur Almonacid, où, le 10 au soir, son armée se trouva réunie. Elle était composée de cinq divisions d'infanterie et de 3 ou 4 mille chevaux (environ 30 mille hommes). L'armée du roi (le 4e corps et la réserve), affaiblie des pertes essuyées à Talavera et dans divers combats, ainsi que des hommes entrés aux hôpitaux, comptait à peine 20 mille combattants. Outre la supériorité du nombre, l'ennemi avait l'avantage de la position. Sa gauche couronnait une colline escarpée; son centre était sur le plateau en avant d'Almonacid, et sa droite se prolongeait sur les hauteurs au delà de ce village, en arrière duquel se trouve une autre colline plus élevée sur laquelle est situé un ancien château, alors occupé par un régiment.

Le roi, apprenant que l'ennemi paraissait disposé à courir la chance d'une bataille, partit de Tolède avec sa garde le 11 au matin, dans l'intention de l'attaquer; mais bientôt le bruit du canon annonça que le général Sébastiani était aux prises.

Le général Leval, chargé d'attaquer la gauche

des Espagnols, fit enlever par les Polonais la colline où elle s'appuyait; le général Vénégas, voulant reprendre ce poste important, y fit marcher une partie de sa réserve; mais ses efforts furent inutiles; tout fut culbuté, et sa ligne prise à revers. En même temps ses divisions de centre et de droite étaient assaillies par les 28e, 32e, 58e et 75e régiments, conduits par les généraux Belair et Rey, ainsi que par le 51e et le 12e d'infanterie légère, aux ordres du général Godinot. Hors d'état de résister au choc impétueux de ces braves régiments, les Espagnols se réfugièrent sur la haute colline où se trouvait le château dont nous avons parlé. Vénégas y rallia ses troupes, et parut disposé à s'y défendre; on aurait pu manœuvrer pour tourner cette forte position, sans s'exposer à perdre bien du monde pour l'enlever de vive force; mais cette attaque était commencée lorsque le roi arriva sur le champ de bataille; il n'était plus temps de changer les premières dispositions. Les troupes, fractionnées en plusieurs colonnes, gravirent la colline avec intrépidité, et chassèrent l'ennemi, qui, rejeté dans la plaine, fut chargé et mis dans le plus grand désordre par les dragons du général Milhaud et par la cavalerie légère du général Merlin. 16 bouches à feu, 31 caissons, 3 à 4 mille prisonniers, et plusieurs drapeaux, furent les trophées de cette victoire. Le nombre des ennemis tués ou blessés fut considérable. L'armée française eut 319 tués et 2,075 blessés. Parmi les premiers se trouvait le comte de Sobolenski, colonel du 7e régiment polonais; et parmi les derniers, le chef de

bataillon Lamartinière, qui commandait le 32e régiment. Vénégas s'enfuit jusque dans la Sierra-Morena, d'où il écrivit à la junte de Séville, onze jours après la bataille, qu'il ne pouvait pas lui envoyer l'état de ses pertes, à cause de la dispersion de ses troupes.

Le maréchal Victor, conformément aux ordres du roi, arriva dans la Manche, et porta son quartier général à Daymies. Le 4e corps prit ses cantonnements sur le Tage, depuis Aranjuez jusqu'à Tolède; et le roi rentra à Madrid le 15 août, avec la réserve.

Ainsi fut terminée cette campagne de vingt jours. Le plan des ennemis fut complétement déjoué. Au lieu d'arriver à Madrid et même jusque sur l'Èbre, comme s'en flattait le général Cuesta dans sa correspondance avec la junte de Séville, ils furent obligés de s'enfuir précipitamment, après avoir perdu beaucoup de monde et la plus grande partie de leur artillerie.

L'armée anglaise rentra en Portugal, laissa envahir les provinces du midi et de l'est de ses alliés, et ne reparut en Espagne que deux ans plus tard. Si tout autre que le roi avait dirigé cette opération, elle lui eût donné un grand relief; mais il était convenu que le roi n'entendait rien à la guerre. On ne fit donc aucune attention au résultat, et on ne voulut voir dans la série des événements rien autre chose que la bataille de Talavera. L'Empereur lui-même blâma, dans le premier moment, l'ordre donné

au duc de Dalmatie de marcher sur Placencia. Nous croyons avoir suffisamment démontré combien tous ces reproches sont mal fondés. Certainement, si l'Empereur eût été présent, l'armée combinée eût été en grand péril : d'abord parce que le maréchal Soult serait arrivé à Placencia beaucoup plus promptement, ce qui aurait obligé cette armée à se diviser; et ensuite parce que, en supposant qu'elle fût restée réunie, le duc de Bellune n'aurait pas osé prendre sur lui d'attirer l'attention de sir Wellesley sur sa gauche par deux attaques isolées, et que Napoléon, n'ayant de compte à rendre à personne, n'aurait pas craint d'engager son armée dans le vallon, ainsi que le maréchal Jourdan pensait qu'on aurait pu le faire. Indépendamment de la supériorité de son génie, quelle comparaison peut-on établir entre son pouvoir absolu et l'autorité précaire du roi? Au moindre signe, ses ordres étaient exécutés; tandis que ceux du roi étaient commentés, discutés et souvent éludés par les chefs chargés de leur exécution.

Le gouvernement britannique ne se fit pas sans doute illusion; mais il lui convenait de persuader aux puissances que l'armée impériale avait été battue, et il voulait couvrir aux yeux du peuple anglais, du voile d'une prétendue victoire, les désastres qui suivirent Talavera. C'est vraisemblablement à cette adroite politique que sir Wellesley fut redevable des récompenses qui lui furent décernées, et du concert de louanges qui s'éleva dans les pays

étrangers, tandis qu'en France chacun semblait s'évertuer à prouver que le roi Joseph avait été vaincu (1).

Après avoir exposé les opérations des armées en Espagne, il ne sera peut-être pas sans intérêt de dire un mot de la situation des choses sous les autres points de vue.

Le roi Joseph, malgré ses efforts pour mettre de l'ordre dans tous les services, n'arrivait pas facilement à son but. La mésintelligence qui régnait entre les généraux avait amené des désordres dans l'armée. Les chefs, plus occupés à justifier leurs actes auprès de l'Empereur qu'à exercer sur leurs troupes une surveillance salutaire, envoyaient leurs aides de camp à Napoléon en Allemagne; et, en attendant, tout était en souffrance autour d'eux.

Revenu à Tolède le 3 juillet, après une courte excursion dans les cantonnements du 1er corps, Joseph rentra à Madrid le 12, fort peu satisfait de son voyage.

Le duc de Bellune, ainsi que nous l'avons dit, s'était retiré, et le pays qu'il avait occupé pouvait à peine pourvoir à la nourriture de ses troupes. Les récoltes ne se faisaient pas, la misère était portée à l'extrême.

Sébastiani, plus heureux ou plus sage, était parvenu, en ménageant le pays, à se créer des res-

(1) Nous bornerons là nos réflexions sur la campagne de Talavera; nous renvoyons aux notes relatives aux opérations militaires. D'ailleurs M. Thiers les a résumées avec un talent et une impartialité admirables dans son onzième volume du *Consulat et de l'Empire*.

sources; les habitants l'estimaient et l'aimaient: aussi la province de la Manche offrait-elle un spectacle plus rassurant.

Les discussions entre les ducs de Dalmatie et d'Elchingen avaient fait perdre la Galice et les côtes. Les maréchaux, les généraux même, se montraient si peu disposés à l'obéissance, que le roi désirait par-dessus tout le retour de l'Empereur en Espagne. La guerre de détail que faisaient les guérillas minait les corps de troupes, ruinait le pays. Comme on était maître tout au plus de la partie que l'on occupait, il n'y avait ni administration, ni justice, ni finances possibles hors de deux ou trois grands centres.

Tout cela, Joseph le disait à l'Empereur; mais l'Empereur était alors au fond de l'Allemagne!

Le 22 juillet, lorsque le roi partit de Madrid pour se mettre à la tête de l'armée, une inquiétude générale se répandit par toute la capitale. Les ministres se rassemblèrent, et prirent la résolution de suivre le prince à son quartier général.

Cette étrange détermination allait laisser la ville sans gouvernement. L'alarme devint telle, on se montrait si mécontent de voir les ministres se mettre à l'abri, lorsque tous les autres partisans des Français pouvaient être menacés d'un jour à l'autre, que le gouvernement crut devoir faire insinuer aux membres du ministère qu'ils feraient bien de renoncer à leur projet. L'ambassadeur de France se réunit à lui, et ils se décidèrent à ne pas quitter leur poste.

Pendant les cinq ou six derniers jours du mois de juillet, Madrid fut dans la plus grande perplexité. Tandis que le roi donnait la bataille de Talavera, Vénégas, ainsi que nous l'avons dit, menaçait la capitale par Aranjuez. Avec un peu d'audace, il fût peut-être parvenu à s'en emparer. La terreur était devenue telle dans cette malheureuse ville, parmi les partisans de Joseph, qu'une foule considérable s'était entassée dans le Retiro, afin de se préserver des premiers mouvements de la fureur populaire.

Heureusement le général Belliard, caractère ferme, vigoureux et prudent, ne perdit pas courage. Seul, sans armes, il parcourait les rassemblements, rassurant tout le monde. Mille bruits circulaient, se succédant les uns aux autres, entretenus par les malveillants. Tantôt c'était le roi qui avait été battu, fait prisonnier, tué; tantôt c'était l'armée française qui avait été anéantie, forcée de capituler. Enfin, dans les premiers jours d'août, la nouvelle de la marche de Joseph sur Tolède, pour combattre Vénégas, après avoir combattu les Anglo-Espagnols à Talavera, vint remonter le courage de ses partisans. A ces bonnes nouvelles se joignit bientôt celle de la marche du duc de Dalmatie. Néanmoins le roi, voulant tranquilliser complétement les personnes qui lui étaient attachées, envoya l'ordre, le 6 août, de diriger sur Saint-Ildefonse celles qui avaient dû se renfermer, en cas d'événements fâcheux, dans le Retiro. Elles rentrèrent à Madrid le 15, avec lui.

Ce jour-là, anniversaire de la fête de l'Empereur,

Joseph parut à cheval, entre midi et une heure, dans les rues de la capitale, à la suite de la campagne si glorieusement terminée par la bataille d'Almonacid. Il descendit à l'église de Saint-Isidore, où il entendit un *Te Deum*. Le soir, il y eut un repas de deux cents couverts, en face du palais. Tous les ministres, conseillers d'État, et beaucoup d'officiers, y prirent part. Le roi y parut vers la fin : il fut très-bien accueilli, ainsi qu'au théâtre, où il se montra également ; mais la population de Madrid témoigna en général peu de joie de son retour.

Joseph cependant, voulant témoigner sa satisfaction à l'armée, qui l'avait si vigoureusement secondé dans cette campagne, lui adressa l'ordre du jour suivant, dont l'Empereur lui témoigna plus tard son mécontentement, ainsi qu'on le verra à la Correspondance :

« Soldats, il y a à peine quinze jours que 120 « mille ennemis, Anglais, Portugais et Espagnols, « partis de divers points, s'étaient donné rendez-« vous sous les murs de ma capitale ; mais, réunis « le 26 juillet au pont du Guadarrama, le 1er corps, « le 4e et la réserve culbutèrent, le même jour, « l'ennemi.

« Le 27, il repassa en toute hâte l'Alberche.

« Le 28, attaqué dans une position jugée inex-« pugnable, 80 mille hommes n'ont pu lutter con-« tre 40 mille Français.

« Renonçant dès lors à leurs chimériques pro-« jets de conquêtes, ils n'ont plus songé qu'à leur

« sûreté, nous abandonnant le champ de bataille.
« Plus de 6 mille Anglais blessés sont dans nos hô-
« pitaux.

« La moitié d'entre nous, le 1er corps seul, fut
« jugé suffisant pour observer et contenir cette ar-
« mée, encore si nombreuse malgré ses pertes. Il
« resta sur l'Alberche, tandis que le 4e corps et la
« réserve, partis le 29 pour venir au secours de
« Tolède assiégée par l'armée de la Manche, et de
« Madrid, par cette même armée, ont forcé l'ennemi,
« qui déjà était à quatre lieues de la capitale, à
« lâcher sa proie.

« Il a repassé le Tage en toute hâte ; il fuit au-
« jourd'hui vers la Sierra-Morena, après avoir aban-
« donné quelques milliers de morts, de blessés et
« de prisonniers.

« Cependant, les 2e, 5e et 6e corps marchaient
« sur les derrières de l'armée ennemie ; ces corps
« d'armée ont fait leurs jonctions avec le 1er corps,
« à Oropesa, le 7 août.

« Les Anglais fuient en désordre de toutes parts,
« et par des chemins jusqu'ici jugés impraticables à
« l'artillerie.

« Les 2e et 5e corps sont à leur poursuite.

« Soldats ! vous avez sauvé ma capitale ; le roi
« d'Espagne vous remercie.

« Vous avez fait plus ! le frère de votre Empe-
« reur voit fuir devant vos aigles l'ennemi éternel
« du nom français.

« L'Empereur saura tout ce que vous avez fait ;
« il connaîtra les braves qui se sont fait remarquer

« parmi tant de braves, ceux qui ont reçu des
« blessures honorables; et s'il nous dit, Soldats, je
« suis content de vous! nous serons suffisamment
« récompensés.

« Au quartier royal de Tolède, le 9 août 1809. »

Le roi, à peine de retour à Madrid, étant plus tranquille, se remit avec activité à ses travaux d'administration intérieure.

Voulant manifester hautement sa satisfaction pour les services qui lui avaient été rendus par M. O'Ffarill, il lui confia le poste de capitaine général des armées. Il nomma en même temps le général Merlin capitaine de ses gardes, en remplacement du général Salligny.

Le 18 août, il présida une grande et longue séance du conseil d'État, dans laquelle on rendit plusieurs décrets importants.

Le premier concernait la suppression totale de tous les moines; on leur défendit de porter aucun habit religieux, et on leur intima l'ordre de se retirer dans le lieu de leur naissance.

Le second supprimait les titres de Castille, toutes les dignités de grands d'Espagne non confirmées par le roi.

Le troisième anéantissait les conseils de guerre, de marine, des ordres, des Indes et autres; en un mot, toutes les ancienne administrations, de quelque nature qu'elles fussent.

Le quatrième avait rapport aux employés, qui

tous, à l'avenir, devaient tenir leur nomination de son gouvernement.

Le cinquième confisquait tous les biens des propriétaires absents, ou servant dans les armées de la junte.

Le sixième mettait à la disposition du ministre de la guerre et de celui de l'intérieur 20 millions de réaux, à distribuer en indemnité. Cette somme devait être prise sur les biens des moines et des émigrés.

Outre ces dispositions, Joseph s'occupa de l'instruction publique. Un nouveau plan, calqué sur celui de Naples, et dont le succès avait été si prompt, fut élaboré et adopté.

Ainsi s'opérait une sorte de révolution dans l'administration du royaume. Elle était toute au profit des lumières et de la prospérité nationale : malheureusement, les hommes chargés de l'exécution étaient eux-mêmes trop accoutumés à l'ancien système, pour donner au nouveau la vigoureuse impulsion dont il avait besoin pour s'établir. Ce fut là une des difficultés que le roi devait nécessairement rencontrer, et qu'il avait de plus à combattre qu'à Naples, où du moins il avait quelques ministres français.

CORRESPONDANCE

RELATIVE AU LIVRE SEPTIÈME

Jos. à Nap. Moral, 1er juillet 1809.

« Sire, je reçois aujourd'hui l'avis des nouvelles dispositions par lesquelles Votre Majesté s'est décidée à confier le commandement des corps des maréchaux Ney et Mortier au maréchal duc de Dalmatie. Cette disposition était nécessaire; il fallait évidemment plus d'unité dans la direction de ces trois corps; toutes les mesures sont prises pour l'exécution des ordres de Votre Majesté.

L'armée de 36 à 40 mille hommes qui menaçait le 4e corps s'est enfuie; elle a repassé la Sierra-Morena et la Caroline.

Je voulais occuper par le 4e corps la Solana, Manzanarès, Mentrilla; mais une dépêche du maréchal Victor, portée par un aide de camp, m'annonce que l'ennemi a passé le Tage, et qu'il attend un renfort de 10 mille hommes qui doivent lui arriver du côté de Placencia, pour l'attaquer. Je fais reprendre au 4e corps sa position de Consuegra, et je me mets en route pour Tolède avec ma réserve. Je verrai là ce qu'il me conviendra de faire, car je n'ai pas une aveugle confiance dans ce que me

mande le maréchal Victor. Tout le 1er corps est réuni sous ses ordres; je l'ai chargé de conserver le pont de Tolède pour notre communication, et de disposer du reste.

Le maréchal Victor a coupé sans ordre les ponts de Talavera, Almaraz; brûlé les bateaux que nous avions faits avec tant de peine. Je ne doute pas que ce ne soit là ce qui aura donné à un ennemi timide une audace étrange. S'il passe le Tage, j'espère en avoir bon compte. Le maréchal Victor ne porte lui-même les forces qu'on lui oppose qu'à 40 mille hommes; il est assez fort pour les détruire. Toutefois, j'y vais moi-même, ne voulant rien donner au hasard dans une circonstance aussi grave. »

« Sire, Votre Majesté a été instruite que le 1er corps a fait un mouvement rétrograde sur le Tage; le maréchal Victor écrivait qu'il ne pouvait pas vivre encore quatre jours, faute de vivres, dans l'Estramadure. Cette province est très-riche et très-abondante, mais elle a été abandonnée par les habitants. **Jos. à Nap. Almagro, 2 juillet 1809.**

Le maréchal Victor a eu ordre de se porter sur Alcantara; mais l'ennemi a coupé le pont, et le maréchal a écrit qu'il ne pouvait pas y vivre; qu'il fallait marcher en Andalousie. C'est ce que je ne pouvais pas permettre, Votre Majesté ayant justement pensé que cette expédition devait coïncider avec celle de Portugal.

L'ennemi a d'abord menacé le 4e corps; je me suis porté à son secours avec ma réserve. Le maré-

chal duc de Bellune n'avait pas envoyé aussi vite que j'aurais désiré le renfort que j'avais destiné au 4e corps, arrivé au pied de la Sierra-Morena. Je suis instruit, par le général commandant en chef l'artillerie, que les bateaux du pont d'Almaraz avaient été brûlés, le pont de Talavera coupé.

Le maréchal me prévient que l'ennemi a fait un mouvement offensif, et a passé le Tage; je lui ai répondu par la lettre dont ci-joint copie, nº 1.

Je me mets en mouvement. Si nous n'avons affaire qu'à Cuesta et aux Portugais, ils seront battus par le 1er corps. S'il y arrivait quelques Anglais, ils le seront également par le 1er corps et les troupes à qui je ferai passer le Tage à Tolède. Je suis sans inquiétude sur l'état actuel des choses dans cette partie de l'Espagne. »

Jos. à Nap. Villarubia, 2 juillet 1809.

« Sire, je me décide à envoyer à Votre Majesté la lettre que je reçois du maréchal Jourdan, et la copie de celle qu'il a adressée au ministre de la guerre (1). Je regretterai beaucoup le maréchal Jourdan : quant à ce qui me regarde, je ne le remplacerai pas; mais j'avoue aussi qu'il est fatigué et dégoûté. Il ne se croit pas bien dans l'esprit de Votre Majesté, et cette idée lui ôte beaucoup de l'énergie que les circonstances ne feraient que redoubler en lui.

C'est un homme d'un grand sens, un militaire d'une grande expérience; jamais nulle pensée con-

(1) Le maréchal Jourdan, souffrant et mécontent, demandait à rentrer en France.

traire à son devoir n'a pu avoir accès chez lui ; il réunit une grande pureté à une grande douceur ; il est mal connu, et il ne s'en console pas. Le ministre de la guerre lui écrit des lettres pleines de reproches qu'il ne mérite pas, car enfin il ne fait que transmettre mes ordres ; et loin de moi la bassesse de laisser peser sur un autre le poids de mes propres actions ! Je ne pense pas qu'il y ait de Français plus plein de respect, d'admiration, et de désir d'être bien vu de Votre Majesté, que le maréchal Jourdan.

Depuis qu'il a adressé ses réclamations à Votre Majesté par son neveu, qui est aussi son aide de camp, il y a deux mois, il n'a plus eu de repos d'esprit.

Tant que durera l'indisposition du maréchal Jourdan, je me servirai du général Dessolles, dont je suis très-content. »

« Sire, j'envoie à Votre Majesté les trois lettres que je reçois à l'instant du duc d'Elchingen. Je n'ai aucune nouvelle du duc de Dalmatie. J'écris au maréchal Ney de se rendre près de moi ; j'ai peine à concevoir des événements si extraordinaires. **Jos. à Nap. Madridejos, 3 juillet 1809.**

Je donne ordre au maréchal Mortier de se porter avec son corps d'armée à Villa-Castin, où il sera à portée du 1er corps, si les Anglais étaient à la suite du mouvement de Cuesta : c'est ce qui pourrait arriver de plus heureux pour décider les affaires de l'Espagne.

Je ne pense pas qu'il soit possible que Soult,

Ney et même Mortier, servent ensemble; un seul maréchal, qui aurait la confiance de Votre Majesté, suffirait au commandement de ces trois corps, et vous pourriez rappeler les autres. »

Jos. à Nap. Talavera de la Reyna, 9 juillet 1809.

« Sire, j'ai passé hier et aujourd'hui la revue du 1[er] corps; il est impossible de voir des troupes mieux tenues et mieux portantes. Il est vrai que la saison a été très-bonne; les chaleurs n'ont commencé que d'aujourd'hui. Demain, on fait une reconnaissance.

Nous n'avons pas de nouvelles des Anglais. On réunit à Zamora tous les objets dont manque le duc de Dalmatie: quelque activité qu'on y mette, cela ne va pas aussi vite qu'on le voudrait. Je fais donner l'ordre au duc de Dalmatie de laisser un corps de 5 à 6 mille hommes pour garder les communications avec la France, et arrêter les incursions des Asturies et de la Romana.

Avant que le maréchal Soult puisse être en état de marcher en Portugal, il aura probablement le temps de recevoir les derniers ordres de Votre Majesté.

Je ne pense pas que, dans l'état actuel des choses, le départ des corps des maréchaux Ney, Soult et Mortier pour le Portugal puisse avoir lieu sans compromettre le nord de l'Espagne et ses communications avec la France. La prise de Girone permettant à l'armée de Catalogne de s'avancer sur l'Èbre, ou tout autre événement qui nous permettrait de disposer d'une partie de nos forces, comme serait la destruction de l'armée d'Andalousie ou de celle d'Estramadure, seraient des circonstances favorables pour l'éloigne-

ment des trois corps destinés à l'expédition de Portugal.

Les Anglais n'ont point encore prononcé leur mouvement. Se porteront-ils en Galice, en Castille, ou resteront-ils à Lisbonne? Dans cette dernière hypothèse, est-ce par Ciudad-Rodrigo et San-Fenice qu'il faut les y chercher? C'est l'opinion des personnes qui connaissent le plus le pays. Votre Majesté veut-elle qu'on suive la route de la première expédition du duc d'Abrantès, ou celle qu'a suivie en dernier lieu le duc de Dalmatie? Est-ce pendant les chaleurs actuelles que cette expédition doit se faire, ou doit-on réoccuper la Galice?

Je n'ai reçu aucune instruction sur ces questions principales. »

Le ministre de la guerre au maréchal Jourdan. Paris, 17 juillet 1809.

« Monsieur le maréchal, j'ai reçu les différentes lettres que Votre Excellence m'a fait l'honneur de m'écrire depuis le départ de Sa Majesté de Madrid jusqu'au 6 courant; mais elles me sont parvenues assez irrégulièrement, et les deux lettres datées de Madridejos, du 26 juin, sont arrivées après celle du 3 juillet, datée du même endroit. J'ai toujours soin de transmettre avec exactitude et sans aucun délai à Sa Majesté l'Empereur tous les objets de nature à fixer son attention; et c'est ce que j'ai fait particulièrement pour votre dépêche du 26, qui contient la récapitulation générale de toutes les opérations de l'armée d'Espagne, depuis le départ de l'Empereur. J'ai même appelé l'attention particulière de Sa Majesté Impériale sur cette pièce importante, que

j'ai lue avec beaucoup d'intérêt. Je la crois très-propre à donner de justes idées de la marche des affaires en Espagne, et je pense que l'Empereur y trouvera l'explication de ce qui a contrarié l'exécution de ses ordres.

J'ai transmis à Sa Majesté le vœu que vous formez de quitter votre poste actuel, et ce que vous m'avez mandé sur l'état de votre santé. Je verrai avec beaucoup de regret qu'elle vous fasse renoncer à des fonctions pénibles sans doute, mais où vous êtes appelé à servir utilement la chose publique. Je n'ai eu qu'à me louer infiniment de la manière dont Votre Excellence y a soutenu ses relations avec moi, et je saisis avec empressement l'occasion de lui exprimer ce que je pense à ce sujet.

L'Empereur témoigne toujours sa sollicitude pour les officiers d'Espagne. Dans une lettre du 8 du courant, Sa Majesté me charge de vous mander que le coup de Jarnac viendra des Anglais, et que si les affaires ne sont pas mieux menées, il est à craindre que les Anglais débouchent du Portugal par Abrantès, et ne surprennent le roi à Madrid par des mouvements qu'ils auraient cachés (1). Je transmets textuellement les expressions de l'Empereur à Votre Excellence, en y ajoutant seulement que le dernier rapport que Sa Majesté avait reçu à cette date sur l'Espagne lui portait la nouvelle de la marche de l'ennemi contre le général Sébastiani, et du mouvement rétrograde du duc de Bellune. »

(1) La bataille de Talavera prouve que l'Empereur ne s'était pas trompé.

P. S. Je forme des vœux très-sincères, Monsieur le maréchal, pour le rétablissement de votre santé. J'ai toutefois soumis à l'Empereur votre demande de rentrer en France. S'il l'accorde, je regretterai vivement la franchise, l'exactitude et le talent de votre correspondance. Je crains bien qu'elle ne puisse être suppléée par personne dans les circonstances graves où nous nous trouvons. Les succès de l'Empereur au delà du Danube doivent cependant tout améliorer. »

« Il est fort important que le duc de Castiglione se porte en avant de Barcelone, et se mette en communication avec l'Aragon, ce qui couvrira l'Aragon et Madrid de ce côté. Recommandez au roi d'Espagne que si les Anglais débarquent en Espagne, il ne leur livre point de bataille que toutes ses forces ne soient réunies (1). Il a le 1er et le 4e corps avec la garnison de Madrid, ce qui fait plus de 50 mille hommes; les 2e, 5e et 6e corps forment une soixantaine de mille hommes. Ceux-ci seront suffisamment avertis, et ne se hasarderont pas à une pareille aventure... Envoyer visiter le fort de Burgos : savoir où cela en est. Le fort de l'Inquisition et le fort de Tudela sont également importants. »

Napoléon au ministre. Schœnbrunn, 18 juillet 1809.

« On doit faire connaître au duc de Castiglione et au général Suchet que mon intention est que d'abord, après la prise de Girone, on s'occupe de

Napoléon au ministre. Schœnbrunn, 18 juillet 1809.

(1) Ces instructions, reçues à Paris le 24 juillet, arrivèrent à Joseph bien après la bataille de Talavera.

prendre Hostalrich, afin que la communication avec Bayonne soit assise, et de placer le siége devant Lérida. L'équipage de siége sera fourni, moitié par Barcelone, moitié par Saragosse, et les deux armées concourront à cette importante opération. Le fort approvisionnement que j'ai fait jeter dans Barcelone, la récolte de l'année, et l'abondance qui règne en général dans l'Aragon, doivent rendre cette opération facile. Donnez ordre qu'on travaille au fort de l'Inquisition à Saragosse et au fort de Tudela... Il semble que les siéges de Lérida et d'Hostalrich peuvent se faire à la fois. Mandez-le au roi, au duc de Castiglione et au général Suchet, par deux officiers différents. Demandez au général Suchet quelles troupes il peut fournir pour investir Lérida du côté de l'Aragon, en même temps que le 7e corps l'investira de l'autre côté, et qu'il fera occuper une position en avant, qui contiendra l'ennemi du côté de Valence et protégera le siége. »

Jos. à Nap. Madrid, 18 juillet 1809.

« Sire, j'ai l'honneur d'adresser à Votre Majesté les lettres originales des ducs de Dalmatie et d'Elchingen.

Votre Majesté décidera entre eux : ce qui est certain, c'est qu'ils ne peuvent pas servir ensemble.

Votre Majesté voit, par les bons services que rendent les généraux Suchet et Sébastiani, combien il serait avantageux que j'eusse ici peu de maréchaux, et que j'eusse des généraux qui, comme les deux premiers, prissent quelque intérêt à moi, et le prouvent en pacifiant les provinces par leur bonne con-

duite et la discipline qu'il font observer par leurs troupes.

L'Aragon et la Manche sont aujourd'hui les meilleures provinces du royaume. Votre Majesté se rappellera que le royaume de Naples ne fut pas pacifié autrement. La conduite à tenir dans un pays qu'on *doit garder ne peut pas être celle d'un pays qu'on envahit momentanément, pour l'abandonner après.* Les mêmes éléments ne conviennent pas à deux opérations si différentes. Je désire savoir que Votre Majesté trouve bon que je lui envoie tous les maréchaux, généraux et officiers dont je ne jugerai pas les services nécessaires ici. Votre Majesté s'est fixée sur le maréchal Soult pour l'armée du nord.

Le maréchal Jourdan attend l'autorisation de Votre Majesté pour quitter l'armée et rentrer chez lui. Je pense qu'il faut la lui accorder, ou le traiter comme les autres maréchaux; sans quoi il n'y aura rien de bon à tirer d'un homme qui est découragé, parce qu'il pense n'avoir plus la confiance de Votre Majesté; et cependant la place qu'il occupe est trop importante pour la laisser à un homme ainsi disposé.

Le maréchal Ney servira bien Votre Majesté à l'armée d'Allemagne, où il pourra être sous les ordres directs de Votre Majesté. Il pourrait en être de même du maréchal Victor et du maréchal Mortier.

Toutes les ressources du pays sont usées par les armées; il n'entre pas un sou dans le trésor; j'ai vécu jusqu'ici en faisant fondre toute l'argenterie des palais, et en employant tous les autres expédients dont on a pu s'aviser.

Nous n'avons nul crédit. Votre Majesté ne pourrait-elle pas faire mettre à ma disposition les laines ou partie des laines de Burgos, qui sont encore à Bayonne, où elles ne se vendent pas? Nous avons l'assurance d'obtenir un service extraordinaire de 25 millions de francs sur ces laines données en nantissement ou même vendues, tandis que depuis un an elles sont inutiles à la guerre d'Espagne, qu'elles auraient pu beaucoup aider.

Avec ce secours, je pourrai payer les services de l'artillerie, du génie, avoir quelques régiments espagnols ou même allemands, et établir mon gouvernement, qui ne l'est pas ; car ce sont les maréchaux *qui se partagent les provinces.* L'autorité civile ne peut pas s'établir sans quelques secours primitifs, sans quelques troupes nationales espagnoles.

Je n'ai pas de lettre de Votre Majesté depuis longtemps. J'ai dû écrire ceci à Votre Majesté, pour qu'elle n'ignore pas la situation des choses.

Il est possible de les améliorer avec quelques mesures de la nature de celles que je propose à Votre Majesté.

Je dis plus : je pense que les deux que je propose suffiront pour terminer les affaires d'Espagne comme Votre Majesté peut le désirer ; mais, faute de les adopter, je crois que tout cela *finira mal*, *et très-mal.*

Je suis content de l'esprit de Madrid. Quarante conseillers d'État, quarante magistrats choisis parmi les familles les plus respectables du pays, ont suffi pour créer un parti considérable et neutraliser le mauvais esprit préexistant.

Ces hommes se sont fortement prononcés pour moi ; il n'est pas un coupable pour délits révolutionnaires qui n'ait été condamné par eux. Mais que penser d'un gouvernement où ces gens-là ne sont pas soutenus par le premier officier militaire qui commande à Madrid?

Durant le voyage que j'ai fait, un curé de Siguenza, chef de la révolte de cette ville, condamné à mort par le tribunal espagnol, a été délivré par le gouverneur français, le général Belliard. Un magistrat a été conduit en prison dans une cave du palais qu'il occupe, en plein jour, au grand triomphe des ennemis de Votre Majesté et des miens.

Une maison de jeu de hasard a été établie secrètement. Je ne souffrirai pas tout cela. Il y a longtemps que j'aurais renvoyé le général Belliard en France ; mais je me suis rappelé que Votre Majesté m'a témoigné, dans une de ses lettres, le désir qu'il restât à Madrid. C'est ce qui m'engage à entrer dans ce détail avant de prendre un parti qui me sera sans doute commandé par la nécessité. »

« Sire, j'adresse à Votre Majesté la lettre que je reçois de M. le maréchal Ney en réponse à celles que je lui ai écrites de Madridejos le 3, et de Madrid le 12. Je lui donnai l'ordre de se rendre auprès de moi ; j'avais des intentions très-bénévoles pour lui, comme le verra Votre Majesté : je comptais lui donner le commandement du 4e corps, et par là lui éviter le malheur de désobéir aux ordres de Votre Ma-

Jos. à Nap. Madrid, 21 juillet 1809.

jesté, ou le désagrément de se trouver sous les ordres du maréchal Soult.

Votre Majesté verra que le maréchal Ney a cru ne devoir pas obéir à mes ordres, et qu'il ne paraît pas disposé à obéir à ceux du maréchal Soult.

Votre Majesté fera bien de rappeler en Allemagne le maréchal Ney. Il ne servira pas bien avec le maréchal Soult. »

Jos. à Nap. Madrid, 21 juillet 1809.

« Sire, Votre Majesté connaîtra, par les deux pièces ci-jointes, la situation des choses par rapport aux corps des maréchaux Soult, Ney et Mortier.

Je prie Votre Majesté d'agréer mes félicitations sur le passage du Danube. Nous attendons impatiemment les événements qui auront suivi. »

Jourdan à Soult. 22 juillet 1809.

« Monsieur le maréchal, le roi m'ordonne d'avoir l'honneur de vous prévenir que, d'après les rapports de M. le duc de Bellune, il paraît certain que l'armée anglaise s'est réunie à celle de Cuesta, et que ces deux armées sont en mouvement pour agir contre le 1er corps, et se porter sur Madrid.

Aussitôt que le roi a reçu ce rapport, il a ordonné à M. le général Sébastiani de revenir rapidement avec le 4e corps sur Tolède. Lorsqu'il y sera arrivé, le roi a le projet de le réunir au 1er corps. Sa Majesté partira elle-même avec tout ce qu'elle pourra retirer de Madrid, et ira joindre ces deux corps.

Maintenant, Monsieur le maréchal, le roi ordonne qu'au reçu de la présente, vous réunissiez les trois corps d'armée sous votre commandement, et que

vous vous portiez le plus rapidement possible sur Placencia. M. le général Foy, qui arrive ce matin, et qui m'a remis votre lettre du 19 et celle adressée au roi, a eu un entretien avec Sa Majesté, et l'a assurée que vous pouviez vous porter de Salamanque à Placencia par Béjar : si cela est vrai, c'est fort heureux, car vous pourriez arriver à Placencia en quatre ou cinq marches.

L'intention du roi, en dirigeant l'armée sous vos ordres à Placencia, est d'abord d'arrêter la marche de l'ennemi, qui paraît vouloir se porter sur Madrid. En supposant qu'il arrête son mouvement, vous l'attaquerez sur Placencia, en même temps que le roi fera attaquer ce qui sera entre le Tage et le Tiétar. Il est peu probable que l'ennemi puisse résister à cette attaque combinée. Si, au contraire, il continue son mouvement sur Madrid, le roi cherchera à l'arrêter le plus longtemps possible, et même à le combattre s'il en trouve l'occasion favorable, ce qui vous donnera le temps de faire votre mouvement, d'arriver sur les derrières, et de couper les communications avec le Portugal et avec l'Estramadure. Il serait inutile, Monsieur le maréchal, d'entrer dans de plus grands détails sur l'importance d'un prompt mouvement sur Placencia. Il résulte de vos lettres, et de ce que M. le général Foy a dit au roi, que vous aviez prévu que ce mouvement deviendrait nécessaire, et que vous vous y étiez préparé en réunissant les trois corps d'armée vers Salamanque ; il ne s'agit donc que de l'exécuter promptement, afin que l'ennemi n'ait pas le temps d'agir avec toutes

ses forces sur Madrid. Si le roi n'avait à craindre que l'armée anglo-espagnole, il aurait l'espérance de la battre; mais on ne peut pas se dissimuler qu'aussitôt que M. le général Sébastiani se mettra en mouvement pour repasser sur la ligne droite du Tage, il sera suivi par l'armée de Vénégas qui est dans la Manche, et que cette armée pourra se porter sur Madrid, ou agir sur la gauche ou sur les derrières de l'armée du roi. Il est donc bien important que vous fassiez, par votre mouvement sur Placencia, une prompte diversion, qui permette au roi de remettre le 4e corps en présence de l'armée de Vénégas.

Je vous préviens que j'écris, par ordre du roi, à MM. les maréchaux duc de Trévise et duc d'Elchingen, qu'ils doivent exécuter sur-le-champ tous les ordres que vous leur donnerez. »

Jos. à Nap. Naval Carnero, 23 juillet 1809.

« Sire, d'après les ordres qui me sont parvenus par le ministre de la guerre de Votre Majesté, le maréchal Soult a eu à sa disposition les trois corps destinés à marcher contre les Anglais. Le maréchal Soult les a réunis à Salamanque, Zamora, Toro, Benavente. Le corps du maréchal Mortier, qui se trouvait à Villa-Castin, a dû obéir au maréchal Soult, et se réunir à Salamanque.

Le général Wellesley a débouché par Placencia; il est entré hier à Talavera avec 25 mille Anglais; il s'est réuni aux 35 mille Espagnols commandés par Cuesta.

Le maréchal Victor m'a prévenu hier de ce mou-

vement; je me suis mis en marche avec ma garde et deux régiments de la division Dessolles. J'ai donné ordre au général Sébastiani de se réunir au 1er corps par Tolède. Le maréchal Victor n'avait pas été attaqué à midi; il comptait se retirer sur le Guadarama, pour y recevoir le 4e corps; je m'y rends aussi. Réuni à ces deux corps, je serai en état de livrer bataille à l'ennemi avant que l'armée d'Andalousie ait pu passer le Tage, dont le passage lui sera disputé un jour ou deux à Aranjuez et Tolède.

La route de Madrid est libre à l'ennemi par ce mouvement, le corps du maréchal Mortier n'étant plus à Villa-Castin.

Le maréchal Soult m'annonce qu'il va se mettre en route sur Placencia; s'il exécute ce mouvement, et que je batte les Anglais, il ne s'en échappera pas; mais il est vrai que Madrid est à découvert, et que l'événement n'est pas aussi assuré qu'il l'eût été si le corps de Mortier eût été en avant de Madrid, et que les troupes du maréchal Soult se fussent réellement trouvées devant les Anglais. Aujourd'hui le 1er et le 4e corps ont quatre tâches à remplir : combattre le corps d'Andalousie, celui d'Estramadure, le corps anglais, couvrir Madrid.

Le *Moniteur* nous annonce aujourd'hui la grande victoire de Votre Majesté. Cet événement aura de grands résultats. »

« M. le général Clarke, il est nécessaire que le général Saint-Cyr ne quitte point l'armée avant qu'il ait été remplacé par le duc de Castiglione.

Ordre de Napoléon. Schœnbrunn,

29 juillet 1809. Écrivez en Espagne qu'on n'entreprenne rien contre le Portugal pendant le mois d'août (cette saison est beaucoup trop chaude), mais qu'on se prépare à faire cette expédition en février.

Demandez un mémoire au roi et au duc de Dalmatie sur l'ouverture de la campagne, au mois de septembre; ils auront le temps de recevoir un ordre d'ici à cette époque.

Si cependant la maladie du général Saint-Cyr était telle qu'il dût quiter, il rétablira avant la communication avec Barcelone, et laissera le commandement du corps d'armée au général Duhesme. »

Jos. à Nap. Du bivouac de Talavera. 29 juillet 1809.

« Sire, hier l'armée anglaise a été forcée dans ses positions, la droite appuyée à Talavera, et la gauche à un mamelon d'un très-difficile accès. Outre les 25 à 30 mille Anglais commandés par Wellesley, nous avons eu affaire à l'armée de Cuesta, qui s'élevait de 35 à 40 mille hommes. La bataille a été très-chaude; nous avons éprouvé des pertes; l'ennemi a défendu ses positions avec le plus grand acharnement; le 30ᵉ régiment de dragons anglais a été fait prisonnier, beaucoup d'officiers supérieurs, de soldats. Le champ de bataille, sur lequel nous sommes établis, est jonché de leurs morts. Parmi nos blessés nous comptons le général Lapisse, qui a été frappé d'une balle, à la tête de sa division. J'enverrai à Votre Majesté un rapport régulier et détaillé sur les journées des 26, 27 et 28. Je me mets en marche pour secourir Madrid, qui est menacé par un corps de Portugais arrivés à Naval-Car-

nero, et par l'arrivée de Vénégas, qui tente de pénétrer par Aranjuez; il attaque Tolède. J'espère arriver à temps pour défendre Tolède et sauver Madrid, en battant Vénégas et chassant Wilson, qui commande 10 mille Portugais.

Le maréchal Soult n'était *pas encore parti le* 25 *de Salamanque;* j'espère qu'il arrivera à temps à Placencia pour couper les Anglais. Je laisse à Talavera, et dans ses anciennes positions, le 1er corps.

Je me porte avec le 4e sur Tolède, d'où je me rendrai à Madrid après avoir fait lever le siége de Tolède. Votre Majesté voit que cette réunion de 30 mille Anglais, de 10 mille Portugais et de 60 mille insurgés, qui devaient nous chasser de Madrid, a été empêchée par la réunion précipitée du 1er et du 4e corps, et de ma petite réserve; j'ai réuni par là 45 mille hommes qui ont battu Cuesta le 26, les Anglais le 27, les uns et les autres le 28. J'espère que le maréchal Soult achèvera les Anglais, tandis que je rétablirai la confiance dans ma capitale par la destruction de deux corps qui la menacent encore, et qui fuiront à mon approche.

J'ai beaucoup à me louer, Sire, du maréchal Jourdan, du maréchal Victor. Le premier m'a aidé de toute l'expérience qui me manque dans l'exécution des dispositions générales que j'avais arrêtées.

Le maréchal Victor, qui a été chargé de l'attaque de la gauche des Anglais, y a mis toute la force d'un grand caractère militaire. Je prie Votre Majesté d'ac-

corder quelques faveurs à ces deux maréchaux. Le général Sébastiani s'est très-bien conduit; il a eu à soutenir les efforts continuels de l'ennemi pour le séparer du 1er corps. La réserve, commandée par le général Dessolles, était fort impatiente de donner, mais je n'ai pas eu besoin de l'employer.

Je désire, Sire, que Votre Majesté soit contente. J'enverrai les prisonniers anglais en France. Les généraux Villate, Ruffin, Leval se sont couverts de gloire. Le général Senarmont, commandant l'artillerie, s'est conduit, avec toute son arme, comme à l'ordinaire : c'est le général Strolz qui a fait prisonnier le régiment anglais. Les généraux Latour-Maubourg, Merlin et Milhaud se sont distingués. Les généraux d'Aultanne, Lery, Dedon, Lucotte m'ont constamment suivi, ainsi que le ministre de la guerre le général O'ffarill, le duc de Cotadilla, ancien vice-roi de Navarre, et le général portugais d'Alorno.

Les troupes ont déployé une bravoure à toute épreuve; elles ont constamment montré le plus grand enthousiasme au nom de Votre Majesté, lorsque je me suis présenté à elles. J'ai un regret, Sire, c'est celui de n'avoir pas fait prisonnière toute l'armée anglaise. C'est ce qui serait arrivé si nous avions eu deux heures de jour de plus le 27, ou si nous avions pu enlever sur-le-champ leur position retranchée de gauche le 28. »

Jos. à Nap. Burgos, 31 juillet 1809.

« Sire, l'avant-garde de l'armée de la Manche a rétrogradé hier de Valdemoro, dès qu'elle a eu nouvelle de mon arrivée à Santa-Olalla, et par là Madrid

a été sauvé. Je suis arrivé à Tolède au moment que l'ennemi l'attaquait par la rive droite du Tage; il s'est replié en hâte sur la rive gauche, d'où il continue à canonner la ville. Le gros de l'armée ennemie de la Manche se trouve aujourd'hui à Ocana; elle a eu le temps de repasser le Tage à Aranjuez avant que j'aie pu y arriver. Si j'avais l'assurance que le duc de Dalmatie fût aujourd'hui à Placencia, ou mieux encore à Almaraz, je donnerais ordre au 1er corps de poursuivre l'ennemi, de l'attaquer, et de mettre ainsi l'armée anglaise entre son corps et les trois corps du duc de Dalmatie; *mais je n'ai pas de nouvelles du maréchal Soult*, et il est à craindre, s'il tarde à déboucher et à se diriger sur l'armée anglaise, que celle-ci ne reprenne l'offensive sur le duc de Bellune, qui se trouve aujourd'hui abandonné à lui-même, le 4e corps et la réserve étant employés à couvrir Madrid, et à empêcher l'armée de la Manche de se réunir à celle d'Estramadure et à l'armée anglaise.

Par ma position intermédiaire entre Madrid, Tolède et le 1er corps, j'espère pouvoir empêcher la réunion de l'armée de Vénégas, et je mande au duc de Bellune, dans le cas qu'il fût pressé par les forces supérieures qu'il a devant lui, de se retirer jusqu'à Maqueda ou Mortalès, où j'arriverai avec le 4e corps et la réserve, en faisant défendre le Tage à Aranjuez et à Tolède au général Vénégas, dont les forces, qui s'élèvent de 25 à 30 mille hommes, pourront être ainsi paralysées le jour où je livrerai à l'armée de Cuesta, anglaise et portugaise réunies, la bataille qui

décidera du sort de Madrid. J'aurai dans cette journée 60 mille ennemis à combattre avec 40 mille hommes. Si Vénégas s'y réunissait, le succès serait beaucoup trop incertain.

Tout est rétabli et tout est bien, *si le maréchal Soult, qui a dû partir le 24 de Salamanque, est arrivé le* 30 *à Almaraz,* parce que dans ce cas l'armée de Cuesta et anglaise seront détruites, et que Vénégas sera rejeté dans la Sierra-Morena.

Depuis un mois, Sire, je manœuvre avec 40 mille hommes contre 100 mille ennemis, et j'ai les embarras d'une grande capitale. La marche du maréchal Soult et ses trois beaux corps ne m'ont jusqu'ici servi à rien; mais j'ai tout lieu d'espérer que nous aurons enfin de ses nouvelles, et qu'il prendra part aux événements qui nous occupent. Jamais les Anglais n'ont fait tant d'efforts sur le continent; leurs prisonniers prétendent qu'ils ont 42 mille hommes dans la presqu'île. Dans l'affaire du 27 et du 28, l'élite de la noblesse anglaise a péri, au dire des officiers prisonniers. »

Jos. à Nap. Burgos, 31 juillet 1809.

« Sire, M. le colonel Nisas m'a accompagné depuis huit à dix jours; il connaît les détails de tout ce qui s'est passé dans les journées des 26, 27, 28.

Il connaît la position intérieure des choses d'Espagne et de Portugal : je prie Votre Majesté de prendre confiance à tout ce qu'il dira à Votre Majesté. »

Jourdan au ministre de

« Ainsi que j'ai eu l'honneur d'en prévenir Votre Excellence par une lettre du 29, le roi s'est porté,

le 30, à Olias, près Tolède, avec le 4e corps et sa réserve. Le général Vénégas, qui déjà avait poussé son avant-garde jusqu'à Valdemoro, a rétrogradé promptement, et s'est replié derrière le Tage, par Aranjuez. Le corps du général Wilson, qui s'était avancé jusqu'à Naval-Carnero, avait été rappelé au moment où l'armée impériale marchait contre l'armée combinée : il paraît que ce corps a rejoint l'armée ennemie le 28 au soir. Le 31, le roi a séjourné à Olias. L'ennemi, qui occupe la rive gauche du Tage devant Tolède, a tiré quelques coups de canon sur cette ville. Des reconnaissances ont été envoyées dans la direction d'Aranjuez, pour s'assurer que l'ennemi s'était retiré sur la rive gauche du Tage; elles ont reconnu qu'il n'avait que des postes d'observation sur la rive droite de ce fleuve.

la guerre. Illescas, 2 août 1809.

Dans la nuit du 31, le roi a reçu une lettre de M. le duc de Bellune, portant qu'il apprenait que l'armée anglaise était encore réunie, à Talavera, à celle de Cuesta, et qu'une colonne portugaise s'était mise en mouvement, le 30 au matin, par les montagnes, pour manœuvrer sur notre droite; et que, d'après ces renseignements, il devait quitter sur-le-champ sa position sur l'Alberche, pour se retirer sur Maqueda.

Le roi a donc été forcé de suivre le mouvement de M. le duc de Bellune, et Sa Majesté est venue hier à Illescas, où elle a pris position avec le 4e corps et la réserve; elle observera de là l'armée de Vénégas, qui paraît toujours être vers Aran-

juez, et elle est à portée de se réunir au besoin au duc de Bellune.

Aujourd'hui, le duc de Bellune rend compte, par sa lettre de ce matin à dix heures et demie, que l'ennemi a montré peu de forces en avant de Santa-Olalla, mais qu'il paraît y avoir un corps qui s'est approché d'Escalona par la rive droite de l'Alberche; il ajoute que, si l'ennemi débouche en face par là, il se retirera sur Naval-Carnero.

J'ai mandé aujourd'hui, par ordre de Sa Majesté, au duc de Bellune, que le duc de Dalmatie avait annoncé au roi qu'il avait commencé son mouvement sur Placencia le 27, et qu'il paraissait probable que l'armée anglaise, au lieu de se porter en avant, irait à la rencontre du duc de Dalmatie; qu'il était donc bien important d'observer les mouvements de l'ennemi; et que, dans le cas où l'armée anglaise se serait séparée de l'armée espagnole, il devrait se porter en avant, et que le roi suivrait son mouvement en couvrant Madrid; que si, au contraire, l'armée anglaise, réunie à celle de Cuesta, se portait en avant, alors il se retirerait aux environs de Naval-Carnero, où le roi irait le rejoindre.

On ne peut se dissimuler que si le mouvement du duc de Dalmatie ne rappelle pas l'armée anglaise, il sera difficile de sauver Madrid et de résister aux deux armées espagnoles, à l'armée anglaise et aux corps portugais. Toutes ces troupes forment plus de 100 mille hommes. La situation où se trouve le roi est extrêmement délicate, et elle ne peut devenir

meilleure qu'autant que le duc de Dalmatie avancera rapidement.

Le général Lapisse est mort des suites de sa blessure. J'ai reçu le rapport détaillé du général Sébastiani sur la bataille du 28 : j'attends celui du duc de Bellune, pour les adresser à Votre Excellence.

Les déserteurs et les prisonniers anglais s'accordent tous à dire que la perte de leur armée est immense : il y en a qui la portent au delà de 8 mille hommes.

Nous avons remarqué que, de notre côté, la perte en tués n'est pas proportionnée à celle des blessés; et, parmi ces derniers, il y en a beaucoup qui le sont légèrement, et qui ne seront pas perdus pour l'armée. »

« Monsieur le général, le roi me charge de vous prévenir qu'il résulte d'une lettre du duc de Bellune, que Sa Majesté vient de recevoir, qu'il a quitté ce matin Maquéda pour se porter à Naval-Carnero. Le duc de Bellune dit que toute l'armée anglaise marche sur la rive droite de l'Alberche, et qu'hier elle était à une lieue d'Escolona. Le roi a de la peine à croire que véritablement toute l'armée anglaise se porte en avant: d'abord, parce que les renseignements transmis par le duc de Bellune paraissent incertains, et ensuite parce que le duc de Dalmatie a annoncé au roi qu'il serait le 3 à Placencia. Quoi qu'il en soit, Sa Majesté a pensé qu'il était indispensable de faire sortir de Madrid toutes les personnes qui ne pourraient pas y rester, si l'ennemi s'emparait de cette ville; en conséquence, le roi ordonne ce qui suit :

Jourdan au général Belliard. Illescas, 3 août 1809.

Le roi a donné ses instructions à M. le comte de Cabarrus sur la manière de faire prévenir les autorités civiles et les familles espagnoles qui voudront quitter Madrid; de votre côté, vous préviendrez les familles françaises. Le roi vous charge aussi de prévenir l'ambassadeur de France et les ministres étrangers. Toutes ces personnes devront partir demain pour se rendre à Saint-Ildephonse; vous les ferez escorter par le régiment espagnol qui est à Madrid, par le bureau de police, et par les gardes des douanes; vous y joindrez un détachement d'infanterie française et un détachement à cheval, pris parmi les hommes montés du dépôt. Les troupes françaises seront particulièrement chargées de l'escorte de l'ambassadeur, des ministres étrangers, des ministres du roi, des familles françaises. Vous désignerez un officier supérieur français pour commander toute l'escorte.

Il faut aussi faire partir demain tous les malades en état de marcher ou qu'on pourra faire transporter, et les diriger sur Saint-Ildephonse, et de là sur Valladolid, Burgos et Vittoria.

Il faut aussi faire partir demain les dépôts de cavalerie, du train, et les équipages des régiments qui peuvent être à Madrid ou aux environs, et diriger le tout sur Saint-Ildephonse, et de là sur Valladolid.

Vous aurez la bonté de prévenir M. l'intendant général de l'armée et le payeur général de se tenir prêts à venir rejoindre le roi au premier ordre. Ils recevront probablement l'ordre de se rendre demain

à Mostalès, où le roi va se rendre ce soir avec sa réserve. Vous vous tiendrez aussi prêt à quitter Madrid de votre personne, et à venir rejoindre le roi avec tous les militaires en état de servir qui ne seront pas employés à la défense du Retiro.

Lorsque vous quitterez Madrid, vous laisserez le commandement du Retiro au général Paris, et lui ordonnerez de se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Le roi pense qu'il suffira d'y laisser une garnison de 3 mille hommes. Si ce qui se trouve à Madrid excède ce nombre, vous mènerez le surplus avec vous.

Le roi désire que vous délivriez des fusils aux malades qui partiront; il désire aussi que vous en délivriez, si cela est possible, aux Français civils qui sortiront de Madrid, s'ils veulent être armés. Enfin, le roi désirerait qu'il fût possible de trouver 1,000 à 1,200 Espagnols honnêtes, à qui vous remettriez des armes pour faire la police de la ville, et empêcher la populace d'insulter nos malades lorsque vous recevrez l'ordre de sortir de la ville de Madrid.

Pendant que vous resterez à Madrid, vous emploierez votre autorité à faire approvisionner le Retiro, et à faire préparer des subsistances pour l'armée.

Il est possible que toutes ces précautions soient inutiles; car demain, lorsque le roi sera arrivé à Mostalès, et par conséquent réuni au 1er corps, qui sera à Naval-Carnero, Sa Majesté prendra peut-être le parti de se porter en avant. En attendant, le 4e corps continuera à observer l'armée de Vénégas et à couvrir Madrid; mais le roi a jugé à propos, à

tout événément, de se débarrasser de tout ce qui n'est pas combattant.

Le duc de Bellune rend compte, à l'instant, qu'il est resté à Santa-Cruz. »

Le ministre de la guerre à Joseph. Paris, 5 août 1809.

« Sire, je m'empresse de transmettre à Votre Majesté les ordres que je reçois de l'Empereur, au sujet des opérations que le maréchal duc de Dalmatie sera dans le cas d'entreprendre.

Sa Majesté Impériale a pensé que la saison des chaleurs ne permettait point de les commencer encore ; et son intention est, en conséquence, qu'on n'entreprenne rien contre le Portugal pendant le mois d'août. On se préparera toutefois à agir dans ce pays-là, mais seulement au mois de février prochain.

En attendant, comme on ne peut ni ne doit rester oisif, il convient d'ouvrir la campagne au mois de septembre, après les grandes chaleurs; et il est nécessaire, pour cela, de projeter un plan d'opérations d'après lequel on puisse agir d'une manière sûre, décisive, et dirigée vers un but convenable.

Pour cet effet, Sa Majesté Impériale me charge d'avoir l'honneur de prier Votre Majesté de vouloir bien faire un mémoire sur l'ouverture de la campagne au mois de septembre, afin que l'Empereur ait le temps, d'ici à cette époque, de se décider sur les idées qu'il lui conviendra d'adopter, et de donner ses ordres en conséquence.

Je supplie donc Votre Majesté de vouloir bien me faire connaître, le plus tôt possible, ses vues à cet

égard, pour que je puisse les transmettre sans délai à l'Empereur, et recevoir ses ordres avant l'époque où il faudra entrer en campagne. »

« Sire, l'armée de la Manche, renforcée de 10 mille hommes, ce qui l'élève à 35 mille hommes, fuit devant nous; elle repasse le Tage à Aranjuez; nous sommes à sa poursuite. Le maréchal Victor a dû attaquer à Nombela le corps qui manœuvre sur sa droite. Demain je serai sous Tolède; je dégagerai sa garnison, et me déciderai d'après les nouvelles que j'aurai du maréchal Victor et des Anglais. Point encore de nouvelles positives du maréchal Soult. J'ai laissé la liberté à toutes les femmes et aux personnes inhabiles au métier des armes, que la crainte avait jetées dans le Retiro, de se retirer à Saint-Ildefonse et à Ségovie. Le Retiro pourrait tenir deux jours; mais il ne pourrait pas être défendu encombré, comme il l'a été, par 10 à 12 mille personnes inutiles.

Jos. à Nap. Valdemoro, 5 août 1809.

Dès que le maréchal Soult m'aura rejoint, je me garderai bien de rester isolé à Madrid, comme j'ai dû le faire pour obéir aux ordres que j'avais reçus du ministre de la guerre, et mettre à exécution l'autorisation que le maréchal Soult avait aussi reçue de disposer de la plus grande partie de l'armée. Depuis ce temps, j'ai affaire à 120 mille hommes. J'ai eu jusqu'ici le bonheur de les séparer, de les battre, de les contenir, de sauver ma capitale; mais il est temps que le maréchal Soult arrive. »

« Excellence, M. le maréchal duc de Bellune, Jourdan

au ministre. Valdemoro, 5 août 1809.

depuis sa dernière lettre en date du 3 courant, a constamment rendu compte que l'armée anglaise est toujours aux environs de Talavera, réunie à l'armée de Cuesta. Ce maréchal avait hier son quartier général à Santa-Cruz, près Maqueda; il annonçait que l'ennemi n'avait porté que quelques troupes légères en avant de l'Alberche; mais que le corps du général Wilson s'était porté jusqu'à Nombela, près Escalona, sur la rive droite de l'Alberche. Le duc de Bellune, qui occupait Escalona, doit avoir fait attaquer aujourd'hui la division ennemie qui est à Nombela. Sa Majesté ne connaît pas encore le résultat de cette attaque.

Le roi ayant reçu avis que Vénégas avait porté une grande partie de son armée sur la rive droite du Tage par Aranjuez, et que sa cavalerie s'était présentée hier et avant-hier près de Valdemoro, s'est porté ici avec le 4ᵉ corps et la réserve, afin de livrer bataille à cette armée espagnole, si elle a le projet de se porter sur Madrid. Sa Majesté est arrivée ici avec sa réserve, il y a quelques heures. Le 4ᵉ corps est déjà arrivé sur le pont de Manzanarez, qui est à environ une lieue d'Aranjuez. D'après les premiers rapports qui sont parvenus, il paraîtrait qu'à l'approche de l'armée, Vénégas s'est retiré sur la rive gauche du Tage. Le roi attend incessamment d'autres nouvelles.

Le roi a reçu hier des nouvelles de l'adjudant commandant Mocquery, gouverneur de Tolède; l'ennemi tirait toujours quelques coups de canon sur cette place, des hauteurs de la rive gauche du

Tage; il ne s'était présenté sur la rive droite que quelques contrebandiers à cheval, qui avaient passé le Tage entre Aranjuez et Tolède.

Sa Majesté a reçu avis du gouverneur d'Avila que, le 30, le duc de Trévise était entré à Déjar; elle n'a reçu aucune nouvelle du duc de Dalmatie, qui doit être parti de Salamanque le 29 ou le 30. Le duc d'Elchingen doit être parti de cette ville le 31; ainsi toute l'armée du duc de Dalmatie est en mouvement, et c'est ce qui rend inconcevable que l'armée anglaise ne fasse aucun mouvement pour aller à la rencontre du duc de Dalmatie. Il est cependant bien important que l'armée anglaise soit obligée à se séparer de l'armée de Cuesta, sans quoi il serait difficile au roi de se maintenir contre toutes les forces qui sont devant lui.

Le voisinage des armées ennemies ayant effrayé les familles françaises qui étaient à Madrid, ainsi que les familles espagnoles qui sont attachées au roi, Sa Majesté a autorisé toutes ces familles, ainsi que l'ambassadeur de France et les ministres étrangers, à se réunir à Saint-Ildephonse; elle a ordonné qu'on évacue de Madrid à Valladolid, Burgos et Vittoria, tous les malades que les moyens de transport pourront permettre d'évacuer; enfin, elle a dirigé sur Valladolid le dépôt de cavalerie de Leganez.

M. le général Kellermann rend compte que depuis le départ du 6e corps de Léon, Astorga et Benavente, la Romanà s'avance de la Galice dans la Vieille-Castille; il est donc bien à désirer que le

duc de Dalmatie agisse rapidement sur l'armée anglaise, afin de pouvoir ensuite détacher des troupes pour soutenir M. le général Kellermann, qui ne serait pas en état de s'opposer à la Romana (1).

La ville de Madrid est toujours tranquille. L'armée éprouve les plus grandes privations. Nous sommes au milieu de la récolte la plus abondante; mais, à défaut de moulins et de moyens de transport, l'armée ne peut pas recevoir de distributions régulières de pain. Bientôt, s'il ne vient pas des bestiaux de France, il sera impossible de se procurer de la viande. »

Soult à Joseph. 6 août 1809.

« Sire, les 5e, 2e et 6e corps d'armée sont réunis entre Naval-Moral et le pont de l'Arzobispo. Cet après-midi, M. le maréchal duc de Trévise a forcé la queue d'une colonne ennemie qui était sur la rive droite du Tage à passer le pont précipitamment : il y a eu un engagement de quelques heures, dont je n'ai point encore les détails. Mais il paraît que l'ennemi est en pleine retraite sur Truxillo : les paysans rapportent que, depuis trois jours, les Anglais ont commencé leur mouvement. Aujourd'hui

(1) On peut dire qu'à ce moment le sort de l'Espagne se trouvait entre les mains du maréchal Soult. Avec un peu de zèle, d'activité, de bonne volonté surtout, il terminait la guerre. Mais pour cela il fallait qu'il n'eût pas toujours l'œil sur le Portugal, et le désir de ne pas laisser les corps de Ney et de Mortier s'éloigner de lui, de crainte qu'ils ne vinssent à rentrer sous les ordres directs du roi. Ces pensées secrètes ressortent *pour nous,* d'une manière évidente, de toute la correspondance du maréchal avec le roi, avec Jourdan, avec le ministre de la guerre.

on a vu 18 à 20 mille hommes, la plupart Espagnols, qui descendaient de Talavera de la Reyna par la rive gauche du Tage; le pont de l'Arzobispo est embarrassé par des obstacles, et l'ennemi le défend avec plusieurs batteries; demain matin je le fais attaquer.

J'ai donné ordre au général Soult de se porter, avec la cavalerie légère qu'il commande, par Aropesa, sur Talavera de la Reyna : M. le maréchal duc de Trévise envoie aussi un détachement dans cette direction, en longeant le Tage. Ce mouvement a pour objet d'établir la communication avec le 1er corps, que je suppose être instruit de la retraite de l'ennemi, et s'être mis à sa poursuite.

Je m'étais proposé de passer le Tage à Almaraz; mais le pont de bateaux qui y était a été détruit par l'ennemi.

Après que j'aurai forcé le pont de l'Arzobispo, je ferai poursuivre l'ennemi; mais, avant de m'engager vers la Guadiana, direction que paraît prendre l'ennemi, j'attendrai les ordres de Votre Majesté.

J'ai laissé 350 Anglais prisonniers à Placencia : ils sont hors d'état d'être transportés. Un égal nombre a été trouvé aujourd'hui à Oropesa; il doit y en avoir considérablement à Talavera. Du reste, nous n'avons pu faire beaucoup de prisonniers.

Il sera peut-être conforme à l'intention de Votre Majesté que le 1er corps se mette à la poursuite de l'ennemi sur la rive gauche du Tage, tandis que moi je me relèverai de suite pour me diriger sur Coria et les frontières du Portugal. Si Votre Majesté

était à Talavera de la Reyna, et qu'il me fût permis de l'approcher, j'aurais l'honneur de prendre ses ordres sur les opérations ultérieures que je dois entreprendre. »

Jourdan au ministre. Valdemoro, 6 août 1809.

« Excellence, le maréchal duc de Bellune, par sa lettre datée de Santa-Cruz, hier à quatre heures du soir, a rendu compte au roi que la division Villate avait pris poste le matin, en avant le village de Nombela, sur la rive droite de l'Alberche, et qu'elle n'avait rencontré aucun ennemi. Il ajoute que la division portugaise, forte de 5 à 6 mille hommes, sous les ordres du général Wilson qui occupait Nombela, en était partie le 4 à midi, à l'effet de rejoindre l'armée anglaise, pour marcher sur Placencia, où sont arrivés (a-t-on dit aux Anglais) 18 à 20 mille Français. Le général Wilson a dirigé sa marche sur Talavera de la Reyna. Ce mouvement de l'ennemi ne laisse aucun doute sur l'arrivée de M. le duc de Dalmatie à Placencia, et il est probable que l'armée anglaise s'est portée à la rencontre de ce maréchal. Sa Majesté m'a, en conséquence, fait écrire à M. le duc de Bellune de se porter en avant, soit afin d'empêcher l'armée espagnole de suivre le mouvement de l'armée anglaise, soit pour la poursuivre jusqu'au delà de Talavera, si elle a suivi le mouvement sur Placencia ; et ce maréchal tâchera de communiquer avec M. le duc de Dalmatie par la route de Placencia.

Ainsi que j'ai eu l'honneur d'en rendre compte à Votre Excellence par ma lettre d'hier, la partie

de l'armée de Vénégas qui était sur la rive droite du Tage, en avant d'Aranjuez, a été attaquée hier au soir, et forcée à se reployer sur la rive gauche du fleuve. L'ennemi a coupé ses ponts pendant la nuit. Des prisonniers ont annoncé que l'armée de Vénégas avait été renforcée par un détachement de 12 à 15 mille hommes, venus de celle de Cuesta. Ce rapport est confirmé par ceux du commandant de Tolède, qui dit avoir vu passer ces troupes sur la rive gauche du Tage. Il y a même des prisonniers qui annoncent que Cuesta est venu prendre le commandement de l'armée de Vénégas. Quoi qu'il en soit de cette dernière version, il n'en paraît pas moins certain que l'armée de Vénégas a été renforcée de 15 mille hommes, ce qui la porte de 40 à 45 mille hommes; et que celle de Cuesta a été affaiblie de ce détachement, ce qui fait croire au roi que M. le duc de Bellune pourra pénétrer sans de grandes difficultés au delà de Talavera, et menacer par là les derrières de l'armée anglaise, qui s'est portée à la rencontre de M. le duc de Dalmatie. Car si ce maréchal est arrivé, comme cela est probable, sur le Tiétar avant l'armée anglaise, cette armée aura perdu ses communications avec le Portugal par la rive droite du Tage, et n'aura d'autre point de retraite que sur la rive gauche de ce fleuve par le pont d'Almaraz, ce qui devra rendre fort inquiétant pour elle le mouvement de M. le duc de Bellune sur Talavera.

Le roi continuera à observer, avec le 4e corps et la réserve, l'armée espagnole qui est sur la rive

gauche du Tage entre Aranjuez et Tolède; il couvrira Madrid, et il combattra l'armée ennemie si elle tente de passer le Tage. »

Ordre de Napoléon. Schœnbrunn, 7 août 1809.

« Monsieur le général Clarke, vous ne m'envoyez point de nouvelles d'Espagne. Une lettre du roi me mande, du 25 juillet, que le général Wellesley est arrivé, avec 25 mille Anglais, à Talavera de la Reyna, et s'est réuni à Cuesta.

Il est *bien malheureux que le maréchal Soult ait si mal manœuvré que de ne s'être pas réuni au roi*. J'espère que le roi, avec la garnison de Madrid, les 1er et 4e corps, formant 55 mille hommes, aura pris position pour empêcher l'ennemi de rien entreprendre sur Madrid, et *se sera fait joindre par le maréchal Soult*. Il aurait *alors plus de cent mille hommes. Ce serait une belle occasion de donner une leçon aux Anglais, et de finir la guerre.* »

Jos. à Nap. Valdemoro, 7 août 1809.

« Sire, l'ennemi est en pleine retraite sur tous les points; on est à sa poursuite; il nous a abandonné ses blessés : nous en avons déjà ramasssé plus de 4 mille anglais. Je vais monter à cheval : je serai cette nuit à Tolède. L'armée de Vénégas et partie de celle de Cuesta, réunies à Ocana, ne resteront pas longtemps dans la Manche.

Le maréchal Victor est à la poursuite des Anglaïs avec tout le 1er corps. Le maréchal Soult a avec lui ses trois corps. Si les Anglais se dirigent sur Placencia, j'y marcherai avec ma réserve, laissant le 4e corps pour poursuivre l'armée de la Manche, ou seulement l'observer.

J'espère que Votre Majesté ne sera pas mécontente, quoique je pense bien sincèrement que si elle eût été à ma place, il ne se serait pas échappé un Anglais, et la guerre d'Espagne serait finie; mais je fais un métier qui ne s'apprend pas dans un jour, et que le chef doit surtout savoir mieux que les autres. Ce qui me console un peu, c'est que cela n'est pas donné à beaucoup de monde, et que du moins j'ai fait tout ce que j'ai pu, et que je n'ai éprouvé aucun sentiment que vous n'eussiez avoué.

J'espère être de retour à Madrid pour célébrer le jour de la Saint-Napoléon : je prie Votre Majesté d'agréer mon compliment à cette occasion. »

Joseph à Victor. Bargas, 8 août 1809.

« Je reçois votre lettre d'hier. L'arrivée du maréchal duc de Dalmatie termine bien nos affaires pour le moment. Je ne pense pas qu'un homme sensé puisse censurer la bataille de Talavera, ni ce qui s'en est suivi. Vous devez bien penser, Monsieur le maréchal, que j'ai mon opinion faite là-dessus, et qu'il n'est dans le pouvoir de personne de m'en faire changer. Pour ce qui vous regarde, je croyais m'en être expliqué d'une manière satisfaisante le 29, en vous laissant à votre ancienne position de Casalegas. Vous ne devez pas douter que je ne m'empresse de rendre justice à tout le monde. Les troupes, les officiers et les généraux m'ont paru avoir fait tout ce qu'on avait droit d'attendre d'eux, et je trouve que chacun a fait son devoir.

Il y a beaucoup de monde de l'autre côté du

Tage : vous allez recevoir l'ordre de vous rapprocher de nous. »

Joseph à Soult. Bargas, 8 août 1809.

« Votre arrivée sur le Tage termine pour le moment nos affaires. Il faut faire poursuivre l'ennemi, qui s'est engagé dans une mauvaise route. Les intentions de l'Empereur étant qu'on agisse aujourd'hui avec beaucoup d'ensemble et la presque totalité des forces réunie, le maréchal Jourdan vous mande les dispositions que j'ai cru devoir arrêter pour le moment. Tout me fait croire à l'arrivée prochaine de l'Empereur. Des troupes se dirigent vers l'Espagne. Les chaleurs sont dans le moment extrêmes : amis ou ennemis, nous allons avoir 14 à 15 mille malades à Madrid. Les provisions de biscuit sont épuisées. Toutes ces considérations me déterminent au parti auquel je me suis arrêté (1).

Il importe que le 1er corps ou deux autres divisions arrivent incessamment ici, si le 1er corps était engagé sur la gauche du Tage ; nous avons beaucoup d'ennemis vis-à-vis nous, et peu de troupes ici. »

Jourdan à Belliard. Bargas, 8 août 1809.

« Monsieur le général, le roi vient de recevoir une lettre de M. le duc de Dalmatie, en date du 6. Ce maréchal avait son quartier général à Saint-Gordo, entre Oropesa et Naval-Moral. Les trois corps

(1) Le roi était décidé à ne pas céder aux désirs du duc de Dalmatie, qui voulait absolument marcher sur le Portugal. Quelques jours après celui où cette lettre fut écrite, il reçut de l'Empereur des instructions dans ce sens, intructions qu'on a lues dans les lettres précédentes.

d'armée étaient réunis. L'ennemi s'est retiré précipitamment sur la rive gauche du Tage par Talavera, Arzobispo et Almaraz. Il a levé le pont de bateaux d'Almaraz; il a barricadé celui de l'Arzobispo. Le duc de Bellune est à Talavera, et fait poursuivre l'ennemi sur la rive gauche du Tage. Vénégas est toujours sur la rive gauche du Tage à Aranjuez et devant Tolède. On déblaye les ponts de Tolède. On reconnaîtra l'ennemi demain, et ensuite on l'attaquera si cela est jugé possible. On dit que Vénégas a reçu des renforts de l'armée de Cuesta, et qu'un corps de 6 mille Anglais est devant Tolède.

La présence des troupes du duc de Dalmatie rendant inutile la présence du 1er corps à Talavera, M. le duc de Bellune a reçu ordre de venir se réunir au 4e corps. Madrid sera donc désormais mieux couvert; et si le roi ne juge pas à propos de faire attaquer Vénégas avant l'arrivée du 1er corps, il en donnera ordre immédiatement après.

Le roi ne rentrera à Madrid qu'après la réunion du 1er et du 4e corps.

Pressez l'intendant général de nous envoyer du pain. »

« Sire, l'attaque du pont de l'Arzobispo n'a eu lieu qu'aujourd'hui à midi; M. le maréchal duc de Trévise l'a dirigée; elle a été couronnée du plus brillant succès. L'ennemi était dans une sécurité parfaite derrière ses retranchements; deux divisions espagnoles, aux ordres du duc d'Albuquerque, et 4 à 5 mille hommes de cavalerie, qui étaient à se re-

Soult à Joseph. Valvidejar, 8 août 1809.

poser à Ajutan, paraissaient attendre la nuit prochaine pour suivre le mouvement du restant de l'armée. Ce matin, l'adjudant Dombrowski a reconnu un gué un peu profond au-dessus du pont, et sous le feu des batteries ennemies. A midi, la division aux ordres du général Lahoussaye, suivie de la brigade de dragons commandée par le général Lorge, ainsi que de la cavalerie légère du 5e corps et de celle du 2e, commandées par le général Soult, ont passé le gué sous la protection d'une nombreuse artillerie qui, dans un instant, a fait taire le feu de l'ennemi, et soutenu l'infanterie du 5e corps, celle du 2e étant en réserve. Le général Caulaincourt, qui avec sa brigade tenait la tête de la colonne, après avoir passé le Tage et s'être formé, a tourné les batteries et les a prises ; il a ensuite marché à un carré d'infanterie, qu'il a dispersé. Une ligne de cavalerie s'est présentée, il l'a mise en déroute; et, pendant ce temps, le reste de notre cavalerie est successivement arrivé, et a pris part à l'engagement; il y a eu plusieurs charges, qui toutes ont occasionné la défaite de l'ennemi et ont été à notre avantage. Tous les régiments de la 4e division de dragons, et particulièrement le 18e, commandé par le colonel Lafitte, se sont distingués ; tous les autres corps de cavalerie ont bien fait leur devoir. Le général Lahoussaye a eu son cheval renversé au milieu du Tage par un boulet : il s'est relevé, et a continué de commander sa division. Le général Marisy a été blessé ; il s'est montré vaillamment. Le général Caulaincourt a mérité de grands éloges.

En tête de la cavalerie avaient passé un gué, ayant de l'eau jusqu'à la poitrine, la 5e compagnie de pontonniers et la 5e compagnie du bataillon de sapeurs. Les 34e et 40e régiments de ligne ont passé le Tage à gué en colonnes par peloton, en même temps que la cavalerie, et se sont formés à la rive gauche. Les 64e et 88e régiments ont forcé le pont, et ont été se mettre en bataille devant les batteries ennemies. Le général Girard, qui commandait cette division d'infanterie, a très-bien fait ses dispositions.

J'avais donné le commandement de toute l'artillerie au général de division Dulauloy; elle a été parfaitement disposée et bien servie. Le chef de bataillon Fruchard, qui commande l'artillerie de la 2e division du 5e corps, s'est très-bien montré.

Le résultat de cette jolie affaire, au sujet de laquelle j'aurai l'honneur de faire un rapport plus détaillé à Votre Majesté aussitôt que M. le maréchal duc de Trévise m'aura remis le sien, a fait éprouver de grandes pertes à l'ennemi; on lui a pris 30 pièces de canons avec leurs caissons, 500 prisonniers, beaucoup de chevaux de cavalerie; et, en outre, il y a eu considérablement de blessés, un grand nombre de tués, et une immense quantité d'armes restées sur le champ de bataille. Toutes les troupes d'infanterie et cavalerie se sont sauvées en désordre dans les montagnes. A tout instant il nous arrive des déserteurs qui assurent que l'armée anglaise, et partie de celle de Cuesta, se sont dirigées sur Truxillo; que Cuesta a été, avec une autre partie de ses trou-

pes, sur Guadalupe, et que la misère et la plus grande mésintelligence règnent dans les deux armées.

Pendant que cela se passait au pont de l'Arzobispo, M. le maréchal duc d'Elchingen faisait faire des démonstrations de passage au-dessous du pont d'Almaraz ; j'ignore quel en a été le résultat.

M. le duc de Bellune, qu'hier j'ai engagé à manœuvrer par la rive gauche du Tage, m'ayant prévenu que ce soir il prendrait position à Aldeaneuva de Balbaroya, et étant persuadé qu'il a fait son mouvement, je lui écris pour le prier de poursuivre l'ennemi, en le poussant même, si toutefois les intentions de Votre Majesté sont conformes, jusqu'à la Guadiana, afin de profiter du désordre qui règne dans l'armée ennemie, lui enlever du monde, et faire propager la terreur jusqu'en Andalousie. Il m'a paru que ce mouvement devait être fait par le 1er corps.

Ne pouvant prolonger mon séjour dans cette partie, les troupes étant affamées et ne trouvant absolument rien dans le pays pour leur donner ; considérant d'ailleurs que l'armée anglaise pourrait bien de Truxillo se porter sur Alcantara, pour terminer son mouvement sur la rive droite du Tage, rallier les troupes anglaises et portugaises qui avaient été envoyées du côté de Ciudad-Rodrigo, je viens de me porter avec le 3e corps d'armée entre Placencia et Coria, d'où je ferai observer Alcantara et Ciudad-Rodrigo. Ainsi, je serai disposé, soit à marcher sur Lisbonne pour détruire les établissements anglais avant que leur armée ne puisse y arriver, et lui rendre son embarquement difficile; soit à marcher

sur Ciudad-Rodrigo pour en faire le siége, ou soit enfin à me reporter sur Salamanque et vers le Duero, pour contenir ces provinces s'il y avait eu quelques mouvements, suivant les ordres que Votre Majesté jugera à propos de me donner. Mais, dans le cas du premier mouvement (qui produira infailliblement de grands résultats), j'aurai l'honneur de prier Votre Majesté d'avoir la bonté, en m'adressant ses ordres, de faire connaître à MM. les maréchaux duc de Trévise et d'Elchingen, que telle est son intention, afin que toute observation soit ainsi prévenue, et qu'on ne puisse m'attribuer aucun sentiment d'amour-propre. Je ferai aussi la même prière à Votre Majesté, dans l'hypothèse où le siége de Ciudad-Rodrigo devrait être entrepris; et, à ce sujet, j'aurai l'honneur de lui renouveler les demandes que je lui présentai avant ces derniers événements.

Du reste, quels que soient les ordres qu'il plaira à Votre Majesté de me donner, je la supplie d'être persuadée que je m'y conformerai avec la plus grande exactitude, et que je mettrai le plus grand zèle à les remplir. »

Jos. à Nap. Tolède, 9 août 1809.

« Sire, l'armée anglaise n'a pu gagner le pont d'Almaraz; elle s'est sauvée précipitamment par celui de l'Arzobispo. Ce passage est regardé comme impraticable pour l'artillerie; elle a abandonné tous ses blessés, nous en avons déjà ramassé plus de 6 mille, dont 200 officiers : je les fais transporter à Madrid, où ils seront à la disposition de Votre Majesté. On est à la poursuite de l'ennemi.

Ce matin, j'ai fait attaquer la partie de l'armée de Vénégas qui assiégeait Tolède : elle a été mise en déroute; on lui a fait quelques prisonniers, dont plusieurs officiers du génie. Cette armée a abandonné Aranjuez et fuit vers Consuegra, où on va la suivre.

La chaleur est excessive depuis trois jours; nous avons usé presque tout notre biscuit; je vais avoir à Madrid 14 mille malades, dont 6 mille blessés ennemis. Le nord est menacé et en partie occupé par la Romana. L'arrivée de Votre Majesté à Paris, et peut-être en Espagne, est annoncée : dans cet état de choses, voici les dispositions que j'ai prises; elles me donnent le temps de connaître les intentions précises de Votre Majesté :

Le corps du maréchal Ney retourne à Salamanque, pour défendre le nord;

Le maréchal Soult, à Placencia;

Le maréchal Mortier, à Almaraz et Talavera;

Le maréchal Victor, à Tolède et la Manche;

Le général Sébastiani, à Ocana et la gauche du haut Tage, poussant des partis jusqu'à Cuença, car les vivres n'arrivent plus à Madrid.

Je n'ai pas encore reçu le rapport du duc de Bellune; voici celui du général Sébastiani :

Toutes les forces anglaises, portugaises et insurrectionnelles ont échoué contre 40 mille Français; toutes ces forces s'élevaient, de l'aveu de l'ennemi, à 120 mille hommes. »

Jourdan « Excellence, le roi a reçu hier une lettre du ma-

au ministre. Tolède, 9 août 1809.

réchal duc de Dalmatie, datée du 6 du courant. Ce maréchal avait son quartier général à Gordo, entre Oropesa et Naval-Moral, où les trois corps d'armée sous ses ordres étaient réunis. M. le duc de Dalmatie avait fait sa jonction avec M. le duc de Bellune, qui était à Talavera; l'armée anglaise et celle de Cuesta se sont retirées précipitamment sur la rive gauche du Tage par Talavera et Puente de l'Arzobispo. Le pont de bateaux qui était à Almaraz a été levé. MM. les ducs de Dalmatie et de Bellune se sont concertés pour faire suivre l'armée ennemie, qui, s'étant retirée par des chemins difficiles, pourrait bien perdre une partie de ses équipages et même de son artillerie.

L'armée de Vénégas était toujours sur la rive droite du Tage, depuis Tolède jusqu'à Aranjuez. Ce matin, à la pointe du jour, le 4e corps a débouché de Tolède, et a culbuté les 8 à 10 mille hommes qui défendaient les hauteurs de cette ville. Le 4e corps est à Nambroca, à une lieue et demie d'ici. Le roi est entré dans Tolède avec sa réserve. On n'a pas encore de nouvelles de la division du général Milhaud, qui doit avoir passé le Tage au gué de Anover-del-Tajo, entre Tolède et Aranjuez. On a fait une centaine de prisonniers et tué une centaine d'hommes. Nous avons eu cinq hommes tués et douze blessés. Il paraît que l'avis qu'on avait reçu de la présence d'un corps de 6 mille Anglais à l'armée de Vénégas n'était pas exact; au moins les prisonniers faits ce matin n'en ont aucune connaissance.

Il est probable que l'armée de Vénégas se retirera

sur la Guadiana, que celle de Cuesta se retirera vers Truxillo, et que l'armée anglaise cherchera à se porter sur la rive droite du Tage par Alcantara, afin de couvrir le Portugal.

Le roi a reçu avis de M. le général Kellermann que tout est tranquille à Santander et dans les trois provinces de Biscaye, mais que la Vieille-Castille est menacée par la Romana, tandis que les communications sont infestées par des brigands qui se présentent sur tous les points.

Le roi a pensé, d'après des considérations dont il m'a dit qu'il rendrait compte à Sa Majesté l'Empereur, qu'on ne devait pas, quant à présent, chercher à pénétrer ni en Andalousie ni en Portugal. Sa Majesté a donc fait les dispositions suivantes :

Le 1er corps a reçu ordre de se rendre à Tolède; il se portera dans la Manche, pour rejeter l'armée de Vénégas au delà de la Sierra-Morena. Le 4e corps restera sur le Tage, à Tolède et Aranjuez, observant le haut Tage ; il couvrira Madrid, formera une réserve, avec laquelle Sa Majesté pourra se porter partout où sa présence sera nécessaire. Il pourra disperser les rassemblements de Cuença, et tout ce qui pourrait venir du côté de Valence; enfin, il sera en mesure de soutenir le 1er corps au besoin.

M. le maréchal duc de Dalmatie a reçu ordre de disposer les trois corps d'armée qui sont sous son commandement de la manière suivante :

Le 5e corps restera entre le Tage et le Tiétar, pour observer le Tage depuis Talavera jusqu'à Al-

maraz. Le duc de Dalmatie renverra promptement le 6e corps sur Salamanque pour en chasser les ennemis, et couvrir la Vieille-Castille conjointement avec M. le général Kellermann. M. le duc de Dalmatie se tiendra à Placencia avec le 2e corps, pour observer le débouché du Portugal. Il sera là en mesure de se porter ou sur le 5e ou sur le 6e corps, suivant les circonstances, ou de rappeler à lui l'un de ces deux corps, et même tous les deux, si cela devenait nécessaire. Le roi se propose d'attendre dans ces positions les nouveaux ordres de Sa Majesté l'Empereur, ou bien le parti que prendra l'armée anglaise.

Je n'ai pas encore pu envoyer à Votre Excellence les rapports détaillés de la bataille du 28, car je n'ai pas reçu celui du 1er corps. La perte de l'armée ennemie a été immense; celle de l'armée anglaise seule s'élève à près de 6 mille hommes, parmi lesquels deux généraux tués et un blessé. Il faut ajouter à cette perte celle de l'armée espagnole et du corps portugais; et il est positif que l'armée française, forte de 40 mille hommes, a combattu une armée forte de plus de 80 mille hommes, dans une des plus fortes positions que j'aie vues; et il est probable que si le roi n'avait pas été obligé de se séparer précipitamment du 1er corps pour venir au secours de Madrid, que l'armée ennemie eût été détruite. Mais alors on n'avait encore rien évacué de Madrid; et Sa Majesté, qui comptait sur le mouvement de M. le duc de Dalmatie pour détruire ou disperser l'armée anglaise, est venue au secours de

Madrid, et a sauvé la vie à une foule immense de familles françaises et espagnoles, qui auraient été victimes de la cruauté de l'armée de Vénégas. Le roi est arrivé fort à propos, car les avant-postes de Vénégas étaient déjà à Valdemoro.

On a intercepté des ordres et des correspondances. Il est certain que l'armée de Cuesta, réunie à l'armée anglaise et au corps portugais, formant ensemble 80 mille hommes, devaient se porter sur Tolède pour s'y réunir à Vénégas, qui devait en même temps détacher une partie de son armée sur Madrid par Aranjuez. Le roi, en réunissant promptement toute l'armée près de Tolède, en se portant ensuite rapidement sur l'armée de Cuesta, qui de Santa-Olalla était en marche pour se porter sur Tolède, et en culbutant l'avant-garde de son armée, et la forçant à se reployer sur l'armée anglaise à Talavera, a arrêté l'exécution des projets de l'ennemi. Sa Majesté, en combattant le 28 les deux armées réunies, et leur faisant éprouver une perte immense, les a mises dans l'impossibilité de reprendre l'offensive au moins pendant quelques jours, ce qui a donné le temps à Sa Majesté de venir sauver Madrid. Enfin, M. le duc de Dalmatie est arrivé, et sa présence a suffi pour forcer toutes ces armées, qui se flattaient de chasser les Français sous peu de jours de toute l'Espagne, à se retirer précipitamment, nous abandonnant leurs blessés.

Je pense que le roi rentrera à Madrid aussitôt que le 1er corps arrivera à Tolède.

Il y a près de 5 mille Anglais blessés à Talavera

et aux environs. Le général Wellesley les a recommandés à notre générosité. »

Joseph au prince primat. Tolède, 10 août 1809.

« Monsieur mon frère, je ne veux pas laisser échapper une circonstance aussi favorable pour me rappeler au souvenir de Votre Altesse. Je veux lui rendre compte de la conduite brillante de ses troupes à la bataille de Talavera : il est impossible de mieux faire, et toute l'armée leur rend pleine justice. Leur brave chef était bien digne de les commander; mais il a trouvé la mort sur le champ de bataille. Personne ne doit le regretter plus que moi; et je pense adoucir ce malheur pour sa famille, en rendant compte à un aussi bon prince que Votre Altesse de tout le mérite de cet officier supérieur. »

Mortier à Soult. Valvedejas, 9 août 1809.

« Monsieur le maréchal, le 6 de ce mois le 5e corps se mit en marche de sa position de Naval-Moral, à deux heures du matin pour Valvedejas. Des partis de cavalerie que j'avais envoyés sur Puente-del-Arzobispo y trouvèrent l'ennemi; et j'eus lieu de me convaincre dans la journée que la majeure partie de l'armée de Cuesta était campée sur la rive gauche du Tage, entre Azutan et Rio-Pedrosa. L'armée anglaise, aux ordres de sir Arthur Wellesley, avait opéré sa retraite depuis quarante-huit heures.

Arzobispo était défendu par 18 pièces d'artillerie, et la cavalerie ennemie tenait encore la plaine sur la rive droite; mais à notre approche elle repassa le pont, défendu par deux tours remplies de troupes, par des traverses et des chevaux de frise que l'ennemi rétablit avec soin après son passage. Il était impor-

tant d'occuper Arzobispo, et la ville fut emportée avec beaucoup de résolution par un fort détachement de ma 1re division, malgré une canonnade très-vive. La nuit nous ayant surpris, je fis prendre position au 5e corps en arrière d'Arzobispo.

Le 7, je portai en avant un fort parti de cavalerie; il rencontra la cavalerie légère du 1er corps. J'appris que l'ennemi avait entièrement évacué Talavera de la Reyna, et que le 1er corps devait s'y rendre; il était donc instant de passer le Tage et de tomber sur le corps que j'avais devant moi; il était commandé par le duc d'Albuquerque. D'après tous les rapports, il devait être composé de 4 mille chevaux, de 18 mille hommes d'infanterie, et d'une nombreuse artillerie. Le projet d'emporter le pont de vive force aurait pu nous coûter beaucoup de monde, et les habitants du pays assuraient que le gué près d'Arzobispo, et sous le canon des redoutes de la rive gauche, était impraticable.

Je donnai à M. l'adjudant-commandant Dembrosky, chef de mon état-major, l'ordre de le reconnaître avec trois nageurs : bientôt après il me rapporta que le gué, quoique profond, pouvait être passé.

J'eus alors l'honneur de vous proposer de faire passer toute ma cavalerie et une division d'infanterie. M. le général Caulaincourt avec sa brigade, composée des 18e et 19e régiments de dragons de la division du général Lahoussaye, formait la colonne; et, malgré la mousqueterie de l'ennemi, la mitraille et les boulets que faisait pleuvoir sur lui sa

batterie de droite, le Tage fut traversé. Deux compagnies de voltigeurs du 34e régiment s'étaient jetées dans une petite île près du gué, pour protéger le passage de la cavalerie. La 1re brigade de ma 1re division, composée des 34e et 40e régiments, traversa le Tage en colonne serrée par peloton dans chaque bataillon, et dans le plus grand ordre, ayant souvent de l'eau au-dessus de la poitrine ; tandis que les 64e et 88e régiments, formant la 2e brigade, franchissaient rapidement le pont que venait d'enlever un bataillon du 40e, commandé par M. le Saché, et qui depuis vingt-quatre heures avait pris poste dans la ville.

Le 18e régiment de dragons, à peine formé sur la rive gauche, fut obligé de marcher sur une colonne d'infanterie qui arrivait pour le rejeter dans la rivière. Cette colonne ayant voulu se former en carré, a été chargée et dispersée avant qu'elle pût exécuter ce mouvement. Dans le même instant, une colonne de 4 mille chevaux débouchait d'Azutan, et cherchait à envelopper le 18e régiment. Le colonel Lafitte, commandant ce brave corps, quoique menacé d'être pris en arrière, maintint l'ennemi par son audace et son sang-froid, et donna le temps au général Caulaincourt de former le 19e régiment de dragons, et de marcher à son secours. Quoique l'ennemi fût six fois plus fort que la brigade du général Caulaincourt, il parvint à déborder son flanc droit, composé des deux régiments de carabiniers royaux. Le choc fut terrible ; les deux régiments de carabiniers, les gardes du corps, furent taillés. Un régiment de hussards que l'ennemi avait en réserve,

ayant voulu rétablir le combat, fut pris en flanc par le 18e régiment, et mis en déroute.

Pendant ces événements, la 2e brigade de la 4e division de dragons, le 10e de hussards, le 21e de chasseurs à cheval, et la brigade du général Lorge, continuaient le passage du fleuve et se formaient. La 1re division du 5e corps, qui avait passé, moitié au gué, moitié sur le pont, et l'artillerie commandée par le chef de bataillon Fruchard, s'étaient formées très-promptement et au pas de course sur la rive gauche, et commençaient l'attaque du bois où le gros de l'infanterie ennemie s'était retiré et avait pris position : elle fut attaquée vivement et mise dans une épouvantable déroute.

La cavalerie ennemie, poursuivie par la nôtre l'épée dans les reins, repassa précipitamment la Pedrosa dans le plus affreux désordre, et prit, ainsi que l'infanterie, cent chemins différents à travers les montagnes et les rochers, nous abandonnant 32 pièces de canon, 45 caissons, et 8 à 9 cents prisonniers. Plus de 300 chevaux furent pris sur la cavalerie ennemie.

Tel est le résultat de cette belle journée, qui fut décidée en moins de trois heures.

Je dois vous faire un éloge particulier du général Lahoussaye, commandant la 4e division de dragons, et du général Caulaincourt, qui tenait la tête de la colonne. Le général Caulaincourt a montré autant de sang-froid que de valeur, et a prouvé qu'il était officier consommé dans son arme.

Le colonel Beurmann, commandant le 17e régi-

ment de dragons, a fait une charge très-vigoureuse qui nous a valu 2 obusiers, 3 canons et une dizaine de caissons.

Le général Lahoussaye se loue également beaucoup de la conduite du colonel Saint-Geniès, commandant le 19e régiment.

Je dois vous citer encore de la manière la plus honorable le brave colonel Lafitte, du 18e régiment de dragons; il s'est couvert de gloire, et mérite les plus grands éloges. Le capitaine Larivière, commandant la compagnie d'élite de ce même régiment; le capitaine Gillet, du 18e régiment; le capitaine Fillon, commandant la compagnie d'élite du 19e régiment (ce dernier a été blessé); le capitaine Robineau, et M. Jupille, officier au 19e régiment; MM. Cham et Chastenier, aides de camp de M. le général Caulaincourt, se sont distingués.

M. le général Lahoussaye se loue également de la conduite de MM. les capitaines Milet et Welogrosky, de son état-major.

La perte de la 4e division de dragons s'élève à 5 officiers et 23 dragons tués, 8 officiers et 75 dragons blessés. Je n'ai point encore l'état de la perte de ma 1re division, mais elle est bien au-dessous de ce qu'on aurait pu croire.

Le général Marisy, quoique blessé au commencement de l'action, n'a point voulu quitter sa brigade; il s'est trouvé trois fois dans la mêlée, et a parfaitement secondé les mouvements de la 1re brigade.

La 1re division du 5e corps, commandée par le

général Girard, a fait ses mouvements avec une rapidité étonnante; la 2e division, commandée par le général Gazan, n'a pas mis moins de célérité à franchir le pont et à se former sur la rive gauche.

Je ne puis vous dire trop de bien du chef de bataillon d'artillerie Fruchard; il a toujours tenu la tête de la colonne d'infanterie, et, par un feu aussi vif que bien dirigé, il a puissamment contribué à la défection totale de l'ennemi.

Le général Chauvel; le colonel Veyland, du 88e régiment; les chefs de bataillon Millet et le Saché, du 40e, méritent également d'être cités à Sa Majesté l'Empereur, ainsi que MM. Maron, lieutenant, aide de camp de M. le général Girard, et Mahon, capitaine-adjoint à l'état-major général du 5e corps.

M. l'adjudant-commandant Dembrosky, chef de mon état-major, après avoir reconnu lui-même le gué, a dirigé la tête de la colonne, et s'est trouvé le premier sur la rive gauche.

Mes aides de camp ont rendu mes ordres avec une extrême précision; je cite particulièrement M. le colonel Gauvé et M. le chef d'escadron de Lapointe : l'un et l'autre ont fait la guerre, sans aucune interruption, depuis 1792.

La 5e compagnie du 2e bataillon de sapeurs et la 4e compagnie des pontonniers ont passé au gué les premiers, et se sont portés au pont pour aider à le débarrasser. M. Larché-Chamont, commandant le génie du 5e corps, cite particulièrement M. le lieutenant Coste, commandant la compagnie de sa-

peurs; le sergent Canot, et le caporal Rousselet. M. le colonel Humbert, commandant l'artillerie, cite, de son côté, les pontonniers Odé, Jacob et Reich, nageurs qui ont sondé le gué, malgré le feu de l'ennemi.

La chaleur était accablante; la troupe, depuis cinq jours, était sans pain; le manque d'eau était pour elle une privation bien sensible. Mais, au premier coup de canon, les officiers, sous-officiers et soldats oublièrent leurs souffrances, et ne manifestèrent que le désir de vaincre, et de prouver à l'Empereur tout leur attachement.

P. S. On vient de m'annoncer encore 200 prisonniers ou déserteurs : il en arrive à chaque instant. Le régiment entier des étrangers se débanda hier dans les bois, pour ne pas suivre l'armée. Cette journée doit avoir coûté plus de 3 mille hommes aux ennemis, car tous les déserteurs s'accordent à dire qu'un très-grand nombre de paysans quittèrent l'armée pour rentrer chez eux. »

« Sire, j'ai l'honneur d'adresser à Votre Majesté la proclamation que j'ai faite à l'armée sur les événements de ces quinze jours (1). L'ennemi est ici en pleine déroute. **Jos. à Nap. Tolède, 10 août 1809.**

Je prie Votre Majesté de me renvoyer le projet de décret ci-joint, si elle l'approuve.

Il y a du mouvement dans le nord : l'arrivée du corps du maréchal Ney calmera tout cela. »

(1) Cette proclamation est au texte de ce livre.

Jos. à Nap. Tolède, 11 août 1809.

« Sire, l'arrière-garde ennemie a été attaquée par le duc de Trévise au pont de l'Arzobispo ; il lui a fait beaucoup de mal, fait beaucoup de prisonniers, pris 30 bouches à feu, leurs caissons, beaucoup de bagages et de chevaux. »

Joseph à Soult. Tolède, 11 août 1809.

« Je reçois votre lettre du 8. J'apprends avec plaisir le succès que vous venez d'obtenir ; j'espère que l'armée ennemie sauvera peu de son artillerie.

L'armée de la Manche a essuyé des pertes avant-hier et hier ; on est à sa poursuite.

Vous devez avoir reçu, depuis votre lettre, la communication des dispositions générales que je crois devoir faire. Je suis instruit, depuis, que Valladolid est fortement menacée. »

Joseph à Victor. Tolède, 11 août 1809.

« J'ai reçu votre lettre ; j'ai appris avec plaisir le succès obtenu au pont de l'Arzobispo.

Je n'ai pas encore reçu votre rapport, ce qui m'empêche d'adresser un rapport général à l'Empereur, qui doit en être fort impatient.

Je vous ai dit et écrit plusieurs fois qu'il ne tenait pas à moi que le 1er corps ne reçût tous les détachements et hommes isolés qui lui appartiennent ; mais les circonstances sont plus fortes que vos désirs et que les miens. »

Joseph à Jérôme. Madridejos, 13 août 1809.

« Mon cher frère, vous apprendrez avec plaisir que les 120 mille hommes qui menaçaient ma capitale sont ou détruits ou dispersés, et n'existent plus en corps d'armée capable de rien entreprendre.

Les journées des 26, 27, 28 juillet, celle du 7

août, ont décidé du sort des 80 mille Anglais et Espagnols aux ordres de Wellesley et de Cuesta ; on leur a pris 30 pièces de canon, 7 mille blessés.

La journée d'Almonacid, le 11, a décidé de l'armée de Vénégas, forte de 40 mille hommes. Toute son artillerie est en notre pouvoir ; il n'existe plus mille hommes réunis.

Agréez, mon cher Jérôme, ma tendre amitié.

Vos hussards se sont couverts de gloire, m'ont rendu les plus grands services. Le chef est un officier précieux. »

Joseph à Louis. Madridejos, 13 août 1809.

« Mon cher frère, vos Hollandais m'ont rendu les plus grands services à la bataille de Talavera et à celle d'Almonacid. Le général s'est constamment distingué ; c'est un officier plein de mérite. Mes affaires sont en bon état aujourd'hui. Les 30 mille Anglais de Wellesley se retirent en toute hâte, après avoir perdu plus de 10 mille hommes. Les 50 mille de Cuesta, qui ont combattu avec les Anglais à Talavera, fuient en désordre, après avoir perdu presque toute leur artillerie.

Avant-hier, les 40 mille hommes de la Manche ont été détruits ou dispersés par le 4e corps et ma réserve, qui ne s'élevaient pas à 20 mille hommes.

Adieu, mon cher Louis ; croyez à ma tendre et durable amitié. »

Soult au ministre de la guerre. Placencia, 13 août 1809.

« J'ai l'honneur d'adresser à Votre Excellence copie du rapport sur les opérations des 2e, 5e et 6e corps d'armée (1), depuis leur départ du Duero jusqu'au

(1) Voir aussi le rapport du 21 décembre.

Tage, que je viens de présenter à Sa Majesté Catholique. Nous avons fait des marches *inouïes* (1) pour joindre l'armée combinée anglaise, espagnole et portugaise; mais aussitôt qu'elle a eu vent de notre approche, elle a opéré son mouvement de retraite et s'est mise à couvert par le Tage, s'engageant dans des défilés épouvantables, où elle aura nécessairement perdu beaucoup de choses. L'affaire du pont de l'Arzobispo, que j'ai pu donner, lui aura fait précipiter son mouvement; et tout me porte à penser que l'armée anglaise retourne en Portugal, tandis que l'armée espagnole de Cuesta va se rallier sur la Guadiana.

L'ennemi a été forcé d'abandonner 7 à 8 mille malades ou blessés; on lui a pris 30 pièces de canon; il a détruit immensément de bagages et de caissons; sa perte eût été infiniment plus grande si j'avais pu le forcer à une bataille (2). Je regrette bien vivement de ne pouvoir offrir de plus grands résultats : cependant ceux-ci ne seront pas sans intérêt, *si on considère qu'après la bataille de Talavera, les 1er et 4e corps d'armée qui l'ont donnée étaient plus engagés qu'auparavant, et que l'ennemi était aux portes de Madrid. J'aurais aussi désiré que l'ennemi pût être plus vivement poursuivi; mais Sa Majesté Catholique a jugé à propos de rappeler à Tolède le 1er corps d'armée, et de faire rester le 5e entre Almaraz et Talavera de la Rey-*

(1) Vingt-cinq à trente lieues en dix à douze jours !....

(2) Le maréchal avait pris le bon moyen pour ne pas livrer bataille : c'était de ne pas arriver.

na (1). Le 2e a eu ordre de se porter à Placencia, et le 6e à Salamanque. L'état des affaires en Espagne nécessitait cette disposition, qui ne peut d'ailleurs qu'être momentanée, car bientôt il faudra remarcher à l'ennemi, et achever sa destruction.

Rapport sur le mouvement des 2e, 5e et 6e corps des bords du Duero et du royaume de Léon, sur le Tage.

Le 2e corps d'armée était établi à Zamora, Toro et Salamanque.

Le 5e était à Médina del Campo et Valladolid.

Le 6e occupait Benavente, Astorga et Léon.

Dès le 20 juillet, instruit des mouvements que l'armée anglaise faisait sur le Tage, je donnai ordre à M. le maréchal duc de Trévise de réunir le 5e corps à Salamanque ; je fis en même temps concentrer aux environs de cette ville la plus forte partie du 2e corps, et je prévins M. le maréchal duc d'Elchingen de se tenir prêt à marcher avec le 6e.

Le 24, le maréchal Jourdan me donna avis de la réunion de l'armée anglaise avec l'armée espagnole de Cuesta à Talavera de la Reyna, d'où le 1er corps d'armée avait dû se retirer ; et il me fit en même temps connaître que l'intention du roi était que je manœuvrasse le plus tôt possible sur les derrières de l'ennemi, en me portant à cet effet sur Placencia. Les troupes du 3e corps d'armée étant en marche pour se réunir à Salamanque, de nouveaux ordres

(1) Tout cela n'était pas exact. Cette lettre fut probablement une des causes du courroux de l'Empereur, et c'est tout naturel : Napoléon n'avait aucune raison pour douter des assertions du duc de Dalmatie.

leur furent sur-le-champ expédiés à l'effet d'accélérer leur mouvement : ainsi le maréchal duc de Trévise ouvrait la marche avec le 5e corps, que je renforçai de 2 mille dragons des divisions des généraux Lorge et Lahoussaye.

Le 30 (1), le 2e corps suivit le mouvement; et le 31, le 6e arriva à Salamanque, d'où il partit le 1er août, et suivit la direction que les deux premiers corps avaient tenue.

Le 29, l'avant-garde de M. le maréchal duc de Trévise rencontra les avant-postes ennemis à Calzada, et elle les poursuivit jusqu'à Bejar et au col de Banôs, où 3 bataillons espagnols, formant à peu près 3 mille hommes, voulurent se défendre, et faire sauter le pont sur la rivière dite Cuerpo de Hombre; mais ils furent aussitôt dispersés par la 1re brigade de la 1re division d'infanterie du 5e corps, aux ordres du général Girard (2). Cependant les dispositions que la présence de ce faible détachement nécessita retardèrent la marche de la colonne, et M. le maréchal duc de Trévise ne put arriver à Placencia que le 1er août, où il trouva 350 Anglais malades à l'hôpital, et fit quelques prisonniers. La veille au soir, un dépôt de convalescents de la même nation et une queue de convoi, qui étaient dans cette ville, en étaient partis pour aller joindre l'armée anglaise à Talavera de la Reyna.

(1) Pourquoi le 30 seulement? Six jours perdus dans une circonstance pareille!...

(2) On voit que les Anglo-Espagnols avaient commis la faute de ne pas faire occuper en force les passages des montagnes.

L'occupation de Placencia était pour l'armée impériale d'une très-grande importance, puisqu'elle interceptait la ligne d'opération de l'armée ennemie, et nous donnait la facilité de manœuvrer sur ses derrières, si elle continuait sa marche sur Madrid, ou si même elle gardait sa position de Talavera. Nous apprîmes que le 28 il y avait eu une bataille en cette dernière ville, et que les ennemis, quoiqu'ils prétendissent qu'elle avait été à leur avantage, avouaient cependant qu'ils y avaient fait d'immenses pertes. Des lettres qui furent interceptées nous apprirent aussi que leur situation à Talavera était des plus fâcheuses.

Le 2e corps d'armée arriva à Placencia le 2 et dans la matinée du 3; le même jour, le 5e se remit en marche pour se porter sur Naval-Moral; il fut suivi, le 4, par le 2e; et ce jour, le 6e arriva à Placencia, d'où il partit le 5. Ainsi, les trois corps d'armée se trouvant réunis et en colonne sur la route que l'ennemi avait tenue en se portant sur Madrid, étaient en mesure de lui livrer bataille, et de l'attaquer avec la certitude du succès partout où il serait joint.

Le 4, M. le maréchal duc de Trévise prit position à Naval-Moral, et fit dans sa marche quelques prisonniers. Les reconnaissances qu'il envoya sur le Tage, près d'Almaraz, rapportèrent que le pont de bateaux qui avait été établi par l'armée espagnole était détruit, et qu'il restait à la rive gauche 7 à 8 barques, dont les ennemis se servaient pour jeter des postes sur la rive droite. Les reconnaissances

l'adjudant-commandant Dombrosky, son chef d'état-major, d'aller avec deux pontonniers nageurs sonder le Tage, pour reconnaître s'il n'y avait pas quelques gués praticables. Cet officier s'acquitta de cet ordre avec toute la distinction possible, et fut assez heureux pour trouver un gué bon pour l'infanterie et pour la cavalerie, quoiqu'un peu profond, à 80 toises au-dessus du pont et des batteries de l'ennemi. Cette importante découverte assurait le succès de l'opération, surtout si elle était entreprise avant que l'ennemi ait pu faire des dispositions pour s'y opposer ; aussi, des ordres furent sur-le-champ donnés, et l'heure de midi fut indiquée pour l'attaque, malgré l'extrême chaleur qu'il faisait, comme celle où les Espagnols pouvaient plus aisément être surpris, alors une partie de leur monde étant à faire la méridienne.

Toute la cavalerie des 2e et 5e corps étant réunie, eut ordre de passer le gué. Le général de brigade Caulaincourt avec sa brigade, composée des 18e et 19e régiments de dragons de la division Lahoussaye, formait la tête de la colonne ; et, malgré la mousqueterie de l'ennemi, la mitraille et les boulets que faisait pleuvoir sur lui la batterie de droite, le Tage fut traversé par cette brigade, qui fut immédiatement suivie de la brigade du général Marisy, composée des 17e et 27e régiments de la même division, ainsi que de la brigade de dragons aux ordres du général Lorge, composée des 13e et 22e régiments, de la cavalerie légère du 5e corps et celle du 2e, aux ordres du général Soult.

Deux compagnies de voltigeurs du 34ᵉ régiment avaient été placées dans une petite île près du gué, pour protéger le passage de la cavalerie. La 1ʳᵉ brigade de la 1ʳᵉ division du 5ᵉ corps, composée des 34ᵉ et 4ᵉ régiments, traversa le Tage en colonne serrée par peloton, et dans le plus grand ordre; immédiatement après, la 1ʳᵉ brigade de cavalerie, en même temps que les autres, défilait, ayant souvent de l'eau au-dessus de la poitrine, tandis que le 64ᵉ et le 88ᵉ régiments, formant la 2ᵉ brigade de cette division, franchissaient rapidement le pont que venait d'enlever un bataillon du 40ᵉ, commandé par M. le Saché, qui, depuis vingt-quatre heures, avait pris poste dans le village de l'Arzobispo.

La brigade du général Caulaincourt était précédée par la 5ᵉ compagnie du 2ᵉ bataillon de sapeurs et par la 4ᵉ compagnie de pontonniers, qui, après avoir passé le gué, se portèrent rapidement au pont, et aidèrent à le débarrasser.

Le 18ᵉ régiment de dragons était à peine formé sur la rive gauche, qu'il fut obligé de marcher sur une colonne d'infanterie qui venait à lui pour le rejeter dans la rivière ; mais cette colonne ayant été intimidée par la contenance du 18ᵉ, voulut se mettre en carré pour se défendre contre la cavalerie. Ce mouvement lui fut funeste ; elle fut atteinte avant de l'avoir terminé, et aussitôt sabrée et dispersée : 50 dragons qui au même instant prirent à revers les batteries, forcèrent l'ennemi à les abandonner, et lui tuèrent beaucoup de monde. Cependant, une colonne de 4 mille chevaux espagnols avait déjà

l'adjudant-commandant Dombrosky, son chef d'état-major, d'aller avec deux pontonniers nageurs sonder le Tage, pour reconnaître s'il n'y avait pas quelques gués praticables. Cet officier s'acquitta de cet ordre avec toute la distinction possible, et fut assez heureux pour trouver un gué bon pour l'infanterie et pour la cavalerie, quoiqu'un peu profond, à 80 toises au-dessus du pont et des batteries de l'ennemi. Cette importante découverte assurait le succès de l'opération, surtout si elle était entreprise avant que l'ennemi ait pu faire des dispositions pour s'y opposer; aussi, des ordres furent sur-le-champ donnés, et l'heure de midi fut indiquée pour l'attaque, malgré l'extrême chaleur qu'il faisait, comme celle où les Espagnols pouvaient plus aisément être surpris, alors une partie de leur monde étant à faire la méridienne.

Toute la cavalerie des 2e et 5e corps étant réunie, eut ordre de passer le gué. Le général de brigade Caulaincourt avec sa brigade, composée des 18e et 19e régiments de dragons de la division Lahoussaye, formait la tête de la colonne; et, malgré la mousqueterie de l'ennemi, la mitraille et les boulets que faisait pleuvoir sur lui la batterie de droite, le Tage fut traversé par cette brigade, qui fut immédiatement suivie de la brigade du général Marisy, composée des 17e et 27e régiments de la même division, ainsi que de la brigade de dragons aux ordres du général Lorge, composée des 13e et 22e régiments, de la cavalerie légère du 5e corps et celle du 2e, aux ordres du général Soult.

Deux compagnies de voltigeurs du 34e régiment avaient été placées dans une petite île près du gué, pour protéger le passage de la cavalerie. La 1re brigade de la 1re division du 5e corps, composée des 34e et 4e régiments, traversa le Tage en colonne serrée par peloton, et dans le plus grand ordre; immédiatement après, la 1re brigade de cavalerie, en même temps que les autres, défilait, ayant souvent de l'eau au-dessus de la poitrine, tandis que le 64e et le 88e régiments, formant la 2e brigade de cette division, franchissaient rapidement le pont que venait d'enlever un bataillon du 40e, commandé par M. le Saché, qui, depuis vingt-quatre heures, avait pris poste dans le village de l'Arzobispo.

La brigade du général Caulaincourt était précédée par la 5e compagnie du 2e bataillon de sapeurs et par la 4e compagnie de pontonniers, qui, après avoir passé le gué, se portèrent rapidement au pont, et aidèrent à le débarrasser.

Le 18e régiment de dragons était à peine formé sur la rive gauche, qu'il fut obligé de marcher sur une colonne d'infanterie qui venait à lui pour le rejeter dans la rivière; mais cette colonne ayant été intimidée par la contenance du 18e, voulut se mettre en carré pour se défendre contre la cavalerie. Ce mouvement lui fut funeste; elle fut atteinte avant de l'avoir terminé, et aussitôt sabrée et dispersée: 50 dragons qui au même instant prirent à revers les batteries, forcèrent l'ennemi à les abandonner, et lui tuèrent beaucoup de monde. Cependant, une colonne de 4 mille chevaux espagnols avait déjà

débouché du village de Azutan, et cherchait à envelopper le 18e régiment. Le colonel Lafitte, commandant ce brave corps, quoique menacé d'être pris en arrière, maintint l'ennemi par son audace et son sang-froid, et donna le temps au général Caulaincourt de former le 19e régiment et de marcher à son secours. L'ennemi était six fois plus fort que la brigade du général Caulaincourt, qui ne pouvait encore être soutenue par le reste de la cavalerie. Malgré cette infériorité, le général Caulaincourt manœuvra avec tant d'habileté, qu'il parvint à déborder le flanc droit de l'ennemi, composé de deux régiments de carabiniers royaux et des gardes du corps. Le choc fut terrible : les carabiniers et les gardes du corps furent taillés en pièces. Un régiment de hussards que l'ennemi avait en réserve, ayant voulu rétablir le combat, fut pris en flanc par le 18e régiment, et mis en déroute.

La brigade du général Marisy, suivie de la brigade du général Lorge, des 10e de hussards et 21e de chasseurs, et de la cavalerie légère du général Soult, arrivèrent aussitôt et prirent part à l'engagement, qui cependant était déjà décidé à notre avantage par les belles charges du général Caulaincourt.

La 1re division du 5e corps, qui avait passé moitié au gué, moitié sur le pont, et l'artillerie de cette division commandée par le chef de bataillon Fruchard, après s'être formée au pas de course sur la rive gauche, se dirigèrent sur le bois qui couronne le plateau, où le gros de l'infanterie ennemie s'était retiré et avait pris position. Cette infanterie fut at-

taquée vivement et mise dans une déroute complète. La cavalerie était toujours poursuivie, et elle n'eut jamais le temps de se former. Arrivée au défilé de la Pédrosa, elle fut atteinte par la brigade de dragons du général Marisy, qui lui tua et blessa beaucoup de monde. Dans cette charge, le 17e régiment de dragons, commandé par le colonel Beurmann, prit 5 pièces de canon et 10 caissons. Le chef d'escadron Vaillant, qui commandait le 27e, s'y distingua. Le général Soult poussa avec sa cavalerie légère jusqu'au delà de la Estrella et dans les défilés de Tarla-Mora et de Espinosa del Rey, força l'ennemi à détruire considérablement de bagages, et lui tua beaucoup de monde. La poursuite continua, mais elle devint individuelle. L'ennemi se sauva dans le plus affreux désordre à travers les montagnes et les rochers par cent chemins différents, laissant en notre pouvoir 30 pièces de canon, 45 caissons, 600 prisonniers, et plus de 400 chevaux qui furent pris sur la cavalerie. Sa perte en tués fut très-considérable, mais le nombre de ses blessés doit avoir été prodigieux. On assure que le général qui commandait la cavalerie espagnole, et le colonel des gardes du corps, furent tués.

La perte de la 4e division de dragons est de 5 officiers et 23 dragons tués, 8 officiers et 75 dragons blessés. L'infanterie perdit très-peu d'hommes; M. le maréchal duc de Trévise n'en avait pas encore l'état: elle eut cependant quelques noyés au passage du gué. L'artillerie eut 3 ou 4 blessés. Le général Marisy fut blessé au commence-

ment de l'action, mais il continua à commander.

Tel est le résultat de cette belle affaire, que M. le maréchal duc de Trévise eut l'honneur de diriger. L'ennemi avait 18 mille hommes d'infanterie, 4 mille de cavalerie : tout fut forcé et mis en déroute. Il n'y eut d'engagé de notre côté que la cavalerie, et principalement la brigade du général Caulaincourt; la 1re division d'infanterie du 5e corps, commandée par le général Girard : encore ne put-elle donner que par des tirailleurs et l'artillerie. La division du général Gazan suivait le mouvement. Les trois divisions d'infanterie du 2e corps d'armée, qui étaient en réserve, et brûlaient d'impatience d'en venir aux mains avec l'ennemi, ne furent pas dans le cas d'être employées.

Pendant ce temps, M. le maréchal duc d'Elchingen faisait reconnaître et sonder des gués qu'on avait dit exister au-dessous d'Almaraz. L'intention était, si on en avait trouvé de praticables, d'en profiter pour aller couper l'ennemi dans les défilés de Deleytosa et de Jaraiceyo; mais M. le colonel Ornano, commandant une colonne de dragons, rendit compte que ses recherches n'avaient rien produit, et qu'il n'y avait point possibilité de passer en cette partie le Tage. La division du général Marchand, ainsi que la cavalerie légère du 6e corps, qui avaient été avancées jusqu'à la Puebla de Naciados, eut ordre de retourner à Naval-Moral joindre le reste du corps d'armée, aussitôt qu'on jugea que sa coopération n'était pas nécessaire.

Le passage du Tage au pont de l'Arzobispo fait

honneur à la 4e division de dragons, commandée par le général Lahoussaye, mais particulièrement à la brigade du général Caulaincourt.

Le général Ricard, chef de l'état-major général, a constamment cherché à se rendre utile, et j'ai eu à me louer du dévouement de MM. le chef d'escadron Saint-Chamans, les capitaines Ricard, Tholosé, Petiet et le Cœron, mes aides de camp, ainsi que du chef de bataillon Salel, du capitaine-adjoint Noël Girard, et des lieutenants Forestier et Lorge, aides de camp du général Ricard.

J'aurais encore plusieurs citations à faire, car il n'est pas d'officier ni de soldat qui n'ait brigué l'occasion de se distinguer. Malgré la chaleur accablante qu'il faisait, et malgré que depuis cinq jours la troupe était absolument sans pain, l'émulation était telle qu'au premier coup de canon tout le monde ne pensa qu'à vaincre, et manifesta avec enthousiasme le désir d'offrir à Sa Majesté l'Empereur un nouveau gage du dévouement le plus absolu. J'ajouterai cependant deux traits qui méritent d'avoir place dans ce rapport.

Avant l'attaque, le nommé Gilles, caporal au 66e régiment de ligne, vit à la rive gauche du Tage, à une demi-lieue au-dessous du pont, un soldat espagnol qui se tenait embusqué derrière un rocher, d'où il tirait constamment sur tout ce qui se présentait au bord du fleuve. Gilles, n'écoutant que son courage, passe à la nage, son sabre dans les dents, va attaquer à l'arme blanche l'Espagnol, le saisit, l'attache, et l'emmène prisonnier à la rive droite.

Le nommé Amat, caporal au même régiment, avait remarqué, quelques heures auparavant, à la rive gauche, 4 soldats qui cherchaient à se cacher dans les rochers. Il passe le Tage à la nage, et va prendre successivement ces 4 hommes, qu'il emmène aussi prisonniers à la rive droite : ainsi il passa huit fois le Tage à la nage. Ce même militaire s'était distingué en passant le Duero, devant Mezanfrio et le Minho, sous le feu de l'ennemi. De pareils traits se recommandent d'eux-mêmes, et font honneur aux militaires qui en sont les auteurs. »

Sébastiani à Joseph. Rapport de la bataille d'Almonacid. Madridejos, 13 août 1809.

« Sire, après la bataille de Talavera, Votre Majesté s'était rapprochée de Tolède avec le 4e corps et la réserve, pour délivrer cette ville vivement attaquée par l'ennemi, et pour arrêter la marche de l'armée de Vénégas sur Madrid, dont les avant-postes étaient déjà à Valdemoro. Vénégas n'ayant laissé qu'une division devant Tolède, et ayant concentré le reste de son armée à Aranjuez, montrait évidemment que son intention était de marcher sur la capitale. Votre Majesté se décida à ne laisser dans Tolède qu'une garnison de 1,200 hommes, et à marcher avec ses troupes contre Vénégas. Son avant-garde fut atteinte en arrière de Valdemoro le 5, et culbutée sur-le-champ. 10 mille hommes que ce général avait déjà fait passer sur la rive droite du Tage, et qui se trouvaient entre la Tajuna et ce fleuve, attaqués par notre cavalerie et nos voltigeurs, repassèrent promptement sur la rive gauche, et coupèrent les ponts d'Aranjuez et de la Reyna.

Dans l'impossibilité de jeter un pont assez promptement pour atteindre et combattre l'armée ennemie devant Aranjuez, Votre Majesté se détermina à retourner sur Tolède pour y passer le Tage, et manœuvrer sur le flanc gauche et les derrières de l'ennemi. La division espagnole qui campait devant Tolède, occupant la forte position qui domine la ville, le fleuve et les ponts, ne discontinuait pas de faire un feu très-vif d'artillerie et d'infanterie pour défendre ce passage. Je reçus l'ordre de Votre Majesté de faire une forte reconnaissance sur la rive gauche, afin de connaître la force de l'ennemi, et de profiter de toutes les chances de succès que cette reconnaissance pouvait m'offrir. A cet effet, j'avais réuni pendant la nuit, en arrière de Tolède, tout le corps d'armée ; et le 9, avant le jour, je passai le pont avec quelques bataillons ; j'enlevai les premiers postes ennemis et je couronnai les premières hauteurs. L'ennemi se présenta avec environ 6 ou 7 mille hommes pour m'empêcher de déboucher ; mais les avantages que j'avais obtenus me donnant la presque certitude d'enlever la position, je me décidai sur-le-champ à l'attaquer avec tout le corps d'armée, et en moins d'une demi-heure je me rendis maître de toutes les hauteurs. Je débouchai dans la plaine, je poursuivis l'ennemi l'épée dans les reins ; il se retira sur Ajofrin, et je pris position le même jour, ma droite à Burguillos, ma gauche à Nambroca. En arrivant dans ce dernier village, la cavalerie légère de M. le général Merlin y rencontra un parti de cavalerie ennemie qui fut pris presque

en totalité. J'appris par un officier du génie, qui faisait partie des prisonniers, que toute l'armée ennemie était en marche pour se réunir devant Tolède, et que la division à laquelle il appartenait était déjà à Almonacid, à une lieue et demie de Nambroca. Aussitôt que je m'étais rendu maître de la position devant Tolède, j'avais expédié l'ordre à M. le général Milhaud, qui était à Anover, de passer le Tage au gué de Villa-Major, de descendre la rivière pour se porter à Nambroca, et d'enlever tout ce qui se trouvait de troupes ennemies sur la grande route d'Aranjuez à Tolède. Ce passage fut exécuté par la division Milhaud avec une audace extrême; deux bataillons et trois escadrons qui défendaient le gué furent taillés en pièces ou pris, et ce général rejoignit à Nambroca dans la nuit.

Le 10, je fis reconnaître Ajofrin, que j'appris que l'ennemi avait évacué; je reconnus moi-même Almonacid, et je vis qu'il occupait le château et la forte position qui s'y trouve. J'en rendis compte à Votre Majesté, et elle me donna l'ordre de marcher à l'ennemi, et de le combattre le lendemain.

L'ennemi, fort de 36 mille hommes d'infanterie et de 4 mille chevaux, n'ayant pu exécuter le projet qu'il avait formé de se réunir devant Tolède, avait rassemblé toutes ses forces à Almonacid, et avait pris position, sa gauche appuyée à un mamelon très-élevé qui se détache de la chaîne de montagnes, en partant de Tolède; son centre était placé sur le plateau qui est en avant d'Almonacid, sa droite se prolongeant sur les hauteurs au delà de ce village, et

sa réserve couronnait sur plusieurs lignes la montagne escarpée en arrière, sur laquelle est situé le château. L'infanterie ennemie était sur trois lignes, la cavalerie aux deux ailes : 40 pièces d'artillerie étaient placées en amphithéâtre sur cette position dominante. Je ne tardai pas à sentir que le gain de la bataille dépendait de l'enlèvement du mamelon où s'appuyait la gauche de l'ennemi. Je pris aussitôt la résolution de le faire attaquer par les deux divisions polonaises et allemandes. J'ordonnai au général Leval de s'y former en colonnes serrées par division et par brigade ; de longer la montagne qui descend de Tolède ; d'appuyer sa droite par un carré au point où les montagnes finissent, et à la base du mamelon qu'on devait attaquer ; de la déborder par sa droite avec la division allemande, et de la faire attaquer de front par la division polonaise. Cet ordre fut exécuté avec un calme et une précision admirables. Ce mamelon, défendu par 10 mille hommes et par 7 pièces de canon, fut enlevé au pas de charge, sous un feu terrible d'artillerie et de mousqueterie. Le brave colonel du 7e régiment polonais, le comte de Soboloski, trouva la mort en se couvrant de gloire ; un chef de bataillon du 9e régiment fut frappé au même instant ; plusieurs autres chefs furent blessés : mais le vaillant prince Sulkowsky, s'élançant à la tête des troupes de sa nation, culbuta à l'instant l'ennemi et en fit un affreux carnage. L'attaque de droite, faite par la division allemande, n'était pas moins impétueuse ; les généraux Leval et Scheffer de Nassau, marchant à

la tête, culbutaient tout ce qui se trouvait devant elle.

Pendant que les troupes alliées renversaient avec autant de courage la gauche de l'ennemi, la division française, forte de 10 mille hommes, attaquait au pas de charge les 15 mille Espagnols qui défendaient le plateau et le village d'Almonacid, et, les culbutant de toutes parts, s'emparait de 3 pièces de canon, d'un grand nombre de caissons, et couvrait de corps ennemis le champ de bataille. Jamais attaque ne fut plus vigoureuse et n'eut un plus brillant succès. Cette division était sur deux lignes, ses bataillons impairs en colonne serrée, ses bataillons pairs déployés. Le 32e régiment perdit dans cette attaque son brave chef Lamartinière, qui le commandait, et qui fut blessé grièvement; mais le chef de bataillon Bausset, qui le remplaça, montra qu'il était digne de commander un si brave régiment, d'une si haute réputation. MM. les généraux Belair et Rey, qui avaient conduit cette attaque, avaient montré autant d'habileté que de courage imperturbable.

L'ennemi avait voulu un instant déboucher par notre droite avec sa cavalerie, et se porter sur les derrières de l'armée; mais le 51e régiment d'infanterie, appartenant à la réserve, que j'avais formé en carré sur un plateau en arrière, quelques escadrons que le général Merlin y avait portés, et 4 pièces d'artillerie qu'y avait placées très à propos M. le général Senarmont, commandant en chef l'artillerie de l'armée, arrêtèrent le mouvement, qui ne m'avait

jamais inquiété, parce qu'il avait été prévu. L'ennemi tenta une charge sur le régiment du prince Sulkowsky; mais il fut reçu à bout portant, et repoussé avec une perte très-considérable. Le colonel de Sparre profita de ce moment pour le charger avec le 5e de dragons, et détruisit presque en entier les régiments d'Alcantara et de Ferdinand VII.

L'ennemi, forcé dans sa première position, s'était retiré sur la montagne et le château. J'ordonnai au général Leval de le tourner par sa gauche, et je le fis canonner vivement. Votre Majesté, voyant qu'il était ébranlé, désira qu'un mouvement simultané de la droite, de la gauche et du centre portât la mort et le désordre dans tous les rangs ennemis. Les ordres de Votre Majesté furent exécutés. Le général Leval, avec les divisions polonaise et allemande, se porta derrière le flanc gauche de l'armée de Vénégas; le général Rey, en colonne serrée, monta avec les 28e et 32e régiments sur la position de la montagne qui était à notre droite. Deux bataillons du 58e, déployés, gravirent par le centre, appuyés par un bataillon du 12e d'infanterie légère, appartenant à la réserve, que le général Godinot conduisit en colonne serrée sur le château. Le général Belair, avec le 75e régiment, un bataillon du 58e et deux du 12e d'infanterie légère, força toute la droite de l'ennemi; et toute l'armée se trouva en même temps de l'autre côté de la montagne, en poursuivant l'ennemi avec un ordre et une précision difficiles à obtenir sur un champ de manœuvres. L'ennemi avait posté derrière cette montagne, et à portée de canon,

toute son artillerie. Il avait formé quelques corps pour appuyer un instant sa retraite; mais, ébranlé par le mouvement des troupes, et chargé avec impétuosité par les divisions de cavalerie Milhaud et Merlin, auxquelles j'avais donné l'ordre de se porter sur l'armée ennemie, comme Votre Majesté me l'avait prescrit elle-même, la retraite de l'ennemi devint une déroute entière. Infanterie, artillerie, cavalerie, tout fut confondu; et l'armée française se rendit maîtresse de 35 pièces d'artillerie, de 100 caissons, de plus de 200 voitures. 4 mille prisonniers, plusieurs drapeaux, un grand nombre d'officiers, tombèrent en notre pouvoir; 4 mille morts restèrent sur le champ de bataille, et le nombre des blessés de l'ennemi est immense.

L'armée ennemie, poursuivie au delà de Mora d'un côté, et à deux lieues de Temblèque de l'autre, est dispersée, et n'offre plus aucun ensemble d'armée. Vénégas fuit lui-même, et devance, dans sa poursuite, son armée, dont les débris ont repassé hier la Guadama par les routes d'Alcazar et d'Herenisa. Les fuyards ont marché douze heures sans s'arrêter; leur course est d'autant plus rapide que, sans artillerie et sans bagage, ils n'ont plus rien qui les retarde. Aucun corps ne s'est retiré par la grande route de Madridejos de Puerto-la-Piche et de Villa-Harta, que nous avons occupée hier en faisant une marche de quinze lieues à la poursuite de l'ennemi.

Infanterie, cavalerie, artillerie, tout a rivalisé de gloire dans cette belle journée. L'infanterie a tout surmonté, tout battu. La cavalerie a tout achevé;

les chevau-légers de Votre Majesté se sont emparés de plusieurs pièces, et ont chargé l'ennemi avec beaucoup de valeur.

Je dois rendre justice aux talents et à l'intrépidité de MM. les généraux de division Leval, Milhaud et Merlin; MM. les généraux Belair, Rey, Franceschi, Verlet, Faultier, Godinot, Scheffer de Nassau, Scheffer de Darmstadt, et Chassé de Hollande, se sont distingués sous tous les rapports. M. le général Stroltz, aide de camp de Votre Majesté, a eu une conduite remarquable.

Le colonel Bouillé, mon chef d'état-major, a rendu dans cette journée d'éminents services, et a soutenu la réputation de valeur et de capacité qu'il s'est acquise dans l'armée.

M. le colonel Doguereau, chef d'état-major de l'artillerie, s'est distingué, et a manœuvré avec une précision et une bravoure remarquables. M. le lieutenant Brechtel, du 3e régiment d'artillerie légère, et le capitaine Tripet, de l'artillerie hollandaise, se sont fait remarquer.

M. le colonel le Grand, du 58e régiment; MM. les chefs de bataillon Fourcade et Beslancourt, du même régiment; MM. Beauffet, du 32e; Schwekartz, du 28e; et Fourneau, du 75e, qui commandèrent les régiments, se sont conduits avec la plus grande distinction. Le colonel et le major de Nassau, et les autres officiers supérieurs de la division allemande, ont soutenu leur réputation.

Les faits disent ce qu'a fait le brave prince de Sulkowsky, colonel du 9e régiment d'infanterie po-

lonaise; tous mes aides de camp, MM. de Tracy, de Lascour, de Coigny et Sébastiani, et M. de Lawœstine, aide de camp de M. le général Valence, servant auprès de moi, sont restés constamment au milieu de la mêlée, et tous ont eu des chevaux tués ou blessés en portant des ordres et en dirigeant des colonnes. M. de Coigny a reçu plusieurs balles dans son chapeau et ses habits. Les deux aides de camp de M. le général Rey, MM. Boince et Niel, ont été blessés; le premier l'avait déjà été à la bataille de Talavera. M. de Savoizy, aide de camp du général Belair, a pris part aussi à la bataille, malgré la blessure grave qu'il avait reçue au bras à la bataille de Talavera.

Parmi les officiers de cavalerie, je dois citer avec le plus grand éloge MM. les colonels Vial et de Sparre; M. le colonel Jamin, commandant les chevau-légers de la brigade de Votre Majesté; M. Buat, colonel du 21e de dragons; et MM. les chefs d'escadron Bertrand, commandant le 12e de dragons; Nourit, du 16e; Caillemer, commandant le 26e chasseurs; Saint-Léger, commandant le 10e; M. Hupet, capitaine commandant les lanciers polonais; M. Konoptka et Janichverki, officiers du même régiment. Ce dernier, commandant ma garde, a eu son cheval tué sous lui en chargeant un poste ennemi, qu'il a pris en entier.

MM. Berton, adjudant-commandant; Émy, capitaine du génie, attaché à la division Sébastiani; le chef de bataillon du génie Cazin; les aides de camp de MM. les généraux Leval, Milhaud et Merlin,

ont montré beaucoup de courage et d'intelligence.

Je devrais citer tous les officiers, tous les sous-officiers et soldats de l'armée, pour en faire connaître nominativement les braves; mais celui que je ne dois pas oublier, c'est M. l'adjudant-commandant l'Allemand, chef d'état-major de la division allemande.

J'espère que Votre Majesté daignera faire connaître à notre auguste maître, le grand Empereur, les officiers généraux et autres qui le servent avec tant de dévouement, d'amour et de respect. C'est la récompense qu'ils ambitionnent, et ils seront heureux de l'obtenir. »

« Sire, j'envoie à Votre Majesté le rapport du général Sébastiani sur la bataille d'Almonacid. Jos. à Nap. Aranjuez, 14 août 1809.

Je vais m'occuper de rétablir les affaires dans le nord, ce qui ne sera pas difficile.

Demain je serai à Madrid avec ma réserve. Les affaires sont en bon état aujourd'hui. »

« Je reçois la lettre de Votre Altesse du 4. Sa lecture me reprocherait mon silence sur les événements qui viennent de se passer, et sur lesquels votre attentive amitié veut bien me complimenter; mais j'ai toujours été en course, et je me rappelle d'avoir chargé particulièrement M. le colonel Nisas de rendre compte à Votre Altesse de tout ce qui pouvait l'intéresser. J'envoie aujourd'hui les deux ordres du jour, qui contiennent le résumé fidèle et non exagéré de cette campagne de vingt-cinq jours, Joseph à l'archi-chancelier. Aranjuez, 14 août 1809.

qui me permettra de célébrer demain tranquillement la Saint-Napoléon dans ma capitale.

Je prie Votre Altesse de me conserver sa vieille amitié, et de croire que personne ne la mérite mieux que moi par les sentiments inaltérables que je conserverai toute ma vie pour Votre Altesse, et qui doivent bien la convaincre que je suis bien véritablement, etc. »

Napoléon à Clarke. 15 août 1809.

« Monsieur le général Clarke, je reçois votre lettre du 8. Je ne comprends pas l'affaire d'Espagne et ce qui s'est passé. Où est restée l'armée française le 29 et le 30 ? où a été pendant ces deux jours l'armée anglaise ? Le roi dit qu'il manœuvre depuis un mois avec 40 mille hommes contre 100 mille hommes : écrivez-lui que c'est de sa faute ; que c'est de cela que je me plains. Le plan de faire venir le maréchal Soult sur Placencia est fautif et contre toutes les règles ; il a tous les inconvénients et aucun avantage (1). 1° L'armée anglaise peut passer le Tage, appuyer ses derrières à Badajos, et, dès ce mo-

(1) Lorsque Joseph vint à Paris pour le baptême du roi de Rome, il eut avec Napoléon une longue conversation sur les affaires d'Espagne, et particulièrement sur cette campagne de Talavera. L'Empereur, mieux informé de la manière dont tout avait été conduit, revint sur les injustes reproches adressés à son frère, et lui dit « que son plan était bon, mais qu'il le blâmait de n'avoir pas persisté dans ce plan, de n'avoir pas forcé Victor à achever le 27 au soir ce qu'il avait si bien commencé. » Quant au mouvement de Soult, qui fut exécuté avec tant de lenteur, ce qui sauva seul l'armée anglaise d'une catastrophe, Napoléon ajouta « qu'il n'aurait pas dû se contenter, lui Joseph, d'envoyer l'ordre de marcher, par le général Foy, mais qu'il devait le faire prévenir par deux, trois, quatre officiers, et exiger qu'un de ses propres aides de camp ne revînt qu'avec les corps d'armée du duc de Dalmatie.

ment, ne craint plus Soult; 2° elle peut battre les deux armées en détail. Si, au contraire, Soult et Mortier étaient venus sur Madrid, ils y auraient été le 30; et l'armée, réunie le 3 août, forte de 80 mille hommes, aurait pu donner bataille, et conquérir l'Espagne et le Portugal. J'ai recommandé qu'on ne livrât pas bataille si les cinq corps, ou au moins quatre, n'étaient réunis (1). On n'entend rien aux grands mouvements de la guerre à Madrid. »

« Sire, je suis arrivé aujourd'hui avec la réserve dans cette ville, assez à temps pour y assister au *Te Deum*. Je désire que Votre Majesté agrée mon compliment sur sa fête. » **Jos. à Nap. Madrid, 15 août 1809.**

« Sire, je suis informé de l'arrestation de deux estafettes; toutes les deux portaient des lettres, par lesquelles j'informais Votre Majesté des opérations de l'armée à Talavera, au pont de l'Arzobispo, à Almonacid, le 11. Votre Majesté aura reçu depuis tous les rapports du général Sébastiani, que je lui ai adressés directement. Le maréchal Jourdan a envoyé tous les soirs, au ministre de la guerre, les rapports journaliers. **Jos. à Nap. Madrid, 17 août 1809.**

Si l'expédition de Portugal doit occuper les corps des maréchaux Soult, Ney et Mortier, il est évident qu'il faudra renoncer à toute communication avec la France; les événements viennent de le prouver :

(1) Cet ordre, ainsi que nous l'avons fait observer dans une note précédente, ne parvint au roi qu'après l'affaire de Talavera. D'ailleurs comment obtenir de l'ensemble de trois maréchaux qui vivaient en perpétuelle mésintelligence ?

et si le maréchal Ney n'était pas aujourd'hui de retour à Salamanque, je serais fort inquiet sur toutes les provinces du nord.

J'attends la décision de Votre Majesté aux diverses questions que je lui ai soumises de Tolède, il y a un mois. »

Soult à Jourdan. Placencia, 18 août 1809.

« Monsieur le maréchal, ce matin j'ai eu l'honneur d'écrire au roi pour prier Sa Majesté de donner ordre à une ou deux divisions du 1er corps d'armée, ou à d'autres troupes, de remplacer de suite, entre Talavera de la Reyna et Almaraz inclusivement, le 5e corps d'armée, afin que celui-ci allât de suite se porter sur Placencia, où il se réunira de nouveau avec le 2e corps, à l'effet de marcher immédiatement à l'ennemi.

Cette disposition est indispensable, il est même très-instant de la prendre : car il paraît positif que l'armée de Wellesley, en longeant la rive gauche du Tage, cherche à repasser ce fleuve pour opérer sa jonction avec l'armée anglo-portugaise de Beresford, qui est entre Coria et Moraleja. Hier, des reconnaissances que j'avais envoyées sur Puente del Cardenale ont été accueillies par une décharge de mousqueterie, et ont vu, à la rive gauche du Tage, à peu près 10 mille hommes d'infanterie anglaise qui avaient des postes à la rive droite. Plusieurs déserteurs que nous avons reçus confirment le projet de cette réunion, qui ne peut avoir pour objet, pour l'armée anglaise, que de reprendre sa première ligne d'opération, et peut-être même l'offensive, d'autant

plus que le renfort que Beresford y mènera sera de 18 à 20 mille hommes, dont 10 mille Anglais formant le reste de l'expédition, et qui ont débarqué les derniers à Lisbonne.

Nous ne saurions donc mettre trop de célérité et de vigueur pour reprendre les opérations, afin de prévenir cette réunion ; aussi, mon projet est d'attaquer l'armée de Beresford avec le 2e corps aussitôt que je serai instruit que M. le maréchal duc de Trévise est en marche pour me rejoindre, afin d'obliger cette armée à repasser la frontière, ou à soutenir le combat, qui certainement lui sera désavantageux.

J'ai aussi prié Sa Majesté de vouloir bien faire donner directement ordre à M. le maréchal duc d'Elchingen de se porter sur Ciudad-Rodrigo, d'où, après avoir battu le corps espagnol qui s'y trouve, il se dirigerait sur le col de Peralès, à l'effet d'opérer sa jonction avec moi ; et j'ai en outre demandé au roi de vouloir bien m'envoyer un renfort de 2 mille hommes de cavalerie, dont j'éprouve le plus grand besoin.

Le corps de Wilson, dont j'ai parlé dans mes dernières lettres, a continué à suivre la crête des montagnes, et est parvenu à passer à Bejar et au col de Banôs, d'où il s'est rallié à la Ganilla, après avoir éprouvé une défaite et perdu du monde, lorsque M. le maréchal duc d'Elchingen se reporta de Placencia sur Salamanque. Aujourd'hui j'ai appris ces détails par deux officiers, l'un espagnol et l'autre portugais, venant de ce corps, qui se sont rendus à nos postes. Hier j'ai envoyé un détachement sur

Banôs et la Calzada, pour avoir des nouvelles du 6e corps. J'espère que demain à son retour il m'en donnera, et qu'en même temps j'aurai des détails plus positifs sur la colonne de Wilson.

Tout annonce que sous peu de jours j'aurai des forces très-considérables devant moi; déjà je suis prévenu que l'armée portugaise de Sylveira est en marche pour se réunir à celle de Beresford. Si cette jonction a lieu et que celle de Wellesley s'opère, j'aurai alors 40 ou 45 mille Anglais ou Portugais qui me seront opposés. Les combinaisons doivent être réglées en conséquence, et, je le répète, il n'y a pas un instant à perdre pour prévenir et empêcher ces deux réunions : nous avons encore le moyen, mais dans quelques jours il sera trop tard. J'ai donc l'honneur de vous prier de porter Sa Majesté à prendre promptement les dispositions que je propose, afin de mettre le 5e corps, qui a ordre de marcher aussitôt qu'il sera instruit que des troupes du premier sont en marche pour le remplacer, à même de me joindre sans délai; et aussi pour que le 6e manœuvre dans la direction que j'ai indiquée. J'attends également le renfort de cavalerie que j'ai demandé. »

Joseph à Soult. Madrid, 20 août 1809.

« Je voudrais vous donner une commission délicate à remplir, dont le succès n'est pas cependant impossible. Vous connaissez l'intérêt que je prends au général Franceschi et à Anthoine (1); ils sont pri-

(1) Ces deux officiers avaient été faits prisonniers par la bande du capucin chef de guérillas, et conduits à Grenade, de là à Malaga. Le général Franceschi, qui avait marqué d'une manière si brillante,

sonniers de la junte. Le général anglais ne pourrait-il pas les réclamer? Nous lui rendrons le même service s'il y a des prisonniers à Talavera et à Madrid qui l'intéressent personnellement.

Je prends aussi intérêt à un jeune officier, sous-lieutenant, beau-frère du général Senarmont, dont voici l'historique. Serait-il impossible, sans formes diplomatiques, d'obtenir le troisième prisonnier? Comme je connais votre prudence et votre discrétion, Monsieur le duc, je suis sûr que vous ferez tout ce qui sera possible, et que vous vous arrêterez où il faudra nécessairement.

Le maréchal Jourdan vous a écrit que l'Empereur ajournait l'expédition du Portugal au mois de février. »

« J'ai déjà fait toutes les démarches qui dépendent de moi pour votre jeune parent; je vous rendrai compte de ce qu'elles produiront. Soyez sûr, général, que personne ne désire plus que moi de pouvoir faire tout ce qui vous est agréable : vous avez, vous, si bien su faire tout ce qui m'a été utile à Talavera, où vous ne vous êtes pas contenté du rôle déjà si important de général en chef de votre arme! A Almonacid je vous ai vu occupé de l'équipage du 51e, comme si vous n'eussiez eu que cette artillerie-là à placer. Je désire que vous attachiez quelque prix à mon estime et à mon amitié. »

Joseph au général Senarmont. Madrid, 20 août 1809.

mourut sur les pontons anglais, par suite de mauvais traitements à Alicante. Anthoine, baron de Saint-Joseph, fut échangé, devint aide de camp de son beau-frère le maréchal Suchet, et s'éleva par la suite au grade de général de division.

Ordre de l'Empereur. Schœnbrunn, 21 août 1809.

« Monsieur le général Clarke, faites connaître au maréchal Jourdan mon extrême mécontentement des inexactitudes et des faussetés qui se trouvent dans son rapport sur les affaires des 26, 27, 28 et 29 juillet ; que ses dépêches ne m'apprennent pas les événements comme ils se sont passés, et que c'est la première fois que l'on se moque ainsi du gouvernement.

Il dit que le 28 on s'était emparé du champ de bataille de l'armée anglaise, c'est-à-dire de Talavera et du plateau sur lequel était appuyée sa gauche, tandis que ses rapports subséquents et ceux des différents officiers disent le contraire, et que nous avons été repoussés toute la journée.

Faites-lui sentir que cette infidélité envers le gouvernement est un véritable crime, et que ce crime a manqué d'avoir des résultats funestes, puisque ayant appris que les Anglais avaient été battus, et que dans cette affaire la moitié de nos forces avait suffi pour les chasser, cela avait influé sur mes déterminations, lorsque heureusement j'ai appris à temps que mon armée avait été battue, c'est-à-dire qu'elle n'avait pris ni Talavera ni le plateau.

Qu'il pouvait dire dans le journal de Madrid tout ce qu'il voulait, mais qu'il n'avait pas le droit de déguiser la vérité au gouvernement.

Dans une lettre séparée, vous ferez connaître au maréchal Jourdan que les affaires ont été mal dirigées ; que M. le maréchal Soult devait venir de Salamanque par Avila sur Madrid, et que les corps marchant isolément dès le 27 ou le 28, la tête serait

arrivée; qu'il aurait fallu pendant ce temps reculer à petites journées, et ne donner la bataille sous Madrid (1) que lorsque toutes nos forces auraient été réunies; que la marche du maréchal Soult et de ses trois corps sur Placencia était dangereuse et surtout inutile : dangereuse, puisque l'autre armée pouvait être battue à Talavera sans qu'on lui portât secours, et qu'on compromettait ainsi la sûreté de toutes mes armées en Espagne (2), tandis que les Anglais n'avaient rien à craindre; car en trois heures de temps ils pouvaient se mettre derrière le Tage; et soit qu'ils repassassent le fleuve à Talavera, soit qu'ils le repassassent à Almaraz, soit partout ailleurs, ils avaient leur ligne d'opération sur Badajos à l'abri.

Qu'on a donc compromis mes meilleures troupes et le sort de l'Espagne par ignorance des règles de la guerre, et sans qu'en cas de succès on pût obtenir un résultat.

Qu'enfin, puisqu'on avait fait l'énorme faute de se diviser en deux armées de 50 mille hommes chacune, que des montagnes et une grande étendue de pays séparaient, on ne devait livrer bataille qu'à peu près en même temps.

(1) C'était précisément l'avis du maréchal Jourdan, contrairement à celui de Victor. On se rappelle que cette dissidence d'opinion fut la cause d'une très-vive discussion entre ces deux maréchaux.

(2) Il est bien évident, néanmoins, que si le maréchal Soult eût voulu marcher rapidement, l'armée anglo-espagnole était prise entre le roi et lui. Il y a beaucoup moins de chemin de Salamanque à Placencia que de Salamanque à Madrid, et il était de la plus haute importance de gagner deux ou trois journées de marche.

Or, il était bien évident que le maréchal Soult ne pouvait pas arriver avant le 4 à Placencia (1), puisqu'il ne commettait pas la faute d'y arriver sans le 6e corps, lequel était à Astorga, et qui ne pouvait au plus arriver qu'à cette époque ; au lieu que l'autre armée de 50 mille hommes pouvait manœuvrer du côté de Madrid, et gagner quelques jours sans livrer bataille. Les Anglais, certes, ne se seraient pas compromis, s'ils l'avaient trouvée dans une bonne position.

Qu'enfin, arrivé à Talavera, on savait bien que l'on avait l'armée anglaise en présence, on le savait par les prisonniers des jours précédents; qu'il est donc de la dernière absurdité de les avoir attaqués sans les avoir reconnus; que ceux-ci ayant placé leur droite sur Talavera, où se trouvaient les Espagnols, qui, s'ils ne valent rien en plein champ, ne sont pas moins de bonnes troupes lorsqu'ils peuvent se retrancher dans des maisons, et leur gauche au plateau, il fallait s'assurer si ce plateau ne pouvait pas être tourné (2); que cette position de l'ennemi exi-

(1) Il est difficile de comprendre pourquoi le maréchal Soult, qui avait reçu le 24 juillet l'ordre de se diriger au plus vite sur Placencia, n'aurait pu y être rendu le 28 ou le 29, puisqu'il n'y a que vingt-cinq lieues de Salamanque à Placencia, et que le maréchal Ney fit parfaitement ce trajet en quatre jours avec son corps d'armée. Au reste, ainsi que nous l'avons fait observer, Napoléon, mieux informé des choses, revint sur ces idées touchant la campagne de Talavera et le mouvement ordonné à Soult.

(2) C'était encore l'avis du maréchal Jourdan. Malheureusement le roi Joseph se laissa séduire par la fougue du duc de Bellune, par son assurance, et par la crainte, s'il ne livrait pas bataille, d'être blâmé par son frère d'avoir laissé échapper l'occasion de battre les Anglais.

geait donc des reconnaissances préalables, et qu'on a conduit mes troupes sans discernement, et comme à la boucherie.

Qu'enfin, étant résolu à donner bataille, on l'a donnée mollement, puisque mes armes ont essuyé un affront, et que 12 mille hommes de réserve sont cependant restés sans tirer; que les batailles ne doivent pas se donner, si l'on ne peut calculer d'avance sur soixante-dix chances de succès en sa faveur; que même on ne doit livrer bataille qu'alors qu'on n'a plus de nouvelles chances à espérer, puisque, de sa nature, le sort d'une bataille est toujours douteux; mais qu'une fois qu'elle est résolue, on doit vaincre ou périr, et que les aigles françaises ne doivent se ployer en retraite que lorsque toutes ont fait également leurs efforts.

Que cette manière de conduire mes armées excite d'autant plus mon mécontentement, que je sais que le duc de Bellune pensait que si la réserve avait été mise sous ses ordres, il aurait enlevé la position des Anglais.

Qu'il a fallu la réunion de toutes ces fautes pour qu'une armée comme mon armée d'Espagne ait été bravée par 30 mille Anglais; mais que tant qu'on voudra attaquer de bonnes troupes, comme les troupes anglaises, dans de bonnes positions, sans reconnaître ces positions et s'assurer si on peut les enlever, on me conduira des hommes à la mort, et en pure perte (1). »

(1) Cette lettre de l'Empereur est dure, et même, sous quelques

Joseph au ministre. Madrid, 22 août 1809.

« Monsieur le comte, j'ai reçu la lettre par laquelle Votre Excellence me transmet la volonté de l'Empereur, pour que l'expédition de Portugal soit retardée. Je crois cette résolution sage, et je l'exécuterai exactement.

Le Montjoui est enfin tombé en notre pouvoir.

Le maréchal Ney est arrivé à Salamanque.

L'ordre va se rétablir sur les derrières.

Tous les jours on ramasse de nouvelles pièces d'artillerie abandonnées par l'ennemi. Je vous prie d'agréer mon sincère et ancien attachement. »

Rapport de Vénégas sur la bataille d'Almonacid. La Caroline, 22 août 1809.

« Excellence, l'ennemi ayant été repoussé dans l'affaire d'Aranjuez (1), je dus soupçonner, d'après ses mouvements continuels entre cette maison royale et Tolède, qu'il entreprendrait de déboucher par cette ville, et de m'attaquer sur mes derrières. D'après cette opinion, et pour le cas où les circonstances m'obligeraient de faire un mouvement rétrograde, je changeai ma position. Les divisions furent placées en échelons depuis Aranjuez jusqu'à Temblèque, où j'établis mon quartier général le 6, à

points de vue, injuste pour le roi et pour le maréchal Jourdan : cela ressort des faits. Mais le courroux du grand capitaine, son indignation en pensant que ses aigles ont pu recevoir un affront (ce qui heureusement n'était pas), mettent à nu sa grande âme.

Cette phrase : *mais qu'une fois qu'elle est résolue, on doit vaincre ou périr, et que les aigles françaises ne doivent se ployer en retraite que lorsque toutes ont fait également leurs efforts,* rappelle la noble lettre de François Ier : *Madame, tout est perdu, fors l'honneur!*

(1) Le général Vénégas prétend avoir repoussé les Français, parce qu'ils n'ont pas jugé à propos de tenter le passage du Tage devant lui. C'est trop se faire illusion.

midi. Le 8, je fus informé par le général Zereia, qui était sur Tolède avec la 5e division, que, d'après les avis reçus, les ennemis venaient d'être renforcés par 8 mille hommes, et qu'il craignait d'être attaqué. Je fis partir à son secours la 4e division, qui passa à Almonacid pour aller se réunir ensuite à la 5e division, après avoir pris le repos nécessaire. Cependant, Zereia ayant été attaqué le 9, avant la pointe du jour, il se vit obligé, après une honorable résistance, de se retirer en bon ordre à Fonseca, qui est à quatre lieues du monastère de la Sisla, où il avait été attaqué. De là, il revint, d'après mes ordres, à Almonacid, pour se réunir à la 4e division, sachant que l'ennemi avait réuni toutes ses forces à Tolède, et voulant éviter que ces divisions ne fussent attaquées avec désavantage. Je me dirigeai sur Almonacid avec la 3e division, où arrivèrent, aussi d'après mes ordres, et peu d'heures après, dans la même journée du 10, la 1re et la 2e divisions.

Tous les renseignements que je pus me procurer me persuadèrent que la force de l'ennemi ne dépassait pas 14 mille hommes. Cette certitude, la bonne disposition des troupes, que je savais qui verraient avec déplaisir une nouvelle retraite; la répugnance que j'éprouvais à abandonner les malheureux habitants de la Manche, qui avaient reçu l'armée avec tant de joie et de patriotisme; enfin, l'importance dont il était de mettre à l'épreuve la valeur de nos soldats : tous ces motifs me faisaient pencher à combattre. Malgré ce penchant, je voulus

connaître l'avis des généraux qui commandaient les différentes divisions, auxquels je cachai soigneusement mon opinion, pour que la leur fût exprimée librement. Leur avis et leurs raisons furent si unanimes et si conformes à mes propres idées, que je n'hésitai pas à attaquer l'ennemi le 12 au matin, pour que les troupes pussent se reposer le 11 de leur marche pénible, acquérir s'il était possible des renseignements plus certains sur le nombre des ennemis, et prendre des dispositions convenables.

L'ennemi prévint mes intentions le 11, à cinq heures et demie du matin. Nos guérillas et les siennes commencèrent à se tirailler; le feu augmenta progressivement, à cause des renforts qu'envoyaient les généraux de nos divisions; et enfin, la présence des colonnes ennemies ne laissa plus douter que ce ne fût une attaque sérieuse et générale contre toute notre ligne. Le général Giron m'en avertit, et je courus donner les ordres convenables. La vivacité et la joie avec lesquelles les généraux, chefs et soldats, voyaient approcher l'instant de combattre, me comblèrent de satisfaction.

La 2e division, commandée par Vigodet, fermait le flanc droit; celle-ci était suivie par la 4e, aux ordres du maréchal de camp Castejon; ensuite venait la 5e, du maréchal de camp Zereia, à laquelle succédait la 1re du brigadier Lacy; la 3e, aux ordres du maréchal de camp Giron, était placée à l'arrière-garde du centre de toutes ces troupes, formant la réserve. Toutefois, furent détachés de cette réserve les bataillons de Baylen, et 2e de Jaën,

pour occuper une colline à la gauche; et ceux de Velez de Malaga et Alpuzarras, dont le premier fut destiné à soutenir une batterie avancée, et le 2e à occuper le château en arrière du village. Giron resta avec les trois autres bataillons de sa division, savoir : le 1er des gardes royales espagnoles, celui d'Écija, et le 2e de Cordoue.

Je partageai la cavalerie en deux sections, à droite et à gauche de la ligne; et je donnai le commandement aux maréchaux de camp marquis de Zelo, Thomas Zereia, et comte de Zobina.

Les colonnes des ennemis s'avancèrent sur toute l'étendue de notre ligne, appuyées par 40 pièces d'artillerie entre canons et obusiers. Les canons allaient jusqu'au calibre de 16 (1). A sept heures et demie, le feu était devenu général, et des deux côtés il s'était soutenu avec un égal acharnement. Cependant, on vit facilement que l'attaque principale était contre notre gauche. Ce dessein ayant été découvert, j'y accourus. Je vis les grenadiers et les chasseurs de la 1re division fortement engagés, et obligés de se retirer sur les bataillons de Baylen et de Jaën. Prévoyant que ces derniers ne seraient pas en état de contenir l'impétuosité des grosses colonnes qui s'avançaient contre eux, j'envoyai au général Giron l'ordre de les renforcer avec ses trois bataillons de réserve. En attendant, un adjudant de Baylen vint m'avertir, de la part de son chef, que les forces ennemies étaient trop nombreuses, et qu'il était im-

(1) Le général Vénégas se trompe; les pièces étaient du calibre de 8.

possible de leur résister avec les troupes qui étaient là. Je lui répondis que bientôt j'enverrais du secours, et qu'en attendant on défendît le poste jusqu'à l'extrémité. Giron s'y porta avec la plus grande célérité, et arriva sur la hauteur, malgré le feu de l'ennemi ; mais les bataillons de Baylen et de Jaën, qui avaient fait de vigoureuses décharges contre les Français, commencèrent à céder le terrain. Le lieutenant-colonel de Baylen, don Juan de Silva, ayant été blessé d'un coup de canon, ce malheureux accident contribua peut-être à ce mouvement qui se fit avec désordre, et porta la confusion dans les bataillons de la 3e division, qui allaient à leur secours. Les ennemis s'emparèrent de la côte, malgré le feu bien nourri du 1er bataillon des gardes espagnoles.

D'autres colonnes ennemies, protégées par celles qui avaient occupé la hauteur, continuaient leur marche sur notre flanc gauche. Pour les contenir, je fis déployer sur leur front la 1re division, ce qui les obligea en effet à se cacher derrière un petit coteau, pour se mettre à l'abri du feu de notre mousqueterie : celui de l'artillerie ennemie était infernal, à cause du nombre et du calibre de ses pièces, quoique la nôtre y répondît avec vigueur. En ce moment, j'ordonnai que 200 chevaux des escadrons de Ferdinand VII et des dragons de Grenade attaquassent une colonne ennemie, ce qu'ils firent courageusement ; mais cette colonne s'étant formée en masse et faisant un feu très-vif, les nôtres furent obligés de quitter l'entreprise, avec perte de plu-

sieurs soldats valeureux et du capitaine Soto, mais avec le plus grand honneur.

En attendant, les 2e, 4e et 5e divisions étaient plus ou moins engagées. La 4e essuyait sur son flanc droit le feu de deux batteries, conservant sa position avec constance; et le régiment de Xérès se soutenait avec courage, appuyé sur un bois d'oliviers. Le lieutenant-colonel Chacon, capitaine d'artillerie à cheval, fut à cet instant mortellement blessé; et le 2e bataillon des gardes espagnoles, qui couvrait la gauche de cette division, commença à céder aux forces nombreuses qui l'attaquaient. Castijon ordonna au brigadier Carbojal de le soutenir avec son régiment de Cordoue. Celui-ci rallia les gardes, et les deux corps réunis attaquèrent et firent rétrograder l'ennemi, qui, chargé par 300 chevaux commandés par le maréchal-de camp vicomte de Zolina, eût été mis en déroute, si l'attaque n'eût été ralentie par l'*accident de la mort du cheval monté par Zolina*. L'ennemi profita de ce moment pour charger les gardes et le régiment de Cordoue. Ce dernier se replia dans le meilleur ordre sur le 5e de Séville, qui s'était avancé sur la grande route pour contenir les ennemis qui se dirigeaient par là. Ce régiment se conduisit avec le plus grand honneur, attendant l'ennemi jusqu'à la baïonnette, faisant avec opportunité un feu bien soutenu, et essuyant celui de l'ennemi avec la plus grande fermeté.

Les colonnes ennemies continuant à marcher par notre gauche, je formai une deuxième ligne des 1re et 3e divisions, appuyées au pied et au sommet du

mamelon contigu à celui du château, où elles essuyèrent un feu cruel d'artillerie et de mousqueterie. De son côté, la 1re division faisait de mortelles décharges contre l'ennemi, ainsi que quelques bataillons de la 3e ; mais ni cela, ni une nouvelle attaque de cavalerie que j'ordonnai contre un corps qui, soutenu par d'autres, s'était avancé davantage, ne fut capable de contenir l'ennemi.

On a su postérieurement que le nombre des ennemis montait à 27 mille hommes (1). Cette supériorité leur permettait de doubler notre ligne, ce qu'ils faisaient toujours par la gauche. Pour cette raison, et pour déjouer leur plan, j'ordonnai à Giron de descendre avec les trois bataillons, pour se placer dans un bois d'oliviers. A peine y était-il, qu'on vit paraître trois têtes de colonnes ennemies dans la direction où se trouvait le régiment d'Ecija, qui se distingua beaucoup en se maintenant avec la plus grande fermeté, en mettant en désordre la colonne la plus voisine.

Dans cet état, et connaissant la nécessité d'une retraite, j'envoyai l'ordre à la 2e division, qui était la moins engagée, de venir se former sur les derrières de l'armée, pour couvrir sa marche. Vigodet exécuta mes ordres ponctuellement et avec le plus grand sang-froid, étant toujours poursuivi (lorsqu'il fit lui-même sa retraite) par l'infanterie, la cavalerie et l'artillerie de l'ennemi. Il essuya différents chocs où ses troupes se conduisirent bien, et notamment

(1) Il n'y avait pas *vingt mille* combattants.

la compagnie de Ronda, qui recouvra une pièce de canon que l'ennemi avait prise, et la laissa clouée. Quelques charrettes de munitions ayant sauté sur la droite de cette division, cela effraya le peu de cavalerie qui couvrait son arrière-garde. Il en résulta quelque désordre dont l'ennemi profita en blessant quelques soldats et se portant jusqu'à la tête de la même division; mais il fut repoussé par un feu bien concerté de mousqueterie

En ce moment Vigodet s'arrêta, et ordonna à différents officiers de rallier quelques partis de cavalerie qui marchaient éparpillés, et qu'il parvint à réunir au nombre de mille hommes, pour couvrir son arrière-garde. De cette manière, les autres divisions s'avancèrent, et se dirigèrent toutes par des chemins différents sur Kerencia, continuant ensuite leur marche vers Manzanarès, Membrilla et Solana, sans que jusque-là il soit arrivé la moindre dispersion, excepté celle des hommes fatigués et pressés par la soif, qui, obligés, dans un pays si aride, de chercher les puits au loin, se détournaient de leurs corps. Mais pendant que les premières troupes se trouvaient à Manzanarès, et que d'autres étaient dans les environs, quelques soldats de cavalerie, lâches ou malintentionnés, répandirent le bruit que l'ennemi s'était avancé jusqu'au chemin du val de Penas pour couper la retraite. Cet infâme bruit, dont on recherche les auteurs pour qu'ils soient exemplairement punis, fit que les troupes se débandèrent, et flétrirent presque la gloire qu'elles avaient acquise sur

le champ de bataille (1). On a déjà remédié à ce funeste accident. L'armée a été ralliée et ramenée dans les positions de la Sierra, où elle a été forcée de se retirer, n'étant pas possible que, dans un pays ouvert comme la Manche, elle pût recouvrer son assurance et l'ordre convenable. Ce but est déjà rempli, et les soldats désirent une nouvelle occasion de combattre pour leur patrie.

La dispersion dont j'ai parlé ne me permet pas encore de détailler à Votre Excellence les pertes de notre armée. Seulement, je puis dire que la 1re division a eu douze officiers tués et dix-huit blessés; parmi les prisonniers se trouve le colonel du 1er régiment d'Espagne. Les troupes de cette division ont souffert en proportion. La 2e division a eu deux officiers tués et trois blessés; parmi ces derniers est le digne colonel du régiment de dragons de Grenade, don Diego Ballesteros, qui a été fait aussi prisonnier. Cinq autres officiers ont été tués ou faits prisonniers; vingt-trois sergents, caporaux et soldats ont été tués, et soixante-dix-huit blessés. Deux cent trente-sept sont tués ou faits prisonniers. Les autres divisions feront connaître leur perte, et j'enverrai un état général à Votre Excellence. *La perte de l'ennemi a été beaucoup plus considérable. Les avis reçus de divers côtés font monter les morts ou blessés à huit mille; parmi les derniers on compte*

(1) Comme nous l'avons dit, l'ennemi fut chargé et dispersé par la cavalerie française au moment où, descendu de la colline d'Almonacid, il voulait se reformer.

trois généraux, un desquels est expiré six heures après son entrée à Madrid (1). »

Soult au ministre de la guerre. Placencia, 23 août 1809.

« Je mets ci-joint le mémoire raisonné sur les opérations de la campagne, qu'en exécution des ordres de l'Empereur, Votre Excellence m'a fait l'honneur de me demander par sa lettre du 7 de ce mois. J'ajouterai à son contenu, qu'ayant demandé à Sa Majesté le roi d'Espagne la faculté de disposer du 5e corps d'armée, qui, en vertu de ses ordres, est resté sur le Tage, depuis Talavera de la Reyna jusqu'à Almaraz, à l'effet de me porter sur Coria (2) pour empêcher la réunion des armées anglaises et portugaises de Wellesley et de Beresford sur la frontière du Portugal, du côté d'Alcantara, j'attends encore une décision du roi; mais que, jugeant l'instant pressant pour obliger l'armée de Beresford à repasser la frontière du Portugal, et aussi pour rompre la communication de Ciudad-Rodrigo avec les armées du midi de l'Espagne, depuis hier j'ai mis les troupes du 2e corps en mouvement pour se porter sur Coria, d'où je ferai garder tous les débouchés du Portugal et le passage d'Alcantara, jusqu'à ce que de nouvelles dispositions soient prises. Ce

(1) Il est difficile d'accumuler plus d'invraisemblances. La fin de ce rapport prouve que les généraux ennemis tenaient peu à la vérité.

(2) Nous ferons remarquer que l'armée anglaise, après Talavera, s'était repliée sur la rive *gauche* du Tage, vers Truxillo, puis sur Badajos, et que Coria se trouve sur la rive droite. Le maréchal Soult suivait son idée fixe de marcher de nouveau sur le Portugal, et voulait se rapprocher de la frontière de ce pays, voyant l'ennemi où il n'était pas.

qu'on rencontrera d'ennemis sera partout attaqué.

J'avais en même temps prié Sa Majesté de faire descendre deux divisions du 1er corps pour occuper les bords du Tage jusqu'à Almaraz, et d'avoir la bonté de faire donner ordre au maréchal duc d'Elchingen de se porter avec le 6e corps sur Ciudad-Rodrigo, pour se préparer à en faire le siége, d'où il opérerait sa jonction avec moi par le col de Peralès. Je n'ai pas encore reçu de réponse à cette proposition, et je n'ai pas non plus de nouvelles du maréchal duc d'Elchingen depuis le 12 de ce mois, qu'il partit de Placencia pour se rendre à Salamanque, destination que le roi a donnée au 6e corps; j'ai seulement appris, indirectement, qu'il y était arrivé.

A la fin de mon mémoire, je dis que si, dans l'armée agissante dont je propose la formation, il était des chefs militaires qui ne fussent pas entièrement disposés à seconder le commandant en chef que l'Empereur aura désigné, il serait utile au bien du service qu'une autre destination leur fût donnée. Ceci est particulièrement applicable au maréchal duc d'Elchingen, qui, avec les meilleures intentions, est souvent d'un sentiment contraire. Il est venu sur le Tage avec le 6e corps, c'est tout ce que j'ai pu obtenir; ce que je lui aurais dit n'aurait pas suffi pour le retenir. Heureusement que l'ordre du roi est venu à propos pour justifier le mouvement que, par anticipation, il commençait; il en est cependant résulté d'avantageux, que l'explication que nous avons eue ensemble a détruit les préventions

que le maréchal duc d'Elchingen avait mal à propos conçues.

Je répète ce que j'ai dit dans le mémoire : si celui que Sa Majesté l'Empereur aura désigné pour commander n'est pas d'avance assuré d'être écouté et parfaitement secondé, le bien du service peut en souffrir ; et il vaudrait mieux que celui qui fait opposition reçût une autre destination.

Je n'ai lieu que de me louer des procédés du maréchal duc de Trévise, et c'est particulièrement dans cette circonstance que j'en dois compte à Votre Excellence.

J'ai demandé une augmentation considérable de cavalerie, et le remplacement de la plupart des régiments de cette arme qui sont avec moi, ou qu'il leur fût envoyé des renforts. Cette mesure est nécessaire pour le rétablissement et la conservation de ces derniers corps, qui, depuis un an, ne font qu'éprouver des pertes, et n'ont pas eu un instant de repos.

Le général de division Lahoussaye sollicite un congé, sous prétexte que sa santé a besoin de rétablissement ; je l'ai refusé, et je n'en parle à Votre Excellence que pour avoir occasion de lui dire que je désirerais qu'il entrât dans les intentions de Sa Majesté que le général Lahoussaye reçût une autre destination, et que le général Caulaincourt, s'il était élevé au grade de divisionnaire, fût désigné pour le remplacer. Le service y gagnerait sous tous les rapports.

Du reste, j'ai l'honneur de prier Votre Excellence

de vouloir bien rendre compte à l'Empereur que les troupes qui composent le 2e corps sont aujourd'hui dans le meilleur état possible, animées d'un excellent esprit et parfaitement disposées; j'assure que depuis qu'elles sont en Espagne, elles n'ont pas été aussi bien; et elles laisseraient peu de choses à désirer, si les détachements de renforts à prendre dans les dépôts, que j'ai demandés, et ceux qui sont dans l'intérieur de l'Espagne, ainsi que les effets qu'on attend, et l'argent pour la solde, que j'ai demandé, étaient arrivés; mais il est à espérer que, sous l'un et l'autre rapport, notre situation s'améliorera. »

Jourdan au ministre de la guerre. Madrid, 23 août 1809.

« Excellence, j'ai l'honneur de vous adresser, sous le n° 1, copie d'une lettre du maréchal duc de Dalmatie au roi, en date du 18 courant, et, sous le n° 2, copie d'une lettre de même date que ce maréchal m'a adressée. Sous le n° 3, Votre Excellence trouvera copie de la réponse que j'ai faite par ordre du roi; elle y remarquera que Sa Majesté désire tenir les divers corps d'armée réunis, autant que les circonstances le permettent, afin de pouvoir combattre au besoin, avec toutes ses forces, les divers corps d'armée ennemis qui tenteraient de se porter sur Madrid. On ne peut se dissimuler que l'armée impériale n'occupe que le centre de l'Espagne, tandis que presque toute la circonférence est au pouvoir de l'ennemi. Si les Anglais reçoivent véritablement des renforts, et s'ils entreprennent une nouvelle opération en Espagne, l'armée française aura grand

besoin d'être réunie pour leur résister. Les pertes que l'armée a éprouvées sont considérables : la cavalerie est beaucoup affaiblie, et n'est pas en fort bon état; l'artillerie a été en partie détruite par les grandes chaleurs; nous manquons de chevaux. Enfin, jamais l'esprit d'insurrection n'a été, en Espagne, plus fortement prononcé et plus généralement répandu. Le roi m'ordonne d'avoir l'honneur de mander à Votre Excellence qu'il serait bien à désirer que les circonstances permissent à Sa Majesté Impériale et Royale d'envoyer quelques secours en hommes et en chevaux à son armée d'Espagne.

Sa Majesté a ordonné au maréchal duc de Bellune, qui a son quartier général à Daymiel, de se rapprocher de Tolède. A son arrivée, Sa Majesté le dirigera sur Talavera, comme le désire le maréchal duc de Dalmatie, si les circonstances l'exigent.

Votre Excellence trouvera, sous le n° 4, copie d'une lettre du général Suchet au roi, en date du 2 courant. Votre Excellence y verra que l'Aragon est de nouveau menacé; et cependant Sa Majesté est dans l'impossibilité d'y envoyer des secours. Il est bien à désirer que le 7e corps puisse se porter bientôt en avant, sans quoi le général Suchet sera exposé à quelque événement fâcheux. Le roi a reçu aujourd'hui l'avis de la prise de Montjoui. Sa Majesté espère que la ville de Girone ne tardera pas à se rendre. Si, après la reddition de cette place, le 7e corps se portait sur l'Èbre, le roi aurait moins d'inquiétude sur l'Aragon.

Le maréchal duc d'Elchingen est arrivé à Sala-

manque le 14 courant; et cependant le général Kellermann n'a été instruit de son arrivée que le 20, et Sa Majesté n'en a reçu l'avis que hier 22. Votre Excellence trouvera ci-joint, sous le n° 5, copie du rapport que le maréchal a adressé au roi. Elle y verra que, dans sa marche, le duc d'Elchingen a rencontré et battu le corps du général Wilson. Votre Excellence trouvera, sous le n° 6, copie d'une lettre du général Kellermann en date du 20. J'ai écrit par ordre du roi, au maréchal duc d'Elchingen, qu'il devait couvrir la Vieille-Castille avec le 6e corps, et rejeter dans la Galice et dans les Asturies tout ce qui est sorti. J'ai écrit au général Kellermann qu'il devait faire agir toutes les troupes sous ses ordres pour disperser les rassemblements qui se sont formés dans la province de Burgos et celle de Soria, afin de rendre sûres les communications avec la France. Sous le n° 7, Votre Excellence trouvera copie du rapport qui a été fait au général Dessolles par le colonel du 55e régiment, sur la conduite vraiment distinguée d'un détachement de ce régiment, commandé par le sergent Pothier. Le roi prie Votre Excellence de mettre ce rapport sous les yeux de Sa Majesté l'Empereur, et de solliciter la décoration de la Légion d'honneur en faveur de ce brave sergent.

Le roi m'ordonne d'avoir l'honneur d'adresser à Votre Excellence le rapport du général Senarmont sur les événements relatifs à l'artillerie, depuis la bataille de Talavera jusques et y compris celle d'Almonacid : Votre Excellence le trouvera sous le n° 8. Sa Majesté vous prie de vouloir bien appuyer

les demandes qui sont faites par M. le général Senarmont en faveur des officiers, sous-officiers et soldats du corps impérial d'artillerie qui se sont distingués.»

Ney à Joseph. 18 août 1809. Envoyée le 23 au ministre par Jourdan.

« Sire, le 8 de ce mois, tandis que le 5e corps d'armée enlevait le pont d'Arzobispo, j'avais des détachements sur la droite du Tiétar, près de Villa-Nova, pour observer le corps du général anglais Wilson. Mes reconnaissances firent 60 prisonniers, parmi lesquels se trouvaient un officier portugais attaché à l'état-major de ce général. Le même jour, le colonel Ornano, commandant la brigade de dragons, et le colonel du 25e léger, firent passer le Tage à la nage au-dessus et au-dessous d'Almaraz, et ramenèrent des prisonniers.

Le 9, le duc de Dalmatie m'écrivit de Valvédeja, près Arzobispo, pour m'annoncer que l'intention de Votre Majesté était que le 6e corps se rendît à Salamanque pour en chasser l'ennemi, et concourir, avec le général Kellermann, à couvrir la Vieille-Castille.

En conséquence, mes troupes, qui occupent les positions d'Almaraz, Puebla de Naciadas, El-Corpio et Naval-Moral, se mirent en marche sur-le-champ pour s'approcher du Tiétar. Le 10, le mouvement se continua; et le 11 elles entrèrent à Placencia, d'où elles chassèrent quelques détachements d'infanterie et de cavalerie venus de Ciudad-Rodrigo, qui s'enfuirent précipitamment.

Le 12, le corps d'armée partit en masse de cette ville, où la tête de la colonne du 2e corps devait entrer le même jour. J'appris, en arrivant près d'Oliva,

que l'ennemi occupait en force Aldea-Nova del Camino, et principalement les hauteurs et le col de Banôs. Mon avant-garde, aux ordres du général Lorcet, composée des voltigeurs des 25e léger, 27e et 59e de ligne, des 3e régiment de hussards et 15e de chasseurs, d'une batterie d'artillerie légère, de la brigade de dragons du colonel Ornano, et d'une réserve des 50e et 59e de ligne, rencontra, en effet, l'ennemi à Aldea-Nova. L'attaque et le succès furent également rapides; la position fut emportée, et le 3e de hussards exécuta une très-belle charge. L'ennemi culbuté se rallia par petits pelotons à son corps principal, sur les hauteurs de Banôs. Le général Wilson les occupait avec 4 à 5 mille hommes, composés de deux bataillons portugais, quatre bataillons espagnols, et mille hommes venus de Ciudad-Rodrigo. Ce général, qui regardait sa position comme inexpugnable, avait encore ajouté aux difficultés du terrain en fermant tous les sentiers par lesquels on pouvait arriver à lui par des abatis, de profondes coupures et des blocs de rochers.

Aussitôt que les échelons de l'armée eurent serré sur Banôs, on marcha à l'ennemi; le soldat oublia, dans ce moment, l'extrême fatigue que lui avait fait éprouver la chaleur et une marche de neuf lieues. Les 59e et 50e régiments s'avancèrent avec la plus grande audace, et se rendirent maîtres des hauteurs, qui furent vigoureusement défendues. Cependant, le général Wilson rallia ses troupes pour la troisième fois, et essaya même de reprendre l'offensive, espérant nous culbuter à son tour; mais cette tentative lui fut

extrêmement funeste. L'avant-garde était réunie, et il s'engagea un combat à la baïonnette, où l'ennemi fut écrasé. Les hussards et les chasseurs achevèrent de le mettre dans la plus affreuse déroute ; il fut poursuivi jusqu'au delà de Montemayor et de la Calzada. Enfin, tout ce petit corps d'armée, qui a laissé 1,200 hommes sur le champ de bataille, est entièrement détruit. Nos dragons ont combattu à pied dans plusieurs occasions, et se sont distingués ; l'artillerie a aussi très-bien fait. Le soldat, irrité de la résistance qu'il avait éprouvée, n'a pas voulu faire de prisonniers. Cependant, on a sauvé la vie à plusieurs officiers et soldats. Le nommé Tartre, soldat au 59e régiment, a pris un drapeau ; les prisonniers ont rapporté que les autres avaient été brisés, et jetés dans les précipices.

Le colonel du 15e de chasseurs, qui était entré à la Calzada avec les voltigeurs, me rendit compte que la plaine au delà était gardée par des piquets de cavalerie ; je fus instruit en même temps qu'il existait à Béjar un camp de 15 à 1,800 Portugais. Le général de division Marchand y envoya une petite colonne ; mais l'ennemi gagna précipitamment les montagnes.

Le 13, l'armée continua sa marche par la Calzada. L'ennemi ne se montra plus. L'avant-garde prit positon à Funteroble ; la 2e division, à Fuentès ; la 1re, à la Calzada et Valverde.

Le 14, avant le jour, l'avant-garde se dirigea sur Salamanque. Il y avait dans cette ville 1,400 fantassins et 400 cavaliers, commandés par le général

Castrofuerte, qui commença sa retraite vers Ciudad-Rodrigo dès qu'il eut appris que le col de Banôs avait été forcé. La cavalerie de son arrière-garde échangea quelques coups de pistolet, mais ne tint nulle part.

La perte que nous avons éprouvée, dans les derniers combats livrés depuis Aldea-Nova jusqu'au delà de Montemayor et de la Calzada, est, en tués, de 5 officiers et 30 sous-officiers et soldats; et, en blessés, de 10 officiers et 140 sous-officiers et soldats. Plusieurs hommes sont tombés morts dans les rangs, de chaleur et de fatigue; une vingtaine d'autres ont été égorgés par les paysans.

M. Laferrière-l'Évêque, colonel du 3e de hussards, s'est extrêmement distingué dans plusieurs charges. Ce régiment a perdu 40 chevaux tués ou blessés dans l'escadron.

Le colonel Coste, du 59e, en marchant à la tête de son régiment, qui chargeait à la baïonnette, a tué un officier ennemi qui voulait le faire prisonnier ; enfin, toutes les troupes ont rivalisé de valeur et de zèle.

Le général Lorcet mérite une mention particulière pour sa bonne conduite.

Je supplie Votre Majesté de donner des ordres pour qu'il me soit envoyé 100 chevaux du train pour remplacer ceux qui sont morts de fatigue dans notre marche, depuis Léon et Astorga jusqu'auprès d'Arzobispo, et de là à Salamanque.

Les habitants de Salamanque se sont très-bien conduits, et particulièrement l'évêque; tous se sont empressés de pourvoir aux besoins de l'armée. »

Ney à Joseph. Salamanque, 24 août 1809.

« Sire, par la lettre que je vous ai adressée le 18, j'ai fait connaître à Votre Majesté la position des troupes du 6ᵉ corps d'armée. Les relations que j'ai avec le général Kellermann me démontrent la nécessité d'augmenter nos forces sur l'Esla et au delà, afin de forcer la Romana à se replier en Galice, et de borner les corps de Ballesteros et du Marquisito à la défense des Asturies. Ce mouvement aurait le doublé avantage de couvrir parfaitement la haute Espagne et la Vieille-Castille, et ne pourrait que produire un très-bon effet sur l'esprit public.

Je ne pense pas que d'ici à quelque temps Cuesta ni Vénégas soient en mesure de recommencer une campagne. Les Anglais, également trop faibles pour reprendre l'offensive, se borneront sans doute à défendre les places fortes du Portugal, et peut-être à couvrir la junte de Séville, jusqu'à ce que l'Empereur soit arrivé avec des renforts, et ait adopté un système général de colonnes mobiles par masses de corps d'armée. C'est, selon ma manière de voir les affaires d'Espagne, la seule mesure à prendre pour soumettre les insurgés et terminer cette guerre.

Si Votre Majesté consentait au mouvement que je viens de lui proposer, le corps d'armée sous mes ordres pourrait réoccuper Léon, Astorga et Benavente, et se lierait avec le 2ᵉ corps, qui viendrait me remplacer à Salamanque et à Zamora, et qui observerait Ciudad-Rodrigo, en attendant qu'on pût faire le siége de cette place.

La position de Placencia, qu'occupe maintenant le maréchal duc de Dalmatie, ne présente aucun avantage, si ce n'est celui de se porter sur le flanc de l'ennemi, dans le cas où il oserait de nouveau remonter le Tage pour menacer Madrid; mais les sages dispositions que Votre Majesté a prises, en faisant appuyer le 5e corps sur Talavera, la mettront toujours à même de combattre avec succès toutes les forces réunies de l'ennemi, en attendant l'arrivée des troupes occupées à couvrir la haute Espagne et la Vieille-Castille. D'ailleurs le pays, depuis Arzobispo jusqu'à Placencia, et de cette ville à Banôs, est un désert, où la troupe souffrira beaucoup sans remplir aucun but. Le maréchal duc de Dalmatie, par sa lettre du 16, me proposait d'aller attaquer les insurgés réunis à Ciudad-Rodrigo, et de manœuvrer ensuite sur les derrières de cette place, de manière à forcer l'ennemi à faire sa retraite sur le Portugal; il ajoutait qu'il faisait serrer le 5e corps sur lui, et que, de concert, nous devions chercher à atteindre Beresford et Wellesley, et à les détruire. Cette manœuvre contrariant les dispositions de Votre Majesté, et *me paraissant d'ailleurs nuisible à l'ensemble des opérations, je lui répondis que je ne l'exécuterais point.* Il est aisé de reconnaître, dans ce projet du maréchal duc de Dalmatie, le désir qui l'anime sans cesse de retourner en Portugal, quels que puissent être les résultats de ce retour.

Je prie Votre Majesté de me faire connaître ses ordres, et ne considérer mes observations que comme l'effet du zèle qui m'anime pour tout ce qui

peut intéresser le service de l'Empereur et concourir à la pacification de l'Espagne (1). »

« Monsieur le général Clarke, vous trouverez ci-joint une relation du général Sébastiani, que le roi m'envoie (2).

Napoléon au général Clarke. Schœnbrunn, 25 août 1809.

Aussitôt que j'aurai reçu celle du duc de Bellune, qu'il m'annonce, je verrai s'il convient de la faire mettre dans le *Moniteur*.

Vous verrez, par la relation du général anglais Wellesley, que nous avons perdu 20 *canons et* 3 *drapeaux*. Témoignez au roi mon étonnement, et mon mécontentement au *général* Jourdan, de ce qu'au lieu de me faire connaître la véritable situation des choses, on m'envoie des carmagnoles et des amplifications d'écoliers; que je désire savoir quels sont les canonniers qui ont abandonné leurs pièces, et les divisions d'infanterie qui les ont laissé prendre. Laissez entrevoir au roi, dans votre lettre, que j'ai vu avec peine son ordre du jour ; que l'on y dit aux soldats qu'ils sont vainqueurs ; que c'est perdre les troupes ; que cependant j'ai besoin de renseignements vrais, de connaître le nombre de tués et blessés par corps, de canons et drapeaux pris, etc. ; qu'en Es-

(1) Cette lettre du duc d'Elchingen du 24 août, et celle du duc de Dalmatie du 23, rapprochées l'une de l'autre, donnent la clef de la situation des corps de l'armée d'Espagne : rivalités de toute part, tendance à s'affranchir de l'obéissance. Le premier flatte les idées du roi, pour éluder l'ordre de l'Empereur, qui le met sous le commandement du second ; le second suppose à l'ennemi des projets qu'il ne peut avoir, pour avoir le droit d'attirer à lui toutes les troupes, pour les soustraire à l'action directe de Joseph et de son major général, et pour rentrer en Portugal, où son âme est, pour ainsi dire, restée.

(2) Rapport relatif à la bataille de Talavera.

pagne les affaires s'entreprennent sans maturité ni connaissance de la guerre; que le jour d'une action elles se soutiennent sans ensemble, sans projet et sans décision. Écrivez au général Sébastiani que le roi m'a envoyé son rapport; que ce n'est point le rapport d'un militaire qui rend compte de la situation des choses et de ce qui s'est passé; que je n'y ai vu que de l'emphase, et que j'aurais désiré qu'il eût fait connaître ses pensées, et eût donné un détail précis, mais vrai, de l'affaire; car, enfin, c'est la vérité qu'on me doit et qu'exige le bien de mon service. Faites sentir aux uns et aux autres combien c'est manquer au gouvernement que de lui cacher des choses qu'il apprend par tous les individus de l'armée qui écrivent à leurs parents, et qu'ils exposent à ajouter foi à tous les récits erronés de l'ennemi (1). »

Soult à Jourdan. Placencia,

« Monsieur le maréchal, une forte indisposition que j'ai eue m'a empêché de répondre de suite à la

(1) Bien souvent, pendant cette triste et malheureuse guerre d'Espagne, l'Empereur, trompé par les faux rapports et de l'ennemi et de personnes intéressées à lui faire croire des choses qui n'étaient pas, prit le change, et écrivit des lettres dans le genre de celle-ci et de celle du 21 août. Mieux instruit des faits, il revenait plus tard sur ce qu'il avait dit.

Nous avons expliqué déjà ce qui avait eu lieu relativement à la prise des *canons* et des *drapeaux* par l'ennemi. Tout ce qui était contenu dans la proclamation, ou plutôt l'ordre du jour du roi à l'armée, était vrai. La bataille de Talavera n'avait été ni gagnée ni perdue; l'ennemi avait maintenu sa position, mais sans rien oser entreprendre contre nous. Trois jours après, il était en pleine retraite; onze jours plus tard, la bataille d'Almonacid délivrait Madrid et cette partie de l'Espagne. Par le fait, on peut donc dire que Joseph avait bien gagné la partie.

lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 19; et pendant ce temps j'ai celle du 22. 25 août 1809.

Il ne m'appartient pas de discuter les motifs qui ont déterminé Sa Majesté Catholique à ne pas continuer les opérations contre l'armée combinée espagnole, anglaise et portugaise, et je dois me conformer aux ordres qu'il plaît à Sa Majesté de me donner; mais, ainsi que j'ai eu l'honneur de le dire au roi dans mes dernières dépêches, malgré vos observations, je pense que c'était le moment d'agir avec vigueur; l'occasion était belle, et il est probable qu'il ne s'en présentera pas de sitôt une pareille. Il est fâcheux que d'autres considérations l'aient laissée échapper; il en résultera que la guerre d'Espagne durera peut-être quelques années de plus, tandis qu'il est vraisemblable qu'elle eût été très-avancée au printemps prochain, si la poursuite eût continué, et si, après avoir obligé les Anglais à se rembarquer, on eût marché sur l'Andalousie.

Vous observerez, Monsieur le maréchal, que l'intention de l'Empereur est que l'expédition du Portugal soit différée jusqu'au mois de février prochain. Son Excellence le ministre de la guerre m'a fait aussi l'honneur de me communiquer, à ce sujet, les vues de Sa Majesté; et j'ai eu ordre de faire connaître, dans un mémoire raisonné, quelles étaient mes vues et mes pensées sur les opérations qui peuvent être entreprises en Espagne dans le mois de septembre. Ma réponse a été conforme à tout ce que j'ai eu l'honneur d'écrire à Sa Majesté Catholique. Ainsi, mon opinion est faite; et, en me soumettant

aux ordres du roi, je ne puis la changer. Du reste, vous avez sans doute observé, Monsieur le maréchal, que lorsque l'Empereur a dit que dans le mois d'août il ne fallait rien entreprendre parce que la saison était trop défavorable, alors Sa Majesté ne comptait pas sur les événements qui ont eu lieu dans le même mois; et elle ne prévoyait pas que nous aurions occasion de détruire une armée anglaise avant qu'elle se fût rembarquée, et qu'on pourrait conquérir l'Andalousie en continuant l'opération (1).

C'est un malheur sans doute que quelquefois les communications soient menacées et souvent même interceptées; mais si on veut les garder toutes, l'armée impériale qui est en Espagne ne sera pas pour cela suffisante. D'ailleurs, tant qu'il y aura des masses en campagne, les partis d'insurgés seront encouragés, et avec 100 mille hommes de plus on ne pourra s'en préserver.

Vous me dites que l'administration a besoin de réorganiser ses moyens. Cela ne peut être une objection sérieuse; car depuis que je suis en Espagne, je n'ai pu recevoir le moindre secours d'elle, et aujourd'hui je n'y compte en aucune manière.

Si l'expédition du Portugal doit avoir lieu (et certes je suis bien loin d'ambitionner d'en être chargé), ce n'est pas en hiver qu'on doit la faire, mais

(1) Cette armée anglaise aurait pu être détruite sans doute, mais sur les bords du Tage, quelques jours plus tôt, si le duc de Dalmatie eût exécuté les ordres du roi en marchant avec rapidité sur Placencia. En ce moment il était trop tard, ainsi qu'on le verra au livre suivant.

bien à la fin de l'été, lorsque les rivières sont presque à sec, et qu'on peut les passer partout sans équipages ni pont. Lorsque les pluies sont tombées, chaque rivière, chaque ruisseau forme des obstacles difficiles à surmonter ; et c'est une affaire sérieuse que de franchir un de ces obstacles dans un pays qui est sillonné en tant de sens par tant de courants d'eau. D'ailleurs, en la différant jusqu'au mois de février, ne laissera-t-on pas aux ennemis le temps de se remettre, de reprendre des positions, et de réorganiser tous leurs moyens ? Je le répète, lorsque l'Empereur a daigné annoncer son intention, Sa Majesté ne comptait pas sur ce qui s'est passé en Espagne dans le mois d'août. J'en suis si persuadé, que je ne doute pas que l'Empereur ne désapprouve l'inactivité actuelle des quatre corps d'armée qui étaient réunis sur le Tage.

J'ai demandé de la cavalerie ; elle m'était nécessaire, et il me paraissait que, sans inconvénient, on pouvait en retirer des 1er et 4e corps, qui, de quelque temps, n'auront pas de l'ennemi devant eux (1). Je me suis privé de la division Lorge en faveur des 5e et 6e corps, qui n'en avaient pas suffisamment. Si cette division m'était rendue ou qu'elle fût remplacée, je pourrais me suffire.

Du reste, et c'est à cette observation que peut-être j'aurais dû borner ma lettre, j'obéirai, quelque ordre de service que Sa Majesté Catholique juge à propos de me donner ; et ici se terminent mes représentations.

(1) Le duc de Dalmatie était dans l'erreur, ainsi qu'on le verra plus loin.

Je vous prie de rendre compte au roi que j'ai fait occuper Coria-Moralego. J'ai envoyé des postes sur Zarza-la-Mayor et Ciclovin. Il paraît constant que l'armée portugaise et anglaise a entièrement repassé la frontière sur la rive droite du Tage; qu'elle va se former à Castel-Branco, et que Wellesley va se rejoindre à elle par Abrantès (1).

P. S. Les menaces de la Romana et l'annonce du corps considérable de troupes pour l'Aragon, dont parle le général Suchet, partant de la même source, tout avait été mis en mouvement lors de l'entrée des Anglais en Espagne; aujourd'hui qu'ils sont partis, tout rentrera dans l'ordre accoutumé, et la Romana se gardera bien de descendre des montagnes.»

Jos. à Nap. Madrid, 27 août 1809.

Sire, j'attends à chaque instant la nouvelle de la reddition de Girone. L'armée de la Catalogne pourra alors s'avancer sur l'Èbre; par là l'Aragon se trouverait assuré, Valence menacée, la gauche de l'armée appuyée, et il nous sera possible de chasser la junte de Séville et les Anglais du Portugal; jusque-là, toute entreprise de ce genre paraît contre les plus simples notions du bon sens. Votre Majesté a ajourné l'expédition du Portugal au mois de février. *Le maréchal Soult voudrait aller en Portugal; mais personne ici ne partage cette opinion, surtout dans l'incertitude où nous sommes sur les affaires politiques générales, qui ne permettent peut-être pas plus que celles d'Espagne que nous nous enfon-*

(1) On ne pouvait être plus mal informé des mouvements de l'ennemi.

cions au midi, tandis que rien encore n'est terminé au nord. Je ne saurais donc envoyer à Votre Majesté ni à son ministre aucun plan général d'opérations, puisqu'elles doivent dépendre d'événements que j'ignore. L'armée impériale est beaucoup diminuée depuis le départ de Votre Majesté. Nous avons perdu beaucoup de chevaux, et nous ne pouvons pas les remplacer dans le pays où il n'y en a pas. Mon armée est restée dans le néant : outre les difficultés politiques du moment, elle est arrêtée dans sa formation par le manque absolu d'argent, qui ne me permet pas de payer exactement le peu de troupes que j'ai levées jusqu'ici.

Le maréchal Ney continue à ne point obéir ni au maréchal Soult, ni même à moi. Votre Majesté conçoit que cet état de choses ne peut durer. J'ai fait arrêter à Vittoria un convoi d'argenterie d'église, expédié de la Galice par des Français porteurs de lettres de recommandation. La Galice et la Castille ont ainsi été dépouillées. Votre Majesté ferait bien d'ordonner la vérification et l'arrestation de tous les convois qui arrivent en France.

Les insurrections de la Galice et celles de la Castille sont dues en *partie* à l'exaspération dans laquelle on a mis les habitants du pays. Votre Majesté sait que je n'ai sur les troupes que l'autorité qu'elle me donne. *Lorsqu'un maréchal ne m'obéit pas, que Votre Majesté le sait et qu'elle permet qu'il continue de commander son corps, il ne me reste plus d'autre parti à prendre que de marcher sur lui avec les troupes qui voudront m'obéir, ou à*

souffrir l'ignominie et la désorganisation de l'armée; ou à supplier Votre Majesté de donner le commandement de ses troupes à un homme autre que moi; et comme la royauté tout entière de l'Espagne est aujourd'hui dans le commandement de l'armée française, je supplie alors Votre Majesté d'accepter ma renonciation formelle au trône d'Espagne. Je désire qu'elle se persuade bien que, quel que soit le parti qu'elle prenne, je serai toujours, tant que je vivrai, n'importe où et dans quelle situation, son ami et son frère le plus affectionné. »

Joseph à Victor. Madrid, 27 août 1809.

« J'ai reçu, Monsieur le duc, votre lettre de Daymel du 20, avec le rapport du chef d'état-major du 1er corps, en date de Talavera du 10. Vous me proposez d'approuver ce rapport: rien ne pouvait plus m'étonner après l'avoir lu, que la proposition que vous me faites d'approuver une diatribe astucieuse des relations que vous avez eues avec moi depuis la bataille de Medellin jusqu'à celle de Talavera. Il faut qu'on vous ait donné une idée bien étrange de mon caractère, ou que vous vous en soyez imposé à vous-même, en dénaturant complétement les motifs des procédés que j'ai toujours eus avec vous dans tous les événements. Le ton de ce rapport est celui d'un homme qui, mécontent de ne commander que le plus beau corps de l'armée, s'efforce de prouver que s'il eût eu la pensée de toutes les opérations, les affaires eussent été bien; qu'elles ont été mal sous mon commandement, parce qu'il n'a pas plu à l'Empereur de me mettre sous ses ordres. Comme vous

vous êtes mépris sur la nature des rapports que j'ai eus avec vous, monsieur le Maréchal, vous trouverez tout simple que je ne vous taise plus aucune vérité.

Je ne parle pas du passage du Tage, des ponts brûlés, etc.; je viens à Talavera. Vous dénaturez tous les faits; vous mettez en déroute le 4e corps, qui a rivalisé avec le 1er; vous faites retirer la réserve, qui n'a fait dans le jour qu'un mouvement de flanc commandé par les circonstances. Vous prétendez que vous avez été obligé de vous retirer, pour suivre le mouvement du 4e et de la réserve le 29 au matin; vous oubliez la lettre que je vous écrivis dans la nuit, et vous ignorez que tout le monde était retiré de chez moi et reposait, lorsque l'arrivée du 4e corps m'apprit votre départ. Vous ignorez que le général Milhaud était entré dans les premières maisons de Talavera, où il n'avait rencontré personne; que plusieurs officiers étaient entrés dans la ville, abandonnée et solitaire; vous ignorez que dans le jour mon intention était toujours de repasser l'Alberche, mais que je voulais reconnaître l'ennemi dans la matinée.

Lorsque je vous vis dans votre ancienne position de Cazalejas le matin du 29, je savais tout cela; je ne vous le dis pas : je témoignai, au contraire, ma satisfaction pour la conduite énergique que vous aviez tenue dans la journée du 28. Je prétendais vous consoler de ce que vous n'aviez pu enlever le plateau que je m'étais décidé à faire attaquer, vous, Monsieur le maréchal, m'ayant dit à plusieurs reprises : « Il faudrait renoncer à faire la guerre si, avec

le 1er corps, je n'enlevais pas cette position. » Je vous savais gré des efforts que vous fîtes pour cela, du dévouement personnel avec lequel vous ralliâtes vous-même quelques troupes, qui eurent besoin, pendant quelques secondes, de votre voix et de votre présence pour se rappeler qu'elles étaient du 1er corps et de l'armée impériale. Il m'en coûte plus que vous ne le pensez, Monsieur le maréchal, de ne pouvoir plus persister dans ces nobles ménagements.

Dans un moment heureux où mon but était rempli ; où 80 mille ennemis avaient été découragés au point de ne plus oser faire aucun mouvement ; où je sentais que votre corps, trop faible quatre jours auparavant pour contenir l'ennemi dans cette même position, était devenu, par suite de la bataille de Talavera, assez imposant pour l'arrêter, tandis qu'avec le reste de l'armée j'allais sauver Tolède, Madrid, battre Vénégas, et donner le temps au duc de Dalmatie d'arriver sur les derrières des Anglais ; dans cet état de choses, Monsieur le maréchal, je ne dus vous témoigner que mon contentement. Je ne me serais jamais souvenu, si vous ne me forciez à vous en parler pour vous tirer d'erreur sur l'opinion que vous vous êtes formée de moi, que le plateau de Talavera a été mal attaqué par vous trois fois : le 27 au soir, et le 28 au matin avec trop peu de monde. Le 28, je vous avais donné l'ordre de faire attaquer par trois brigades à la fois, tandis que les trois autres brigades seraient restées en réserve : il n'en fut pas ainsi.

Plusieurs officiers, entre autres un aide de camp du général Latour-Maubourg, envoyés près de moi par vous, Monsieur le duc, dans la nuit du 28 au 29, m'ont dit, devant tout l'état-major de l'armée, que l'ennemi tournait votre droite; qu'il cherchait aussi à se porter sur la gauche du 4e corps. D'autres officiers me firent, en votre nom, d'autres rapports contradictoires; et ce fut alors que je me décidai à vous écrire moi-même pour vous demander un rapport écrit, et qu'en attendant je donnai l'ordre à tout le monde de prendre du repos, de rester dans ses positions, et d'attendre de nouveaux ordres au jour. Mais je m'aperçois, Monsieur le maréchal, que j'entre dans des détails inutiles; et je me hâte de finir cette lettre, trop longue pour vous et pour moi, en vous déclarant franchement que je regarde le rapport que vous m'avez adressé comme plein de faits erronés. Il paraît que mon commandement vous pèse beaucoup; je ne dois pas vous taire que je désire aussi vivement que vous, Monsieur le maréchal, qu'il plaise à Sa Majesté Impériale et Royale de vous donner une autre destination (1). »

« Monsieur le général Clarke, je vois dans les journaux plus de nouvelles d'Espagne que je n'en ai; il paraîtrait qu'il y a eu des courriers du roi interceptés. Napoléon à Clarke. Schœnbrunn, 29 août 1809.

Écrivez au roi que s'il peut se passer du maré-

(1) Cette lettre très-importante est au onzième volume du *Consulat et de l'Empire*, de M. Thiers. De plus on y trouve la réponse, article par article, du maréchal Victor pour justifier sa conduite, et son rapport sur la bataille de Talavera. Nous renvoyons nos lecteurs à ces importants documents.

chal Ney, il n'a qu'à l'envoyer en France, où il sera utile. »

Joseph à Jourdan. Madrid, 29 août 1809.

« Monsieur le maréchal, je vous renvoie le projet, qui me paraît très-bien, avec trois ou quatre notes que je vous prie d'insérer, si vous les approuvez.

Je désire que vous m'envoyiez une première copie le plus tôt possible; il me tarde d'en faire l'envoi direct à l'Empereur.

Il n'y a pas eu deux opinions sur le mouvement des armées : il n'est donc rien changé au système auquel je m'étais arrêté, surtout depuis que je connais que l'intention de l'Empereur est de ne point penser au Portugal avant le mois de février.

Je vous envoie des dépêches du maréchal Ney qui appuient le système adopté.

Je vous renvoie la lettre du chef d'état-major du 1er corps. Placez ailleurs, comme il le désire, la division polonaise. Je voudrais envoyer le général Sébastiani ou un de ses généraux à Siguenza et à Molina, mettre à la raison les insurgés, lever une forte contribution, enlever les chefs les plus mutins, et s'en revenir.

Il faudrait donc placer les Polonais de manière à ce qu'ils puissent remplacer les troupes qui seront destinées à ces expéditions. »

Jourdan au ministre. Madrid, 29 août 1809.

« Excellence, par ma lettre en date d'hier, j'ai eu l'honneur d'adresser à Votre Excellence copie de deux lettres du maréchal duc de Dalmatie, en date du 23 et du 25 courant. Votre Excellence trouvera ci-joint, sous le n° 1, copie de la réponse que j'ai

faite aujourd'hui à ce maréchal par ordre du roi; elle y verra que Sa Majesté ne juge pas à propos de porter l'armée ni en Portugal ni en Andalousie, sans de nouveaux ordres de Sa Majesté l'Empereur. Je puis affirmer à Votre Excellence qu'il n'y a ici qu'une opinion à cet égard. L'artillerie de l'armée a le plus grand besoin de réparation et de chevaux de train. Le pays n'offre aucune ressource en moyens de transport; les chaleurs y sont excessives dans ce moment; la troupe a le plus grand besoin de repos. Il est très-instant de remonter la cavalerie; les convois de munitions n'arrivent pas. Jamais l'esprit d'insurrection ne s'est si généralement manifesté en Espagne; le roi ne perçoit aucun revenu public, et se trouve dans le plus grand embarras sous le rapport des finances; les communications avec la France n'ont jamais été aussi dangereuses; enfin, l'opinion générale est que ce serait compromettre l'armée de l'Empereur, que de s'enfoncer en Portugal dans l'état où elle se trouve, et dans celui où sont les affaires d'Espagne. Si l'ennemi débouche, il sera battu, car les divers corps d'armée sont disposés de manière à être promptement réunis; mais il est peu probable que les Anglais reprennent de sitôt l'offensive, et, sans leur secours, les armées espagnoles ne peuvent rien entreprendre.

Votre Excellence trouvera, sous le n° 2 et le n° 3, copie de deux lettres du maréchal duc d'Elchingen, l'une en date du 18, et l'autre en date du 24 courant. Votre Excellence y verra que ce maréchal partage aussi l'opinion du roi sur le danger de porter

dans ce moment l'armée en Portugal. Sous le n° 4, Votre Excellence trouvera copie de la réponse que j'ai faite à ce maréchal par ordre du roi. Sous les n°s 5 et 6, Votre Excellence trouvera copie de deux lettres de M. le général Kellermann, en date du 26; et, sous le n° 7, copie de ma réponse. Votre Excellence verra que les communications deviennent tous les jours plus difficiles : cependant, Sa Majesté espère un heureux résultat de la marche de M. le général Thiébault avec une colonne de plus de 2 mille hommes. Elle espère aussi que le duc d'Elchingen fera les dispositions nécessaires pour arrêter la Romana, tandis qu'il mettra à même M. le général Kellermann de rappeler les troupes qu'il a à Toro, Zamora, et sur l'Elsa, afin de les employer à maintenir les communications.

Sous le n° 8, Votre Excellence trouvera copie d'une lettre de M. le général Sémélé, qui vous fera connaître que le 1er corps, comme les autres, a besoin de repos et son artillerie de réparations. Le roi a donné ordre que la brigade polonaise se rapprochât d'Aranjuez, pour cantonner sur la rive droite du Tage. Le général Sébastiani a reçu ordre de réunir toute sa division, un régiment de dragons et six pièces de canon à Guadalaxara; après quoi cette division se mettra en marche pour disperser les rassemblements qui se sont formés à Siguenza et Molina, enlever les chefs et établir de fortes contributions, et ramener des bestiaux pour la nourriture de l'armée, et des mulets pour l'artillerie.

J'écris à Votre Excellence de mon lit, où je suis

depuis deux jours. Je suis tourmenté par des maux de nerfs, des coliques d'estomac et des douleurs de reins. Je crains à tout instant d'être obligé de cesser mon service. Je ne puis que répéter à Votre Excellence que j'ai le plus grand besoin de repos, et que mes forces physiques et morales sont tellement affaiblies, que je suis réellement hors d'état de bien remplir les fonctions importantes que Sa Majesté Impériale et Royale a daigné me confier. »

« Sire, j'ai l'honneur d'adresser à Votre Majesté le rapport de M. le maréchal Jourdan sur les opérations de l'armée de Votre Majesté, depuis le 23 juillet jusqu'au 15 août. **Jos. à Nap. Madrid, 30 août 1809.**

J'ai chargé un officier de porter le double de ce rapport à Votre Majesté; mais il est probable que cette copie, portée par l'estafette, arrivera la première. L'officier porte aussi à Votre Majesté le rapport du maréchal Victor, que Votre Majesté ne lira pas sans peine; il est difficile de concevoir l'aveugle passion qui l'a dicté. J'ai été forcé, par le sentiment de mon honneur et de celui de l'armée, de lui faire la réponse ci-jointe. Si Votre Majesté éprouve quelque plaisir des succès qui ont couronné ses armes en Espagne et de mes efforts pour y contribuer, je lui demande en grâce, au nom de ses intérêts les plus chers, de donner une destination en Allemagne, ou en France, ou en Italie, au maréchal Victor, et même au maréchal Ney. Ce dernier n'obéit ni au maréchal Soult, ni à moi.

Je suis occupé à faire rétablir les communica-

tions; nous avons perdu plusieurs estafettes : deux venant de France et trois y allant. Les dernières portaient à Votre Majesté mes dépêches après les affaires de Talavera et d'Almonacid. L'ennemi n'y aura appris que ses désastres. Je n'ose pas confier à l'estafette le rapport du maréchal Victor (1).

Je renouvelle ma demande à Votre Majesté, pour qu'elle daigne me permettre de prendre pour ma garde 20 hommes par régiment; elle est fort affaiblie.

Le général Stroltz, mon aide de camp, a eu le bonheur de commander la brigade qui a fait prisonnier le 23e régiment de cavalerie anglaise. Je prie Votre Majesté de le nommer officier de la Légion d'honneur; il est déjà légionnaire : c'est une récompense qu'il regarde comme au-dessus de tout ce que je pourrai faire pour lui. C'est le même officier que Votre Majesté chargea d'une reconnaissance en arrivant à Vittoria, et qui, en ayant rendu compte à Votre Majesté à Burgos, mérita qu'elle me dît : « Voilà un officier de la bonne roche. » Il l'a prouvé au combat d'Alcabon, à Talavera, et à Almonacid. »

Soult à Jourdan. Placencia, 30 août 1809.

« Monsieur le maréchal, j'ai l'honneur de vous prier de rendre compte au roi que l'armée anglo-portugaise, commandée par Beresford, a entièrement repassé la frontière du Portugal. Le 26, 6,000 hommes portugais étaient encore à Zarza-la-Mayor; mes reconnaissances joignirent leur arrière-garde au moment où elle exécutait son mouvement sur Salvatiera. Il y eut quelques coups de fusil d'échan-

(1) Ce rapport est dans le bel ouvrage de M. Thiers.

gés, mais sans résultat. D'après tous les rapports, cette armée, qui a été jointe par quelques corps d'infanterie de l'armée de Wellesley, se concentre aux environs de Castel-Branco, et doit avoir son avant-garde à Idahna-a-Nova. Mes reconnaissances ont aussi été au delà de Gata, sur la route de Ciudad-Rodrigo : plusieurs paysans que l'on a questionnés assurent que le reste de l'armée de Wellesley a dû arriver le 27 à Badajos, et que l'armée espagnole de Cuesta, actuellement commandée par le nommé Laquilla, est campée à Deleytosa, où elle fournit des détachements sur le Tage, et jusqu'à Valde-Canas, vers le pont de l'Arzobispo.

J'ai envoyé un parlementaire à l'ennemi pour proposer l'échange de M. le général Franceschi, de M. Anthoine, et de quelques autres officiers. Par son retour, nous aurons sans doute des renseignements plus positifs.

P. S. Je n'ai point de nouvelles du maréchal duc d'Elchingen depuis son départ de Placencia. Je mets ci-joint une lettre à son adresse, que j'ai l'honneur de vous prier de faire parvenir.

Le parlementaire que j'avais envoyé a été jusqu'à Salvatiera, où il a trouvé l'avant-garde ennemie ; il n'a pu se faire entendre, ni remettre sa lettre ; je la fais passer aux avant-postes du maréchal duc de Trévise. L'officier rapporte que, d'après le dire des habitants et de quelques prisonniers qu'il a ramenés, la partie de l'armée de Wellesley qui a été par Badajos consiste en malades et blessés, l'artillerie, les bagages et quelques milliers d'hommes ;

le surplus longe le Tage, et a en partie passé ce fleuve à Alcantara; le restant doit le passer à Abrantès, pour se réunir à l'armée de Beresford sur Castel-Branco. Le bruit se répand dans le pays que les Anglais doivent se rembarquer (1). »

Jos. à Nap. Madrid, 31 août 1809.

« Sire, je me détermine à envoyer auprès de Votre Majesté le général Franceschi, qui a servi avec beaucoup de zèle, et qui mérite les bontés de Votre Majesté.

Il est très-ancien général de brigade. Votre Majesté saura par lui tout ce qui peut intéresser son service ou son intérêt en Espagne : je l'ai mis au fait de tout; il a de l'intelligence et de la discrétion.

Le plan des opérations futures est évidemment subordonné aux événements qui se passent sous les yeux de Votre Majesté. La paix ou la guerre avec l'Autriche, le plus ou le moins d'efforts que les Anglais feront en Espagne, doivent nécessairement influer sur nos opérations. Jusqu'à ce qu'il y ait un parti définitif d'adopté, je pense, Sire, qu'il n'est pas convenable de s'enfoncer en Portugal, ni en Andalousie; il faut que Girone soit pris, et que l'armée de Catalogne, portée sur l'Èbre, menace Valence et flanque la gauche de l'armée qui fera l'expédition de l'Andalousie; il faut que les communications avec la France soient protégées par un corps de 15 à 20 mille hommes. J'estime que les troupes ac-

(1) Presque tous ces renseignements donnés par le duc de Dalmatie sur l'armée anglaise étaient faux; le maréchal avait été induit en erreur.

tuellement existantes sont nécessaires pour contenir et conquérir l'Espagne sur les armées insurgées; mais il nous manque toutes celles qui seraient jugées nécessaires pour conquérir le Portugal. Le nombre ne peut en être déterminé que par celui des troupes anglaises et portugaises qui seront chargées de la défense du Portugal.

J'envoie à Votre Majesté le rapport du maréchal Jourdan, qui porte tous les caractères de la vérité; celui du maréchal Victor, évidemment faux et calomnieux; ma réponse à ce rapport. Je supplie Votre Majesté de donner une destination hors de l'Espagne au maréchal Victor, et même au maréchal Ney; il n'a jamais voulu obéir au maréchal Soult; il s'est aussi refusé à exécuter les ordres que je lui ai adressés. Votre Majesté sent que je ne peux répondre de rien, si les généraux n'obéissent pas; il est impossible aujourd'hui que ces deux maréchaux, qui pourront être utiles ailleurs, puissent continuer à servir ici sans de graves inconvénients.

Ma garde se fond tous les jours. Je prie Votre Majesté de m'autoriser à prendre dans chaque régiment français 20 hommes de bonne volonté, au choix des colonels. »

Le ministre à Napoléon. Paris, 1er sept. 1809.

« Conformément aux ordres que Votre Majesté m'a adressés par sa dépêche du 25 août, j'ai écrit sans différer au roi d'Espagne de la manière qu'elle me prescrivait, et j'ai fait connaître en outre à M. le maréchal Jourdan le mécontentement de Votre Majesté sur les comptes qui lui ont été rendus de

la bataille de Talavera. Le rapport du général Senarmont sur la même affaire, qui a été transmis à Votre Majesté le 27 août, l'aura sans doute mieux satisfaite. Son récit est loin de s'accorder avec ceux qui me sont parvenus auparavant; mais celui-ci porte un caractère d'exactitude et de simplicité qui paraît préférable; c'est la relation qui donne l'idée la plus claire de la position de l'ennemi et du terrain qu'il occupait. Votre Majesté y aura remarqué sans doute que la perte de l'artillerie dans la bataille est bien loin d'être aussi considérable que le porte la relation anglaise. On ne trouve en effet, dans l'état détaillé des pertes du matériel de l'artillerie, que 2 pièces de 8 dont tous les chevaux ont été tués, et qu'on a été forcé d'abandonner; une pièce a éclaté, sans qu'on voie si elle a pu être emmenée, et deux caissons ont été perdus. Il y a loin de cela au rapport fait par les Anglais; et si ce dernier avait quelque fondement, il faudrait que ce fût par l'effet du mouvement de retraite qui se termina dans la nuit du 28 au 29, mais que le général anglais avoue lui-même s'être faite en bon ordre, et qui, dès lors, ne paraît pas avoir dû occasionner d'aussi grandes pertes. Votre Majesté trouvera ci-joint un nouveau rapport du général Senarmont sur la bataille d'Almonacid, livrée le 11 août à l'armée de Vénégas, et sur laquelle j'ai envoyé le 24 un rapport du général Sébastiani. J'ai remarqué entre ces deux rapports quelques différences qui n'échapperont pas à Votre Majesté. Il en existe surtout une très-grande entre les résultats de cette affaire, tels qu'ils sont

indiqués par le général Sébastiani, et ceux que donne le général Senarmont. Le premier annonce 35 bouches à feu, 100 caissons, 200 voitures, pris à l'ennemi; ce dernier rend compte de 16 bouches à feu, 31 caissons et 20 voitures du pays dont nous nous sommes emparés. Le premier rapport est du 14, le second est du 20 août, et paraît devoir être adopté comme le plus certain.

Votre Majesté trouvera ci-joint copie d'une lettre du général Suchet, en date du 19 août. Les choses paraissent être restées dans l'Aragon sur le pied où elles se trouvaient lors de ses précédents rapports : des bandes d'insurgés toujours repoussées avec succès par nos troupes, et toujours prêtes à se montrer de nouveau lorsqu'elles croient pouvoir se soustraire à nos poursuites; Blake, occupé à réunir les débris de son armée, qu'on élève aujourd'hui à 30 mille hommes avec 40 pièces de canon, paraît toujours sur le point d'agir, et ne peut y parvenir. Telles sont les principales circonstances de notre position en Aragon. Le général Suchet a profité du repos que lui a laissé l'ennemi pour ravitailler Jaca, et faire poursuivre avec vigueur les bandes qui le cernent et l'inquiètent sans cesse. Cette opération terminée, on peut espérer de poursuivre l'exécution des ordres de Votre Majesté, qui veut, après la prise de Girone, qu'on s'occupe du siége de Lérida. »

Joseph au ministre de

« M. le général Franceschi, que j'envoie à l'Empereur, vous donnera tous les renseignements que

la guerre. Madrid, 1er sept. 1809.

Votre Excellence pourra désirer sur l'armée d'Espagne.

Je ne pense pas qu'il soit possible d'avoir un plan fixe d'opérations ultérieures avant de connaître les événements de l'Allemagne, et de connaître quels seront les efforts que feront les Anglais.

Je crois, Monsieur le comte, que nous ne devons pas nous enfoncer dans le midi avant de savoir l'armée de Catalogne sur l'Èbre, et Valence menacée. Les communications sont dès aujourd'hui très-peu sûres avec la France. Nous éprouvons une grande pénurie de bestiaux pour la nourriture des troupes : autrefois Madrid même les tirait de France.

Nous ne pouvons pas trouver dans le pays les moyens de transport qui nous manquent.

La cavalerie se fond à vue d'œil ; il serait bon que les dépôts envoyassent quelques hommes montés. Les ennemis en ont beaucoup.

Je vous prie, Monsieur le comte, d'agréer mon constant et sincère attachement. »

Nap. à Jos. Schœnbrunn, 2 septemb. 1809.

« Mon frère, j'ai reçu la lettre que vous m'avez écrite pour ma fête. Je vous remercie de ce que vous m'y dites à cette occasion. »

Jourdan à Ney. 2 septemb. 1809.

« Monsieur le maréchal, j'ai reçu votre lettre du 26 courant, et je l'ai mise sous les yeux du roi.

Sa Majesté me charge d'avoir l'honneur de vous dire qu'elle ne pense pas que M. le maréchal duc de Dalmatie doive quitter Placencia, au moins quant à présent ; elle pense que la présence de ce corps est

nécessaire dans la position qu'il occupe pour observer le Portugal, et pour donner au 5e corps la facilité de rester entre le Tage et le Tiétar; car il est probable que si la province de Placencia était évacuée, le 5e corps serait bientôt obligé de se reployer sur Talavera. Le roi pense également que tant que l'armée anglaise ne se portera pas du côté d'Almeida ou dans la Galice, le corps que vous commandez sera suffisant pour contenir la Romana.

Le général Kellermann a rendu compte au roi que l'ennemi a fait des mouvements du côté de Cervera, que ce poste a été évacué ainsi que celui d'Aquilas, ce qui fait présumer à Sa Majesté que quelques corps sortis des Asturies cherchent à agir contre Santander. En conséquence, le roi vient de m'ordonner d'écrire au général Kellermann qu'il devait rappeler les troupes qu'il a sur l'Esla, réunir tous ses moyens et agir de concert avec le général Bonnet, pour rejeter dans les Asturies tout ce qui pourrait en être sorti.

Sa Majesté, en m'ordonnant de vous communiquer les ordres que je viens d'adresser au général Kellermann, me charge de vous dire que vous devez disposer vos troupes de manière à attaquer tout ce qui chercherait à passer l'Esla. Le général Kellermann est chargé de faire appuyer vos dispositions par une brigade de dragons. Le roi pense qu'en manœuvrant avec le 6e corps, vous serez en état de couvrir la Vieille-Castille, tandis que le général Kellermann couvrira Santander et maintiendra les communications. Le roi désire que vous lui fassiez

connaître les dispositions que vous aurez faites pour l'exécuter. »

Napoléon. à Clarke. Schœnbrunn, 4 septemb. 1809.

« Monsieur le général Clarke, j'ai vu dans le *Moniteur* les détails que vous y avez fait insérer sur les affaires d'Espagne ; ils ne sont pas suffisants : cette manière d'instruire le public ne peut pas contrebalancer les immenses relations des Anglais. Il faut donc mettre les différentes lettres des généraux, en effaçant tout ce qui n'est que pour le gouvernement ; par exemple, il y a des lettres du duc de Dalmatie, du duc de Trévise et du général Sébastiani, qui sont bonnes à être publiées. Demandez au duc de Bellune le compte qu'il doit envoyer de ses opérations. Vous devez aussi faire connaître au général Senarmont qu'il n'a pas bien fait le compte de son artillerie ; que les Anglais en ont pris plus qu'il ne dit ; que je trouve bon qu'on mette dans les journaux ce qu'on veut, mais que lorsqu'on m'écrit, j'entends qu'on me dise la vérité sur mes affaires. Recommandez en Espagne que l'on ait sur la rive gauche du Tage des têtes de pont fortes, et à l'abri d'un coup de main. Les renseignements que j'ai ne sont pas assez précis, assez clairs, assez vrais pour que je puisse donner des ordres. Demandez au général Sébastiani l'état de tout ce que ces corps ont perdu, pareil à celui qu'a envoyé le duc de Bellune. »

Jourdan à Soult. Madrid, 5 sept. 1809.

« Monsieur le maréchal, j'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 1er courant ; je l'ai mise sous les yeux du roi. Si le rapport

du général Heudelet est exact, il est probable que nous aurons sous peu affaire avec les Anglais; car ils ne seraient pas restés à Truxillo, pays ruiné et où ils doivent souffrir beaucoup, s'ils n'avaient pas le projet d'entreprendre quelque chose. Sa Majesté désire donc que vous employiez tous les moyens que vous jugerez propres à vérifier ce rapport. En attendant, elle m'a expressément ordonné de vous recommander de bien veiller à ce que l'ennemi ne puisse, dans aucun cas, s'opposer à votre réunion au 5e corps, sur qui le 1er et le 4e se dirigeraient également au besoin.

J'ai l'honneur de vous prévenir que le Tiétar, qui peut-être dans le moment actuel est à sec, est rarement guéable dans la saison des pluies. Nous avons besoin ici de bateaux propres à établir un pont, mais nous n'avons pas un seul cheval pour les faire traîner. Je vais cependant fixer l'attention du roi sur cet objet important, et je m'empresserai de vous faire connaître les dispositions qui seront prises. Je sais qu'il y a un pont sur le Tiétar, près d'Aronas; mais je crois que les routes ne sont pas praticables pour l'artillerie; vous pourriez prendre des renseignements à ce sujet.

J'ai communiqué à M. l'intendant général de l'armée la partie de votre lettre relative à votre situation sous le rapport des subsistances, et je lui ai mandé que l'intention du roi était qu'il fît tout ce qu'il était possible de faire pour venir à votre secours; mais ici, comme de votre côté, le service des subsistances est entravé par le défaut de moyens

de transport. Nous sommes partout dans une pénurie effrayante à cet égard : les chevaux et les mulets ont été gaspillés par l'armée, ou enlevés par les brigands, ou soustraits par les propriétaires, qui les ont menés dans les montagnes ou dans les provinces occupées par l'ennemi. Sans cette difficulté, on aurait du pain tant qu'on voudrait. A l'égard des bestiaux pour la boucherie, nous sommes ici dans la disette, et vous vous en procurerez plus facilement que nous dans les montagnes qui vous avoisinent.

Je viens d'écrire à M. le général Hugo, gouverneur de la province d'Avila, de tâcher de diriger sur Placencia quelques convois de denrées : il le fera, si cela n'est pas absolument impraticable. »

Soult à Jourdan. Placencia, 6 sept.

« Monsieur le maréchal, j'ai l'honneur de vous prier de rendre compte à Sa Majesté Catholique que, selon les apparences, les armées ennemies ne tarderont pas à reprendre l'offensive. Voici sur quoi je fonde cette opinion :

Le mouvement de 6 mille Anglais (8 mille d'après de nouveaux rapports), dont j'ai parlé dans ma lettre du 1er de ce mois, s'est confirmé. Cette colonne, qui faisait partie de l'armée de Beresford, s'est retirée avec elle jusqu'à Castel-Branco; là, elle s'est détachée, a passé le Tage à Herrera, et s'est ensuite dirigée sur Truxillo, où elle a dû joindre ces jours-ci l'armée de Wellesley, qui paraît toujours être dans cette partie, et laquelle a seulement envoyé ses malades et ses blessés, ainsi que les autres embarras, à Badajos.

L'armée de Beresford paraît n'être en ce moment composée que de troupes portugaises; un émissaire que j'ai envoyé à Castel-Branco affirme qu'elle est au moins de 30 mille hommes, et qu'on en attend 4 mille autres, dont la plupart de cavalerie, de Lisbonne. Cette armée, qui s'était presque en entier concentrée aux environs de Castel-Branco, a, depuis le 4 de ce mois, reporté une forte avant-garde à Salvatiera, Zébreira et Segura.

Le même jour, un parti de cavalerie et d'infanterie espagnole, qui a passé le Tage à un gué au-dessous de Garovillas, est venu attaquer un poste que j'avais à Torre-Joucillo, et il y a eu quelques hommes de tués; plusieurs autres partis se sont aussi montrés entre le Tage et l'Alagon.

Un émissaire que j'ai envoyé sur Truxillo a confirmé la présence des Anglais dans cette partie, et a dit avoir vu passer huit grandes barques sur des haquets, traînés chacun par 6 paires de mules. Ce transport suivait la route de Truxillo à Almaraz, et il a été arrêté à Casas del Puerto de Miravete.

Le bruit se répand parmi les habitants, et les émissaires le confirment, que très-incessamment les armées ennemies agiront offensivement. On dit que Cuesta est revenu à son armée.

Ces diverses données, qui certainement ne sont pas sans fondement, porteront, je n'en doute pas, Sa Majesté à prendre des dispositions. En attendant ses ordres, je me tiens prêt à bien recevoir l'ennemi, s'il se présente; mais j'ai l'honneur de vous prier de dire au roi que le manque de subsis-

tances et de transports m'empêchera de tenir longtemps position sur le même point. Dans deux ou trois jours, j'aurai fini de moissonner les champs aux environs de Placencia, et alors, si je ne reçois pas de secours, j'éprouverai la plus grande disette, ou pour faire vivre la troupe je serai obligé de la porter où je pourrai trouver des subsistances, étant dans une impossibilité absolue d'envoyer aucuns transports pour les chercher.

Je rappellerai aussi à Votre Excellence les représentations que j'ai eu l'avantage de lui faire au sujet de la cavalerie. Si les opérations recommencent, je ne puis suffire avec celle que j'ai ; et il est même urgent de remplacer une partie des régiments qui sont actuellement au 2ᵉ corps. Sa Majesté Catholique en ordonnera ce qu'elle jugera à propos; mais si mes observations ne sont pas accueillies, bientôt je ne pourrai balancer les forces de l'ennemi.

P. S. Je manque de souliers, de pantalons de drap, et de capotes. Ce que je fis acheter en arrivant sur le Duero est en partie usé; il y a des régiments dont les soldats sont obligés d'envelopper leurs pieds avec des peaux de bêtes qu'on dépouille. Il est inouï que rien de ce que j'ai demandé à l'administration depuis le 1ᵉʳ juin ne m'est encore arrivé.

Je n'ai encore rien reçu de M. le maréchal duc d'Elchingen depuis qu'il est parti de Placencia. »

Ordre de Napoléon, « Monsieur le général Clarke, je vois, dans une lettre du *général* Jourdan, que vous lui avez écrit

qu'il ne fallait rien entreprendre en Espagne jusqu'en février. Schœnbrunn, 7 sept. 1809.

Je vous avais mandé qu'il ne fallait rien entreprendre jusqu'à la fin des chaleurs. Or, les chaleurs finissent à la fin de septembre. »

« Monsieur le maréchal, j'ai trouvé votre rapport sur les derniers événements parfaitement écrit : *Votre sagesse dans les conseils, votre expérience sur le champ de bataille ne m'ont pas paru plus remarquables que la précision et la vérité avec lesquelles vous avez rendu compte de ce qui s'est passé*. Il y manque cependant un article qui me paraît important : celui qui rendait compte des services éminents que vous m'avez rendus. Je désire que cette lettre en tienne lieu. Joseph à Jourdan. Madrid, 7 sept. 1809.

Vous connaissez depuis longtemps ma véritable amitié ; je me croirai heureux toutes les fois que je pourrai vous en donner des preuves nouvelles. »

« Monsieur le maréchal, il résulte des rapports adressés au roi par le maréchal duc de Dalmatie, que l'ennemi paraît faire ses dispositions pour prendre l'offensive. Ce maréchal mande que le rapport qui annonçait que le général Welesley avait reçu à Truxillo un renfort de 6 mille hommes s'est confirmé, et que même on porte ce renfort à 8 mille hommes. Il ajoute que l'armée de Beresford, qui s'était concentrée à Castel-Branco, a porté une forte avant-garde sur Salvatiera, et que des partis de l'armée espagnole, qui passent le Tage à des gués ou sur des bateaux, se présentent fréquemment entre Jourdan à Mortier Saint-Ildephonse, 9 sept. 1809.

l'Alagon et le Tage; enfin, des émissaires ont rapporté au duc de Dalmatie qu'ils avaient vu arriver un équipage de pont à Puerto de Miravete. Le roi, d'après ces rapports, vient d'ordonner au général Sébastiani de rappeler les troupes du 4e corps, qui ont été dirigées sur Siguenza pour dissiper les rassemblements qui s'y étaient formés; et lorsque les troupes du 4e corps seront réunies, Sa Majesté dirigera le 1er corps sur Talavera, afin de le rapprocher de vous. En attendant, il est bien important d'observer avec attention les mouvements et les dispositions de l'ennemi sur le Tage, et d'en prévenir fréquemment et exactement le maréchal duc de Dalmatie, afin que ce maréchal puisse passer le Tiétar, et se réunir à vous aussitôt que l'ennemi se disposera à passer le Tage. Le roi désire aussi que vous me communiquiez exactement tout ce qui parviendra à votre connaissance sur les dispositions de l'ennemi, afin que Sa Majesté puisse donner ses ordres en conséquence.

P. S. Le roi est arrivé hier pour visiter cette résidence; Sa Majesté se propose de rentrer après-demain à Madrid. »

Soult au général Delaborde. Placencia, 9 sept. 1809.

« Je reçois, Monsieur le général, vos lettres de ce jour, renfermant deux rapports du général Foy. On m'avait déjà dit que la Romana était arrivé à Ciudad-Rodrigo; mais la personne qui a donné les premiers renseignements prétend qu'il n'y est entré qu'avec 2 ou 3 cents hommes de cavalerie, et qu'il doit se rendre de sa personne à Séville, où il est ap-

pelé. Cette assertion, qui est conforme à un des renseignements que le général Foy a reçus, pourrait justifier le mouvement de troupes espagnoles sur Peralès, et ce mouvement avoir pour objet de faciliter le passage de la Romana, sans qu'il fût obligé d'entrer en Portugal.

J'ai reçu en même temps le rapport de ce jour du général Heudelet, et il me rend compte qu'il n'y a rien de nouveau à Moralega ; par conséquent, ce poste n'a pas été évacué, ainsi qu'on l'a dit au général Foy, qui d'ailleurs n'en pouvait pas être aussitôt instruit qu'à Coria.

Le poste de Montehermoso est important, quoiqu'il puisse être désavantageux à défendre ; car il est sur la route directe de Placencia à Ciudad-Rodrigo, ainsi que Moralega. Il est donc nécessaire d'occuper Montehermoso, surtout tant que nous aurons des troupes à Coria et à Moralega. Ainsi, vous donnerez ordre à deux bataillons du 47e de ligne d'aller joindre le général Foy, et vous préviendrez ce général que je donne ordre au général Soult de lui envoyer aussi de suite le 1er régiment de hussards.

Par cette disposition, le général Foy sera à même d'occuper, par des postes, la tête des bois qui sont en avant de Montehermoso, et de s'éclairer sur la direction de Moralega, de Gata, et même sur les autres débouchés des montagnes par où des postes d'infanterie pourraient déboucher. Il devra aussi envoyer fréquemment sur Coria et sur Valdobispo, où la 1re division a un poste.

Si l'avant-garde, qui est à Moralega, était obligée

de se retirer, alors le général Foy serait en avant-garde sur la droite, et il devrait redoubler de vigilance, afin que les divisions des généraux Heudelet et Lahoussaye eussent le temps de faire leur mouvement de Coria sur Galisteo. Pour cela, il doit mettre sa troupe au bivouac, et tenir son monde sous la main.

Le général Foy ne peut être compromis dans sa retraite; car si, contre toute attente, il était obligé de se retirer de Montehermoso, et qu'il ne pût faire son mouvement par le pont qui est sur l'Alagon, alors il pourrait longer la rive droite de cette rivière pour venir la passer au gué, près de son embouchure, et joindre la route de Coria à Galisteo; mais, dans ce cas, il ne faudrait pas perdre de vue la communication de Montehermoso à Placencia, et vous devriez immédiatement la faire couvrir de Galisteo.

J'écris au général Heudelet d'envoyer demain une forte reconnaissance sur Peralès, et de vous faire part de ce qu'elle rapportera; je lui dis aussi que s'il était attaqué ou obligé à faire un mouvement quelconque, de vous en instruire aussitôt qu'il me ferait son rapport.

Je donne ordre au général Soult de recevoir vos instructions et de s'y conformer. Ainsi, si quelque événement se passait sur Moralega et Montehermoso, vous feriez aussitôt porter les deux régiments qui resteront provisoirement avec lui à Riohobo, sur le plateau de Galisteo, pour être à même de soutenir, soit Montehermoso, soit les troupes qui viendraient de Coria.

Dites au général Foy de vous envoyer tous les jours de fréquents rapports, et de faire en sorte d'avoir des nouvelles. Je vous prie aussi de m'adresser ce qu'il vous écrira au sujet de l'ennemi. Dites au général Foy d'indiquer toujours sur ses rapports l'heure à laquelle il les expédie. »

Jourdan à Soult. Saint-Ildephonse, 9 sept. 1809.

« Monsieur le maréchal, je reçois à l'instant votre lettre du 6 courant, et je me suis empressé de la mettre sous les yeux du roi. Sa Majesté pense, d'après les rapports qui vous sont parvenus, et d'après le mouvement du corps de la Romana sur Ciudad-Rodrigo, qu'en effet l'ennemi a le projet de reprendre l'offensive. En conséquence, le roi a prescrit au 1er et au 4e corps de se tenir prêts à partir au premier ordre. Sa Majesté aurait même fait rapprocher le 1er corps de Talavera, sans la difficulté de le faire vivre : cependant, elle vient d'ordonner au général Sébastiani de rappeler les troupes qu'il avait dirigées sur Siguenza pour dissiper les rassemblements qui s'y étaient formés, et, lorsque le 4e corps sera réuni sur le Tage, couvrir Madrid. On rapprochera le 1er corps de Talavera, afin qu'il puisse, au besoin, se réunir au 5e. Le roi me charge de vous réitérer qu'il est de la dernière importance que, dans aucun cas, l'ennemi ne puisse vous empêcher de vous réunir au 5e corps d'armée, et que vous devez manœuvrer pour opérer cette réunion aussitôt que vous serez instruit que l'ennemi se dispose à tenter le passage du Tage à Almaraz et au pont d'Arzobispo. J'écris au duc de Trévise de bien

observer les mouvements de l'ennemi dans cette partie, et de vous en instruire exactement.

Je renouvelle au duc d'Elchingen les ordres du roi pour que le 6e corps observe bien les mouvements du corps de la Romana. L'intention du roi est que le 6e corps soit constamment opposé à ce corps ennemi, et que la Romana, ou celui par qui on dit que ce général a été remplacé, ne puisse se porter dans la province d'Ávila, et intercepter les communications entre Madrid et Valladolid.

Le roi désirerait beaucoup vous envoyer de la cavalerie, mais cela ne lui est pas possible; et, comme j'ai déjà eu l'honneur de vous le mander, celle des autres corps n'est pas en meilleur état que la vôtre. Au surplus, si l'ennemi reprend l'offensive, il entre dans les projets du roi de réunir toutes les forces dont Sa Majesté peut disposer, et les divers corps d'armée se soutiendront réciproquement.

M. l'intendant général de l'armée, à qui j'écris journellement pour l'inviter à envoyer, autant que cela dépend de lui, aux divers corps d'armée les secours dont ils ont besoin, me mande qu'il a mis à la disposition du 2e corps une brigade composée de 137 mulets de bâts, dont une partie doit déjà être arrivée, et une compagnie du 1er bataillon du train des équipages militaires, dont quelques caissons sont déjà partis, et les autres seront mis en route dès qu'ils seront réparés. Je sais fort bien que ces moyens sont très-insuffisants, mais l'administration n'en a pas d'autres à sa disposition; elle ne peut faire l'impossible; et vous voyez, par l'impossibilité où

vous êtes de vous procurer des ressources dans le pays que vous occupez, les difficultés qu'on rencontre partout; car dans toutes les provinces les habitants sont animés du même esprit, et elles sont également dépourvues de moyens de transport et de bestiaux. La garnison de Madrid manque très-souvent de viande, et les hôpitaux en manquent même quelquefois. Croyez, Monsieur le maréchal, que si on ne vous envoie pas de secours, c'est qu'on ne le peut pas. Il a été écrit au gouverneur et au commandant d'Avila de vous envoyer des denrées; je puis vous assurer qu'ils le feront, si cela n'est pas absolument impossible.

Le roi a vu avec peine que vos soldats manquaient de souliers, car c'est la seule chose dont l'armée ne soit pas entièrement dépourvue. Si Sa Majesté avait été instruite plus tôt de vos besoins en ce genre, vous en auriez déjà reçu. Je viens de mander à M. l'intendant général de l'armée de vous en expédier, sans délai, 12 mille paires. Nous sommes bien moins riches en capotes et en pantalons. N'ayant pas ici avec moi l'état de situation des magasins, Sa Majesté n'a pu déterminer ce qu'on peut vous envoyer; mais je viens d'écrire, par son ordre, à M. l'intendant général de vous expédier tout ce dont il pourra disposer.

Sa Majesté est arrivée ici hier pour visiter cette résidence; elle se propose de retourner après-demain à Madrid. »

« Monsieur le général Clarke, écrivez au maré- **Napoléon**

à Clarke. Schœnbrunn, 11 sept. 1809.

chal Jourdan que je suis surpris que le duc de Trévise étant arrivé sur le Tage, on n'ait pas poursuivi les Anglais pendant quatre ou cinq jours, afin de leur prendre tous leurs traînards, accélérer leur retraite, et leur faire le plus de mal possible. »

Soult à Jourdan. Placencia, 12 sept. 1809.

« Monsieur le maréchal, l'officier que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer vient de me remettre votre lettre du 9 de ce mois. Je me permettrai quelques observations sur son contenu; mais je vous prierai auparavant de vouloir bien rendre compte au roi des renseignements suivants, qui me sont parvenus presque au même instant.

Des personnes venues de la rive gauche du Tage rapportent que, dans la junte extraordinairement assemblée à Séville, il y a eu un grand parti pour les Français, et beaucoup de désunion; mais qu'à la fin le parti insurgé a prévalu, et a nommé pour président de la junte suprême l'archevêque de Tolède; que Wellesley avait été proclamé général en chef des armées espagnoles, portugaises et anglaises (1); qu'il devait incessamment reprendre l'offensive; que les Espagnols feraient l'avant-garde, et effectueraient un double passage du Tage au pont de l'Arzobispo et un autre point qu'on n'a pas indiqué; que 26 mille Anglais, provenant d'un nouveau débarquement, étaient attendus à Lisbonne; que Vénégas avait reçu un fort recrutement; que déjà il avait repris la position d'Almonacid; que l'armée de Wellesley était entre Truxillo et Mérida;

(1) Ces renseignements étaient faux pour la plupart.

enfin, que les Anglais débitaient qu'ils étaient sûrs que la paix d'Allemagne n'aurait pas lieu; qu'ils avaient des engagements avec la Russie; qu'elle n'était pas encore déclarée, mais que cela ne tarderait pas.

Tels sont les bruits qui circulent sur la rive gauche du Tage et à Séville; je les rends tels que je les ai reçus, quoique peut-être il n'y ait rien de vrai dans tout cela; car on y reconnaît l'esprit anglais et leurs perfides machinations. Cependant, comme pour être bien instruit il faut tout recueillir, j'ai cru devoir vous faire part de ces propos.

Par ma dernière lettre, je vous ai mandé que la colonne espagnole qui avait paru au col de Peralès avait défilé par Saint-Martin et Trebejo; il ne m'a pas été dit que cette colonne ait passé le Tage, et je serais porté à croire qu'elle est restée sur la frontière du Portugal, pour attendre le retour de la Romana, qu'on dit très-prochain, et le protéger. Du reste, les mouvements des ennemis n'ont pas encore pris de caractère; mais le bruit général du pays est qu'ils ne tarderont pas à agir offensivement.

Vous me faites l'honneur de me dire que, d'après les renseignements que le roi a reçus, Sa Majesté est aussi persuadée que les ennemis reprendront bientôt l'offensive; et, à ce sujet, vous me faites part des dispositions que le roi a provisoirement arrêtées.

Il n'est pas permis de douter que si les ennemis reprennent leurs opérations, ils emploieront

tous les moyens dont ils peuvent disposer, et c'est à ce dessein qu'on peut attribuer le mouvement de l'armée de la Romana sur Ciudad-Rodrigo. Il est donc probable que cette armée viendra grossir le nombre des troupes qui agiront sur le Tage avec l'armée portugaise de Beresford, au lieu de se porter sur Avila et Valladolid, ainsi que vous paraissez le supposer; car si la Romana avait eu ce projet, il n'était pas nécessaire qu'il portât son armée à Ciudad-Rodrigo, puisque des plaines de Léon, où il était, il avait beaucoup moins de chemin à faire, et de belles routes pour suivre cette direction.

Cela posé, je ne vois pas pourquoi le 6e corps d'armée resterait à Salamanque, et aurait simplement pour objet de suivre le mouvement de la Romana. Si l'ennemi reprend l'offensive, la Romana sera arrivé sur le Tage, et aura joint les autres armées agissantes avant que le maréchal duc d'Elchingen puisse être instruit de son départ de Ciudad-Rodrigo; dans ce cas, que restera-t-il à faire au 6e corps? Viendra-t-il attaquer les armées réunies sur le Tage, ou se bornera-t-il à en faire la démonstration, et à observer Ciudad-Rodrigo? Dans la première hypothèse, le 6e corps sera trop faible pour rien entreprendre; et dans la deuxième, il sera trop fort pour rester en observation, et nous serons privés de son secours.

Ce n'est donc pas ce qu'il convient que le 6e corps fasse; et il me paraîtrait plus convenable qu'il eût de nouveau ordre de se réunir à moi à Placencia, et que, pour s'y préparer, il portât de

suite une de ses divisions au col de Banôs, où elle trouverait à vivre, et que l'autre division restât provisoirement à Salamanque pour couvrir la province d'Avila et Valladolid, se tenant cependant toujours prête à joindre la 1re à Banôs aussitôt que l'ordre lui serait envoyé.

Ainsi, je suis en communication avec le 6e corps, et notre réunion pourrait promptement s'opérer pour joindre ensuite le 5e, et nous porter ensemble sur les armées qui auraient bougé, qui, quelles que fussent leurs forces, ne pourraient résister à cette masse.

Une autre considération me porte encore à préférer cette disposition à celle que vous m'avez fait connaître. Vous me dites bien, dans votre lettre du 9, que si l'ennemi reprend l'offensive, je dois de suite me réunir au 5e corps; mais il peut arriver telle circonstance où cette réunion ne pourrait s'opérer qu'en livrant bataille, et que l'ennemi, qui se serait établi entre nous, se trouvât trop fort pour que l'un ou l'autre pussions l'attaquer isolément. Dans ce cas, je devrais nécessairement me replier sur le 6e corps, et repasser le col de Banôs; disposition défavorable que l'ennemi peut m'obliger à prendre, et qui ne peut s'éviter qu'en mettant le 6e corps dans le cas de me joindre. D'ailleurs, pourquoi le 6e corps resterait-il si fort à droite, et serait-il ainsi mis hors d'opération, tandis que l'ennemi, qui a déjà une grande supériorité en nombre, retire toutes les troupes qu'il avait à gauche, et annonce le projet de concentrer de grandes forces sur le Tage?

De Placencia sur Madrid, il n'y a que deux routes praticables aux voitures : l'une par Salamanque, et l'autre par Oropesa, Talavera, etc. (Tout le pays qui est entre ces deux routes ne peut servir qu'à l'infanterie et aux mulets du pays.) Cette dernière suit la vallée qui est entre les montagnes et le Tage, et on ne peut s'en écarter. Si l'ennemi force le pont de l'Arzobispo, et qu'en même temps il fasse un passage à Almaraz, comme probablement il sera très en force, n'est-il pas à craindre que le 2ᵉ corps lorsqu'il sera réuni, et que le 5ᵉ aura opéré son mouvement sur Talavera, je ne puisse, quelques efforts que je fasse, rétablir ma communication, et qu'alors je ne doive chercher à me rapprocher du 6ᵉ corps par la route de Salamanque, si toutefois l'ennemi m'en donne le temps ?

Ces observations suffiront sans doute pour vous porter, Monsieur le maréchal, à représenter à Sa Majesté Catholique que dans la position actuelle des corps d'armée, et en supposant à l'ennemi les projets d'offensive que tout nous porte à lui prêter, il me paraît nécessaire que le 5ᵉ corps ait principalement pour objet de défendre le passage d'Almaraz, et que, s'il était forcé, il se repliât avec toutes les troupes qui le composent sur Placencia, pour opérer la jonction avec moi.

Que le 6ᵉ corps reçoive aussitôt l'ordre de porter une de ses divisions à Banôs pour occuper le col de Byar et les autres endroits à portée, et que son autre division reste provisoirement à Salamanque pour joindre la première aussitôt que j'appellerai

tout le corps d'armée à Placencia, où seront les 2e et 5e. Ainsi la réunion des trois corps étant de nouveau opérée, je me porterai partout où il y aura des ennemis à combattre ; et, quelle que soit leur force, ils seront obligés à renoncer honteusement à leur entreprise, et ils éprouveront même des pertes.

Je proposerai aussi, et cette disposition est une conséquence de la première, qu'une division du 1er corps vienne de suite occuper Talavera de la Reyna et garder le pont de l'Arzobispo, afin que le maréchal duc de Trévise puisse aussi concentrer ses troupes, se préparer à la défense du passage d'Almaraz, et, en cas d'événement, soit à même de me joindre en totalité.

Je ne me laisse pas éblouir ni par les dangers ni par la facilité de l'entreprise; mais je considère que si, dans la circonstance, le roi s'arrête à d'autres dispositions que celles que je propose, l'exécution en sera non-seulement fort difficile, mais qu'elle peut donner lieu à des pertes considérables qu'alors on aura de la peine à éviter, et qu'aujourd'hui nous pouvons prévenir.

La circonstance me mène, Monsieur le maréchal, à vous faire une question. Depuis que le 6e corps d'armée est parti de Placencia, M. le maréchal duc d'Elchingen ne m'a pas donné de ses nouvelles, et je n'en ai reçu que par vous; vous me faites aussi l'honneur de me dire que M. le maréchal envoie au roi ses rapports, et qu'il reçoit directement les ordres de Sa Majesté. L'Empereur ayant mis les 2e, 5e et 6e corps d'armée sous mes ordres, et n'étant

pas prévenu que cette disposition soit rapportée, je vous prie de me dire si le roi y a fait quelques changements, afin que près de l'Empereur je puisse justifier de ma responsabilité.

J'ai l'honneur de vous prier, Monsieur le maréchal, de mettre ma lettre sous les yeux du roi, et de m'honorer des ordres de Sa Majesté. »

Mortier à Soult. Oropesa, 13 sept. 1809.

« Monsieur le maréchal, j'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire hier.

Si, d'après les rapports qui vous ont été faits, les armées espagnoles, portugaises et anglaises doivent reprendre l'offensive, et qu'elles repassent le Tage à Puerte de l'Arzobispo, et sur un autre point qu'on n'a pu m'indiquer; si 26 mille hommes anglais provenant d'un nouveau débarquement sont attendus de Lisbonne pour renforcer ces différentes armées, vous jugerez sans doute indispensable de repasser le Tiétar pour vous rapprocher du 5e corps; car, dans le cas où je serais attaqué par des forces aussi supérieures, vous ne pourriez me porter aucun secours à Placencia, telle diligence que vous puissiez y mettre : le temps de vous en prévenir, celui de rassembler vos troupes et de me joindre, demanderait plusieurs jours.

Vous connaissez la ligne que j'occupe; elle est fort étendue, et je ne puis défendre les points importants de Talavera de la Reyna, Puerte de l'Arzobispo et Almaraz, sans me disséminer entièrement.

Des feux assez étendus que j'ai remarqués la nuit dernière dans le lointain, m'ont fait expédier un

officier au général Gazan pour en connaître la cause : il m'a répondu qu'un corps ennemi qu'on estimait à 8 mille hommes était venu bivouaquer sur la rive gauche du Tage, en face de Vilvis-de-Mouroy. Ce soir, ces feux n'existent plus; mais le général Gazan m'annonce que 4 cavaliers et 4 fantassins espagnols avaient passé le gué vis-à-vis Almaraz, et avaient été forcés de le repasser à l'approche du poste d'infanterie qui s'y trouve.

Dans le cas où l'ennemi tenterait un passage à Puente de l'Arzobispo, le général Gazan a l'ordre d'appuyer les troupes qui s'y trouvent, et je m'y porterai de suite avec la seule brigade que j'ai ici; mais si des forces majeures passaient à Almaraz, nous nous trouverions naturellement coupés.

Si vous aviez l'intention de repasser le Tiétar, je pourrai vous céder, si cela vous convient, Naval-Moral, Peraléda, et tous les cantonnements occupés par la seconde division. Je me chargerai alors de Talavera et de Puente de l'Arzobispo.

Je vous prie, Monsieur le maréchal, de me faire connaître vos intentions. Vous jugerez sans doute que, d'après la réunion des forces ennemies dont vous m'avez fait l'honneur de me faire le dénombrement, il ne doit pas être indifférent de couvrir la capitale; et je pense que les 2e et 5e corps d'armées réunis suffiront, non-seulement pour la mettre à l'abri de toute insulte, mais encore pour châtier sévèrement le général anglais, s'il osait tenter quelque mouvement sur la rive droite. »

Ney à Jourdan. Salamanque, 15 sept. 1809.

« Monsieur le maréchal, je fais partir demain une division d'infanterie et la majeure partie de ma cavalerie pour Matilla, où ces troupes s'établiront; elles s'approcheront le plus possible de Ciudad-Rodrigo, en formeront une espèce de blocus, et empêcheront que les partis ennemis ne se jettent plus désormais sur nos communications, et ne répandent la terreur dans la campagne.

Le général de brigade Maucune, que j'ai chargé de ce commandement, tâchera de communiquer avec le maréchal duc de Dalmatie; je lui ai donné des instructions par lesquelles je lui indique la manière dont il devra diriger sa troupe et les positions qu'il devra alternativement occuper, afin de se multiplier et de paraître partout. Je lui ai recommandé d'éviter une affaire générale, mais de ne jamais perdre l'ennemi de vue, et de me tenir au courant de tout ce qui se passerait; enfin, je l'ai chargé d'approvisionner Salamanque.

L'ennemi était encore ce matin à Calzada de Don-Diégo, et même à Calzadilla; j'ai voulu lui inspirer de la confiance, et je crois avoir réussi. Si dès ce moment il n'est en pleine retraite, il est impossible qu'il puisse échapper, et que le mouvement que je viens d'ordonner n'ait pas les plus beaux résultats.

Les renseignements que je reçois portent que les troupes de la Romana, au lieu de rester à Ciudad-Rodrigo et dans les environs, doivent incessamment se mettre en marche pour l'Andalousie.

Le général Kellermann, par sa lettre du 13, me mande qu'il enverra 200 hommes d'infanterie à Toro

et un régiment de dragons à Fuente-Sanco, point intermédiaire de cette première ville à Salamanque : cette disposition me permettra de faire rentrer mes détachements et de serrer l'ennemi de plus près. Je prie Votre Excellence de me laisser ce régiment au moins pendant quelques jours, et jusqu'à ce que je connaisse d'une manière positive le plan de la Romana. »

Jourdan au ministre. Madrid, 15 sept. 1809.

« Excellence, j'ai reçu les trois lettres que Votre Excellence m'a fait l'honneur de m'écrire le 31 de ce mois dernier, sous les numéros 1 et 2, et la troisième. Comme toutes les trois sont relatives au même objet, c'est-à-dire que Votre Excellence me fait connaître le mécontentement de Sa Majesté l'Empereur sur la manière dont les affaires ont été conduites en Espagne relativement aux derniers événements, et sur la manière dont il en a été rendu compte, je vais répondre à ces trois lettres à la fois. Je désire bien pouvoir convaincre Sa Majesté Impériale et Royale que dans cette circonstance, comme dans toutes les autres, je l'ai servie avec zèle et dévouement, et de toutes mes facultés.

La lettre que j'ai eu l'honneur d'écrire à Votre Excellence le 29 juillet contient le rapport des événements depuis le 23 jusqu'au 29. Ce rapport n'est pas, à la vérité, très-détaillé; mais j'ai eu soin de prevenir Votre Excellence qu'elle ne devait pas le considérer comme un rapport définitif, et que j'aurais l'honneur de lui en adresser un plus circonstancié lorsque j'aurai reçu les rapports des com-

mandants des corps d'armée. Ce rapport, que j'ai relu, et dont la rédaction se ressent, il est vrai, de l'état où j'étais réduit par la fatigue, présente cependant l'ensemble des événements. Je n'ai point dit que l'armée eût occupé le 28 *au soir Talavera*, ni *le plateau;* j'ai peut-être eu tort d'annoncer affirmativement que ces deux points avaient *été évacués par l'ennemi*. Cependant Votre Excellence aura vu, par le rapport circonstancié que j'ai fait au roi, et qui est exact, que l'ennemi avait retiré son artillerie du plateau, ou du moins qu'il n'en faisait plus usage, et que des reconnaissances dirigées la nuit sur Talavera avaient rapporté que l'ennemi y avait peu de forces. J'aurais même pu ajouter que des officiers de la légion allemande, qui, dans la nuit du 28 au 29, s'étaient égarés, avaient assuré être venus jusqu'aux premières maisons de Talavera, et n'y avoir rencontré personne. Il est aussi certain qu'excepté la sommité du plateau, les troupes de Sa Majesté l'Empereur ont couché sur les points où elles ont combattu. Je serais au désespoir que Sa Majesté l'Empereur pût supposer que j'ai eu l'intention de la tromper; je n'ai eu d'autre désir que de convaincre Sa Majesté que, si l'armée ennemie n'a pas été culbutée, elle a été mise au moins dans l'impossibilité de rien entreprendre contre l'armée impériale; et la suite des événements l'a prouvé, puisque l'ennemi n'est sorti de sa position de Talavera que pour se reployer précipitamment derrière le Tage.

Le rapport général dont j'ai eu l'honneur d'adresser copie à Votre Excellence *contient la vérité*. J'ai

aussi adressé à Votre Excellence les rapports du 4e corps et ceux de l'artillerie : si ces rapports ne s'accordent pas entre eux, s'ils sont mal rédigés ou s'ils présentent des faits exagérés, je ne puis en être responsable; cela prouve au contraire mon impartialité. Je n'ai pas pu adresser à Votre Excellence le rapport du 1er corps : le roi ne l'a reçu que du 20 au 24 du mois dernier. Sa Majesté a voulu l'adresser directement à Sa Majesté l'Empereur.

Aussitôt que les états des tués et blessés me sont parvenus, je les ai adressés à Votre Excellence. Jusque-là, je ne pouvais évaluer nos pertes que par approximation ; mais je ne peux pas avoir eu l'intention de tromper le gouvernement sur nos pertes, puisque je savais fort bien que je devais lui en adresser *l'état exact aussitôt que je l'aurais reçu.*

Le 16 du mois dernier, j'ai adressé à Votre Excellence l'état des consommations de l'artillerie. Votre Excellence y aura vu que *quatre* pièces de canon ont été mises hors de service ; mais elles ne sont pas restées au pouvoir de l'ennemi. La division allemande a laissé dans les vignes et les oliviers *deux* pièces, dont tous les chevaux avaient été tués par la fusillade : c'est la seule perte en artillerie que l'armée ait faite; M. le général Senarmont me l'a encore affirmé ce matin. Je ne puis empêcher le général anglais de se vanter de nous avoir pris 17 *pièces ;* ce général n'est pas plus vrai lorsqu'il dit qu'il a pris 11 *drapeaux ou étendards*. Votre Excellence aura vu dans mon rapport qu'il n'y a eu

qu'une charge de cavalerie, où un régiment de dragons anglais a été détruit, et certainement il ne peut pas avoir pris d'étendards. A l'égard des drapeaux, je n'ai pas connaissance qu'il en ait été perdu, et c'est une affaire assez grave pour qu'elle fût venue à la connaissance de l'état-major général, quand même les chefs auraient voulu le cacher. Le porte-aigle du 75e régiment a été tué, l'aigle du régiment a été perdue un instant; j'en ai été instruit presque au même moment: mais cette aigle a été retrouvée sur le champ de bataille peu de temps après. Je viens cependant d'écrire au duc de Bellune et au général Sébastiani de rendre compte au roi s'ils ont fait quelques pertes de cette nature; j'aurai soin de transmettre leur réponse à Votre Excellence.

Le général anglais sait bien aussi qu'il ne dit pas la vérité lorsqu'il annonce que l'armée s'est retirée derrière l'Alberche le 28 au soir; il a pu la voir en mouvement le 29 au matin, car elle ne s'est mise en marche qu'à la pointe du jour. Pour terminer ma justification relativement à la manière dont j'ai rendu compte des événements, je dois rappeler à Votre Excellence ce que j'ai eu l'honneur de lui mander par ma lettre du 29: j'ai tellement été fatigué, j'ai tellement souffert des chaleurs et du cheval, et ma santé est tellement mauvaise, que le soir, en descendant de cheval, il ne me restait ni la force physique ni la force morale nécessaires pour adresser un rapport à Votre Excellence. Il est très-fâcheux de ne pas jouir d'une meilleure santé; mais j'ai eu soin d'en prévenir Votre Excellence depuis

longtemps. Maintenant que j'ai répondu aux reproches sur la manière dont il a été rendu compte des événements, je vais répondre à ceux sur la manière dont les affaires ont été conduites. Ces reproches ne peuvent me concerner personnellement, puisque je ne suis point chargé du commandement de l'armée, puisque je n'ai aucune autorité sur les commandants des corps d'armée, et que mon rôle se borne, à cet égard, à donner mon avis au roi lorsque Sa Majesté me le demande : c'est donc au nom du roi, et après avoir pris les ordres de Sa Majesté, que je vais répondre à cette partie des lettres de Votre Excellence.

Le roi aurait cru plus utile d'appeler à Madrid les troupes qui étaient dans le nord de l'Espagne, que de les diriger sur Placencia; et c'est d'après cette opinion que Sa Majesté avait ordonné à M. le duc de Trévise de se porter sur Villa-Castin dès le premier avis de la marche de l'armée anglaise; mais M. le duc de Dalmatie *ayant réclamé les trois corps d'armée qui avaient été mis sous ses ordres,* le roi crut devoir céder à ses désirs. Le 5e corps retourna à Valladolid; et lorsque le roi apprit que l'armée anglaise était arrivée à Talavera, Sa Majesté était instruite que M. le duc de Dalmatie, ayant appris la marche de l'armée anglaise, *avait donné l'ordre à M. le duc de Trévise et à M. le duc d'Elchingen de se rendre à Salamanque avec leur corps d'armée, pour marcher ensuite contre l'armée anglaise;* elle savait que M. le duc de Trévise était en marche pour exécuter l'ordre de M. le duc de Dalmatie;

elle ignorait que M. le duc d'Elchingen y avait apporté quelque retard. Ainsi, le roi croyant les trois corps d'armée disposés à se mettre en mouvement, et calculant qu'ils pouvaient arriver *en quatre jours à Placencia*, tandis qu'il leur en fallait *sept à huit pour se rendre à Madrid*, Sa Majesté ordonna le mouvement sur Placencia, espérant que les trois corps d'armée y arriveraient le 30. Ce mouvement était proposé par M. le duc de Dalmatie et par M. le duc de Bellune : il paraissait devoir être plus prompt que celui sur Madrid, et devait arrêter la marche de l'armée anglaise, et empêcher par conséquent sa réunion à celle de Vénégas. Sa Majesté pense encore que si, au lieu d'ordonner ce mouvement, elle eût appelé le duc de Dalmatie à Madrid, et qu'au lieu de marcher à l'ennemi, elle se fût retirée sur sa capitale, l'armée anglaise, réunie à celle de Cuesta, auraient pu faire leur jonction avec celle de Vénégas, jeter un gros corps sur le Puerto de Guadarama pour couper les communications avec la Vieille-Castille, et envahir la capitale avant que M. le duc de Dalmatie fût arrivé.

Votre Excellence aura vu, par mon rapport au roi, les motifs qui ont déterminé Sa Majesté à livrer bataille; elle se rappellera que l'armée de Cuesta était déjà arrivée le 26 à Santa-Olalla, et qu'elle avait le projet de se réunir à Tolède avec l'armée de Vénégas; il est aussi certain que l'armée anglaise devait suivre le mouvement de l'armée espagnole. On était donc dans l'obligation d'attaquer cette armée, afin de la mettre hors d'état de se por-

ter en avant et afin de pouvoir ensuite marcher sur l'armée de Vénégas, ainsi que cela a été exécuté; car, si on se fût borné à observer l'armée combinée, celle de Vénégas se serait portée sur Madrid, et aurait intercepté tous nos moyens d'approvisionnements; si, au contraire, on se fût reculé, l'armée de Vénégas se serait réunie à l'armée combinée, et alors il n'y aurait plus eu de possibilité de résister avec 40 mille hommes à toutes ces forces réunies, et l'armée de Sa Majesté l'Empereur eût été compromise. Le roi préféra donc hasarder une bataille, comme le parti le plus honorable et le moins dangereux.

Il est certain que si l'Empereur eût été sur le champ de bataille, l'ennemi eût été complétement battu; le roi en est très-convaincu, et tout le monde partage cette opinion. Le roi, et ceux qui sont auprès de sa personne, ont fait tout ce que leur zèle et leur dévouement leur ont prescrit de faire; mais il y avait des difficultés qui ne pouvaient être vaincues que par le génie de l'Empereur, et d'autres qui ne pouvaient l'être que par son autorité. Lorsqu'on a dit à l'Empereur *que 12 mille hommes n'ont pas tiré, on a trompé Sa Majesté.* La réserve était composée du 12e d'infanterie légère, du 51e de ligne, forts de 3,400 hommes, et de 1,500 hommes de la garde, ce qui forme 4,900 hommes. Cette réserve n'a pas donné sur le centre, parce qu'il était reconnu impossible de pénétrer par là ; elle n'a pas été mise à la disposition de M. le duc de Bellune, parce que ce maréchal, *avant d'employer la réserve, aurait dû faire donner toutes ses troupes, et que la division Villate n'a pas*

été engagée, tandis que Sa Majesté entendait que le plateau et le mamelon fussent attaqués par les trois divisions du 1er corps. D'ailleurs, l'ennemi pouvait faire par Talavera un mouvement sur notre gauche; et le roi a pensé qu'il ne devait pas engager légèrement les seules troupes qui pouvaient s'opposer à ce mouvement, qui aurait compromis l'armée.

On ne peut pas dire que l'armée anglaise a été complétement battue; mais certes elle ne peut pas se flatter d'avoir battu l'armée française. Après la bataille de Talavera, l'armée combinée n'a rien osé entreprendre contre le 1er corps, tandis qu'une portion de l'armée française est revenue au-devant de l'armée de Vénégas, et l'a forcée à repasser le Tage. M. le duc de Dalmatie a eu le temps de faire son mouvement, et cette armée combinée a été obligée de se retirer précipitamment derrière le Tage en abandonnant une partie de son artillerie, tandis que Vénégas a été battu à Almonacid.

Il est très-certain que si Sa Majesté Impériale et Royale avait été à l'armée, les affaires auraient été mieux conduites, qu'il y aurait eu plus d'ensemble dans les opérations, et que les actions qu'on a livrées auraient été plus décisives; mais le roi a fait tout ce qu'il a pu pour bien faire. Quant à moi, j'ai donné mon avis à Sa Majesté suivant ma conscience toutes les fois qu'elle a daigné me le demander, et j'ai fait tout ce qui a dépendu de moi pour que ses ordres fussent bien exécutés. Il est possible que je me sois trompé; mais, fort de ma conscience, je ne crois pas qu'on puisse m'accuser d'avoir manqué à

l'honneur, et de n'avoir pas agi franchement, loyalement, avec zèle et dévouement. »

« Je suis informé, Monsieur, que les courriers français font en général la contrebande; ils sont presque tous chargés d'objets de prix qui excitent les brigands à se réunir pour les dépouiller. Enjoignez à M. Rigolet de faire en sorte que les règlements soient suivis; il arrivera beaucoup moins d'événements fâcheux. »

Joseph à M. Dennié. Madrid, 15 septemb. 1809.

« Monsieur le maréchal, j'ai l'honneur de prier Votre Excellence de vouloir bien rendre compte au roi que j'ai fait retirer les troupes du 2e corps qui étaient à Coria et Moralega. Ce soir, j'aurai deux divisions réunies à Placencia, et la 3e et la cavalerie à Galesteo; ainsi, je suis prêt à recevoir l'ennemi s'il se présente sur mon front, ou à me porter sur le 5e corps; mais je ne pourrai opérer ce dernier mouvement que lorsque le 5e corps sera attaqué. Auparavant, je me mettrais dans un désert, où il serait de toute impossibilité que la troupe pût vivre; tandis qu'à Placencia je pourrai encore rigoureusement trouver des subsistances jusqu'à la fin du mois, en faisant ramasser les grains qui sont dans les champs.

Soult à Jourdan. Placencia, 15 sept. 1809.

J'ai donc l'honneur de vous réitérer la proposition renfermée dans ma dernière, que Sa Majesté Catholique juge à propos de donner ordre à une des divisions du 1er corps d'armée de se rendre de suite à Talavera de la Reyna, d'où elle fera garder le pont de l'Arzobispo, afin que le 5e corps puisse se con-

centrer aux environs d'Almaraz pour en défendre le passage, et, s'il était forcé, qu'il pût manœuvrer de manière à se joindre à moi entre Placencia et Almaraz, et après notre réunion remarcher à l'ennemi.

Je sollicite aussi qu'il soit ordonné au 6e corps de porter une de ses divisions au col de Banôs, et de laisser l'autre provisoirement à Salamanque, prête à suivre le mouvement, afin que ce corps d'armée puisse se rallier aux 2e et 5e, et d'avance couvrir tous les débouchés qui mènent de Ciudad-Rodrigo sur Avila.

Je crois qu'il est très-instant de prendre ces dispositions, que dans les circonstances je considère comme les seules avantageuses, et devant nécessairement arrêter l'ennemi, quels que soient ses forces et ses projets.

La colonne espagnole qui paraissait se diriger de Ciudad-Rodrigo sur le col de Banôs n'a pas encore prononcé son mouvement : cependant, elle avait fait commander beaucoup de pain pour hier au soir à la Calzada. Celle qui s'est portée sur Peralès n'avait pas dépassé ce point hier au soir ; il est pourtant vraisemblable qu'aujourd'hui elle aura son avant-garde à Coria. »

Victor à Jourdan. Tolède, 16 sept. 1809.

« Monsieur le maréchal, si les Anglais ont pris de l'artillerie, des drapeaux et des étendards à l'armée française à la bataille de Talavera, ils ne peuvent avoir obtenu cet avantage sur le 1er corps d'armée, contre lequel ils n'ont pu se soutenir. Ce corps

d'armée a constamment gagné du terrain sur les ennemis pendant cette journée ; et au lieu d'avoir fait des pertes en artillerie et drapeaux, il leur a pris une pièce de 4 à leur gauche, sur le plateau. Le 23e régiment de dragons anglais a également été arrêté et pris en entier, ainsi que ses étendards, par les troupes de la droite du 1er corps, soutenues de la cavalerie commandée par M. le général Stroltz. Je certifie, en conséquence, que le 1er corps de l'armée d'Espagne n'a perdu ni drapeaux, ni artillerie, ni étendards, à la bataille de Talavera. »

Joseph au ministre de la guerre Madrid, 16 sept. 1809

« Monsieur le comte, je reçois votre lettre du 31 (1). Je remercie Votre Excellence de la manière délicate et noble avec laquelle elle sait me transmettre les choses désagréables sur des événements auxquels je dois le salut de ma capitale, de mon royaume et de l'armée.

Lord Wellesley *n'a pris aucune aigle ;* il n'en montrera pas plus que de canons. S'il les a prises, il les fera voir, et l'armée française est en mesure de subir cette épreuve matérielle. Les événements ont prouvé quelle était l'armée qui avait atteint son but.

Sans doute si les 50 mille Français mis sous les ordres immédiats du maréchal Soult avec la destination spéciale de jeter les Anglais dans la mer eussent été plus rapprochés de moi, qu'ils fussent arrivés le 28 à Placencia, le succès eût été plus complet ; mais lorsque le 23 je partis de Madrid, le

(1) Nous n'avons pas cru devoir donner cette lettre du ministre à Joseph : c'est la répétition de la lettre *adoucie* de Napoléon, relative à la bataille de Talavera.

général Foy m'apporta la nouvelle que M. le maréchal Soult, instruit du mouvement des Anglais, marchait sur Placencia ; le maréchal Victor me témoignait le même espoir. J'en avais moi-même donné l'ordre avant de connaître les dispositions de ces généraux, parce que je sentis qu'attaqué à trois jours de Madrid par plus de 100 mille hommes, je ne pouvais pas y attendre l'arrivée du maréchal Soult par Avila, et que j'espérais mettre le Tage entre l'armée de Vénégas et l'armée française, lui faire perdre trois jours pour le passage de ce fleuve, me donner le temps d'arrêter le mouvement de Wellesley et de Cuesta, et, selon les événements, revenir battre Vénégas : toutes choses que j'ai eu le bonheur d'exécuter.

La vérité tout entière est dans le rapport du maréchal Jourdan, qui a été adressé à Votre Excellence. Je viens de donner l'ordre de réunir les premiers éléments qui ont servi à ce rapport, *hors lequel je ne pense pas qu'il faille espérer la vérité.*

M. le maréchal Jourdan écrit avec plus de détails à Votre Excellence. Je la prie d'agréer mon constant et sincère attachement. »

Jos. à Ney. Madrid, 16 sept. 1809.

« Je vous envoie exprès le porteur de cette lettre, Monsieur le maréchal, pour vous engager à vous rendre sans délai auprès de moi. J'espère que vous ne tarderez pas à être ici. Vous devez bien penser que ce n'est pas sans raison que je désire que vous soyez rendu ici le plus tôt possible, et vous connaissez, j'espère, mon attachement pour vous. »

« Mon cher frère, j'aurais bien voulu pouvoir donner l'ordre à vos troupes de quitter l'armée de l'Empereur ; mais vous sentez que son général ne peut pas donner un ordre de cette nature sans connaître précisément sa volonté : il faut donc que l'Empereur donne cet ordre ; je m'empresserai de le ferai exécuter. Je regrette beaucoup de ne pouvoir pas faire ce que vous me demandez, mon cher Louis ; je suis sûr que l'Empereur aurait le droit d'en être mécontent, si ce n'est pas son désir ; si bien, ces 1,500 hommes ne vous arriveraient pas. Si vous les lui demandez, il le voudra, et ils vous arriveront. En attendant, vos troupes seront réunies et prêtes à partir. Le général Chassé voulait absolument partir ; j'ai eu beaucoup de peine à lui faire comprendre que, quels que fussent mes vœux pour faire ce qui vous plaît, je ne pouvais pas diminuer l'armée sans l'autorisation de l'Empereur, de qui je la tiens. S'il en était autrement, tous les princes pourraient retirer leurs troupes ; et les soldats français pourraient être compromis par une défection imprévue, et non connue par l'Empereur et convenue entre lui et les princes alliés. Joseph à Louis. Madrid, 16 sept. 1809.

Agréez, mon cher frère, ma tendre et inaltérable amitié. »

« Monsieur le maréchal, j'ai reçu les diverses lettres que Votre Excellence m'a fait l'honneur de m'écrire, en date du 2 et du 5 courant. J'ai eu soin de transmettre à Sa Majesté tous les objets de ces dépêches qui pouvaient mériter son attention. Au- Le ministre à Jourdan. Paris, 17 sept. 1809.

jourd'hui, je dois faire connaître à Votre Excellence les idées de l'Empereur relativement à la retraite des Anglais. Sa Majesté écrit de Schœnbrunn, sous la date du 11 septembre, qu'elle a été surprise de voir que, le maréchal duc de Trévise étant arrivé sur le Tage, on n'ait pas poursuivi les Anglais pendant quatre ou cinq jours, afin de leur prendre leurs traînards, accélérer leur retraite, et leur faire le plus de mal possible (1).

Je rapporte toujours avec la plus grande exactitude les propres expressions de l'Empereur, lorsque je suis appelé, par ses ordres, à transmettre ses idées; par là Votre Excellence se trouve mieux à même d'entrer dans la pensée de l'Empereur, et de lui donner les explications qu'il demande. Je m'empresserai de les mettre sous ses yeux, lorsque Votre Excellence m'aura fait connaître sa réponse à ces dernières observations. »

Jourdan. au ministre. Madrid, 19 sept. 1809.

« J'ai l'honneur d'adresser à Votre Excellence la réponse du maréchal duc de Bellune et celle du général Sébastiani à la lettre que je leur avais écrite, pour leur demander des renseignements sur l'artillerie et les drapeaux que le général Wellesley prétend avoir pris sur l'armée française à la bataille de Talavera. Votre Excellence y verra que le général anglais a trompé son gouvernement, lorsqu'il lui a annoncé avoir pris à l'armée française *onze* dra-

(1) Nous avons expliqué au texte du livre VII, d'après les Mémoires du maréchal Jourdan, ce qui avait empêché de poursuivre l'armée anglaise.

peaux et *dix-sept* pièces de canon. L'armée n'a point perdu de drapeaux, et notre perte en artillerie se réduit à *deux* pièces, qui n'ont pas été prises par l'ennemi, mais qu'on a dû abandonner, parce que tous les chevaux ont été tués. Votre Excellence, en comparant ces nouveaux renseignements à l'état des consommations faites par l'artillerie, que j'ai eu l'honneur de lui adresser le 16 août, verra que cet état contenait la vérité, et que je n'ai jamais eu l'intention de tromper le gouvernement. »

« Ainsi que j'ai l'honneur de le mander à Votre Excellence par ma lettre du 16 de ce mois, deux divisions d'infanterie du 1er corps et deux brigades de dragons sont entrées hier à Talavera. Le reste de ce corps d'armée est établi ainsi que cette lettre l'annonce.

Victor à Jourdan. Talavera, 19 sept. 1809.

Il y avait ici un régiment du 5e corps; il s'est réuni hier à la division dont il fait partie; un régiment du 1er corps et les dragons iront aujourd'hui remplacer les troupes du 5e au pont de l'Arzobispo.

Les ennemis font de grands préparatifs dans la Manche. Beaucoup de personnes annoncent que les troupes d'élite de l'armée de Cuesta ont été envoyées à celle de Vénégas; il est à désirer que ce soit de ce côté qu'ils portent leurs efforts : les troupes pourraient y vivre, tandis qu'elles sont exposées à une disette absolue et inévitable entre le Tage et le Tiétar. Les ennemis connaissent ce pays; je ne crois pas qu'ils y reviennent. Les Anglais ont, dit-on, reçu des renforts considérables : si cela est, ils ne

manqueront pas de faire de nouvelles tentatives sur nous ; mais, ainsi que Cuesta, ils ne s'engageront plus dans la vallée de Talavera, qui a failli leur être si funeste tant sous le rapport militaire que sous celui des subsistances. Mon opinion est que, si les armées marchent à nous, elles feront des démonstrations devant les ducs de Trévise et de Dalmatie, et déploieront toutes leurs forces par les deux extrémités de leur ligne. En venant à nous par la vallée de Talavera, les ennemis s'exposeraient une seconde fois à tout perdre, notamment à y mourir de faim : il est donc probable qu'ils ne se livreront pas à ces dangers. »

Jourdan à Mortier. Madrid, 20 sept. 1809.

« J'ai reçu la nuit dernière votre lettre du 18 courant, à laquelle était jointe copie de la lettre qui vous a été écrite par le colonel Veyland. Ce matin, je l'ai mise sous les yeux du roi, qui m'ordonne d'avoir l'honneur de vous mander que le mouvement de l'armée espagnole sur Ciudad-Réal est une chose trop importante pour y ajouter foi sur le premier rapport qui en a été fait au colonel Veyland; qu'il faut donc bien vérifier ce rapport, et que, lorsque vous aurez acquis quelque degré de certitude de plus sur ce rapport, il faut vous empresser de m'en instruire.

Le roi pense que si véritablement l'armée espagnole s'est séparée de l'armée anglaise, il est peu probable que cette dernière armée tente seule le passage du Tage devant le 1er et le 5e corps d'armée, qui pourraient être rejoints, au besoin, par le 2e, à moins que cette armée anglaise n'ait reçu des ren-

forts considérables ; et c'est ce qu'il importe de bien vérifier avant de faire de nouvelles dispositions. Sa Majesté espère que vous aurez communiqué le rapport du colonel Veyland au duc de Dalmatie ; elle espère aussi que le duc de Bellune est arrivé à Talavera, qu'il occupe Puente de l'Arzobispo, et que vos troupes sont concentrées devant Almaraz, de manière qu'elle juge qu'avant de prendre de nouvelles dispositions il faut avoir des renseignements plus certains ; et elle vous invite à ne rien négliger pour vous en procurer.

Sa Majesté me charge de vous renouveler que vous devez correspondre fréquemment avec le duc de Bellune, et vous soutenir réciproquement au besoin ; elle vous recommande aussi d'adresser exactement vos rapports au duc de Dalmatie, et de continuer à me communiquer promptement tous les renseignements que vous vous procurerez. »

Jourdan à Victor. Madrid, 20 sept. 1809.

« Monsieur le maréchal, le roi m'ordonne d'avoir l'honneur de vous prévenir que le duc de Trévise vient de rendre compte, par sa lettre du 18 courant, que l'armée espagnole était en marche pour se porter sur Ciudad-Réal ; que cette armée allait être remplacée dans ses positions par l'armée anglaise, et qu'on disait que cette dernière armée devait tenter le passage à l'Arzobispo et à Almaraz. Ces rapports n'ont pas paru au roi assez positifs pour engager Sa Majesté à prendre de nouvelles dispositions ; elle doute encore du mouvement de l'armée espagnole sur Ciudad-Réal, et elle pense qu'à

moins que l'armée anglaise n'ait reçu des renforts très-considérables, elle ne peut seule entreprendre de passer le Tage devant le 1er et le 5e corps, qui pourraient même, en cas de besoin, être rejoints par le 2e. Ainsi, Sa Majesté attend des renseignements plus précis avant de prendre un parti.

Le roi désire, Monsieur le maréchal, que le commandant des troupes du 1er corps qui occuperont le Puente de l'Arzobispo tâche de se procurer des renseignements certains, et que vous les transmettiez à Sa Majesté. Elle désire aussi que vous correspondiez fréquemment avec le duc de Trévise, et qu'au besoin vous vous souteniez réciproquement.

Le courrier du duc de Trévise, arrivé la nuit dernière, a rendu compte qu'il n'avait pas trouvé depuis Talavera jusqu'à Madrid un seul poste pour l'escorter, et il est étonnant qu'il soit arrivé sans accident. Il paraît, d'après cela, que l'ordre que j'avais donné de la part du roi, au général Sébastiani, de laisser des troupes à Santa-Cruz et Maqueda jusqu'à ce qu'elles fussent relevées par celles du 1er corps, n'a pas été exécuté, ce qui a compromis la sûreté des communications. Sa Majesté me charge de vous renouveler que ses intentions sont que vous établissiez une ligne de postes depuis Talavera jusqu'à Santa-Cruz compris; et je viens de renouveler l'ordre au général Belliard d'établir un poste à Naval-Carnero. De cette manière, les communications avec Talavera seront assurées. »

Le ministre « Par mon rapport du 8 courant, j'avais transmis

à Napoléon. Paris, 20 sept. 1809.

à Votre Majesté une lettre du maréchal duc de Dalmatie, en date du 25 août, faisant mention d'un mémoire sur les opérations à entreprendre, qu'il m'avait envoyé le 23, mais que je n'avais point encore reçu. Ce mémoire m'est enfin parvenu, et Votre Majesté le trouvera ci-joint sous le n° 1, avec la lettre qui l'accompagne. Le long retard de ce mémoire est cause, d'une part, que diverses circonstances ont changé depuis sa date, et, de l'autre, que plusieurs lettres postérieures ont amené des explications sur quelques points qui donnent à la chose un aspect différent. En résumant aujourd'hui tout ce qui s'est écrit de part et d'autre, on voit que l'opinion du duc de Dalmatie a toujours été prononcée pour l'offensive. Son désir était qu'on pût réunir une armée d'environ 60 mille hommes pour entrer de suite en Portugal et marcher sur Lisbonne, afin de chasser l'armée anglaise, de détruire les forces des Portugais, de se diriger ensuite sur Séville, et dissiper la junte; de conquérir l'Andalousie, et d'anéantir les armées insurgées de Cuesta, Vénégas et autres. Les autres détails sont des choses secondaires qui concouraient à l'exécution de ce plan. Le résultat était sans doute très-satisfaisant; mais pour y parvenir il aurait fallu *d'abord opérer pendant les chaleurs, et Votre Majesté elle-même avait bien reconnu l'impossibilité de le faire ; en outre, il fallait, selon le duc de Dalmatie lui-même, employer des moyens qui manquaient entièrement.* C'est contre ces obstacles que la meilleure volonté devait nécessairement échouer ; ils sont énoncés en détail

dans une dépêche du maréchal Jourdan, en date du 29 août, que j'ai transmise à Votre Majesté le 10 courant. Il en résultait que l'opinion du roi, du maréchal Jourdan, du duc d'Elchingen, et d'autres généraux, était la même sur ce point important : c'est que l'armée serait compromise si elle s'avançait en Portugal, et que le danger de l'y porter était généralement reconnu. Le manque total ou le mauvais état des choses les plus nécessaires n'était en effet que trop reconnu, et les demandes réitérées du duc de Dalmatie ont prouvé, dès lors, qu'il n'ignorait pas l'étendue de ces besoins. Votre Majesté, qui les connaît aujourd'hui, est à même de prononcer; elle jugera ce que les circonstances permettent, et pourra donner ses ordres en conséquence. La saison des chaleurs sera passée, les réparations de l'artillerie seront achevées, et les troupes auront joui de quelque repos; ce sont autant de chances de plus en notre faveur. Sous les n°s 2 et 3, Votre Majesté trouvera deux lettres du général Gouvion Saint-Cyr, en date du 8 et du 12 courant. Dans la première il rend compte que 1,800 hommes de troupes de ligne espagnoles ayant voulu sortir de Girone le 6 courant, ont été repoussés avec perte par le 6e régiment italien, et rejetés dans la place. En outre, 400 hommes occupant un poste fortifié sur un roc élevé, à la Madone des Anges, ont été attaqués et forcés par la brigade Mazzuchelli, et, sur leur refus de se rendre, passés au fil de l'épée. Dans sa deuxième lettre, sous le n° 3, le général Saint-Cyr annonce que la poudre dont on manquait au

siége est arrivée depuis deux jours, et qu'on va continuer de battre en brèche. Comme les assiégés sont aux abois, et que ces mêmes troupes de ligne qui avaient tenté de s'échapper ne paraissent point disposées à seconder le fanatisme des habitants, il n'est pas possible que la place tienne encore longtemps; d'autant mieux que l'ennemi n'annonce plus vouloir hasarder de grande affaire, et que ses efforts se borneront tout au plus à essayer d'introduire quelque convoi, qu'on empêchera facilement d'entrer par les dispositions prises à ce sujet.

Le général Saint-Cyr envoie un état de situation des troupes de siége, qui présente une très-grande diminution dans ce corps de troupes, par suite des maladies qui y règnent. Il paraît qu'elles ont augmenté depuis quelques jours dans une progression très-rapide; mais la fin prochaine du siége rend cet état de choses moins fâcheux. »

Joseph à Suchet. Madrid, 23 sept. 1809.

« Je reçois vos lettres, mon cher général. Je suis très-satisfait de tous les succès que vous obtenez en Aragon; je vois que vous êtes également bon à présenter aux amis et aux ennemis.

Ne doutez pas de ma sincère amitié. »

Jos. à Victor. Madrid, 23 sept. 1809.

« Monsieur le maréchal, la lecture du nouvel écrit que vous m'avez adressé m'a, de plus en plus, convaincu que ce que je puis faire de mieux est de vous laisser aller en France; je sais que vous serez employé convenablement.

Vous voudrez bien remettre le commandement du 1er corps au maréchal Ney.

Je désire, Monsieur le maréchal, que vous emportiez l'assurance de la satisfaction que j'aurai, lorsque l'occasion s'en présentera, à vous témoigner ma reconnaissance des services que vous m'avez rendus pendant votre commandement. Vous remettrez à M. le maréchal Ney les ordres et les instructions que vous avez reçus concernant le 1er corps. »

Napoléon à Clarke. Schœnbrunn, 26 sept. 1809.

« Monsieur le général Clarke, faites connaître au roi d'Espagne que je vois avec peine qu'il ait cessé de faire travailler au Retiro; que la politique voulait qu'on travaillât jour et nuit à ces fortifications, et pendant dix ans; que si les ouvrages qui avaient été tracés sont finis, il en fasse tracer d'autres qui donnent à la place un grand relief et en prolongent la défense; que j'aurais désiré également qu'on ne cessât pas de travailler aux fortifications de Somo-Sierra, si nécessaires pour protéger la communication avec Aranda et Burgos.

Donnez au maréchal Jourdan l'autorisation qu'il demande pour rentrer en France, et faites connaître au roi que j'ai nommé pour major général le duc de Dalmatie, et pour commandant du 2e corps le général Delaborde.

Si le prince de Ponte-Corvo est en bonne santé et veut servir, envoyez-le en Catalogne pour commander toutes les troupes, tant celles qui sont à Barcelone et au corps du général Saint-Cyr, que celles qui font le siége de Girone. Vous rappellerez, en conséquence, le duc de Castiglione.

Mandez au roi d'Espagne qu'en nommant le duc de Dalmatie major général, mon intention est qu'il ait le commandement sur tous les maréchaux employés à l'armée d'Espagne, et que, si cela était nécessaire, il puisse prendre le commandement d'un ou deux corps, et se porter pour manœuvrer contre l'ennemi. »

« L'officier d'état-major qui vous remettra la présente est porteur d'une lettre très-importante pour M. le maréchal duc d'Elchingen. Veuillez, je vous prie, donner à cet officier une escorte suffisante pour qu'il puisse arriver à Salamanque en sûreté.

Jourdan à Kellermann. 26 sept. 1809.

J'ai reçu vos deux lettres du 22 et vos deux lettres du 23 courant. Le roi donne l'ordre au maréchal duc d'Elchingen de vous renvoyer sur-le-champ votre brigade de dragons. Sa Majesté pense que, dans la circonstance présente, le 6e corps doit rester dans le nord de l'Espagne : ainsi, le mouvement de ce corps d'armée sur Placencia, et celui de la division Heudelet sur Salamanque, sont suspendus jusqu'à nouvel ordre. Vous dirigerez sur Madrid les détachements appartenant à la division Heudelet, que vous m'annoncez avoir gardés à Valladolid.

J'écris à M. le duc d'Elchingen qu'il devait disposer ses troupes et manœuvrer de manière à couvrir les provinces du nord de l'Espagne, tandis qu'avec les troupes sous vos ordres vous agirez pour maintenir les communications, et pour réprimer les insurrections qui paraissent se manifester

dans les provinces soumises à votre commandement.

D'après ces dispositions, vous devez correspondre fréquemment avec le duc d'Elchingen, pour lui faire part de tout ce qui parviendra à votre connaissance; mais c'est à lui à empêcher l'ennemi de pénétrer dans les provinces de Léon, Salamanque, etc.; et à vous, à éloigner les partis ennemis de la province de Valladolid, à protéger autant que possible le flanc gauche du général Bonnet, et à maintenir les communications avec la France et avec Madrid. Vous devez donc spécialement vous occuper de ce soin, et laisser au duc d'Elchingen celui de s'opposer aux troupes qui pourraient déboucher de la Galice et du Portugal.

Le roi vous autorise à régler la marche des estafettes ainsi que vous le proposez, de manière à ce qu'il y ait un jour de départ pour monter, et l'autre pour descendre. Cette disposition vous donnant la facilité de fournir de fortes escortes aux estafettes, il est à présumer qu'elles arriveront avec plus de sûreté.

Sa Majesté désire bien que vous lui adressiez promptement des renseignements plus certains sur ce qui se sera passé du côté de Santander. Si la ligne du général Bonnet a été sérieusement attaquée le 17, le roi n'a plus le temps d'ordonner d'ici les dispositions nécessaires pour mettre cette province en sûreté; mais Sa Majesté pense que vous aurez fait pour cela tout ce que les circonstances et votre position vous auront permis. »

Jourdan « Monsieur le maréchal, le roi m'ordonne d'avoir

l'honneur de vous prévenir qu'il paraît que l'armée ennemie de la Manche a reçu des renforts et qu'elle s'est portée en avant. On prétend que son infanterie est à Consuegra et Madridejos. Ce qu'il y a de certain, c'est que sa cavalerie occupe Mora et la Guardia. L'ennemi a aussi montré des troupes du côté de Fuente-Duenas, sur le Tage, au-dessus d'Aranjuez, et des partis assez nombreux se sont présentés devant Guadalaxara. Cette circonstance, réunie à l'impossibilité où le 5e corps se trouve de vivre étant concentré à Naval-Moral, ont déterminé le roi à faire les dispositions suivantes : Le maréchal duc de Bellune a reçu ordre d'envoyer sur-le-champ à Tolède une division d'infanterie et une brigade de cavalerie, pour y relever la division allemande et la division de cavalerie légère du 4e corps : lorsque ces deux divisions seront relevées, elles se réuniront à Aranjuez aux autres troupes du 4e corps.

à Soult. Madrid, 27 sept. 1809.

Maintenant, Sa Majesté désire qu'au reçu de la présente vous vous mettiez en marche pour vous réunir au 5e corps, et que vous placiez les troupes du 2e et du 5e corps en échelons depuis Talavera jusqu'à Naval-Moral, s'il est possible d'y faire vivre les troupes. Dans le cas où il serait impossible de trouver des moyens de subsistance du côté de Naval-Moral, vous ne porteriez la tête de vos troupes que jusqu'à Orepesa et Puente de l'Arzobispo. Le duc de Bellune a ordre de retirer ses troupes de Puente de l'Arzobispo et de Talavera au fur et à mesure qu'elles seront relevées par les troupes sous vos ordres, et de diriger le 1er corps sur Tolède.

Le mouvement des troupes du 5e corps devant être combiné avec celui des troupes du 2e, le duc de Trévise a ordre de ne se mettre en marche que sur les ordres et les instructions que vous lui adresserez. Sa Majesté désire que vous exécutiez votre mouvement sans délai, afin que le 1er corps puisse être réuni le plus tôt possible à Tolède.

L'armée étant ainsi établie, elle se trouvera entre l'armée ennemie de la Manche et celle de l'Estramadure; et le roi pense qu'il pourra se porter en force, soit sur l'armée de la Manche pour la rejeter dans la Sierra-Morena, soit sur l'armée de l'Estramadure, si elle débouche par Almaraz ou par Placencia.

Le roi désire que vous lui fassiez connaître à l'avance l'époque à laquelle vos troupes arriveront dans leur nouvelle position. »

Le général Senarmont à Jourdan. Madrid, 27 sept. 1809.

« J'ai reçu la lettre que Votre Excellence m'a fait l'honneur de m'écrire en date de ce jour, renfermant copie d'un paragraphe de celle de Son Excellence le ministre de la guerre, qui me concerne.

Je ne sais ce que les Anglais peuvent dire ou ne pas dire sur les bouches à feu que nous avons perdues à Talavera; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'à la vérité 10 *bouches à feu du 4e corps ont été engagées un moment dans le champ d'oliviers qui se trouvait devant la division Leval; mais on est parvenu à les ramener, à l'exception de 2 qui ont été perdues*. J'avais seulement commis une erreur sur le calibre, en annonçant deux pièces de 8; c'est

une pièce de 8 française et une de 6 hollandaise qui sont restées sur le terrain, leurs chevaux ayant été tués. »

« Le roi m'ordonne d'avoir l'honneur de vous prévenir que l'ennemi paraît en effet avoir reçu des renforts dans la Manche; son armée s'est même avancée. On prétend que son infanterie est à Consuegra et Madridejos : ce qu'il y a de certain, c'est que sa cavalerie occupe Mora et la Guardia, qu'il montre des troupes du côté de Fuente-Duena, et que des partis assez nombreux se sont présentés devant Guadalaxara. En conséquence, le roi désire qu'au reçu de la présente vous dirigiez sur Tolède la division d'infanterie que vous devez avoir laissée vers Cebolla à Santa-Olalla, et une grande brigade de cavalerie, afin de garder Tolède, et d'avoir des avant-postes sur la rive gauche du Tage. Les troupes que vous allez envoyer à Tolède y relèveront la division allemande et la division de cavalerie légère du 4e corps, et ces deux divisions se porteront sur Aranjuez. Le roi vous invite à faire exécuter ce mouvement très-promptement. Sa Majesté me charge de vous prévenir qu'elle donne ordre au 5e et au 2e corps de se rapprocher de Talavera. Le roi désire qu'à mesure que ces troupes arriveront à Puente de l'Arzobispo et à Talavera, vous en retiriez vos troupes, et que vous les dirigiez sur Tolède, où vous réunirez ainsi successivement, et le plus promptement possible, tout votre corps d'armée. Sa Majesté désire que vous donniez ordre au général qui com-

Jourdan à Victor. Madrid, 27 sept. 1809.

mandera la division que vous allez envoyer sur Tolède, de me communiquer directement ses rapports jusqu'au moment où vous arriverez à Tolède, en même temps qu'il vous les adressera ; par ce moyen, le roi sera le plus promptement instruit de ce qui se passera sur ce point. »

Le ministre à Joseph. 28 sept. 1809.

« J'ai reçu la lettre dont Votre Majesté m'a honoré en date du 16 septembre, et je suis infiniment sensible à l'indulgence avec laquelle elle a daigné accueillir celle que j'avais eu l'honneur de lui écrire par ordre de Sa Majesté l'Empereur. Je me suis empressé de transmettre la réponse de Votre Majesté, et je ne puis douter que l'Empereur *n'y voie avec satisfaction l'assurance formelle de la fausseté des rapports du général anglais*. Je me plais à croire même que Sa Majesté Impériale prendra des mesures pour faire connaître la vérité à l'Europe entière, et pour effacer l'impression qu'aurait pu produire le récit mensonger de lord Wellesley (1). De mon côté, je m'estime doublement heureux de pouvoir féliciter Votre Majesté de ses succès, en songeant qu'ils n'ont pas coûté un seul trophée à la gloire de nos armes.

Je fais des vœux bien sincères pour que les événements qui se préparent sans doute en ce moment deviennent l'occasion d'un succès plus complet que le premier, et que Votre Majesté puisse ajouter de nouveaux avantages à ceux qu'elle a obtenus dans les journées de Talavera et d'Almonacid. »

(1) C'est ce qui fut fait effectivement.

Le ministre à Jourdan. 28 sept. 1809.

« Monsieur le maréchal, j'ai reçu les différentes lettres que Votre Excellence m'a fait l'honneur de m'écrire sous les dates des 7, 10, 14, 15 et 16 septembre. Je me suis empressé de les transmettre à Sa Majesté l'Empereur, et particulièrement celles du 15 et du 16, qui répondent aux miennes du 31 août. Le rapport général des opérations de l'armée, adressé par Votre Excellence à Sa Majesté Catholique, a été inséré dans le *Moniteur* d'aujourd'hui, ce qui paraît annoncer que l'Empereur en a adopté le contenu. Les coupures qui y ont été faites ne portent que sur des détails inutiles au public, et ne changent rien au fond des choses, qui reste absolument tel qu'il a été présenté par Votre Excellence. »

Jourdan au ministre. Madrid, 28 sept. 1809.

« Excellence, j'ai reçu la lettre que Votre Excellence m'a fait l'honneur de m'écrire le 13 du courant. Il m'est impossible d'adresser à Votre Excellence des renseignements plus précis que ceux que j'ai l'honneur de vous adresser tous les jours. Votre Excellence reçoit copie de toutes les lettres un peu importantes que je reçois ; je lui rends compte exactement de tous les ordres que le roi me charge de transmettre, et souvent j'adresse à Votre Excellence copie des lettres que j'écris, en exécution des ordres du roi, aux commandants des divers corps d'armée; enfin, lorsque Votre Excellence me demande quelques renseignements particuliers, je m'empresse de les lui transmettre : c'est, je crois, tout ce qu'il m'est possible de faire.

Aussitôt que j'ai eu reçu l'état des pertes du 4e

corps, j'ai eu l'honneur de l'adresser à Votre Excellence. Je n'ai pas pu lui faire passer le rapport du duc de Bellune sur la bataille de Talavera, parce que, ainsi que j'ai déjà eu l'honneur d'en prévenir Votre Excellence, le roi a gardé ce rapport, et l'a adressé directement à Sa Majesté l'Empereur. Votre Excellence m'a mandé que l'ennemi annonçait avoir pris à l'armée française 17 *pièces de canons et* 11 *drapeaux ou étendards*. Je lui ai adressé les lettres des commandants des corps d'armée et des commandants de l'artillerie qui attestent que cela est faux. Je lui ai adressé un nouvel état de pertes de l'artillerie qui confirme le premier; c'est-à-dire qu'il n'est resté au pouvoir de l'ennemi que 2 *pièces*, *dont tous les chevaux ont été tués*.

Cependant Votre Excellence me charge, par sa lettre du 13, de faire connnaître à M. le général Senarmont que, sans doute, il n'a pas bien fait le compte de son artillerie, puisque les Anglais en ont pris plus qu'il ne dit. J'ai exécuté l'ordre de Votre Excellence, et elle trouvera ci-joint copie de la réponse que le général Senarmont vient de m'adresser; elle y verra que, quoi qu'en disent les Anglais, il n'est resté en leur pouvoir que 2 *pièces d'artillerie* (1). Il est tout aussi certain qu'ils n'ont pris ni étendards ni drapeaux; que l'armée a couché sur le champ de bataille, et ne s'est retirée que le 29 au matin, quoiqu'il ait plu à l'ennemi de la supposer

(1) Voir, plus haut, la lettre du général Senarmont, relative à cette affaire.

en pleine retraite depuis le 28. Enfin, il est tout aussi positif que cette armée anglaise, qui se dit triomphante, n'a pas osé faire une marche sur le 1er corps, qui est resté sur l'Alberche. Il est vrai que le général anglais ajoute que c'est parce qu'il n'avait ni vivres ni moyens de transport, et c'est positivement à cause de cela qu'il aurait dû s'avancer au moins jusqu'à Santa-Olalla; car il eût trouvé abondamment de quoi vivre dans toute la partie située entre l'Alberche, le Tage et le Guadarama. Enfin, il n'en est pas moins vrai que cette armée, qui se dit victorieuse, a été obligée de s'enfuir peu de jours après, précipitamment, en abandonnant ses blessés et une partie de son artillerie et de ses bagages, et que, par suite de sa fuite, l'armée de Végas a été défaite. Il est vrai que le rapport du général anglais est fait avec une impudence rare: il ne se borne pas à dire qu'il a pris des drapeaux et de l'artillerie, il en désigne *le nombre, le calibre, et il nomme les régiments qui les ont pris.* Il est aussi certain que le gouvernement anglais a cru son général, ou qu'il a *feint de le croire*, puisqu'il lui a accordé des récompenses honorables; mais tout cela ne prouve autre chose, sinon que le gouvernement anglais a sans doute jugé qu'il était de son intérêt de tromper la nation anglaise pour exciter son enthousiasme, et d'en imposer aux puissances de l'Europe qui étaient en négociations. La bataille de Talavera, considérée isolément, est une de ces batailles dont, à la rigueur, les deux partis peuvent s'attribuer l'avantage; c'est-à-dire de ces batailles

douteuses, comme il y en a beaucoup d'autres : mais, considérée dans l'ensemble des opérations, elle est toute à l'avantage de l'armée française, puisque *les résultats ont été en notre faveur*.

Je prie Votre Excellence de me pardonner ces réflexions; mais elle sent combien il est pénible d'être obligé de se justifier sur des rapports faits par l'ennemi. »

Jourdan au ministre. Madrid, 28 sept. 1809.

« J'ai l'honneur d'adresser à Votre Excellence, sous le n° 1, copie d'une lettre du duc de Bellune, en date du 25 courant. Votre Excellence y verra que les habitants confirment l'avis qui a été donné, qu'une partie de l'armée de Cuesta a été envoyée à Vénégas. Sous le n° 2, Votre Excellence trouvera copie d'une lettre du maréchal duc de Dalmatie, en date du 25 courant, à laquelle est jointe copie d'une lettre écrite à ce maréchal par le duc de Trévise. Ces lettres feront connaître à Votre Excellence combien le 5e corps éprouve de difficultés à vivre depuis qu'il s'est concentré sur Naval-Moral. Hier, le général Belliard, gouverneur de Madrid, a rendu compte au roi qu'un parti ennemi assez considérable s'était présenté devant Guadalaxara, mais qu'il avait été repoussé par le bataillon du 55e régiment et le détachement du 27e régiment de chasseurs à cheval, qui y sont en garnison : néanmoins, le chef de bataillon du 55e rend compte qu'il est prévenu qu'il doit être attaqué incessamment par un parti plus considérable, dont il porte le nombre à 4 mille hommes, et qu'il annonce se réunir à Sacedon.

Le général Sébastiani a aussi rendu compte hier à Sa Majesté que des partis ennemis s'étaient présentés du côté de Fuente-Dueno, sur le Tage, au-dessus d'Aranjuez, et avaient reconnu le haut Tage. Il a ajouté que les rapports de ses avant-postes portent que l'armée de Vénégas a reçu des renforts. On prétend même qu'il s'est porté en avant, et que l'infanterie occupe Consuegra et Madridejos. Ce qu'il y a de certain, c'est que la cavalerie ennemie occupe Mora, Temblèque et la Guardia.

D'après ces divers rapports, le roi a pensé que la ligne que l'armée occupe, la droite à Placencia et la gauche au-dessus d'Aranjuez, était trop étendue, et qu'il était indispensable de la resserrer et de renforcer la gauche, afin d'être en mesure de se porter, soit sur l'armée de Vénégas et la rejeter dans la Sierra-Morena, soit sur l'armée anglaise et celle de Cuesta, si elles débouchaient encore une fois par Almaraz ou par Placencia. En conséquence, j'ai, en exécution des ordres du roi, expédié hier au soir les ordres suivants :

Le général Belliard a reçu ordre de faire partir le colonel du 55e régiment pour se rendre à Guadalaxara avec environ 200 hommes de ce régiment qui restaient encore à Madrid, de manière qu'il y aura à Guadalaxara environ 700 hommes du 55e. Le général Belliard a reçu aussi ordre de porter à 100 chevaux le détachement du 27e régiment de chasseurs à cheval qui est à Guadalaxara, et d'y envoyer deux pièces de canon. Le général Sébastiani a reçu en même temps ordre de diriger sur Guadalaxara

un bataillon de la brigade qui est à Alcala, ce qui portera la garnison de Guadalaxara à 1,200 hommes d'infanterie, 100 chevaux, et 2 pièces de canon. Cette garnison sera sous les ordres du colonel du 55e régiment. Le roi a été obligé d'envoyer à Guadalaxara un bataillon de la division Sébastiani, parce qu'il ne reste à Madrid que deux régiments d'infanterie, le 12e d'infanterie légère et le 51e de ligne, le 43e et le 55e étant détachés à Ségovie, l'Escurial, Somo-Sierra, Guadalaxara et autres postes aux environs de Madrid. Le général Sébastiani a reçu en même temps ordre de porter à Aranjuez la 2e brigade polonaise, qui est à Valdemoro, afin de soutenir au besoin la 1re brigade de cette division, qui est à Ocana avec la division de dragons du général Milhaud. Il n'était resté jusqu'à ce moment qu'un faible détachement à Aranjuez, attendu que l'air y est malsain en été, et qu'il est difficile d'y faire vivre des troupes.

La division du général Sébastiani occupe Alcala, Arganda et Chinchon, et peut se porter au besoin sur Aranjuez ou sur Fuente-Dueno.

Le duc de Bellune a reçu ordre d'envoyer sur-le-champ une division d'infanterie et une brigade de cavalerie à Tolède, pour relever la division allemande et la division de cavalerie légère du 4e corps. Lorsque ces deux divisions seront relevées, elles se réuniront à Aranjuez aux autres troupes du 4e corps : ainsi, ce corps d'armée sera réuni sur le Tage près d'Aranjuez, ayant une avant-garde sur Ocana. Les autres divisions du 1er corps se porteront

successivement sur Tolède, au fur et à mesure qu'elles seront relevées à Puente de l'Arzobispo et Talavera par les troupes du 5e corps, de manière que le 1er corps sera réuni à Tolède.

Le duc de Dalmatie a reçu ordre de passer le Tiétar, de réunir le 2e corps au 5e, et de placer ces deux corps d'armée en échelons, depuis Talavera jusqu'à Naval-Moral, s'il est possible d'y faire vivre les troupes. Dans le cas où cela serait impossible, il ne portera la tête de ses troupes que jusqu'à Oropesa et Puente de l'Arzobispo.

L'armée, dans cette position, sera plus concentrée, elle occupera des positions où elle vivra plus facilement, et le roi pourra réunir à volonté ses principales forces ou sur sa droite ou sur sa gauche, suivant les circonstances.

Votre Excellence trouvera sous les n°s 3, 4, 5, 6 et 7, copie des lettres que j'ai écrites pour l'exécution des dispositions ci-dessus aux généraux Belliard et Sébastiani, et aux maréchaux ducs de Bellune, de Trévise, et de Dalmatie. »

Joseph à M. Cabarrus, Madrid, 30 sept. 1809.

« 1° Envoyez-moi l'état des biens confisqués et d'Église qui doivent être mis en vente;

2° Faites insérer dans la *Gazette* l'état nominatif de ces biens et de ceux compris dans le 1er état;

3° Faites insérer dans la *Gazette* votre rapport et les décrets sur la vente des domaines de l'État;

4° Que le directeur général de l'administration des domaines (Llorente) fasse dresser un état nominatif des tableaux et objets d'art qui, n'étant point

réservés par le ministre de l'intérieur pour le Muséum, seront vendus comme les domaines nationaux ; que cet état soit affiché et publié ;

5° Faire la même chose pour les meubles, glaces, cristaux, etc. ;

8° Faire imprimer le décret qui ordonne la vente de ces objets ;

9° Me faire savoir si le budget exact des rentrées présumées du trésor public, pendant ce mois, sera prêt pour demain, ou pour quel jour.

Il faut une immense activité pour donner du mouvement à la circulation des cédules et à leur conversion en domaines particuliers ; abandonnez les anciennes lenteurs ; un volcan ne s'allume pas avec de la glace. Étudiez et faites étudier ce qui s'est fait en France et à Naples. Le succès est infaillible, mais il ne faut pas pour cela que la main qui pousse la machine change sa direction et fasse voir de l'hésitation ; il faut faire ce qui a été fait.

10° Un article de la *Gazette* devrait dire dans quelle rue, dans quelle maison, à quelle heure, quel jour, par-devant qui se vendent les biens ; il devrait rendre compte des biens vendus, du prix auquel ils se sont élevés.

11° Le lendemain de chaque séance, vous devrez m'adresser le résumé des opérations qui s'y sont faites, que vous devriez recevoir du directeur général. Cette opération aura été bien conduite, si, à la fin d'octobre, on a vendu pour 50 millions de biens. Songez qu'il y a déjà pour près de 100 millions de cédules en émission.

12° Faites-moi un rapport sur l'exécution de la loi concernant les créanciers de l'État, porteurs de *valès* assujetties à la nouvelle marque. Le mois est écoulé : où en sommes-nous dans une opération qui, par ses rapports politiques et financiers, doit avoir la plus grande influence sur les affaires actuelles? Je vous le répète, de l'activité le matin, le soir, le jour, la nuit; sans quoi rien ne se fera, et vous serez déshonoré.

Ce n'est pas le temps des longs écrits, d'écouter les vieux oracles des bureaux; il faut des jeunes gens qui aient des mains et des jambes. Toujours courir, jusqu'à ce que les cédules émises soient rentrées au trésor par les ventes. »

Joseph au général Senarmont. Madrid, 30 sept. 1809.

« Général, je vous prie d'accepter la petite caisse que je vous envoie : elle pourra être agréable à madame de Senarmont; elle lui rappellera quelquefois, dans les loisirs de la paix, la haute estime que l'on faisait de vous durant la guerre.

Agréez, général, mon sincère attachement. »

Soult au ministre. Placencia, 30 sept. 1809.

« Pour donner à Votre Excellence une idée de l'espèce de guerre que les troupes de Sa Majesté l'Empereur sont obligées de faire en Espagne, j'ai l'honneur de lui envoyer l'instruction (en espagnol et la traduction) que la junte de Séville a répandue dans les provinces, et qui, malheureusement, est exactement suivie. Cette pièce pourra un jour servir à l'histoire de la guerre, et elle prouvera que les moyens les plus barbares de destruction sont em-

ployés pour nous nuire, et que, pour s'en préserver, les sentiments des devoirs envers Sa Majesté, que nous devons remplir, ont dû suggérer d'autres moyens (1). »

(1) Voir la note G.

FIN DU SIXIÈME VOLUME.

NOTES

RELATIVES AUX AFFAIRES D'ESPAGNE

ÉTATS DE SITUATION

DES

ARMÉES FRANÇAISES EN ESPAGNE

AU 1er FÉVRIER 1809.

NOTE A (pages 5, 9, 19, 96).

1er CORPS D'ARMÉE. — Le maréchal duc de Bellune, général en chef; Ruffin, Lapisse, Villate, généraux de division; Barrois, Lefol, Maison, Darricau, Baumont, généraux de brigade. — Présents sous les armes : État-major, 33; 1re division, 5,429; 2e division, 7,692; 3e division, 6,376; cavalerie, 1,386; parc d'artillerie, 1,523; chevau-légers westphaliens, 487. Total, 22,993. Matériel d'artillerie, 48 bouches à feu.

N. B. Pour établir la force de ce corps d'armée au moment où le duc de Bellune passa le Tage, il faut déduire, des hommes portés à la colonne des présents sous les armes, la division Lapisse (2e division), forte de 7,692 hommes, qui était à Salamanque, et y ajouter la division Leval du 4e corps, de 3,127 hommes, ainsi que la division de cavalerie légère du général Lasalle et celle du général Latour-Maubourg 1re division), fortes ensemble de 4,022 hommes; on trou-

vera que la force de ce corps d'armée était de 22,250 hommes présents sous les armes.

2e CORPS D'ARMÉE. — Le maréchal duc de Dalmatie, général en chef; Merle, Mermet, Bonnet, Delaborde, Heudelet, Franceschi, généraux de division; Reynaud, Sarrut, Jardon, Ferrey, Lefebvre, Foy, Arnaud, Graindorge, Maransin, Sabatier, Debelle, généraux de brigade. — Présents sous les armes : État-major, 43; 1re division, 6,498; 2e division, 5,459; 3e division, 4,954; 4e division, 3,158; 5e division, 3,924; division de cavalerie, 1,223. Total, 25,216. Matériel d'artillerie, 54 bouches à feu.

Pour établir la force de l'armée destinée à faire la conquête du Portugal, il faut déduire des 25,216 hommes présents sous les armes, la division Bonnet, de 4,954 hommes, qui resta à Santander, et y ajouter les divisions de dragons des généraux Lahoussaye et Lorge (4e et 5e divisions), qui passèrent sous les ordres du duc de Dalmatie : ces deux divisions ayant 2,803 hommes présents sous les armes, la force du corps d'armée était de 23,000 hommes.

3e CORPS D'ARMÉE. — Le duc d'Abrantès, commandant; Grandjean, Musnier, Morlot, Dedon, commandant l'artillerie; Habert, Augereau, Laval, Bujet, Rostolan, Wathier, généraux de brigade. — Présents sous les armes : État-major, 36; 1re division, 3,548; 2e division, 2,437; 3e division, 2,637; cavalerie, 1,652; génie, 2,336; infanterie auxiliaire, 1re division, 2,318; 2e division, 1,107. Total, 16,035. Matériel d'artillerie, 40 bouches à feu.

4e CORPS D'ARMÉE. — Le maréchal Jourdan, général en chef provisoirement; Sébastiani, Leval, Valence, généraux de division; Roguet, Peuzet, Verlet, Chassé, prince d'Issembourg, Wanderweid, Schramm, généraux de brigade. — Présents sous les armes : État-major, 22; 1re division, 5,660; cavalerie, 1,013; artillerie, 431; 2e division allemande, 3,127; 3e division polonaise, 3,915; cavalerie, 768; artillerie, 463. Total, 15,377. Matériel d'artillerie, 30 bouches à feu.

5e CORPS D'ARMÉE. — Le maréchal duc de Trévise, com-

mandant; Suchet, Gazan, généraux de division; Dumontier, Girard, Guérin, Taupin, Delaage (ce dernier adjudant-commandant, chef de la brigade de cavalerie), généraux de brigade. — Présents sous les armes : État-major, 26; 1re division, 8,477; 2e division, 7,110; cavalerie, 926; artillerie, 1,420. Total, 17,933. Matériel d'artillerie, 30 houches à feu.

6e CORPS D'ARMÉE. — Le maréchal duc d'Elchingen, commandant en chef; Marchant, Maurice Mathieu, Dessolles, généraux de division; Maucune, Marcognet, Labassée, Bardet, Godinot, Ney, Lorcey, généraux de brigade. — Présents sous les armes : État-major, 32; 1re division, 6,853; 2e division, 6,917; 3e division, 8,507; cavalerie légère, 840; artillerie, 1,534. Total, 24,651. Matériel d'artillerie, 30 bouches à feu.

N. B. Pour établir la force des troupes restées en Galice après le départ du duc de Dalmatie, il faut déduire du présent état la division Dessolles, forte de 8,507 hommes, qui était à Madrid, et y ajouter 700 hommes environ pour les deux régiments de cavalerie que le duc de Dalmatie laissa au maréchal Ney; de sorte que la force du corps d'armée de ce dernier était de 16,800 hommes.

7e CORPS D'ARMÉE. — Le général de division Gouvion Saint-Cyr, commandant en chef; Pino, Souham, Chabran, Chabot, Lecchi, Duhesme, Reille, généraux de division; Mazuchelli, Fontana, Vergès, Bessières, Dumoulin, Millosewitz, Soba, Guillot, Viala, Omey, généraux de brigade. — Présents sous les armes : État-major, 33. Infanterie, division Souham, 6,220; division Chabran, 3,591; division Chabot, 325; dépôt de Barcelone, 541; division Reille, 3,767; au quartier général, 941. Cavalerie, division Souham, 880; division Chabran, 350; dépôt de Barcelone, 475; division Reille, 154; au quartier général, 121. Artillerie, division Souham, 348; division Chabran, 123; à Barcelone, 294; division Reille, 251; au parc, 768; en marche, 266. Total des troupes françaises, 19,415. Troupes auxiliaires, infanterie, division Pino, 8,008; division Chabran, 446; division Chabot, 1,308; division Lecchi, 3,941; à Barcelone, 239; division Reille,

213; division allemande, 5,321. Cavalerie, division Pino, 1,052; division Lecchi, 498; division Reille, 262; en marche, 50. Artillerie, division Pino, 396; division Chabot, 70; division Lecchi, 119; division allemande, 48. Total des troupes auxiliaires, 21,971. Total du 7e corps, 41,386.

Réserve de cavalerie. — Lasalle, Latour-Maubourg, Kellermann, Milhaud, Lahoussaye, Lorge, généraux de division; Bordesoulle, Digeon, Perremond, Doullembourg, Millet, Carrié, Marisy, Caulaincourt, Fournier, Violannes, généraux de brigade. — Présents sous les armes : Division du général Lasalle, 1,495; 1re division de dragons, 2,527; 2e, 2,125; 3e, 1,335; 4e, 1,228; 5e, 1,470; artillerie, 712. Total, 10,997.

Commandement du maréchal duc d'Istrie. — Guipuscoa, 3,799; Alava, 876; Biscaye, 1,762; Vieille-Castille, 2,611; Aranda; 644; Soria, 494; Valladolid, 1,401; Zamora, 161; Léon, 2,998; Palencia, 192. Total, 14,938.

Grand parc d'artillerie : Parc de campagne, 132; parc de siége, 775; dans les places, 265; en marche, 1,289; bataillons *bis* du train, 118. Total, 2,579.

Récapitulation. — 1er corps d'armée, 22,793; 2e, 25,216; 3e, 16,036; 4e, 15,377; 5e, 17,933; 6e, 24,651; 7e, 41,386; réserve de cavalerie, 10,997; commandement du maréchal duc d'Istrie, 14,938; grand parc d'artillerie, 2,579. Total général, 191,905.

Situation des 1er et 4e corps et de la réserve, au 12 juillet 1809. — 1er corps, maréchal duc de Bellune; Ruffin, Lapisse, Villate, Latour-Maubourg, généraux de division; Barrois, Darricau, Laplane, Cassagne, Lefol, Beaumont, Geiremond, Doullembourg, Gravois, généraux de brigade; Sémélé, général de division, chef de l'état-major. — Présents sous les armes : État-major, 47; 1re division (Ruffin), 5,286; 2e division (Lapisse), 6,862; 3e division (Villate), 6,135; 1re division de dragons (Latour-Maubourg), 3,279; brigade de cavalerie légère (Beaumont), 980. Total, 22,542.

4e CORPS D'ARMÉE. — Le général de division Sébastiani, commandant en chef; Valence, Leval, Merlin, Milhaud, gé-

néraux de division; Rey, Ligier-Belair, Margaron, Blondau, Schœffer, Verle, Dechœffer, Chassé, Strolz, Barthélemy, Digeon, le prince d'Issembourg, généraux de brigade; Franceschi, général de brigade, chef d'état-major. — Présents sous les armes : État-major, 13; 1re division (Sébastiani), 8,118; 2e division (Valence), 4,784; 3e division (Leval), 4,537; division de cavalerie légère (Merlin), 1,002; 3e division de dragons (Milhaud), 2,249. Total, 20,690.

N. B. Ce 4e corps ayant 3 mille hommes de détachés pour la garde de Tolède, il ne lui restait que 17,690 combattants.

Réserve formant la garnison de Madrid. — Le général de division Dessolles, commandant; Godinot, général de brigade. — Présents sous les armes : Division Dessolles, 6,677; 27e régiment de chasseurs, 250; infanterie de la garde royale, 1,800; chevau-légers de la garde, 350. Total, 9,077.

N. B. 4 mille hommes étant restés à Madrid, la réserve fut réduite à 5,077.

Récapitulation des 1er et 4e corps et de la réserve. — 1er corps, 22,542; 4e corps, 17,690; réserve, 5,077. Total, 45,309.

Situation des 2e, 5e et 6e corps d'armée, sous les ordres du duc de Dalmatie. — 2e CORPS D'ARMÉE. — Mermet, Delaborde, Heudelet, Lahoussaye, Lorge, Reynaud, Sarrut, Thomières, Ferey, Foy, Arnaud, généraux de division; Graindorge, Maransin, Marisy, Caulaincourt, Soult, généraux de brigade; Ricard, général de brigade, chef d'état-major. — Présents sous les armes : État-major, 58; 1re division (Merle), 5,689; 2e division (Mermet), 4,433; 3e division (Delaborde), 3,401; 4e division (Heudelet), 5,103; 4e division de dragons (Lahoussaye), 1,137; 1re brigade de la 5e division de dragons (Lorge), 716; cavalerie légère (Soult), 830; parc d'artillerie, 1,081. Total, 20,590.

5e CORPS D'ARMÉE. — Le maréchal duc de Trévise, commandant; Gazan, Girard (commandant la 1re division), Chauvel, généraux de division; Pepin, Delaage (adjudant commandant la brigade de cavalerie légère), généraux de brigade; Dembrosky, adjudant-commandant, chef d'état-major. —

Présents sous les armes : État-major, 22; cavalerie légère (Delaage, adjudant-commandant), 874; 1re division (Girard, général de brigade), 8,531 ; 2e division (Gazan), 6,773; parc d'artillerie, 738. Total, 16,916.

6e CORPS D'ARMÉE. — Le maréchal duc d'Elchingen, commandant; Marchand, Maurice Mathieu, généraux de division; Maucune, Marcognet, Labassé, Bardet, Lorcet, Fournier, généraux de brigade; Jomini, adjudant-commandant, chef de l'état-major. — Présents sous les armes : État-major, 32; 1re division (Marchand), 6,425; 2e division (Maurice Mathieu), 6,451; cavalerie légère (Lorcet), 800; 2e brigade, 5e division de dragons (Fournier), 833; artillerie et génie, 1,191. Total, 15,700.

Récapitulation des 2e, 5e et 6e corps d'armée. — 2e corps, 20,590; 5e corps, 16,916; 6e corps, 15,700. Total, 53,206.

N. B. 3 mille hommes de ces trois corps étant restés sous les ordres du général Kellermann, leur force était réduite à 50 mille hommes.

NOTE B (page 26).

Extrait d'une Notice sur la bataille de Medellin, par le général Sémélé, chef d'état-major du 1er corps.

Le 28 mars, à dix heures du matin, toutes les troupes du 1er corps furent réunies à Medellin, à l'exception de la brigade hollandaise laissée à Truxillo pour couvrir les dépôts de l'armée ; du 1er dragons à Miojadas, pour observer les routes de Mérida, et assurer les communications; des 4e, 9e dragons, et un escadron du 14e, qui avaient été dirigés sur Gorita, Logrosan et Reyna, pour observer les troupes de la Sierra de Guadalupe et les communications de la Manche.

La cavalerie de Lasalle, une batterie d'artillerie légère, et deux bataillons de la division allemande, marchèrent par la gauche, dans la direction de Don-Benito. Latour-Maubourg, avec cinq escadrons de dragons, huit bouches à feu,

et deux bataillons de la division allemande, fut dirigé sur le plateau dit de Retamosa, dans la direction de Mongabril, ayant le Rio-Ortigosa à sa droite. La division Villate fut établie en avant de Medellin, au delà de l'Ortigosa, une brigade sur la route de Don-Benito, ayant à sa gauche le reste de la division allemande, une autre brigade sur celle de Mongabril. La division Ruffin fut laissée en réserve sur le rideau à l'est de Medellin, ayant un bataillon au pont et sur la rive droite de la Guadiana, pour la garde de ce pont et celle des équipages.

Un bataillon de grenadiers et dix bouches à feu appuyaient la droite de Latour-Maubourg, longeant l'Ortigosa sur sa rive gauche.

La bataille s'engagea par quelques échanges de boulets qui eurent lieu entre Latour-Maubourg et la cavalerie espagnole qui était dans la plaine, et qui déjà commençait à se replier sur le plateau de Retamosa.

Les généraux Lasalle et Latour-Maubourg continuaient leurs mouvements dans les directions qui leur avaient été données. Le dernier, qui avait moins de terrain à parcourir, arrivait à la naissance du rideau, lorsque l'armée ennemie vint le couronner dans tout son prolongement. Sa gauche, formée en partie de sa cavalerie, s'appuyait au torrent de l'Ortigosa, son centre en avant de Don-Benito; et sa droite, se prolongeant dans la direction de la Guadiana, laissait entre elle et le fleuve une distance d'une demi-lieue, qui était couverte par quelque cavalerie; à sa droite et à son centre se trouvait le gros de son infanterie disposée sur deux lignes, ayant en réserve à quelque cent toises en arrière, et plus rapprochés de sa droite que de son centre, 4 à 5 mille hommes. C'est dans cet ordre que l'armée espagnole s'ébranla, se montra à l'armée française, et marcha sur Medellin.

Le projet de l'ennemi était évidemment de manœuvrer sur notre gauche, de la déborder, et, par suite, de nous couper du pont de Medellin.

Le maréchal fit en conséquence les dispositions suivantes :

il ordonna à Lasalle de se reployer lentement sur Medellin, en refusant constamment sa gauche; à Latour-Maubourg, de suivre sur le plateau de Retamosa, d'en chasser l'ennemi, et, indépendamment du bataillon de grenadiers, il le fit appuyer par le 94e régiment de la division Villate : ces deux dispositions furent exécutées par Lasalle et Latour-Maubourg, avec la plus grande précison.

Du plateau de Retamosa, avec 3 mille hommes d'infanterie et 2 mille chevaux, l'ennemi s'avança pour arrêter Latour-Maubourg, tandis que les hussards de Marie-Louise s'ébranlaient pour charger le bataillon de grenadiers et la batterie de dix bouches à feu. Ils furent accueillis par une fusillade très-vive et des décharges à mitraille qui firent perdre beaucoup de monde à ce régiment; et sa défaite fut complétée par un escadron de dragons que Latour-Maubourg avait fait fort judicieusement diriger pour prendre ces hussards en flanc au moment de leur charge.

L'infanterie ennemie du plateau de Retamosa avait engagé la fusillade à cinquante pas des dragons.

Latour-Maubourg la chargea avec les 2e et 26e dragons, et l'escadron du 14e; ces troupes exécutèrent cette charge avec une grande bravoure. Toute cette infanterie fut renversée et sabrée, et la cavalerie destinée à la soutenir mise en pleine déroute. Cet avantage devait être décisif pour la journée, et le succès de la bataille n'être plus en question, car l'on pouvait prévoir le sort des troupes du centre et de la droite, qui, indépendamment, continuaient toujours à s'avancer dans la plaine, malgré la défaite de leur gauche, si Latour-Maubourg ne s'était pas trop abandonné à la poursuite d'une cavalerie en déroute, qu'il suffisait de faire suivre et observer par un ou deux escadrons.

En refusant son aile gauche et faisant avancer sa droite, le maréchal Victor opérait un changement de front sur la gauche de sa ligne, qui lui donnait des avantages bien marqués. Il resserrait son champ de bataille en appuyant sa droite au plateau de Retamosa, et sa gauche à la Guadiana; il paralysait l'effort de la droite et du centre de l'ennemi,

tandis qu'il écrasait sa gauche; et enfin, il engageait entièrement cet ennemi dans la plaine, et lui ôtait la possibilité alors de lui dérober aucun de ses mouvements.

Latour-Maubourg, lancé à la poursuite de la cavalerie ennemie, avait laissé sur le plateau de Retamosa la batterie de dix bouches à feu, le bataillon de grenadiers, les deux bataillons de la division allemande; et il s'était borné à faire appuyer ses dragons par le 94e régiment d'infanterie, qui les suivait à une grande distance.

C'est dans cet instant qu'on aperçut une colonne d'infanterie et de cavalerie, forte à peu près de 4 mille hommes, qui débouchait en arrière de Mongabril, sur la rive gauche de l'Ortigosa, et dont l'objet était de détourner notre droite. Le maréchal envoya à sa rencontre le 9e d'infanterie légère, qu'un instant après il fit soutenir par le 24e régiment d'infanterie de ligne; et cela, sur la demande réitérée du général Ruffin, qui croyait voir dans cette colonne des forces très-supérieures. Le 27e d'infanterie légère fut encore détaché de la division Villate pour maintenir ou plutôt lier les deux divisions. L'on verra plus tard que la marche de ces trois régiments sur la droite, avec l'éloignement de Latour-Maubourg, pouvait compromettre la bataille.

A cette époque de la journée, il était à peu près quatre heures; l'armée était ainsi disposée : Les 9e léger et 24e de ligne, quatre bouches à feu vers Mongabril, sur la rive gauche de l'Ortigosa; le 27e léger, également sur la rive gauche de ce ruisseau, devant lier les deux divisions; Latour-Maubourg ralentissait la poursuite, et manœuvrait avec le 94e pour se rapprocher du centre de l'armée; le bataillon de grenadiers et la batterie de dix bouches à feu en avant du plateau de Retamosa, dans la direction de Don-Benito; le régiment de Nassau et la division allemande, à gauche des grenadiers, sur le revers du rideau; les 63e et 95e en colonnes par division et par bataillon en avant de Medellin; le reste de la division allemande à gauche de ces deux régiments, dans le même ordre de formation; le général Lasalle avec sa cavalerie légère, son artillerie et les deux ba-

taillons de la division allemande en retraite sur le chemin de Benito, ayant l'ordre de passer par les intervalles des colonnes des 63e et 95e, et de se reformer derrière ces régiments ; le 96e régiment de ligne en réserve au pont de l'Ortigosa.

Cuesta avec son centre, sa droite et sa réserve, continuait son mouvement sur Medellin, et s'approchait de nos troupes. Le moment était décisif; il fallait culbuter cette masse d'infanterie, ou subir les conséquences les plus funestes d'une défaite. Latour-Maubourg était encore trop éloigné pour prendre part au mouvement d'ensemble, qui était urgent pour arrêter et renverser cette masse espagnole. J'étais dans cet instant près du maréchal; je ne pus me dispenser de lui observer (ce que d'ailleurs il reconnaissait bien) qu'il avait trop facilement cédé aux instances du général Ruffin, que trop de troupes étaient sur la droite, et que la bataille était compromise si les Espagnols mettaient de la vigueur dans leur attaque. Il me quitta, et partit au galop.

Je ne pus le suivre, mon cheval ayant été renversé sur moi à l'attaque du plateau de Retamosa; je me tenais à peine sur ma selle.

Arrivé au centre, le maréchal ordonna aux 63e et 95e, et aux troupes allemandes, d'accueillir l'ennemi par une fusillade vive et soutenue; au général Lasalle, de le charger sur ses flancs ; et aux troupes laissées sur le plateau de Retamosa, de manœuvrer pour prendre la ligne ennemie à revers. L'artillerie fut disposée pour soutenir et favoriser ces dispositions, qui s'exécutèrent simultanément et avec le plus grand ensemble. Dans un instant l'armée de Cuesta fut renversée, et le champ de bataille transformé en un champ de massacre. La perte de l'ennemi dans cette bataille a été au delà de tout ce que l'on peut imaginer. 15 mille hommes furent couchés sur le terrain; 5 mille de la réserve furent atteints par Lasalle à la chapelle de D. Lorente; ils furent sabrés et faits prisonniers, ce sont les seuls de la journée. Dans ces prisonniers se trouvait le général D. Francisco de Frias, ayant sept à huit coups de sabre. Les

canons au nombre de seize bouches à feu, les voitures et les bagages, restèrent en notre pouvoir. Il ne s'échappa de toute cette armée que la cavalerie, qui dut son salut à la vitesse de ses chevaux. L'infanterie qui n'avait pas été prise se dispersa dans le pays; et il est positif que Cuesta n'aurait pu réunir, le lendemain, la totalité d'un bataillon.

La perte du 1er corps ne s'est pas élevée au delà de 300 hommes tués ou blessés.

Dans cette bataille, où le corps d'armée a dû combattre contre des forces si supérieures et dans une position si défavorable, les troupes ont soutenu leur réputation. Tous les mouvements ordonnés ont été exécutés avec précision, calme et détermination; pas un seul instant d'hésitation n'a été remarqué.

Les généraux Latour-Maubourg, Lasalle, Leval, Lefol, commandant les 63e et 95e régiments d'infanterie de ligne, Schœffer, commandant la division allemande, ont rendu des services signalés dans cette journée. Le maréchal s'est beaucoup loué des colonels Pecheux, du 95e; Mouton-Duvernet, du 63e; Meunier, du 9e d'infanterie légère; Combelle, du 94e de ligne; des colonels de cavalerie Ismert, Bouvier-Deséclats, Bonnemains et Subervie; du chef de bataillon Maranzin, de l'artillerie.

Rapport du général Cuesta sur la bataille de Medellin.

Après avoir protégé, par la marche rétrograde de mon armée, la réunion de la division d'Andalousie, commandée par le duc d'Albuquerque, étant instruit que l'ennemi avait envoyé une partie de ses troupes de Miajadas à Mérida et à Medellin, je pris la détermination de l'aller chercher, et de lui offrir la bataille dans le premier endroit qui me paraîtrait convenable. Au village de Valle de la Serena, où je me trouvais le 27 sur Villaneuva, étant informé, par les rapports du matin du 28, que l'ennemi se réunissait en force à Medellin, je m'y rendis avec les divisions de l'armée. En approchant, je les formai en colonnes, et disposai le plan d'at-

taque de la manière suivante : L'avant-garde aux ordres du maréchal de camp don Juan de Henestrosa, et la première division commandée par le lieutenant général duc del Parque, formant le premier corps de la gauche de la ligne de bataille ; la deuxième division, aux ordres du maréchal de camp don Francisco de Frias, occupait le centre ; et la troisième division, commandée par le maréchal de camp marquis de Portajo, avec la division commandée par le duc d'Albuquerque, formaient la droite, que je mis sous les ordres immédiats de mon second lieutenant général Eguia. Je pris le commandement de la gauche, parce qu'elle était dans une position plus élevée, d'où l'on découvrait toute l'action. Je plaçai la cavalerie sur mon flanc gauche, qui était le point où l'ennemi se présentait en plus grand nombre. Celui-ci avait réuni dans la nuit précédente et dans la matinée toute son armée, sans laisser un seul homme à Mérida, comme je l'ai su depuis. L'artillerie des divisions était située devant elles, et suivait les mouvements des colonnes d'attaque.

L'ennemi, au nombre de 2,600 à 3 mille chevaux et de 18 à 20 mille hommes d'infanterie, appuyait ses derrières à Medellin. Il forma son infanterie en grandes colonnes serrées, dont sa cavalerie en bataille couvrait les flancs. Il fit avancer son artillerie en six batteries de quatre pièces, et dans cet ordre il commença un feu formidable sur notre infanterie, qui, avec les dispositions que j'ai indiquées, s'avançait à pas pressés vers l'ennemi, sans être arrêtée ni par la mitraille, ni par les mouvements de la cavalerie ennemie, qui se disposait à la charger dans sa marche. A mesure que les colonnes de nos divisions s'avançaient sur l'ennemi, j'envoyais des ordres aux généraux, soit pour faire déployer les unes, soit pour que les autres chargeassent à la baïonnette et s'emparassent de l'artillerie ennemie, soit pour que leur artillerie s'avançât afin de protéger l'attaque. J'envoyai mon premier aide de camp, le brigadier don Thomas Odonoju, pour donner aux corps de la droite les ordres correspondant aux mouvements que faisait l'ennemi, et qui montraient déjà que sa principale attaque allait être dirigée sur notre

gauche. Tout se passait dans cet ordre respectable et majestueux qui annonçait la victoire. Plusieurs corps ennemis se retiraient à mesure que la gauche s'avançait contre eux avec une intrépidité au-dessus de tout éloge, et que le centre et la droite s'avançaient avec la même valeur. Chacune des colonnes dans lesquelles les divisions étaient subdivisées avait en tête son général en chef. Déjà la gauche était à une demi-portée de pistolet de la 1re batterie ennemie, et s'avançait pour s'en emparer, la baïonnette en avant; ceux qui défendaient cette batterie l'avaient déjà abandonnée, lorsqu'une forte division de cavalerie, soutenue par une division d'infanterie, chargea pour la recouvrer. Notre infanterie ne s'arrêta point et suivait sa marche au pas d'attaque, quand les régiments de cavalerie d'Almanza, de l'Infant, et deux escadrons de chasseurs impériaux de Tolède, faiblissent, et, au lieu de charger la cavalerie et l'infanterie ennemies, abandonnent la nôtre en se retirant au galop, et laissant par conséquent à l'ennemi toute la liberté de l'attaque dans toutes les directions.

Je me trouvais sur la droite de la ligne gauche, quand j'aperçus la retraite des trois corps de cavalerie dont j'ai parlé. Je pars aussitôt pour l'arrêter. J'envoie mes autres aides de camp et les autres officiers d'état-major qui me suivaient pour empêcher ce désordre, me dirigeant aussi au même endroit. En passant, je vis le tableau le plus intéressant qui puisse s'offrir à un général. Le corps de grenadiers d'infanterie, qui, serré en masse, allait avec la plus grande impétuosité s'emparer de la batterie, ayant à sa tête le colonel D. Joseph de Jayas, criait à notre cavalerie qui l'abandonnait pendant qu'il était attaqué par la cavalerie ennemie : « Qu'est-ce? halte la cavalerie! retournons à l'ennemi, il est à nous. » Mais tout fut inutile, car il ne fut pas possible de la contenir; ce qui donna à l'ennemi la facilité de rompre notre infanterie de tous côtés. Les chefs et officiers que j'avais envoyés pour remédier au désordre furent enveloppés par les fuyards des trois corps dont j'ai fait mention, et manquèrent périr; moi-même je fus jeté à bas de mon che-

val, et je me vis parmi les ennemis, qui, dans leur charge, passèrent à l'endroit où je me trouvais, me laissant blessé à un pied, et assez maltraité. Dans cet état, je réussis cependant à prendre un autre cheval, avec l'aide de mes deux neveux, D. Juan et D. Joseph de la Cuesta, qui, avec les autres officiers qui m'accompagnaient, contribuèrent, non sans peine et difficulté, à m'empêcher de rester prisonnier. Ma gauche étant dispersée, l'attaque du centre et de la droite continuait avec la même vigueur, quand l'ennemi, qui avait défait la gauche, laissant un corps de cavalerie assez fort sur la ligne de bataille qu'il occupait, et poursuivant avec des corps avancés l'infanterie qui était en désordre, chargea les autres troupes du centre et de la droite, qui déjà dans leur attaque imposante avaient rejeté sur Medellin les colonnes d'infanterie ennemie. Il n'y a pas d'expressions pour louer la conduite des généraux, chefs, officiers et soldats des divisions d'attaque.

Après que les forces que l'ennemi avait sur sa droite eurent obtenu sur le corps de ma gauche l'avantage dont j'ai parlé, elles renforcèrent sa gauche qui était déjà presque battue, et réussirent à battre progressivement nos divisions du centre et de la droite, qui, s'étant trop avancées et se trouvant vers Medellin, ne purent corriger leur position trop exposée, à cause de l'attaque imprévue de leur flanc gauche.

Quelques bataillons furent rompus par la cavalerie ennemie; toutefois, le feu de ceux qui conservaient leur ligne continuait, et notre artillerie faisait un terrible carnage. Tous les autres corps de la cavalerie de notre armée continrent assez l'ennemi, sauvant assez d'infanterie qui serait restée à son pouvoir si elle n'eût été secourue avec bravoure, principalement par le régiment de chasseurs volontaires d'Espagne et par le 1er régiment de hussards d'Estramadure, qui, méprisant le corps de cavalerie ennemie, attaquèrent et battirent ses partis détachés, et délivrèrent le bataillon de Mérida et le bataillon provincial de Badajos.

Notre perte a été grande; le nombre des chefs et officiers

morts, blessés, prisonniers et dispersés, monte à 140 d'infanterie et 10 de cavalerie. Celui des troupes ne peut être évalué, à cause de la dispersion; mais il est très-considérable, ayant beaucoup souffert du feu d'artillerie et de la cavalerie. Le maréchal de camp D. Francisco de Frias, commandant la 2e division et le centre, a été blessé. Mon aide de camp Abaurre a été tué d'un coup de canon.

NOTE C (page 132).

Sir Wellesley à lord Castlereay.

« Oporto, 12 mai 1809.

« J'ai eu l'honneur de mander à Votre Seigneurie, le 7 courant, que mon intention était de porter, le 9, l'armée de Coïmbre à Oporto, pour en chasser l'ennemi.

L'avant-garde et la cavalerie avaient marché le 7, et tout avait fait halte le 8, pour donner le temps au corps du maréchal Beresford d'arriver sur le haut Duero.

L'infanterie de l'armée fut partagée en trois divisions pour cette expédition. Deux d'entre elles, savoir, l'avant-garde, composée de la légion hanovrienne et de la brigade du brigadier général R. Stewart, avec une brigade de pièces de 6 et une pièce de 3, aux ordres du lieutenant général Paget, et la cavalerie sous les ordres du lieutenant général Payenne, la brigade des gardes; enfin les brigades d'infanterie du brigadier général, avec une brigade de pièces de 6, commandée par le lieutenant général l'Herbrooke, se mirent en marche par la grande route de Coïmbre à Oporto; la 3e division, composée des brigades du major général Hill et du brigadier général Cameron, avec une brigade de pièces de 6, sous les ordres du major général Hill, marcha de Coïmbre sur Aveiro.

Le 10 au matin, avant la pointe du jour, la cavalerie et l'avant-garde passèrent la Vouga, pour surprendre et cou-

per quatre régiments de cavalerie française et un bataillon d'infanterie et d'artillerie, cantonnés à Albergaria-Nova et dans les villages voisins, à environ huit milles de cette rivière; mais nous ne pûmes y réussir. Cependant la supériorité de la cavalerie anglaise ne fut pas équivoque pendant cette journée; nous fîmes quelques prisonniers, et nous leur enlevâmes leurs pièces. L'avant-garde prit la position d'Oliviera.

Le même jour, le major général Hill, qui s'était embarqué à Aveiro le 9 au soir, arriva à Ovar sur les derrières de la droite des ennemis; et la tête de la division du lieutenant général l'Herbrooke passa la Vouga le même soir.

Le 11, l'avant-garde et la cavalerie continuèrent leur marche sur la grande route vers Oporto, ainsi que la division du major général Hill, sur une route parallèle à celle ci-dessus, et qui mène d'Oporto à Ovar.

L'avant-garde rencontra à Vendas-Horas, entre Santo-Redondo et Grijon, les avant-postes de l'avant-garde ennemie, consistant en 4 mille hommes environ d'infanterie et quelques escadrons de cavalerie, dans une position forte sur les hauteurs au-dessus de Grijon, ayant leur front couvert par des bois et des ravins. Le flanc gauche de l'ennemi fut tourné au moyen d'un mouvement bien exécuté par le major général Murray, avec la brigade de la légion hanovrienne, sous les ordres du général Langeworthe, pendant que le 16e régiment portugais appartenant à la brigade du brigadier général R. Stewart attaqua leur droite, et que les tirailleurs du 95e, avec les compagnies de flanqueurs du 29e, du 43e et du 52e de la même brigade, sous les ordres du major Way, attaquèrent l'infanterie dans les bois et les villages au centre. Ces attaques obligèrent bientôt l'ennemi à céder; et le brigadier général Stewart, à la tête de deux escadrons du 16e et du 20e dragons, se mit à la poursuite de l'ennemi, lui tua quelque monde et fit quelques prisonniers. Le 11 au soir, l'ennemi repassa le Duero, et détruisit le pont qu'il avait sur cette rivière.

Il était essentiel, afin de favoriser les opérations du gé-

néral Beresford, que je passasse le Duero sur-le-champ; et, dès le matin, j'avais envoyé le major général Murray avec un bataillon de la légion hanovrienne, un escadron de cavalerie et deux pièces de 6, afin de chercher à rassembler des bateaux, et de passer, s'il était possible, la rivière à Oviétas, à quatre milles au-dessus d'Oporto; et on m'amena autant de bateaux qu'on en pouvait rassembler au bac, précisément au-dessus des villes d'Oporto et de Villa-Nova. Le terrain de la rive droite de la rivière, à l'endroit de ce bac, est protégé et commandé par le feu de l'artillerie placée sur la hauteur du couvent de Sierra à Villa-Nova; et il paraissait se trouver une bonne position pour nos troupes sur l'autre rive, jusqu'à ce qu'elles pussent s'y rassembler en nombre suffisant.

L'ennemi ne fit aucune attention à notre rassemblement de bateaux, ni à l'embarquement de nos troupes, que lorsque le premier bataillon (les *buffs*) eût débarqué, et eût pris position, sous le commandement du lieutenant général Paget, de l'autre côté de la rivière.

Ils l'attaquèrent alors avec un gros corps de cavalerie, d'infanterie et d'artillerie, sous les ordres du maréchal Soult; ce que ce corps soutint très-bravement, jusqu'à ce qu'il fut soutenu successivement par les 48e et 66e régiments, appartenant à la brigade du major général Hill, et par un bataillon portugais; puis, par le 1er bataillon des détachements appartenant à la brigade du brigadier Stewart.

Le lieutenant général Paget fut malheureusement blessé au commencement de l'attaque, ce qui plaça le commandement de ces braves troupes entre les mains du général Hill.

Les attaques réitérées des Français contre elles furent sans succès; et enfin le major général Murray, venant d'Ovintras, ayant paru sur le flanc gauche de l'ennemi, après y avoir passé la rivière, et le lieutenant général l'Herbrooke, qui pendant ce temps-là s'était prévalu de la faiblesse de l'ennemi dans la ville d'Oporto et Villa-Nova, s'étant montré sur leur flanc droit avec la brigade des gardes et le 29e ré-

giment, la totalité de l'armée se retira dans la plus grande confusion vers Amarante, abandonnant cinq pièces de canon, huit caissons, et quelques prisonniers.

La perte des ennemis en tués et blessés, dans cette occasion, a été très-considérable, et ils ont laissé à Oporto 700 morts ou blessés. »

NOTE D.

RELATION
DE LA CAMPAGNE DE TALAVERA
PAR LE GÉNÉRAL DESPREZ.

Le maréchal Soult avait échoué dans l'expédition de Portugal : presque surpris à Oporto, prévenu sur ses communications par l'armée anglaise, il avait été réduit à abandonner son artillerie, et à opérer sa retraite par des chemins presque impraticables. Cet événement semblait devoir compromettre sa faveur. Des causes plus graves encore le menaçaient du ressentiment impérial. Ses relations avec les Portugais, ses proclamations, au moins indiscrètes, avaient excité des plaintes nombreuses; et l'Empereur était moins disposé à pardonner une intrigue politique qu'un revers ou une faute militaire. La disgrâce du duc de Dalmatie semblait inévitable; mais toutes les conjectures furent déçues. Le général Ricard, chef d'état-major du 2e corps, fut rappelé en France, où il demeura longtemps sans activité; tandis que le maréchal, sous l'autorité duquel il avait agi, voyait réunis sous son commandement les 2e, 5e et 6e corps. Le maréchal Ney commandait le dernier : le 5e corps était sous les ordres du duc de Trévise. Cette disposition déplut aux deux maréchaux : outre qu'il leur répugnait d'obéir à un homme qu'ils égalaient en grade, tous deux détestaient personnellement le duc de Dalmatie. La force totale des trois corps s'élevait à 55 mille hommes de troupes parfaitement aguer-

ries : le 5e corps surtout se distinguait par sa belle espèce d'hommes. Le duc de Dalmatie communiquait directement avec le prince de Wagram. Cependant, comme lieutenant de l'Empereur, Joseph conservait une autorité supérieure, dont il pouvait user dans une circonstance difficile. Ce prince avait en outre sous ses ordres immédiats le 4e corps, qui occupait la Manche; le 1er, qui venait d'évacuer l'Estramadure et s'était établi sur la rive gauche du Tage, depuis l'embouchure du Tiétar jusqu'à Talavera; enfin une réserve, qui, sous le nom d'armée du Centre, occupait Madrid et la Nouvelle-Castille. Le 1er corps était commandé par le maréchal Victor; le 4e, par le général Sébastiani. L'armée du Centre n'avait point de chef spécial. Les trois corps réunis comptaient 50 à 55 mille combattants.

Les 5e et 6e corps avaient pris des cantonnements dans la province de Salamanque; les troupes du 5e corps étaient réparties dans la province de Ségovie, et se liaient par le Guadarama à celles de la réserve... La position de Madrid était centrale; cette ville devait naturellement être désignée comme point de ralliement. On pouvait en peu de jours réunir dans les environs près de 120 mille hommes. Ces forces étaient bien supérieures à celles que les Anglais et les Espagnols pouvaient nous opposer, sinon pour le nombre, du moins pour la qualité des troupes. L'armée anglaise comptait à peine 30 mille nationaux; elle était renforcée par 20 mille Portugais, qui, quoique mieux organisés et plus aguerris que les Espagnols, étaient encore fort inférieurs aux soldats français.

L'armée de Cuesta, battue à Médellin, avait reçu des renforts qui la portaient à 40 mille hommes. Le corps espagnol destiné à marcher par la Manche vers le Tage avait à peu près le même nombre de combattants : il avait pour chef le général Arizaga. Quoique les forces des alliés s'élevassent à 130 mille hommes environ, elles étaient incapables de lutter contre celles que nous pouvions leur opposer. Nous ne parlerons pas des autres troupes, qui, disséminées dans les différentes provinces de la Péninsule, ne prirent aucune part

aux grandes opérations dont la Castille méridionale fut le théâtre.

On a peine à concevoir que, dans cet état de choses, sir Wellesley ait osé s'avancer au centre de l'Espagne : l'événement, il est vrai, le justifia; mais ses adversaires firent des fautes qu'il était impossible de prévoir. Malgré ces fautes, l'armée alliée échoua dans son entreprise, et ses pertes furent loin d'être compensées par l'inutile gloire que la bataille de Talavera fit rejaillir sur les troupes britanniques.

On apprit, le 22 juillet, que l'armée anglo-portugaise avait franchi les frontières du Portugal, et se disposait à passer le Tiétar. Le maréchal Victor, qui n'avait que 22 mille hommes à lui opposer, ordonna un mouvement rétrograde, et prit position derrière l'Alberche. Les alliés occupèrent Almaraz, rétablirent le pont, et l'armée de Cuesta se réunit à celle que commandait sir Wellesley. Dans ces circonstances, la combinaison la plus simple était aussi la plus prudente et même la plus habile. Joseph, dont les premiers aperçus avaient presque toujours de la justesse, expédia au maréchal Soult des instructions dont les événements postérieurs démontrèrent la sagesse. Le 5e corps, dont les troupes étaient cantonnées dans la province de Ségovie, devait sur-le-champ franchir le Guadarama. Le maréchal Mortier sollicitait lui-même l'autorisation de faire ce mouvement, qui l'aurait dérobé à l'autorité du duc de Dalmatie : outre que les manières affectueuses de Joseph l'avaient séduit, il se serait vu, sans que son amour-propre en fût blessé, sous les ordres d'un prince français. Les troupes des 2e et 6e corps, qui se trouvaient éparses dans un pays fort étendu, devaient se concentrer, et marcher le plus rapidement possible vers la Nouvelle-Castille : elles auraient formé une forte réserve pour l'armée destinée à agir sur le Tage; tranquille sur ses communications et sa retraite, le chef de cette armée aurait pu disposer de tous ses moyens pour l'offensive. Le maréchal Soult condamna hautement des instructions qu'à la place de Joseph il aurait données lui-même, et dont il aurait prescrit beaucoup plus rigoureusement l'exécution; des considérations

personnelles l'emportèrent sur l'intérêt général : il craignit que le 5ᵉ corps, une fois séparé de lui, n'échappât pour toujours à son autorité. Brûlant de faire échouer le projet qui avait été conçu, il fit part de ses intentions au général Foy, et le fit partir pour Madrid. Cet officier a beaucoup d'esprit et d'instruction ; il s'exprime avec une grande facilité ; mais son jugement est souvent en défaut : personne n'est d'ailleurs plus accessible aux séductions de l'amour-propre. Le duc de Dalmatie, qui le connaissait, le flatta, et lui témoigna une entière confiance. Foy se rendit auprès de Joseph, enchanté du nouveau plan de campagne qu'il allait proposer, et convaincu qu'il avait une grande part à cette haute conception. Il s'acquitta d'ailleurs avec adresse de sa commission. Voici le projet dont la défense lui avait été confiée : Tandis que les troupes placées immédiatement sous les ordres du roi tiendraient la campagne entre le Tage et le Guadarama, le maréchal devait, avec les 2ᵉ, 5ᵉ et 6ᵉ corps, faire un mouvement sur les derrières de l'armée ennemie par Bornos et Placencia, s'emparer des ponts d'Almaraz et de l'Arzobispo, et couper les communications de cette armée, soit avec le Portugal, soit avec l'Estramadure. Le général Foy déclara que toutes les troupes des trois corps seraient réunies et commenceraient leur mouvement le 24 juillet au plus tard ; que le maréchal l'avait autorisé à en donner l'assurance. Le duc de Dalmatie était-il lui-même dans l'erreur ? Je ne le pense pas. Ce que je connais de son caractère me porte à supposer qu'il avait espéré entraîner les esprits par cette fausse assertion ; au reste, dans le cas même où l'engagement qu'il prenait aurait dû être rempli, son plan de campagne eût encore présenté de graves inconvénients. De semblables combinaisons sont bien rarement couronnées par le succès. S'il est un principe sûr à la guerre, c'est celui qui prescrit de porter sur le point décisif la plus forte masse possible : ce principe était évidemment violé. On faisait perdre aux troupes françaises tous les avantages d'une position concentrique, on les exposait à être battues en détail : deux masses, qui prises isolément étaient insuffisantes

pour lutter contre toutes les forces ennemies, allaient agir sur des lignes divergentes. Cette opération, toujours dangereuse, l'était surtout dans un pays où les communications étaient difficiles et les ressources de l'espionnage presque nulles. D'ailleurs, le mouvement par Bornos et Placencia devait être considéré comme accessoire : le but était d'inquiéter l'ennemi, de menacer ses communications et de le forcer à abandonner son entreprise, ou à s'affaiblir par une forte diversion. Pour l'atteindre, il était superflu de réunir 55 à 60 mille hommes ; les 2e et 6e corps auraient été plus que suffisants, et dans aucun cas les ordres donnés au duc de Trévise ne devaient être révoqués. Ces motifs furent opposés au général Foy, dans un conseil où Joseph avait appelé les chefs d'armées et les généraux les plus distingués. Presque toutes les opinions étaient favorables au premier projet. Cependant le maréchal Soult triompha, et il fut, je ne sais par quelle fatalité, autorisé à exécuter son mouvement.

On expédia des ordres au duc de Bellune et au général Sébastiani. Le premier devait se retirer lentement devant l'armée anglaise ; l'autre, évacuer la Manche et repasser le Tage. Celles des troupes cantonnées dans la Nouvelle-Castille que l'on pouvait mettre en campagne ayant été réunies, le roi partit de Madrid le 22 juillet ; 5 ou 6 mille hommes restèrent pour former la garnison de cette capitale. Le général Belliard en eut le commandement. Le quartier général s'établit le premier jour à Naval-Carnero, bourg situé à 8 lieues de Madrid, sur la route de l'Estramadure. On reçut des nouvelles du maréchal Victor : les dispositions du général anglais lui paraissaient annoncer un mouvement offensif ; il craignait de se compromettre en conservant plus longtemps sa position sur l'Alberche, et déjà il avait commencé son mouvement rétrograde. On lui expédia sur-le-champ des instructions qui lui prescrivaient de ne pas se retirer directement sur Madrid, mais de marcher parallèlement au Tage pour se rapprocher du 4e corps, qui devait passer cette rivière à Tolède.

Le quartier général et les troupes qui marchaient avec lui

partirent le 24 de Naval-Carnero, et, au lieu de suivre la route de Talavera, elles traversèrent le pays compris entre cette route et celle de Tolède, et se dirigèrent vers Cabanas. La distance de ce village à Madrid est de 10 lieues environ. Ces mouvements, qui tendaient à une prompte concentration de nos forces, étaient sagement combinés; aussi l'objet qu'on se proposait fut rempli sans obstacle. On apprit à Cabanas l'arrivée à Tolède du 4e corps. Le général Sébastiani reçut l'ordre de laisser 1,500 hommes dans cette ville, qui est à l'abri d'un coup de main, et de marcher rapidement vers Bargas. Ce bourg, distant de Tolède de 4 à 5 lieues, fut désigné au maréchal Victor comme le rendez-vous général. Le 25, les 1er et 4e corps, et les troupes venues de Madrid, furent réunies autour de Bargas. Le roi Joseph y porta son quartier général; l'armée reçut alors une organisation définitive. Les divisions Lapisse, Ruffin et Villate demeurèrent sous les ordres du maréchal Victor. La 1re comptait près de 8 mille hommes; chacune des deux autres, environ 5 mille. La division allemande, commandée par le général Leval, passa dans le corps du général Sébastiani : elle était alors réduite à 2,500 hommes. Une division d'infanterie française, forte de 5 à 6 mille hommes, faisait aussi partie du même corps. On donna le commandement de la réserve au général Dessolles. Elle était composée de quatre régiments d'infanterie, formant environ 5 mille hommes, et de la garde royale, forte de 2 mille fantassins et de 500 chevaux. Toute la cavalerie fut mise sous les ordres du général Latour-Maubourg, et l'armée entière applaudit à ce choix : le général y jouissait de la considération la mieux méritée. Il joignait à une connaissance parfaite de son métier, à la plus brillante bravoure, une élévation de sentiments et une délicatesse qui rappelaient ce Bayard, honneur des armées françaises : les Espagnols eux-mêmes surent apprécier son noble caractère, et j'ai souvent remarqué que, malgré leurs préventions contre l'armée française en général, ils étaient justes envers les individus. La cavalerie se composait de deux divisions de dragons et d'une division de cavalerie légère. Une des

divisions de dragons était depuis longtemps sous les ordres du général Latour-Maubourg ; l'autre était commandée par le général Milhaud. Le général Merlin commandait la cavalerie légère. La force totale de ces trois divisions s'élevait à 5 mille chevaux ; tous les cavaliers étaient d'anciens soldats aguerris et parfaitement exercés. Nous avions 80 pièces de canon, bien servies et bien attelées.

L'armée était belle et pleine de confiance : elle s'ébranla le 26, et passa le Guadarama à peu de distance de l'embouchure de cette rivière dans le Tage. On apprit que l'ennemi avait franchi l'Alberche, que son avant-garde avait pris position, et qu'elle occupait Santa-Olalla, bourg distant de Madrid de 10 lieues environ : cette avant-garde était entièrement composée de troupes espagnoles ; le général anglais, qui n'avait pas encore vu combattre ces troupes, et qui peut-être avait été séduit par leur enthousiasme apparent, avait cru pouvoir, sans danger, leur confier le poste d'honneur. Les officiers espagnols faisaient valoir d'ailleurs la connaissance qu'ils devaient avoir du pays. Jamais prétention ne fut moins fondée. Rien n'était plus rare que de trouver dans l'armée castillane un officier habitué à considérer le terrain sous des rapports militaires, et capable de faire une reconnaissance. Le 26, l'avant-garde ennemie fut attaquée par notre cavalerie légère : l'affaire fut décidée dans un instant. Tout le corps espagnol s'enfuit sans avoir combattu ; beaucoup de fuyards furent tués, blessés ou pris par nos cavaliers. La perte totale de l'ennemi fut de 7 à 800 hommes ; la nôtre fut presque nulle. Sir Wellesley fut frappé du désordre de ces troupes, sur la valeur desquelles il avait compté. Il savait combien le désordre est contagieux, et l'affaire du 26 eut une grande influence sur les dispositions qu'il prit pour la bataille du 28.

Santa-Olalla avait été abandonnée par les troupes espagnoles. Le quartier général s'y établit dans la nuit du 26 au 27. L'armée prit position en avant sur la route de Talavera. Les avis étaient partagés sur les opérations ultérieures : on supposait l'ennemi en position sur l'Alberche ; quelques offi-

ciers généraux pensaient que nous devions manœuvrer par la droite, chercher à déborder l'armée anglaise, décider ainsi sa retraite, ou la forcer à changer son front et à combattre dans une position dangereuse. Ce mouvement avait encore l'avantage de hâter l'époque où les deux corps si mal à propos séparés devaient se réunir. Le maréchal Jourdan aurait dû se rappeler la campagne de 1796. Une marche rapide de l'armée de Sambre-et-Meuse vers l'armée du Rhin, ou de l'armée du Rhin vers celle de Sambre-et-Meuse, aurait prévenu les revers que cette dernière essuya.

On opposa à l'opinion que nous venons d'indiquer la dif ficulté des chemins : on prétendait qu'il serait impossible d'y conduire l'artillerie. Nous n'avions pas de renseignements exacts sur le pays qu'il aurait fallu parcourir. L'ignorance ou la mauvaise volonté des habitants s'opposaient à ce que leurs rapports inspirassent une grande confiance : il paraît certain que les difficultés auraient été moindres qu'on ne le supposait. Quoi qu'il en soit, le projet le plus militaire et le plus sagement combiné ne fut pas celui qui réunit le plus de suffrages. La manœuvre proposée parut trop lente à presque tous les généraux. Le succès du 26 avait exalté les têtes; on s'en exagérait l'importance. On supposait l'ennemi en pleine retraite, et la crainte de ne pas l'atteindre semblait être la seule qu'il fût permis d'éprouver : pour déterminer le roi Joseph, on lui représenta que Vénégas poursuivait sa marche vers la Castille, que déjà le gros de son armée paraissait devant Tolède, que ses troupes légères avaient passé le Tage et qu'elles menaçaient Madrid. On connaissait les dispositions peu favorables des habitants de cette ville, et l'on craignait qu'une insurrection n'y éclatât. Ce danger, disait-on, deviendra imminent si l'armée, en manœuvrant par sa droite, s'éloigne de Tolède : rien ne s'opposera plus aux progrès d'Arazaga.

Joseph se considérait moins encore comme général en chef que comme roi d'Espagne : un camp lui aurait suffi. Il avait formé une espèce de cour : ses ministres, leurs familles, celles des officiers de sa maison, se trouvaient à Madrid :

il fallait sur-le-champ les diriger vers la France ; mais Joseph s'exagérait l'effet qu'une pareille résolution devait produire en Espagne, et il ne la prit qu'à la dernière extrémité. L'occupation de la capitale, au lieu d'être envisagée militairement, le fut sous ses rapports politiques (1). Cette faute se reproduisit dans plusieurs autres circonstances. Des ordres furent donnés pour que, le 27, l'armée marchât directement sur Talavera. On n'avait pas sur la position de l'ennemi des données parfaitement exactes ; il fallait marcher avec précaution. La chaleur était excessive. A 4 lieues de Santa-Olalla, le maréchal Victor crut devoir suspendre son mouvement, rallier ses troupes, et faire reconnaître le terrain qu'on allait parcourir. Une halte fut ordonnée. De jeunes officiers en prévinrent Joseph. On lui disait avec feu qu'il n'y avait pas un instant à perdre ; que bientôt l'ennemi serait hors de portée, et qu'on aurait laissé échapper l'occasion la plus favorable de battre l'armée anglaise. Joseph, très-disposé à la précipitation, envoya coup sur coup, au duc de Bellune, l'ordre de se mettre en marche : au troisième message, celui-ci perdit patience, monta à cheval, et se rendit auprès du roi. Au lieu de se plaindre en termes mesurés, il fit, devant tout l'état-major, une scène violente, et parut menacer particulièrement le maréchal Jourdan. Celui-ci, quoique son nom n'eût pas été prononcé, crut devoir répondre : il dit au duc de Bellune que le moment pour une explication serait fort mal choisi, mais que plus tard on le trouverait disposé à donner toutes celles que l'on pourrait désirer. Après cette scène, qui eut plus de cent témoins, le maréchal Victor alla se mettre à la tête de ses divisions, et s'avança rapidement vers l'Alberche. La cavalerie le précédait ; un détachement de chasseurs portugais avait été envoyé en reconnaissance sur la rive gauche : chargé par nos dragons, il

(1) Le roi ne pouvait oublier les reproches qu'il avait reçus de l'Empereur pour avoir évacué Madrid à la suite de l'affaire de Baylen ; or, en juillet 1809, sa position était bien moins mauvaise qu'en juillet 1808.

fut culbuté, mis en déroute, et obligé de repasser le pont dans le plus grand désordre. Le 1er corps fut réuni sur les bords de l'Alberche à quatre heures. Les divisions du général Sébastiani le suivaient immédiatement. On reconnut un gué, et sur-le-champ les ordres furent donnés pour que le passage s'effectuât : il se fit dans le plus grand ordre : l'ennemi n'opposa qu'une faible résistance. Déjà le gros de son armée avait pris position sur des hauteurs à plus d'une lieue en arrière; 5 ou 6 mille hommes seulement avaient été chargés de ralentir et d'observer notre marche. Ils s'étaient embusqués dans un bois voisin de la rivière. A peine notre infanterie se porta-t-elle en avant, qu'elle eut à essuyer un feu de mousqueterie extrêmement vif : elle s'élança dans le bois avec autant d'ardeur que de confiance. L'ennemi, déconcerté par la vivacité de nos attaques, se retira précipitamment vers la position principale. Nous fîmes quelques prisonniers.

Il paraît qu'arrivé sur l'Alberche, le général anglais avait réfléchi sur le danger qu'il y aurait à s'engager au centre des Castilles. Malgré la prompte retraite du 1er corps, il avait suspendu sa marche. Ses troupes étaient restées pendant plusieurs jours réunies aux environs de Talavera; il en avait profité pour reconnaître les environs de cette ville et faire choix d'une position défensive. Entre la rive gauche du Tage et la rive droite de l'Alberche, près du confluent de ces deux rivières, on trouve une plaine dont l'étendue est de plusieurs lieues carrées; elle est fertile, et cultivée avec plus de soin que les autres parties de l'Espagne; des vignes, des oliviers, des mûriers et des arbres à fruits de toute espèce couvrent sa surface; de nombreux fossés, servant de division aux propriétés, la coupent dans tous les sens. C'est dans cette plaine, sur les bords du Tage et à une lieue du confluent, qu'est située la ville de Talavera. Elle était autrefois riche, commerçante et industrielle; mais, comme presque toutes les villes de l'intérieur de l'Espagne, elle a depuis longtemps perdu sa prospérité. Sa population était réduite à moins de 15 mille âmes. Un ancien pont en maçonnerie y unit les deux rives du Tage.

Un plateau médiocrement élevé s'étend entre le bassin du Tiétar et celui de l'Alberche : il a pour limites ces deux rivières vers l'est et l'ouest, et le Tage vers le midi. Dans la partie inférieure de sa pente du côté de l'Alberche, les accidents de terrain sont assez fortement prononcés. C'est dans cette partie que l'armée anglaise avait pris position : les hauteurs qu'elle occupait se prolongent jusque très-près de Talavera. Le pont de cette ville offrait un moyen à l'ennemi de passer sur la rive droite du Tage, et de s'ouvrir par Badajos une nouvelle communication avec le Portugal : sir Wellesley l'avait fait occuper. Les événements de la guerre pouvaient le forcer à abandonner Talavera ; mais, dans ce cas même, il conservait sa retraite vers l'Estramadure par les ponts d'Arzobispo et d'Almaraz. Ce dernier se trouve au point où la route de Lisbonne coupe le Tage ; il était d'autant plus important pour l'armée ennemie d'en demeurer maîtresse, que les chemins qui, des ponts de Talavera et de l'Arzobispo conduisent à Truxillo, sont presque impraticables pour les voitures. Avant la fin du jour, tous les corps de l'armée française furent réunis sur la rive droite de l'Alberche. On ignorait la résolution qu'avait prise le général anglais de ne pas s'éloigner de Talavera, et on ne regardait plus comme douteuse sa retraite vers le Portugal. Joseph, encouragé par l'espèce de succès qu'il venait d'obtenir, donna des ordres pour que le mouvement des troupes s'accélérât. Le maréchal Victor devait s'avancer sur la direction qu'avait suivie l'arrière-garde anglaise, et le général Sébastiani se porter par la gauche vers Talavera. On ordonna au général Latour-Maubourg de marcher avec la cavalerie entre les deux corps d'armée, et de se tenir prêt à appuyer celui qui serait le plus menacé.

Avant même que ce mouvement commençât à s'exécuter, tous les valets de l'armée, une partie des équipages, s'étaient portés en avant de nos colonnes. Un gros d'infanterie anglaise qu'ils rencontrèrent les arrêta par un feu de mousqueterie extrêmement vif, et les fit rétrograder dans le

plus grand désordre. Ce mouvement, dont on ignorait la cause, suspendit la marche des troupes (1). La division Lapisse arriva seule jusqu'à la position des Anglais. Attaquée par des forces supérieures, elle fut bientôt forcée à la retraite (2). Des ordres furent expédiés pour que l'armée campât sur le terrain qu'elle occupait : nous avions l'Alberche à dos; Talavera masquait tous les mouvements que l'ennemi pouvait faire par la droite. Notre position était peu rassurante; mais, comme on était convaincu que l'ennemi profiterait de la nuit pour s'éloigner, on s'établit avec une entière sécurité. Les deux armées étaient séparées par une distance de 6 ou 700 toises. Pendant la nuit nos maraudeurs s'avancèrent jusqu'aux bivouacs de l'infanterie anglaise. Elle prit les armes, et pendant quelques minutes son feu fut aussi nourri que si la bataille eût été engagée.

Le 28, au point du jour, le duc de Bellune ordonna au général Ruffin de faire une forte reconnaissance sur la position de l'ennemi (3). Un régiment d'infanterie s'avança presque sans résistance jusqu'au mamelon qui appuyait l'extrême gauche de cette position; mais, attaqué bientôt par des forces supérieures, il fut repoussé, et se retira avec une perte considérable. Le mamelon, dans la partie qui se présentait à nous, était d'un accès difficile; mais,

(1) Jourdan dit que ce fut un détachement de cavalerie légère, envoyé en reconnaissance, qui fut repoussé, et que cela donna lieu aux généraux anglais et espagnols de faire passer cette très-minime affaire pour une attaque sérieuse, repoussée.

(2) D'après Jourdan, à neuf heures du soir, le maréchal Victor débouchant en face de la colline, clef de position de l'ennemi, crut devoir essayer de s'en emparer; et, sans même prendre les ordres du roi, il lança la division Ruffin. Le 9e léger, chargé de l'attaque principale, n'étant pas soutenu à temps par le 24e de ligne qui avait fait fausse route, fut ramené.

(3) Le maréchal avait prévenu le roi, et ce dernier l'avait laissé libre d'agir, comptant sur la connaissance qu'il possédait d'un terrain qu'il avait occupé longtemps, et fasciné par l'assurance où il paraissait être d'enlever la position.

comme il se liait par des pentes aisément praticables avec les hauteurs qu'occupait l'armée anglaise, la défense y avait sur l'attaque un très-grand avantage.

La division Ruffin reprit sa position : la résistance qu'elle avait éprouvée ne laissait aucun doute sur la résolution où était sir Wellesley de recevoir la bataille. Au jour, on vit toutes les hauteurs couronnées de troupes. Les Anglais tenaient la gauche de la position ; les Portugais, le centre ; les Espagnols avaient été placés à l'extrême droite : ils occupaient Talavera, mais une grande partie de leur corps d'armée était demeurée en réserve entre Talavera et Oropesa. Vers notre droite, le terrain qui nous séparait de l'armée alliée était accidenté, mais découvert. Au centre et à la gauche, les arbres dont le sol était couvert ne nous permettaient de juger qu'imparfaitement la position et les mouvements de l'armée ennemie. Wellesley en avait profité pour placer quelques bataillons et escadrons au pied des hauteurs. Le feu de la mousqueterie cessa ; mais comme sur beaucoup de points les deux armées étaient à portée de canon, des batteries s'établirent sur toute la ligne. La masse des troupes anglaises était à découvert sur les hauteurs; aussi souffrirent-elles beaucoup plus que les nôtres, que les accidents du terrain dérobaient à l'artillerie. On explique ainsi comment la perte de la journée fut à peu près égale des deux côtés, quoique dans les attaques la nôtre eût été plus considérable. Peut-être eût-il fallu se contenter de cet avantage avec des ennemis que l'histoire de toutes les guerres nous montre si redoutables dans la défensive. Il est douteux que l'armée anglaise ait pu conserver longtemps une pareille position. Dans une conférence qui eut lieu le 28 au matin, cette opinion eut beaucoup de partisans. On n'avait pas de nouvelles certaines de la marche du maréchal Soult, et déjà l'on reconnaissait qu'avec le plan adopté il était impossible de mettre de l'accord dans les opérations. Le duc de Dalmatie, qui devait arriver le 28 à Placencia, partait ce jour-là même de Salamanque. Plusieurs officiers généraux représentèrent qu'attaquer avant que les 2ᵉ, 5ᵉ et

6e corps pussent prendre part au combat, c'était perdre tous les avantages du projet qui avait été conçu ; que, dans l'incertitude où l'on était, il fallait repasser l'Alberche et se tenir sur la défensive ; que, dans le cas où l'on ne recevrait pas de nouvelles du maréchal Soult, les mouvements de l'armée ennemie nous avertiraient bientôt de son approche, et qu'alors le moment serait venu d'attaquer avec avantage.

A ces motifs on en opposait d'autres : les nouvelles de Madrid étaient alarmantes. On craignait que, d'un moment à l'autre, une insurrection n'y éclatât, et que, menacée d'ailleurs par l'armée de la Manche, dont l'avant-garde s'était avancée jusqu'à Valdemoro, la garnison ne fût réduite à se renfermer dans le Retiro. Joseph attachait une extrême importance à la possession de la capitale. Il craignait que son occupation par l'ennemi ne lui fît perdre toutes ses communications avec la France, et n'exerçât une grande influence sur l'opinion publique en Espagne. Aussi écouta-t-il avec faveur ceux qui soutenaient qu'il fallait attaquer l'ennemi, le forcer à abandonner sa position, et qu'alors seulement nous pourrions disposer d'une partie de nos forces pour la défense de Madrid. Cependant il voulut, avant de donner des ordres pour l'attaque, reconnaître lui-même la position de l'armée anglaise. Plusieurs fois il se porta en avant de notre ligne, et attira sur lui et sur son escorte le feu des batteries ennemies. Quoiqu'il se trouvât pour la première fois sur le champ de bataille, il fit constamment bonne contenance. C'était du terrain occupé par le 1er corps que l'œil embrassait le mieux l'ensemble de l'armée ennemie : plusieurs généraux furent invités à s'y rendre. Le maréchal Jourdan, et surtout le général Dessolles, persistaient à regarder la position comme difficile à attaquer ; le duc de Bellune soutint l'opinion contraire, et il finit par dire, en montrant le mamelon principal : « *Si on ne peut emporter cela, il faut renoncer à faire la guerre.* » La confiance dont il paraissait animé détermina Joseph, et sur-le-champ des

ordres furent donnés pour l'attaque (1). Elle devait commencer sur tous les points en même temps. Mais, dans un terrain couvert et accidenté, il est impossible d'opérer avec ensemble. Le 1er corps aborda l'ennemi avant le 4e; le feu de la mousqueterie, qu'il eut à essuyer, lui causa en peu d'instants une perte énorme; la division Lapisse souffrit cruellement, et son général fut blessé à mort : cet événement contribua peut-être à déterminer sa retraite. Les deux autres divisions du 1er corps rétrogradèrent aussi, et vinrent avec ordre reprendre leur première position. L'infanterie anglaise demeura immobile; mais un régiment de dragons légers s'avança avec beaucoup de résolution, et probablement sans les ordres du général anglais. La division Merlin, qui était en réserve, au lieu de l'attaquer de front, manœuvra sur ses flancs. Les chevaux de la cavalerie anglaise sont vigoureux, mais peu maniables; aussi ai-je souvent reconnu que lorsque notre cavalerie évitait leur choc et manœuvrait, elle avait un grand avantage. Il était aisé de s'apercevoir que les dragons légers faisaient de vains efforts pour arrêter leurs chevaux : ils furent bientôt enveloppés et forcés à se rendre; on en prit environ 250. Cet effort fut le dernier que fit l'armée anglaise contre notre droite.

Le général Sébastiani ne fut pas plus heureux que le maréchal Victor. Dans le terrain que traversa son corps pour marcher à l'ennemi, il était facile de part et d'autre de dérober ses mouvements. Un bataillon anglais, que sir Wellesley avait placé en avant de sa ligne, fut presque surpris par la division Leval, et se retira en désordre vers la position principale. A peine nos troupes commencèrent-elles à déboucher dans un terrain plus découvert, qu'elles se trouvèrent en présence de l'infanterie anglaise. Le feu dirigé contre elles fut d'autant plus terrible, que déjà le mouvement rétrograde du 1er corps permettait à l'ennemi de

(1) Jourdan, à ce propos, répondit brusquement : « Eh bien! moi, je ne l'eusse pas fait avec mes vieilles bandes républicaines. »

porter plus de forces vers son centre. En moins de dix minutes, un tiers de l'infanterie du 4e corps fut mis hors de combat. Cette infanterie tint avec la plus grande intrépidité : les blessés seulement sortirent des rangs ; mais leur nombre était si considérable, que la réserve qui les vit arriver crut que la déroute était complète. Le général Sébastiani ordonna la retraite. A peine fut-elle commencée, que quelques escadrons de cavalerie espagnole débordèrent la gauche du 4e corps ; 150 hommes environ du 15e furent pris ou sabrés. Mais bientôt nos troupes firent face, et repoussèrent cette attaque inattendue. L'artillerie du 4e corps marchait avec lui. Lorsque le mouvement de retraite se prononça, 6 pièces (1) se trouvèrent engagées au milieu des plantations ; les canonniers firent de vains efforts pour les faire tourner. Se croyant poursuivis par l'ennemi, ils voulurent sauver leurs attelages, et coupèrent les traits. Le général anglais, satisfait d'avoir repoussé nos attaques, défendit tout mouvement offensif. Les pièces, abandonnées, restèrent sur e champ de bataille, sans que l'ennemi s'en emparât (2).

Ayant marché avec les colonnes du général Sébastiani, j'allai rendre compte au roi de l'échec que nous avions essuyé. Presque dans le même moment, le général Milhaud, qui était en observation sur la rive gauche avec sa division, fit prévenir Joseph qu'une colonne nombreuse débouchait par la route de Talavera. On crut qu'elle se portait directement vers le pont de l'Alberche. Le maréchal Jourdan déclara qu'il n'y avait pas un moment à perdre pour commencer la retraite. Aussitôt des ordres furent expédiés en conséquence. La réserve n'avait pas encore combattu, mais sa position était détestable (3). Le général Dessolles lui en

(1) 2 pièces, et non 6.

(2) Ils les prirent plus tard ; et l'on a vu à la Correspondance quel mécontentement ce fait excita chez l'Empereur.

(3) Cette inaction de la réserve fut reprochée d'une manière violente, à Joseph et à Jourdan, par l'Empereur. (Voir à la Correspondance.)

fit prendre une moins mauvaise; le terrain n'en offrait point d'avantageuse. Je fus chargé de porter au duc de Bellune l'ordre de se retirer sur-le-champ vers l'Alberche. Je devais le prévenir que sur tous les points la retraite allait s'effectuer, et qu'elle serait protégée par notre cavalerie dans la plaine qui sépare la rivière du pied des hauteurs. Je trouvai le maréchal Victor calme et plein de confiance. Il me dit que l'avis donné par le général Milhaud n'était point exact; que, de la position qu'il occupait, on découvrait la grande route, et que pas un homme n'était sorti de Talavera. Il me fit observer l'immobilité parfaite des troupes ennemies : « Leur perte, disait-il, est égale à la nôtre; elles craignent plus d'être attaquées qu'elles ne songent à attaquer. Déjà un mouvement rétrograde s'était manifesté dans leurs équipages et leur artillerie. Le mouvement n'a été suspendu que parce que notre réserve a abandonné du terrain. D'ailleurs, dans la position où je suis, un mouvement offensif contre la gauche ne doit point m'alarmer. Si l'ennemi le tente, je me porte sur son flanc, et je m'engage àl'en faire repentir. Dites au roi que, jusqu'à de nouveaux ordres, je conserverai ma position; que je pense que l'on doit abandonner tout projet de retraite, et que, dans l'état de fatigue et d'hésitation où se trouve l'armée ennemie, un effort fait par la réserve me paraît devoir décider la victoire. » Je voyais dans la résolution du duc de Bellune de la vigueur sans témérité. Au lieu de lui opposer les ordres positifs que j'avais reçus, je lui répondis que je ne doutais pas que le roi n'adoptât son opinion en grande partie. Il n'y avait pas un instant à perdre. Je partis à toute bride : je rencontrai bientôt la division allemande, qui avait reçu les ordres, et dont la retraite s'effectuait. Je dis au général Leval que j'étais chargé par le roi de faire sur tous les points suspendre le mouvement rétrograde. Il parut enchanté, me serra la main, et sur-le-champ sa division fit halte. Arrivé auprès de Joseph, je rendis compte de ce que m'avait dit le maréchal Victor et de ce que j'avais observé moi-même. Il m'écouta avec plaisir, et approuva le parti que j'avais pris

de me servir de son nom auprès du général Leval. Le projet de renouveler l'attaque paraissait lui sourire : « Qu'en pensez-vous, Monsieur le maréchal ? » dit-il en se tournant vers le maréchal Jourdan. Celui-ci répondit que l'inaction de l'armée ennemie permettait d'arrêter le mouvement de retraite ; mais qu'il croyait imprudent de hasarder la réserve dans une attaque dont le succès était au moins incertain. Dans la situation des choses, ce conseil était sage. Il fut suivi, et sur tous les points les troupes eurent ordre de faire face. La nuit vint, et l'armée s'établit dans le même terrain que la veille. Joseph paraissait décidé à ne pas abandonner la rive droite de l'Alberche.

L'opinion où il était encore que le maréchal Soult avait quitté Salamanque le 25 ou le 26, contribuait à l'affermir dans cette résolution : il s'imaginait que, d'un moment à l'autre, l'ennemi serait attaqué par les trois corps réunis. Ayant appris que les six pièces qu'avait abandonnées le 4e corps étaient encore sur le champ de bataille, il ordonna qu'on fît des dispositions pour les enlever. *Le général Sébastiani assura que déjà elles avaient été reprises. Cette assertion était inexacte. Le général Sébastiani était-il lui-même dans l'erreur ? Les ordres donnés lui paraissaient-ils inexécutables ? Je n'ai jamais eu le mot de l'énigme : quoi qu'il en soit, les pièces tombèrent le lendemain au pouvoir de l'ennemi. Le général Senarmont, qui commandait l'artillerie, ne rendit pas compte de cette perte. Le général Sébastiani l'avait prié avec instance de la cacher. Aussi, dans son rapport sur la bataille, Joseph déclara-t-il positivement qu'il n'avait pas perdu un canon.* Plus tard, les journaux anglais firent connaître la vérité. L'Empereur, qui savait apprécier leur exactitude, reprocha vivement à son frère de l'avoir trompé. Joseph eut assez de délicatesse pour accepter ces reproches, et ne point déclarer de quelle manière les choses s'étaient passées.

Les armées qui venaient de combattre étaient campées à une si petite distance l'une de l'autre, que les sentinelles pouvaient s'entendre. Celles des Anglais demandèrent qu'il

fût permis, de part et d'autre, d'enlever ses blessés. Sur plusieurs points cette proposition fut accueillie, et l'on vit les soldats des deux nations se mêler amicalement.

Peu à peu la confiance du maréchal Victor s'était affaiblie. On lui annonça pendant la nuit que la gauche de l'armée anglaise faisait quelques mouvements : il s'imagina qu'elle manœuvrait pour déborder la droite, et se détermina brusquement à abandonner sa position. Avant même d'en avoir reçu l'autorisation, il donna des ordres pour la retraite, et se contenta de faire prévenir le roi par un aide de camp. Le général Sébastiani, qui s'aperçut de ce mouvement, crut qu'il devait en faire un correspondant. Aussi, toutes les troupes étaient déjà ébranlées lorsque Joseph reçut l'avis ; il suivit le mouvement avec la réserve. Le parti qu'avait pris le duc de Bellune pouvait être commandé par la prudence, mais l'autorité du chef se trouvait compromise. A la pointe du jour, toute l'armée avait passé l'Alberche. Le mouvement se fit avec ordre, et sans que l'ennemi cherchât à l'inquiéter. Nous emportâmes nos blessés ; leur nombre s'élevait à plus de 4 mille ; mais presque toutes les blessures étaient le résultat de la mousqueterie, beaucoup n'étaient que légères. 1,500 hommes environ étaient restés sur le champ de bataille. Les rapports du général anglais annoncèrent une perte égale à la nôtre.

La position de Joseph était devenue extrêmement critique. L'honneur de la journée appartenait à l'armée anglaise, puisque, attaquée dans sa position, elle avait su la conserver. On pouvait craindre qu'enhardie par ce succès, elle ne prît décidément l'offensive. Toutes nos forces paraissaient à peine suffisantes pour la tenir en échec. D'un autre côté, Vénégas faisait des progrès. Son approche et la nouvelle de la bataille devaient augmenter l'agitation à Madrid.

L'armée française se porta sur le plateau qui sépare le bassin de l'Alberche de celui du Tage, et prit position sur le revers méridional, à droite et à gauche de la route de Madrid. Pendant le reste de la journée, l'ennemi ne fit point

de démonstrations. Quelques éclaireurs seulement parurent sur la rive gauche de l'Alberche. La position que l'on occupait présentait des avantages. Il fut décidé que le maréchal Victor s'y maintiendrait, et que la réserve avec le corps du général Sébastiani marcherait rapidement contre Vénégas. Ce fut alors surtout que l'on put reconnaître les vices du plan de campagne. Lorsqu'il avait été conçu, 100 mille hommes se trouvaient disponibles, et, par suite d'une fausse combinaison, on n'avait à opposer à l'armée anglaise que 18 mille combattants; car telle était à peine la force du 1er corps. On espérait que la confiance habituelle des Espagnols offrirait une occasion favorable, et qu'il serait facile de dérober au général anglais le temps nécessaire pour battre le corps de Vénégas et le rejeter dans la Manche. On s'imaginait d'ailleurs que le maréchal Soult ne tarderait pas à déboucher par les derrières de l'armée anglaise, et déjà l'on attribuait l'immobilité de cette armée à l'avis qu'elle avait dû recevoir de notre marche.

Le 29 au soir, Joseph établit son quartier général à Santa-Olalla, et le lendemain il se dirigea vers Bargas. Ce fut à son arrivée dans ce bourg que ses inquiétudes et celles du maréchal Jourdan commencèrent à devenir plus vives. On ne recevait pas de nouvelles du duc de Dalmatie. Le bruit s'était même répandu qu'il avait été arrêté au défilé de Bornos par un corps portugais; et cette nouvelle, quoique dénuée de vraisemblance, avait produit quelque impression. On savait d'ailleurs que l'armée espagnole de la Manche n'avait point encore franchi le Tage.

Joseph réunit quelques généraux, et les consulta sur sa position : presque tous furent d'avis qu'un mouvement trop étendu contre Vénégas pourrait compromettre nos communications avec Madrid; qu'il était important que l'on fût à portée de se réunir en un jour au maréchal Victor; enfin, qu'il fallait reconnaître sur les bords du Guadarama une position telle, que l'on pût, en évitant Madrid, se porter sur la route de cette ville à Ségovie. On désigna Brunette, et je reçus l'ordre d'aller faire la reconnaissance du Guadarama

entre ce village et la route de Talavera. Comme il était impossible de s'y rendre directement sans une escorte considérable, je passai par Madrid. La nouvelle de la bataille de Talavera y avait jeté l'alarme, et déjà toutes les familles françaises s'étaient réfugiées au Retiro. Cependant la sage fermeté du général Belliard avait maintenu le plus grand calme. Il me donna une escorte, et je partis pour Mostalès, où j'arrivai dans la nuit du 31 juillet au 1er août. Un faible détachement, commandé par le chef de bataillon Soubeyran, était bivouaqué en avant du village. Cet officier me dit que sur aucun point l'ennemi n'avait paru en forces, mais que l'on avait aperçu quelques hommes à cheval. J'employai toute la journée du 1er août à parcourir le terrain environnant. On ne pouvait se flatter d'arrêter, dans la position de Brunette, un ennemi supérieur en forces : le Guadarama, guéable sur tous les points, n'était pas même très-encaissé ; mais, de la droite de la position que j'étais chargé de reconnaître, une route carrossable conduisait à l'Escurial, et cet avantage était d'une grande importance. De retour à Madrid le 1er au soir, j'en partis sur-le-champ pour retourner au quartier général, qui s'était porté de Bargas à Illescas. J'y arrivai le 2 avant le jour, et je rendis compte à Joseph de ma mission. Des nouvelles que le général Hugo lui avait expédiées d'Avila avaient ranimé la confiance. On savait positivement que le départ du maréchal Soult avait été retardé, mais que le 3 ou 4 il serait à Placencia. On ne songeait plus qu'à gagner du temps et à couvrir Madrid, jusqu'à ce que la coopération des 2e, 5e et 6e corps permît de reprendre l'offensive. Le quartier général resta le 2 et le 3 à Illescas. Le maréchal Victor, craignant que sa droite ne fût débordée, avait abandonné sa position en avant de Santa-Olalla, et s'était rapproché de Naval-Carnero. Ce mouvement rétrograde détermina Joseph à se porter le 4 à Mostalès, en passant par Getafe, où ses ministres vinrent prendre ses ordres. La fermentation qui régnait à Madrid faisait craindre une révolte ouverte. Les fortifications du Retiro n'étaient qu'ébauchées, et, dans le cas d'une attaque, la pré-

sence des familles françaises y aurait jeté le désordre et l'effroi : ces familles et les autorités civiles reçurent en conséquence l'ordre de partir pour Saint-Ildefonse.

A Mostalès, Joseph reçut des nouvelles du maréchal Victor. Depuis deux jours le 1er corps occupait les mêmes positions, et les mouvements incertains de l'armée anglaise n'annonçaient pas le projet de marcher sur Madrid. D'un autre côté, on venait d'apprendre que l'armée de la Manche avait jeté un pont à Aranjuez, et que de l'infanterie espagnole avait paru sur la rive droite du Tage. Vénégas, au lieu de se rapprocher de l'armée anglaise, avait manœuvré par sa droite, et ce faux mouvement l'exposait à une défaite partielle. La réserve et le 4e corps se portèrent le 5 à Valdemoro, et le jour suivant le général Sébastiani marcha sur Aranjuez. A notre approche, les Espagnols se retirèrent précipitamment, et détruisirent le pont. On ne leur prit que quelques hommes. Le 7, le duc de Bellune prévint Joseph du mouvement de retraite qui s'était manifesté dans l'armée anglaise : il se mettait en marche pour la suivre, et appuyer les opérations du maréchal Soult. Dans cet état de choses, il fallait que Joseph marchât sans hésiter sur Tolède. Ce mouvement, outre qu'il le rapprochait du 1er corps, le mettait à portée de profiter du pont dont nous étions restés maîtres pour passer le Tage, et prévenir l'armée de la Manche sur ses communications. Dans la nuit du 6 au 7, la réserve partit pour Bargas, et elle s'y établit le 7 au matin. Le 4e corps campa entre ce village et Talavera. Le 8, on apprit que le maréchal Victor était entré à Talavera : l'ennemi y avait abandonné ses blessés en les recommandant à la générosité française, et s'était retiré avec la plus grande précipitation vers les ponts d'Arzobispo et d'Almaraz. L'approche du maréchal Soult n'était plus douteuse. Près de 70 mille Français allaient se trouver réunis sur le Tage. De pareilles forces étaient plus que suffisantes pour combattre l'armée anglaise, ou harceler sa retraite. Dès lors la réserve et le 4e corps devaient franchir le Tage sans perdre un instant. Si cette opération eût été faite le 8, l'armée de Vénégas au-

rait perdu ses communications avec l'Andalousie, et dans une position semblable une bataille pouvait avoir des résultats décisifs. Le quartier général partit de Bargas le 9 seulement : le même jour, il s'établit à Tolède et y resta toute la journée du 10. Le 4e corps prit position sur la rive gauche. L'opération qui devait s'exécuter contre Vénégas ne fut résolue que lorsqu'on eut appris la réunion des deux maréchaux Soult et Victor. Les trois corps commandés par le premier étaient arrivés le .... à Placencia. Le 3 août seulement, Wellesley fut informé de leur approche. Sa position était devenue critique. L'inégalité des forces ne lui permettait pas de recevoir le combat : il n'avait plus un moment à perdre pour se diriger sur Badajos, et prendre une nouvelle ligne d'opérations. Mais déjà sa retraite par le pont d'Almaraz était devenue impossible; il fallait passer le Tage à Puente del Arzobispo, et engager l'artillerie et les équipages dans des chemins presque impraticables. Le général anglais prit ce dernier parti : le passage de son armée s'effectua; le pont d'Almaraz avait été détruit; celui de l'Arzobispo le fut aussitôt que les alliés eurent atteint la rive gauche. Les troupes du maréchal Soult arrivèrent, le 7, vis-à-vis du pont de l'Arzobispo : on reconnut un gué, et plusieurs régiments de cavalerie franchirent la rivière, malgré le feu de l'arrière-garde ennemie. Les équipages de l'armée anglaise avaient pris les devants; ceux des Espagnols qui étaient encore à une petite distance du Tage furent pris presque en entier : 40 pièces de canon tombèrent en notre pouvoir. Ce fut le seul résultat qu'obtint le duc de Dalmatie. Une vive mésintelligence avait éclaté entre lui et le maréchal Ney. Celui-ci, sans en demander l'autorisation, reprit la route de Salamanque. D'un autre côté, le maréchal Victor était fort peu disposé à appuyer les opérations de son collègue. Le maréchal Soult crut qu'il serait imprudent de serrer de près avec les 2e et 5e corps une armée qui comptait encore plus de 60 mille combattants : il laissa Wellesley achever son mouvement. On sut depuis qu'arrêtée par les difficultés de la route, l'artillerie anglaise n'avait atteint Truxillo que le ... août.

Joseph aurait dû prévoir qu'il n'existerait point d'accord entre quatre chefs égaux en dignité. La réserve et le 4e corps étaient plus que suffisants pour combattre ou tenir en échec l'armée de Vénégas. Il fallait qu'à la première nouvelle du mouvement rétrogade de l'armée anglaise, le roi laissât le commandement au général Sébastiani, et se portât de sa personne à Talavera. Sa présence eût empêché le départ du maréchal Ney, et 70 mille hommes réunis sous ses ordres auraient pu avec confiance passer le Tage et poursuivre l'ennemi jusque sur la Guadiana. Joseph avait conçu ce projet; mais, après beaucoup d'irrésolution, il s'était décidé à manœuvrer contre le corps de Vénégas. Celui-ci avait profité de la lenteur de nos opérations pour abandonner Aranjuez et se rapprocher de Madridejos, que nous aurions dû atteindre avant lui. Sa retraite sur la Sierra-Morena était alors presque assurée : aussi le combat d'Almonacid, qui fut livré le lendemain, n'eut-il pas les résultats que l'on s'était promis.

L'armée espagnole, forte de 35 mille hommes, avait pris position près d'Almonacid, sur des hauteurs d'un accès difficile. Le 4e corps, qui comptait à peine 10 mille combattants, fut en présence à huit heures du matin. La réserve ne devait arriver que quelques heures plus tard. Les troupes espagnoles, comme celles de toutes les nations peu civilisées, montrent de la confiance et de la résolution lorsque des obstacles matériels les séparent de leurs ennemis. Les attaquer de front ne paraissait pas conforme à la prudence. Il fallait attendre la réserve, et porter en attendant la cavalerie sur le flanc gauche de l'ennemi : l'issue du combat ne pouvait être douteuse. Les combinaisons ne devaient avoir pour but que de compléter la victoire : 2 mille chevaux qui auraient prévenu l'armée espagnole sur sa ligne de retraite l'auraient presque anéantie.

Le général Sébastiani se contenta de tout disposer pour une attaque directe; et, comme s'il se fût agi d'une parade, il donna le signal aussitôt que Joseph parut à la tête de la réserve. Ses troupes s'avancèrent avec la plus grande intré-

pidité. Alors seulement la cavalerie commença le mouvement qu'elle aurait dû faire trois heures plus tôt. Les Espagnols firent bonne contenance : nos troupes avaient à gravir une pente extrêmement rapide ; leur marche était lente, et elles demeurèrent sous le feu de la mousqueterie longtemps avant d'avoir atteint la crête des hauteurs. Peut-être l'ennemi aurait-il fait une défense plus opiniâtre, s'il ne s'était aperçu que sa gauche était débordée : ce fut alors seulement qu'il abandonna sa position. Ses communications étaient encore libres : son infanterie ne fut point entamée ; nous ne fîmes que quelques centaines de prisonniers, mais l'artillerie tout entière tomba en notre pouvoir. Notre perte en tués et blessés avait été plus considérable que celle des Espagnols. Avec d'autres combinaisons le général Sébastiani aurait probablement perdu moins de monde et obtenu de plus importants résultats (1).

La retraite de l'ennemi fut extrêmement rapide ; l'armée française continua sa poursuite jusqu'à la nuit. Le 4e corps bivouaqua au delà de Madridejos. La réserve et le quartier général s'établirent dans cette ville. Il était vraisemblable que l'armée battue ne se rallierait que dans la Sierra-Morena : Joseph crut inutile de s'éloigner davantage. Il donna ordre au général Sébastiani de s'avancer jusqu'au pied des montagnes, et le 13 il reprit la route de Madrid, où sa présence semblait nécessaire. Il arriva le même jour à Aranjuez, et le lendemain il fit son entrée à Madrid.

Fort disposés à croire ce qu'ils désiraient, les habitants auraient regardé comme certaine l'évacuation de la Péninsule : aussi pendant plusieurs jours s'étaient-ils obstinés à nier la retraite des Anglais. Leurs espérances venaient de s'évanouir, et ils ne pouvaient dissimuler leur chagrin.

On avait donné des ordres pour qu'un *Te Deum* fût chanté avec pompe. Joseph voulut y assister, et il descendit de cheval vis-à-vis de l'église de San-Isidoro. Presque en même

(1) Le général Desprez paraît avoir été fort mal renseigné sur la bataille d'Almonacid. (Voir à la Correspondance les lettres et rapports sur cette brillante affaire.)

temps des chants de victoire faisaient retentir les églises de Londres. Au reste, ce n'était pas la première fois que pour la même bataille les deux partis adressaient au ciel des actions de grâces. A Talavera les Anglais avaient eu plus que nous le droit de s'attribuer la victoire; car elle appartenait évidemment à l'armée qui, attaquée dans sa position, était parvenue à repousser les efforts de l'agresseur. Mais le but de leur opération n'avait pas été atteint. S'ils avaient gagné une bataille, ils avaient perdu la campagne. Non-seulement la précipitation de leur retraite les avait forcés d'abandonner leurs blessés, mais ils n'avaient pas même pu conserver leur ligne d'opérations. 2 ou 300 prisonniers et 6 pièces de canon, que nous avions abandonnées plus qu'ils ne les avaient prises, étaient les seuls trophées dont ils eussent à s'enorgueillir. Plus de 4 mille prisonniers anglais, espagnols ou portugais, 50 pièces de canon, étaient demeurés au pouvoir de l'armée française. »

NOTE E.

Sir Wellesley à Lord Castlereagh.

« Talavera, 29 juillet 1809.

« Milord, le 24, le général Cuesta a suivi la marche de l'armée ennemie, de l'Alberche jusqu'à Santa-Olalla, et poussé son avant-garde aussi loin que Torrijo.

D'après les motifs contenus dans ma lettre du 24, je ne portai que deux divisions d'infanterie et une brigade de cavalerie à Casalejos, au delà de l'Alberche, sous les ordres du général Sherbrook, afin de conserver mes communications avec le général Cuesta et avec le général Wilson, posté à Escalona.

Il paraît que le général Vénégas n'avait pas exécuté la partie du plan d'opérations qui le concernait, et qu'il était encore à Daymel, dans la Manche. L'ennemi put ainsi réunir toutes ses forces dans les journées du 24, du 25 et du 26, entre Torrijo et Tolède, et ne laissa que 2 mille hommes dans cette dernière ville.

Son armée réunie était composée des corps du maréchal Victor et du général Sébastiani, de sept à huit mille hommes des gardes de Joseph Bonaparte et de la garnison de Madrid. Elle était sous le commandement de Joseph Bonaparte, ayant sous lui les maréchaux Victor, Jourdan, et le général Sébastiani. Le 26, l'avant-garde du général Cuesta fut attaquée à Torrijo, et repoussée. Ce général fut obligé de se retirer avec son armée, sur la rive gauche de l'Alberche. Le général Sherbrook resta à Casalejos, et l'ennemi à Santa-Olalla.

Il fut clair alors que l'ennemi était dans l'intention d'essayer le succès d'une affaire générale, pour laquelle le voisinage de Talavera nous parut être la meilleure position. En conséquence, le général Cuesta ayant consenti à prendre cette position, le 27 au matin, j'ordonnai au général Sherbrook de reprendre avec son corps son poste dans la ligne de bataille, laissant le général Makensie, avec une division d'infanterie et une brigade de cavalerie, dans les bois, sur la rive droite de l'Alberche, qui couvrait notre flanc gauche.

La position occupée par l'armée, auprès de Talavera, avait plus de deux milles d'étendue. Le terrain était découvert sur la gauche, où furent postées les troupes anglaises; une colline le dominait : elle fut gardée par la division du général Hill, qui s'y rangea en seconde ligne et en échelons.

Il y avait un vallon entre cette colline et une chaîne de montagnes encore plus sur la gauche; mais cette vallée ne fut pas occupée au commencement, parce que la colline la commandait, et que cette chaîne de montagnes paraissait trop éloignée pour avoir quelque influence sur l'action.

L'aile droite, composée des troupes espagnoles, s'étendait immédiatement devant la ville de Talavera jusqu'au Tage. Cette partie de terrain était couverte par des bosquets d'oliviers, et coupée de fossés. La grande route qui conduit au pont de l'Alberche était défendue par une batterie de gros calibre, placée devant une église occupée par l'infanterie espagnole; toutes les avenues de la ville étaient défendues de la même manière. La ville était occupée, et le reste de

l'infanterie espagnole était rangé sur deux lignes derrière la route qui conduisait de la ville et de notre droite à notre gauche.

Au centre, entre les deux armées, était une élévation de terrain sur laquelle nous avions commencé à construire une redoute. Derrière cette redoute, le terrain était uni et ouvert.

Le brigadier général Campbell fut placé dans cet endroit avec une division d'infanterie, soutenue par la brigade de dragons du général Cotton et par quelque cavalerie espagnole.

Le 27, sur les deux heures, l'ennemi parut en force sur la rive gauche de l'Alberche, et manifesta l'intention d'attaquer la division du général Makensie.

L'attaque eut lieu avant que cette division pût se retirer; mais les troupes, consistant en deux brigades d'infanterie avec celle de cavalerie du général Anson, et soutenues par le reste de la cavalerie, aux ordres du général Payne, firent leur retraite en bon ordre à travers la plaine entre Talavera et les bois; ce ne fut pas cependant sans essuyer quelque perte, particulièrement du 87e régiment et du 31e.

Dans cette occasion, je remarquai la fermeté et la discipline du 45e régiment et du 5e bataillon du 6e, et je fus particulièrement satisfait de la manière dont le major général Makensie retira son avant-garde.

Vers le soir, l'ennemi parut en plus grand nombre sur la droite de l'Alberche, et il devint évident qu'il se préparait à une attaque générale sur l'armée combinée.

Le général Makensie continua à se retirer sur la gauche de l'armée, où il fut placé en seconde ligne derrière la brigade des gardes.

La brigade du colonel Donkin se plaça de même, derrière la légion allemande.

L'ennemi commença son attaque dans l'obscurité, par une canonnade sur notre gauche et par une charge de cavalerie sur la droite, occupée, comme je l'ai dit, par l'infanterie espagnole (1). Cette attaque manqua complétement.

(1) La canonnade était dirigée sur la division du général Makensie

Plus avant dans la nuit, l'ennemi poussa une division par la vallée sur la gauche de la hauteur occupée par le général Hill, et réussit à s'en emparer momentanément; mais le général Hill attaqua sur-le-champ à la baïonnette, et reprit cette position.

Cette attaque fut renouvelée dans la nuit (1) et répétée à la pointe du jour, par deux divisions d'infanterie (2); mais ces efforts furent repoussés par le général Hill. Ce général fait une mention particulière, dans ces différentes affaires, de la conduite du 29e régiment, du 1er bataillon du 48e, ainsi que de celle du général Tilson et du brigadier Stewart.

En défendant cette position importante, nous avons perdu beaucoup de braves officiers et de braves soldats, entre autres les majors de brigade Forpe et Gardner; le général Hill lui-même a été blessé, mais légèrement.

Le mauvais succès de ces efforts fut suivi, à midi (3), par une attaque générale de l'ennemi sur toute la partie de la ligne occupée par les Anglais.

Déterminé par les attaques réitérées de l'ennemi sur les hauteurs de notre gauche, je plaçai, dans la vallée qui est au pied, deux brigades de cavalerie anglaise, soutenues par la cavalerie espagnole du duc d'Albuquerque.

L'ennemi jeta de l'infanterie légère sur le flanc des montagnes, à la gauche de la vallée; j'opposai à cette infanterie une division espagnole, aux ordres du général Bassecourt.

L'attaque générale commença par la marche de plusieurs colonnes d'infanterie à travers la vallée, pour venir de nouveau assaillir la hauteur gardée par la division du général

qui battait en retraite, et la prétendue charge de cavalerie ne fut qu'une reconnaissance des troupes légères sur l'armée espagnole.

(1) L'attaque ne fut point renouvelée dans la nuit. Sur les deux heures du matin, la ligne des ennemis fit pendant près d'un quart d'heure un feu de file, ce qui fut sans doute occasionné par une fausse alerte, car les Français ne bougèrent pas de leur bivouac.

(2) Une seule division, celle du général Ruffin, fut employée à cette attaque.

(3) Il était plus de deux heures lorsque l'attaque eut lieu.

Hill. Ces colonnes furent chargées aussitôt par le 1er régiment de dragons allemand et par le 23e de dragons anglais, sous le commandement du général Anson, et soutenus par la brigade de grosse cavalerie du général Fane. Quoique le 23e régiment de dragons ait essuyé une perte considérable, cependant cette charge a eu le bon effet de détruire cette partie du plan de l'ennemi (1).

En même temps les Français attaquèrent le brigadier Campbell dans sa position au centre de l'armée combinée, et à la droite des Anglais.

Le brigadier Campbell, appuyé par le régiment du Roi de la cavalerie espagnole, et par deux bataillons de fantassins de la même nation, repoussa l'ennemi avec le plus grand succès, et s'empara de ses canons (2).

M. Campbell fait une mention spéciale de la bravoure du 87e régiment, du 2e bataillon du 7e régiment, et du 2e bataillon du 53e régiment; et j'ai été excessivement satisfait de la manière dont cette position a été défendue.

Dans cet intervalle, la division du général Sherbrook, qui était au centre de la première ligne de l'armée anglaise, fut également attaquée.

Cette attaque fut vaillamment repoussée par une charge à la baïonnette de toute la division ; mais la brigade des gardes, qui était à la droite, s'étant trop avancée, fut prise en flanc par le feu de l'ennemi, et la division fut obligée de revenir à sa première position. Ce mouvement était protégé par la brigade de cavalerie du général Cotton et par le 1er bataillon du 48e régiment.

J'avais fait marcher ce régiment de sa première position sur la hauteur, aussitôt que j'avais vu avancer la brigade

(1) Cette attaque ne détruisit rien que le 23e régiment de dragons légers anglais. Les troupes placées à l'entrée du vallon ne devaient se porter en avant que dans le cas où le général Lapisse s'emparerait de la colline.

(2) Les canons dont il est question sont ceux de la division Leval, qui, imprudemment engagés dans des bois et des vignes, ne purent être retirés parce que les chevaux avaient été tués.

des gardes ; il se forma dans la plaine, marcha vers l'ennemi, et couvrit la retraite du général Sherbrook.

Peu de temps après que nous eûmes repoussé cette attaque générale, dans laquelle il paraît que toutes les troupes ennemies ont été employées (1), les Français commencèrent leur retraite en traversant l'Alberche; elle fut faite en bon ordre et achevée pendant la nuit, mais en laissant entre nos mains 20 pièces de canon, des caissons, et quelques prisonniers (2).

V. S. verra, par l'état que je joins à ma lettre, la perte considérable en braves officiers et soldats que nous avons essuyée dans cette longue et opiniâtre bataille, livrée contre un nombre bien supérieur au nôtre. La perte de l'ennemi a été bien plus considérable. J'ai appris que des brigades entières d'infanterie ont été détruites; et vraiment les bataillons qui ont effectué leur retraite paraissaient bien diminués. D'après tous les rapports, la perte des Français est de 10 mille hommes. Les généraux Lapisse et Merle ont été tués, le général Sébastiani est blessé (3).

J'ai particulièrement à déplorer la perte du général Makensie, qui s'était distingué le 27; celle du général Langworth, de la légion allemande; et celle du major de brigade Becket, des gardes.

V. S. observera que presque toutes les attaques de l'ennemi, ou même toutes, ont été dirigées contre les Anglais.

(1) Il n'y eut d'engagé que la division Lapisse et l'infanterie du 4e corps. Les divisions Villate et Ruffin restèrent en observation à l'entrée du vallon. La réserve ne tira pas un coup de fusil, et le terrain ne permit pas de faire donner la cavalerie.

(2) Le nombre des canons restés au pouvoir des Anglais est de 2, d'après le rapport du général Senarmont, commandant l'artillerie française ; quant aux prisonniers, il ne valait guère la peine d'en parler. La perte des Français, en ce genre, ne fut que de 136 hommes et celle des Anglais de 644, non compris la plupart des blessés qu'on trouva à Talavera quelques jours après.

(3) Il n'y eut point de brigades de détruites. La perte des Français fut de 7,300 hommes, et non pas de 10 mille hommes. Le général Merle ne fut pas tué, ni le général Sébastiani blessé.

Le commandant en chef des Espagnols, ses officiers et ses soldats, ont manifesté tout le désir possible de venir à notre secours, et ceux qui ont été engagés ont fait leur devoir; mais le terrain qu'ils occupaient était si important, et leur front en même temps si difficile, que je n'ai pas cru devoir les engager à faire quelque mouvement sur la gauche de l'ennemi, pendant qu'il était occupé à nous attaquer.

J'ai lieu d'être satisfait de la conduite de toutes les troupes; je dois beaucoup au général Sherbrook pour le secours qu'il m'a donné, et pour la manière dont il a conduit sa division pour charger à la baïonnette.

Je dois citer avec reconnaissance la conduite du général Payne et de la cavalerie du général Hill, du général Tilson, des brigadiers Campbell, Stewart et Comera, et des divisions et brigades sous leurs ordres, particulièrement celle du 29e régiment, du 1er bataillon du 28e régiment, du 2e bataillon du 7e, etc.

Le mouvement en avant de la brigade des gardes fut bravement conduit par le brigadier Campbell; et quand cela fut nécessaire, cette brigade se retira; et se forma dans le meilleur ordre.

L'artillerie, aux ordres du général Howorth, a été, pendant ces deux jours, de la plus grande utilité; et j'ai été très-satisfait des services que m'ont rendus le lieutenant-colonel Flescher, du corps du génie; l'adjudant général Stewart, le quartier-maître général Murray, et les officiers de mon état-major.

J'ai aussi été satisfait des services du colonel espagnol Olaulor et du brigadier Wilheyam, qui a été blessé en menant les deux bataillons espagnols au secours du brigadier Campbell.

Je vous envoie cette dépêche par le capitaine lord Somerset, qui vous donnera les détails que vous pourrez désirer.

Depuis que j'ai eu l'honneur d'écrire à V. Ex., le 29 juillet, l'ennemi a conservé une arrière-garde de près de dix mille hommes sur les hauteurs à la gauche de l'Alberche,

et je pense que l'armée se trouve encore dans les environs ; mais il est difficile de s'en assurer, faute de communication avec l'armée espagnole.

Le 30, nous reçûmes l'avis qu'on avait ordonné des vivres pour un corps français de dix à douze mille hommes, sur la route depuis Alban-Tormès jusqu'à Bejar, dans le Puerto de Banôs, qui est le meilleur passage dans la chaîne de montagnes qui sépare Placencia et l'Estramadure de la Castille (1).

Je croyais que ce passage était réellement assuré par les troupes espagnoles, sans quoi je n'aurais certainement pas bougé de Placencia. J'avais en outre pris la précaution (pour assurer ce point, aussi bien que la frontière du Portugal) d'ordonner au maréchal Beresford de réunir l'armée portugaise aux environs de Ciudad-Rodrigo, en dedans des limites de l'Espagne.

Toutefois, je crains que le maréchal, quoiqu'il se trouve à Ciudad-Rodrigo, n'ait pu réunir ses forces à temps; et comme je ne puis pas obtenir que le général Cuesta détache des forces suffisantes pour assurer ce point important, je crains que la division française ne passe par les montagnes en Estramadure et à notre arrière-garde. »

NOTE F.

Sir Wellesley à Lord Castlereagh.

« Deleytosa, 8 août 1809.

« Le 1er du courant, j'ai prévenu Votre Excellence qu'une division française s'approchait du Puerto de Banôs, et que probablement son arrivée à Placencia mettrait obstacles aux opérations de l'armée. Ces obstacles sont tellement considérables qu'ils nous ont obligés de reculer, et de prendre une position défensive sur le Tage. Je dois entrer dans des détails plus étendus à cet égard.

(1) On ne conçoit pas comment le général anglais n'était pas mieux informé de la force des trois corps d'armée aux ordres du maréchal Soult.

Lorsque j'entrai en Espagne, il s'établit, par le moyen de sir Robert Wilson et du colonel Roche, une correspondance entre le général Cuesta et moi, relativement à l'occupation des gorges de Banôs et de celles de Peralès. Il fut enfin résolu que celles de Banôs seraient gardées par un corps qui devait être formé sous les ordres du marquis de la Reyna, et qui devait consister en deux bataillons de Bejar, et que les gorges de Peralès seraient gardées par le duc del Parque, avec des détachements de Ciudad-Rodrigo.

Je doutais que la garnison de Ciudad-Rodrigo fût en état de fournir un détachement pour les gorges de Peralès ; mais j'étais si sûr que celles de Banôs seraient occupées, qu'en écrivant au maréchal Beresford je le chargeai d'examiner les gorges de Peralès, et lui témoignai toute ma sécurité sur celles de Banôs.

Le 30, on reçut l'avis, à Talavera, qu'il avait été demandé 12 mille rations à Fuente-Duenas pour le 28, et 24 mille à Santes pour le même jour, pour un corps de troupes françaises qu'on croyait en marche par les gorges de Banôs.

Le général Cuesta manifesta quelque inquiétude sur ce point, et m'envoya un message pour me proposer que sir Wilson s'y transportât avec sa division.

Sir Wilson était ce jour-là à Talavera ; mais sa division se trouvait dans les montagnes, vers Escalona ; et comme il s'était rendu très-utile dans ce pays-là, et qu'il s'était approché de Madrid, où il conservait une communication que je désirais maintenir, je proposai qu'une division espagnole fût envoyée à Puerto de Banôs, sans perte de temps.

Je ne pus l'obtenir du général Cuesta, quoiqu'il fût bien convaincu de la nécessité d'envoyer ce renfort.

Dans ce moment-là nous n'avions pas reçu d'autre avis de la marche de l'ennemi que l'ordre donné pour préparer des rations, et j'espérais qu'il craindrait de s'avancer, après avoir su notre victoire du 28, et que d'ailleurs les troupes qui étaient au Puerto de Banôs feraient quelque défense. A cause de ces circonstances, il ne convenait pas d'ordonner à sir Wilson de quitter Escalona.

Toutefois, le 31, je demandai de nouveau au général Cuesta d'envoyer une division espagnole d'une force suffisante; mais cela n'eut pas d'effet, car il n'avait détaché le général Bassecourt que le matin du 2 du mois suivant, lorsque nous savions déjà que l'ennemi était entré dans Bejar, et il était clair que les troupes de Puerto ne voulaient pas se défendre.

Le 2, nous apprîmes que l'ennemi était entré à Placencia, en deux colonnes.

Le marquis de la Reyna, qui avait deux bataillons consistant seulement en 600 hommes, avec 20 cartouches par homme, se retira du Puerto et de Placencia sans tirer un coup de fusil, et alla au pont d'Almaraz, disant qu'il allait le détruire. Les bataillons de Bejar se dispersèrent sans faire résistance.

Le général vint me voir ce jour-là, et proposa que la moitié de l'armée marchât en arrière-garde pour arrêter l'ennemi, pendant que l'autre moitié se maintiendrait à Talavera.

Ma réponse fut que, si par la moitié de l'armée il entendait la moitié de chacune des armées, j'étais prêt à m'en aller ou à rester seul avec toute l'armée anglaise; mais que je ne pouvais pas la diviser. Il me dit de choisir entre m'en aller ou rester, et je préférai de marcher, réfléchissant que les troupes anglaises étaient plus convenables pour remplir le but effectivement et sans opposition, et parce que je croyais que d'ouvrir la communication par Placencia, cela nous était d'une plus grande importance que pour l'armée espagnole, quoiqu'elle y eût aussi un grand intérêt. Le général Cuesta parut être satisfait de cette détermination.

Les mouvements de l'ennemi sur notre front, depuis le 1er du mois, me firent croire que, désespérant de nous forcer à Talavera, il cherchait à s'ouvrir le passage par Escalona, afin de communiquer avec la division qui venait de Placencia.

Ce soupçon fut confirmé, dans la nuit du 2, par des lettres de sir Wilson, dont je vous envoie copie. Avant de quitter Talavera, je vis le général O'Donoghue, et je lui fis remar-

quer que, dans le cas où l'ennemi viendrait par Escalona, il serait possible que le général Cuesta fût obligé d'abandonner Talavera avant que je pusse revenir me rejoindre à lui; et je le priai instamment de réunir toutes les charrettes qu'il pourrait pour changer notre hôpital. Je mis par écrit, à sa demande, notre conversation, et je lui adressai une lettre, dont je joins ici la copie, pour qu'il la présentât au général Cuesta.

L'armée anglaise alla, le 3, à Oropesa, la division espagnole du général Bassecourt se trouvant à Centenillo, où je lui demandai de faire halte le jour suivant, pour en être plus près.

A cinq heures du soir, je sus que les Français étaient arrivés à Placencia, à Naval-Moral, et qu'ainsi ils se trouvaient entre nous et le pont d'Almaraz.

Une heure après, je reçus une lettre du général O'Donoghue, avec une autre qui était jointe, et dont j'envoie copie, me prévenant de l'intention où était le général Cuesta d'abandonner Talavera le soir même, et d'y laisser mon hôpital, à l'exception des malades qu'on pourrait transporter avec les moyens qu'il avait. Cette détermination lui avait été suggérée par la crainte que mes forces ne suffiraient pas pour résister à l'armée qui venait de Placencia, et par le mouvement que l'ennemi faisait sur son flanc, étant revenu à Santa-Ollola par son front.

J'avoue que ces raisons ne me parurent pas suffisantes pour quitter un poste aussi important que celui de Talavera, exposer l'armée combinée à une attaque par son front et en arrière-garde en même temps, et abandonner mon hôpital; en conséquence, j'écrivis la lettre dont est ci-jointe copie.

Malheureusement cette lettre ne parvint au général qu'après qu'il s'était mis en marche; il se trouvait déjà à Oropesa peu après le point du jour du 4.

Que faire alors? On croyait l'ennemi fort de 30 mille hommes, puisque les corps de Soult et de Ney étaient réunis, ou très-peu éloignés l'un de l'autre (1). Le maréchal Jourdan

(1) Quoique la tête de la colonne de l'armée française ne fût qu'à

et Joseph Bonaparte les supposaient en état d'attaquer l'armée anglaise, qu'ils présumèrent être de 25 mille hommes. Ils étaient en possession du grand chemin qui traverse le Tage par Almaraz, dont nous savions que le pont avait été coupé, quoique les barques fussent encore dans le fleuve. D'un autre côté, j'avais des motifs pour croire que Victor s'avancerait sur Talavera, dès qu'il aurait connaissance de la marche du général Cuesta; que, laissant 12 mille hommes pour observer Vénégas, et supposant que la dernière action eût coûté à l'ennemi 10 à 12 mille hommes entre morts et blessés, néanmoins ce corps serait encore de 25 mille hommes. Nous ne pouvions sortir de cette situation dangereuse qu'en mettant la plus grande célérité dans nos marches, ce qu'on ne pouvait pas attendre de troupes qui, depuis plusieurs jours, n'avaient pu recevoir leurs rations ordinaires, ou bien en gagnant deux batailles. La perte d'une seule de ces deux batailles nous laissait sans retraite ; et si Soult et Ney eussent évité l'action, et se fussent retirés sur notre front en attendant l'arrivée de Victor, nous eussions été exposés à une action générale contre 50 mille hommes, et sans avoir non plus de retraite.

Nous avions raison de penser que, comme le marquis de la Reyna n'avait pu enlever les barques à Almaraz, Soult les aurait détruites.

Cependant notre unique retraite était par le pont de l'Arzobispo; et si nous eussions continué à nous avancer, l'ennemi pouvait nous priver de cette ressource en rompant ce pont, pendant que l'armée aurait été engagée avec Soult et Ney (1). Nous ne pouvions pas prendre position à Oropesa, parce que nous aurions laissé à découvert le chemin qui, de

une marche de lui, le général anglais croyait que cette armée n'était que de 30 mille hommes ! Cela est inconcevable.

(1) C'est ce qui aurait pu arriver si le maréchal Victor, au lieu de rétrograder sans motifs suffisants jusqu'à Santa-Cruz, fût resté sur l'Alberche, d'où il aurait pu se porter rapidement sur Talavera et de là sur le pont de l'Arzobispo, au moment de la retraite de l'ennemi.

Talavera, conduit au pont de l'Arzobispo par Calera. Ainsi, après les plus mûres réflexions, je pensai que le mieux était de se retirer au pont de l'Arzobispo, et de prendre une position avantageuse sur le Tage. Il me sembla aussi que plus tôt on prendrait une ligne de défense, et plus on pouvait espérer que les troupes seraient en état de la conserver.

En conséquence, le 4 je me mis en marche, et je passai le Tage par le pont de l'Arzobispo. J'ai continué jusqu'à ce village, où je suis en bonne position pour défendre le passage d'Almaraz et la partie inférieure du Tage. Le général Cuesta a passé la rivière dans la nuit du 5, et est encore au pont de l'Arzobispo.

Près de 2 mille blessés ont été retirés de Talavera; les autres, au nombre de 1,500, y sont restés; et je doute que, dans aucune circonstance, il eût été possible et humain de penser à transporter les autres.

D'après le traitement qu'ont éprouvé quelques-uns de nos blessés qui sont tombés, le 27, au pouvoir de l'ennemi, et d'après la manière dont j'ai traité ceux qui sont tombés dans nos mains, j'espère que les nôtres seront aussi bien traités; et je suis seulement peiné qu'une combinaison d'événements qu'il n'a pas été à mon pouvoir d'empêcher ait obligé l'armée d'en abandonner quelques-uns. »

NOTE G (page 456).

« Espagnols, le tyran de l'Europe, ayant reconnu un obstacle invincible pour s'emparer de votre territoire, détruire votre religion et corrompre vos mœurs, puisque vous vous armiez tous pour repousser ses soldats cruels et sanguinaires, se prévaut aujourd'hui, plus que jamais, du moyen de terreur et de perfidie qu'il a déjà employé : il ordonne à ses troupes d'égorger les paysans pris les armes à la main, et tâche de persuader au peuple que ceux qui ne sont pas soldats ne doivent, dans aucun cas, défendre la juste cause où se trouve engagée la nation pour réprimer les attentats ré-

voltants et réitérés du tyran. Les moyens dont il se sert sont les mêmes qui dès le commencement furent employés avec succès, les mêmes qui ont servi de prétexte pour égorger les *innocentes victimes du 2 mai à Madrid;* enfin, ceux qui ont contribué à étendre ses conquêtes. Qui pourra dans ce moment ne pas reconnaître ses desseins pervers? Qui pourra entendre avec indifférence le récit de tant d'assassinats qui se commettent sous cet affreux prétexte? et quel est l'Espagnol qui ne sera rempli d'ardeur et ne s'opposera de tous ses efforts à ce que ses compatriotes, qui tâchent de délivrer leur roi, de défendre leur religion, leurs biens et leur propre vie, soient mis à mort comme des bêtes féroces?

Tel est cependant le système adopté par les Français dans l'Aragon et en Estramadure. Quelques faibles villages, indignes du nom espagnol, effrayés de leurs menaces, non-seulement ont caché lâchement leurs armes, ont fourni les réquisitions frappées, mais encore se sont hâtés de témoigner leur soumission et leur obéissance. Insensés! La triste expérience de leurs compatriotes ne leur a pas encore appris que l'ingratitude remplit la cause de ces soldats! Ils ignorent la manière dont Talavera et plusieurs autres villes d'Espagne ont été récompensées pour des services semblables. Les Français reçoivent toutes espèces d'hommages; mais, les considérant comme l'effet de la crainte et de la lâcheté, cette conduite redouble encore leurs fureurs, et les porte *à piller* ceux mêmes dont ils ont reçu des services, aussitôt que l'occasion favorable s'en présente.

Il est nécessaire de se persuader de cette vérité : les armées françaises, qui pour notre malheur occupent une grande partie de la Péninsule, ne pratiquent aucun acte de religion et n'apprécient aucune espèce de vertu. La vie des hommes leur est aussi indifférente que celle de l'animal le plus abject. Le point d'honneur qui distinguait éminemment autrefois le soldat français a disparu entièrement de son cœur, et, semblable aux monstres du désert, il ne connaît d'autre loi et n'a d'autre impulsion que celle de son avarice sordide et de son insatiable cruauté.

S'ils n'étaient pas comme nous venons de les peindre, comment pourraient-ils méconnaître le droit que tout Espagnol a de s'armer pour la défense de son roi et de son indépendance, si ouvertement violée? Napoléon étant parvenu par les intrigues les plus basses et les plus viles à désorganiser l'état militaire de l'Espagne, à se rendre maître de ses principales forteresses et de la personne de son roi, n'est-il pas de la dernière évidence qu'il faut que ce soient des paysans qui se réunissent pour combattre ses troupes? Si le temps et les circonstances n'ont pas permis de revêtir d'un uniforme les troupes espagnoles, de les enrégimenter d'une manière stable, et si pourtant le vœu général de la nation est de maintenir sa dynastie et sa liberté, n'est-il pas aussi évident que c'est un acte digne des sauvages que d'assassiner tout Espagnol armé, et de se prévaloir d'un moyen injuste et ignoré des nations policées, pour priver l'Espagne de ses défenseurs et la subjuguer?

Voilà le but, Espagnols, que s'est toujours proposé l'empereur des Français, sans s'arrêter au choix des moyens, quelque infâmes qu'ils puissent être. Il veut nous subjuguer, pour s'emparer des richesses de nos temples et de notre sol. C'est avec ces richesses, enlevées partout où ses troupes ont pénétré, qu'il les paye. Tout le monde sait qu'il a fait frapper à l'hôtel des monnaies de Madrid plusieurs milliers de marcs d'argenterie d'église, pour payer avec cet argent ses cohortes d'esclaves. Il est notoire aussi qu'il a fait conduire en France tous les objets précieux qu'il a trouvés, montant à la somme de 120 millions de réaux, en laines, cotons et autres marchandises coloniales; s'emparant de tous ces objets à titre de conquête, ainsi qu'il a agi dans les autres États; causant la ruine d'une multitude de familles innocentes, et privant nos manufactures de ces matières premières.

De cette manière, il facilite aussi l'exécution des vues de sa politique intéressée : il laisse beaucoup d'ouvriers sans travail, et sous ce prétexte les force de partir, et de prendre du service aux armées destinées aux conquêtes des royau-

mes du nord. Il augmente ainsi sa force militaire, sans diminuer proportionnellement les bras de l'agriculture et de l'industrie française. Il donne à cette dernière les plus grands encouragements, pour remplacer la consommation de la nôtre, annule nos moyens, et prétend nous rendre doublement esclaves.

Voilà le bonheur que nous éprouvons depuis que Napoléon a commencé à exercer son pouvoir tyrannique sur quelques provinces de l'Espagne. Sachant bien que la plus grande partie du peuple est incapable de réfléchir avec discernement sur ses actions, ni de vérifier et d'approfondir ce qui se passe loin de lui, il essaye de lui dérober ses mauvais desseins, le soutient par de fausses promesses, l'assurance de sa protection, lui fait envisager la tranquillité, étale devant lui sa puissance et ses victoires; et, confondant l'opinion publique par des écrits faux et trompeurs, il espère, par la terreur, décourager les uns, et repaître les autres d'espérances les plus mensongères. C'est par de telles intrigues, ignorées des gens de bien et d'honneur, qu'il a conquis plus de pays que par ses armes. Mais ces intrigues ont été mises en œuvre si souvent, qu'elles ne peuvent plus tromper personne. Les Galiciens, surpris par elles et par l'entrée imprévue d'une puissante armée, restèrent tranquilles, et le reçurent sans faire la moindre résistance : qu'en est-il résulté? le vol le plus manifeste de leurs propriétés, le sac le plus sacrilége de leurs églises, les assassinats les plus féroces des gens de bien et des prêtres paisibles, tous pris sans défense. La patience de ce peuple ayant été poussée à bout et son patriotisme exalté, il a pris les armes pour chasser l'armée francaise qui occupe son pays, et pour la détruire entièrement, comme il est permis de l'espérer d'après l'heureux succès qu'il a obtenu de ses premiers efforts.

Mais ces efforts mêmes deviendraient fort onéreux à l'Espagne, et la lutte serait longtemps indécise, si l'on ne prenait les mesures les plus efficaces et les plus puissantes pour empêcher l'arrivée des subsistances aux troupes françaises, leur rendre très-difficiles tous moyens d'exister dans le pays,

s'opposer au passage des effets qui leur sont utiles dans les marches, retirer les bestiaux ou les leur enlever, agir de même à l'égard des courriers, observer les mouvements divers des armées, chercher à deviner les projets de l'ennemi, le tenir dans une fatigue et des alarmes continuelles; enfin, se défendre avec la dernière opiniâtreté, ou, ce qui est la même chose, lui faire le plus de mal possible. C'est ainsi que manœuvrèrent sur les bords de la Vistule les Cosaques du Don, qui parvinrent à se rendre redoutables. Bonaparte, depuis quelques années, sous le vain prétexte que les Anglais s'emparent exclusivement du commerce maritime, cherche à persuader à tous les souverains de l'Europe d'en agir de même contre l'Angleterre, et les berce de son système favori de blocus continental. Mais nous, fondés sur la cause la plus juste, nous qui ne devons pas grossir le nombre des victimes de son ambition, forcés à défendre notre indépendance, nous devons employer contre un homme qui nous a attaqués dans nos propres foyers, après y être entré comme ami et allié, nous devons employer les mêmes armes qu'il a mis en usage contre une nation sage et généreuse, qu'il n'a pu tromper que quelques instants. Nous adopterons donc un système de *corsaire* envers les troupes françaises, dans le dessein de les détruire et les chasser de notre territoire, qu'à titre d'alliées elles ont occupé sans résistance, et qu'elles ont depuis outragé de tant de manières. Si notre exemple est imité par les autres États de l'Europe, nous verrons bientôt les armées françaises, qui désolent leurs campagnes, anéanties entièrement; et peut-être la nation française, qui sous le règne des Bourbons se montra toujours noble et généreuse, revenant alors à des sentiments plus humains, rougira d'avoir été l'instrument aveugle des autorités de son empereur.

Espagnols! la junte suprême du royaume, qui a considéré et observé toujours avec douleur la conduite injuste et barbare des satellites de Bonaparte; qui dès le principe pénétra ses sinistres projets; qui a juré de défendre la liberté de son roi et l'indépendance de la nation aux dépens même de

son existence, et qui se voit obligée par des motifs aussi sacrés de repousser la force par la force et d'opposer l'intrigue à l'intrigue, sachant que, dans toute espèce de combat, on devient le jouet de celui qui, contre tous les principes reçus, se prévaut des moyens que la société rejette, si l'on ne se présente à cet ennemi avec des armes égales; après avoir mûrement réfléchi sur les faits et considérations qui viennent d'être exposés, a jugé convenable d'ordonner et de publier les mesures suivantes :

Art. 1er. Tous les habitants des provinces occupées par les troupes françaises, qui sont en état de porter les armes, sont autorisés à s'armer même avec des armes défendues, pour attaquer et dépouiller, toutes les fois que l'occasion s'en présentera, les soldats français, soit en particulier, soit en masse, s'emparer des vivres et effets qui leur sont destinés ; en un mot, leur faire tout le mal et causer tous les dommages possibles. Ces actions seront considérées comme des services rendus à la nation, et récompensées selon leur mérite et les conséquences qui en résulteront.

Art. 2. Si, pour rendre ce service à la patrie, il se forme des détachements d'infanterie ou de cavalerie, les chefs qui seront choisis pour les commander seront récompensés par le gouvernement, pour la manière dont ils rempliront leurs devoirs dans un poste aussi utile que périlleux.

Art. 3. Les généraux en chef des armées espagnoles récompenseront sur-le-champ les chefs de ces détachements, ou de simples individus qui leur donneront des avis ou nouvelles importantes sur les marches des troupes françaises, leurs forces, leurs positions, leurs vues et leurs projets.

Art. 4. Aussitôt que ces détachements se seront acquis des titres aux récompenses, soit par leurs actions, leur activité ou leur patriotisme, les généraux en chef en instruiront la junte suprême, afin de leur faire obtenir le prix de leurs services.

Art. 5. Si, par malheur, les individus composant des détachements armés venaient à être surpris par l'ennemi ou tués en se battant pour la défense du roi et de la patrie,

l'État assignera une pension aux veuves et enfants de ces individus.

Art. 6. Les habitants, quelle que soit leur condition, qui occupent les provinces limitrophes ou pays voisins de ceux occupés par l'armée française, sont également autorisés à prendre les armes, pourvu qu'ils en aient obtenu la permission de leur justice respective, qui constatera de leur bonne conduite et leur remettra des passe-ports, pour qu'ils puissent se transporter sans être inquiétés dans les lieux où se trouvera l'ennemi.

Art. 7. Aussitôt que les détachements armés sortiront de leurs villages respectifs, les autorités en informeront les juntes provinciales, ainsi que de leur nombre et de leur direction, afin que ces juntes en rendent compte à la junte suprême du royaume.

Art. 8. Si quelque riche propriétaire des provinces non occupées par les troupes françaises, excité par son amour pour la religion et pour la patrie, voulait la servir dans ce genre de guerre en levant à ses frais ou en société un de ces détachements ou compagnies, composées de gens de toute confiance, il devra s'adresser à la junte de sa province pour obtenir la permission, qui lui sera accordée par la même junte, qui lui délivrera en outre une autorisation spéciale pour que ce détachement puisse se rendre sans obstacle dans tous les lieux où le bien du service l'exigera, en ayant toujours soin de prendre les ordres du gouvernement et du général en chef.

Art. 9. Le butin dont ces détachements s'empareront leur appartiendra, et sera réparti selon les mesures arrêtées pour tous ceux qui en font partie, ce genre de guerre devant être assimilé à celui que les corsaires font sur mer. La suprême junte, désirant que ces bénéfices soient les plus considérables possibles, enjoint en même temps aux intendants des armées et des provinces que les vivres et autres effets apportés par ces compagnies leur soient immédiatement payés, selon leur valeur.

Art. 10. D'après ces avantages les détachements nationaux

devront s'appliquer soigneusement à intercepter les vivres et autres objets destinés pour les troupes françaises, provenant ou non des réquisitions frappées, s'en emparer, dussent-ils attaquer et massacrer les soldats qui les escorteront.

Art. 11. Ils s'occuperont également d'intercepter les courriers de l'ennemi ; toutes les lettres timbrées en leur pouvoir leur seront payées à raison d'un demi-réal, et celles qui seront de quelque importance, quatre réaux, sans préjudice de la gratification extraordinaire qui leur sera accordée par le général en chef, auquel toutes les lettres et paquets devront être remis. Cette gratification sera proportionnée à l'action et à l'importance des dépêches.

Art. 12. Les voitures, chevaux, habits ou toute autre espèce d'effets provenant des Français, feront aussi partie de ces prises ; mais on n'y devra pas comprendre les effets appartenant aux Espagnols, parce qu'il faut croire que la force seule a pu les contraindre à s'employer au service des Français.

Art. 13. Les autorités des villes et villages occupés par les troupes françaises prendront les plus grandes précautions pour donner aux chefs des détachements les nouvelles et renseignements qu'ils pourront avoir sur la situation et la force de l'ennemi, leur désigner les endroits où il se procure des vivres, les chemins par lesquels il les fait transporter, et, enfin, tous les moyens qu'il emploie pour s'en pourvoir.

Art. 14. Ces mêmes autorités sont également obligées de fournir aux chefs de ces partis (guérillas) les vivres et secours dont ils pourront avoir besoin, moyennant un juste prix, et toujours avec les plus grandes précautions.

Art. 15. Les autorités qui ne rempliront aucune des dispositions renfermées dans les deux précédents articles seront punies selon l'importance et la gravité de leurs délits.

Art. 16. Les justices et municipalités seront dès à présent solidairement responsables pour le remboursement des vivres ou autres objets qui seront fournis pour les troupes françaises, à moins d'y être contraintes par la force armée.

Art. 17. Les mêmes peines seront infligées aux justices et municipalités qui ne feront pas retirer les armes et chevaux qui, à l'approche des forces supérieures de l'ennemi, pourraient tomber en son pouvoir, ainsi qu'aux autorités qui ne soustrairont pas, pour les conduire ensuite au quartier général, les fusils ou autres objets de guerre qui seront abandonnés par les troupes.

Art. 18. Pour que ces dispositions parviennent à la connaissance de tous, et que chacun s'y conforme en ce qui le concerne, elles seront publiées et répandues par tous les moyens établis, et par tous ceux qui seront jugés convenables.

Au château royal de Séville, le 17 avril 1809.

Par approbation de la junte suprême du gouvernement du royaume,

MARTIN DE GARAY.

FIN DES NOTES DU SIXIÈME VOLUME.



TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE SIXIÈME VOLUME.

ESPAGNE.

LIVRE CINQUIÈME.

SOMMAIRE DU LIVRE CINQUIÈME.

LIVRE SIXIÈME.

SOMMAIRE DU LIVRE SIXIÈME.

Départ de la garde impériale. — Réponse du prince de Neuchâtel aux représentations du duc d'Elchingen. — Retour de la Romana en Galice. — Il s'empare de Villa-Franca (18 mars). — Insurrection générale dans la Galice et les Asturies. — Courses des bandes armées dans les provinces du nord. — Arrivée du 5e corps à Valladolid (3 mai). — Le général Kellermann rétablit les communications avec le 6e corps (27 avril). — Son arrivée à Lugo (29 avril). — Il y rallie la division Maurice Mathieu. — Opérations du maréchal Ney en Galice. — Expédition des Asturies. — Attaque de Lugo. — Évacuation de Santiago. — Occupation momentanée de Santander par les Espagnols. — Le corps de Morillo est détruit. — Causes qui firent échouer l'expédition des Asturies. — Relation de l'expédition de Portugal. — Le duc de Dalmatie quitte Orense le 4 mars. — Il rejette la Romana sur sa gauche. — Prise de Chavès (le 13). — Soult prend le titre de gouverneur général du Portugal. — Sa marche sur Braga (le 16). — Affaire de Braga (le 20). — Soulèvement de tout le Portugal. — Marche sur Oporto. — Prise de cette ville (29 mars). — Mouvements autour d'Oporto. — Marche du général Franceschi sur Coïmbre, des généraux Loison et Delaborde sur Penafiel, du général Heudelet sur Tuy (avril). — Expédition du général Loison vers Bragança (10 mai). — Affaire du capitaine d'Argenton. — Conduite du duc de Dalmatie. — Retraite d'Oporto, commencée le 12 mai. — Réflexions sur cette retraite. — Expédition du duc de Dalmatie contre la Romana. — Évacuation de la Galice. — Joseph s'occupe de la partie administrative de ses États.

LIVRE SEPTIÈME.

SOMMAIRE DU LIVRE SEPTIÈME.

Le duc de Bellune revient sur la rive droite du Tage. — Re-

NOTES RELATIVES AUX AFFAIRES D'ESPAGNE.

FIN DE LA TABLE.

